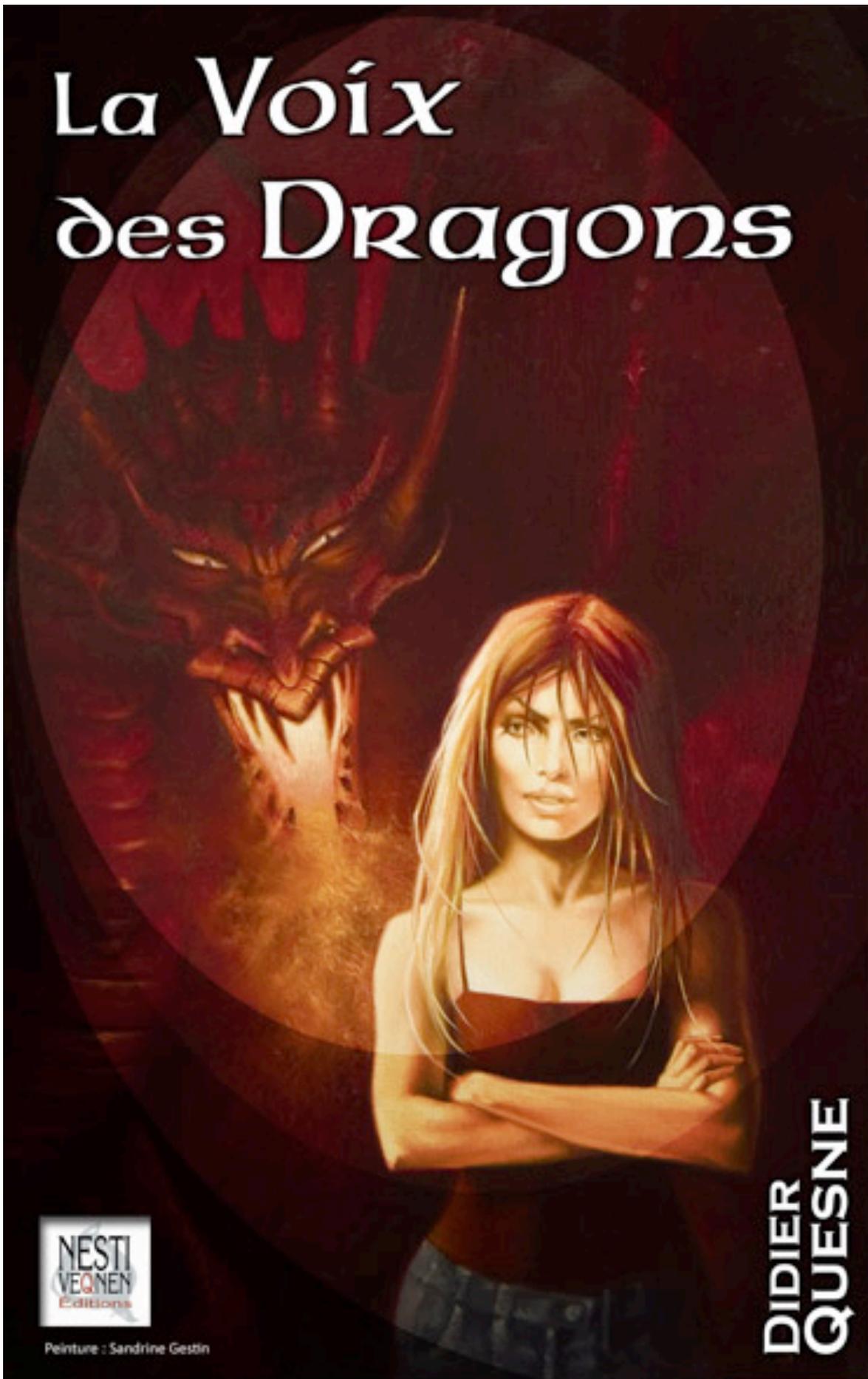


# La Voix des Dragons



NESTI  
VEONEN  
Editions

Peinture : Sandrine Gestin

**DIDIER  
QUESNE**

# **LA VOIX DES DRAGONS**

Roman

Didier Quesne

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQENEN :  
(voir le résumé des ouvrages en fin de volume)

- *Étrangère*, 2001
- *Dragonne*, 2002
- *Les Chasseurs – Sanglornis prima I*, 2002
- *Dangereux Élevage – Sanglornis prima II*, 2002
- *Empire – Sanglornis prima III*, 2002
- *Âmes d'État – Sanglornis prima IV*, 2003
- *Magicienne*, 2003
- *Leh'cim, l'ombre des remparts*, 2004
- *La voix des dragons*, 2005
- *La Lande aux sorciers*, 2006
- *La Geste de Jehan*, 2011
- *De chair et d'os*, 2013

*Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus*

NESTIVEQENEN Éditions  
67, cours Mirabeau  
13100 AIX-EN-PROVENCE  
<http://www.nestiveqnen.com>

© Didier Quesne, 2005

**Tous droits réservés pour tous pays**

*à mes enfants,  
aux voix qui nous aident et ne nous quittent pas.*

## – Prologue –

Au loin, par-delà les tours et les immeubles, traversant les avenues désertes et silencieuses, se coulant sous les ponts, flou comme un spectre, un appel. Amer. Sombre et impérieux, trouble et séduisant, s'imposait dans l'esprit exténué, malmenait le fragile sommeil, créait des cauchemars de soirs glauques et interminables, et déclenchait de terribles envies inavouables dans l'étouffante solitude de la nuit artificielle.

Guivre s'éveilla.

Exténué par cette nouvelle nuit sans sommeil réparateur et par ce rêve récurrent, il se leva, se rendit près de la fenêtre de sa chambre et regarda dehors. Il faisait gris. Une petite pluie tombait, malmenée par un vent indécis.

Il frissonna. Les ansiolytiques prescrits par son toubib ne paraissaient lui faire aucun effet, sinon lui laisser un goût épouvantable dans la bouche.

— Fait chier, murmura-t-il.

Cela faisait plus d'un mois et demi que ça durait. Il ne dormait pratiquement plus, devenait de plus en plus odieux, à tel point que sa compagne avait déclaré forfait et, une semaine plus tôt, l'avait quitté. Il ne savait pas ce qui avait déclenché cette modification de son comportement, de son humeur. Au début, c'était le soir que ça le prenait. Il n'avait pas envie de se coucher, tournait en rond dans l'appartement, et ne savait que répondre à son amie qui lui demandait ce qui lui arrivait. Progressivement, cette agitation inexplicable l'avait pris même dans la journée, à n'importe quel moment, sans qu'il parvienne à comprendre les raisons de ce trouble.

Il n'en pouvait plus.

Encore un week-end à passer, un dimanche à tuer. Comme d'habitude, il n'avait pas envie de voir du monde. Il lui arrivait de plus en plus fréquemment de ne parler à personne pendant plusieurs jours. Il restait chez lui, l'esprit vide, évitant soigneusement de penser à quoi que ce soit, ou sortait, allait au cinéma, choisissant vaguement le film, s'asseyait dans la salle et attendait que l'obscurité et l'histoire le transportent ailleurs. Parfois, il partait se promener dans les endroits où il allait autrefois, quand il fallait sortir les chiens. Il suivait les chemins de naguère, revoyait les points de vue, s'arrêtait quelques instants aux mêmes endroits... Seul. Toujours seul.

Il les avait tués, ses chiens. Un soir de folie auquel il ne pouvait maintenant penser sans honte et sans craindre d'être à nouveau pris par cette fureur incompréhensible et incontrôlable.

Alors que rien ne l'avait laissé présager, il avait ressenti ce soir-là un épouvantable et horrible besoin de tuer qui s'était lentement frayé un chemin jusqu'au seuil de sa conscience. Effrayé, il avait cru à un trouble psychique et avait pris des calmants qui étaient restés sans effet.

Il avait encore envie de bouger, de frapper, de se battre. Il ne tenait plus en place, ne pouvait pas s'asseoir, et ne parvenait pas à rester tranquille. Excédé, au bord de la crise de nerfs, il avait entrepris de faire plusieurs séries de pompes et autres exercices physiques mais, bien qu'il ne soit pas sportif, cela ne l'avait même pas fatigué et absolument pas calmé. Il lui restait toujours cette haine incompréhensible au cœur.

Ne sachant que faire, il avait tourné en rond dans son appartement, cherchant il ne savait quoi pour que sa rage passe. Avec un cri de désespoir, il avait bourré de coups de poings son matelas, le frappant comme un fou en gémissant pendant plusieurs minutes.

Sa séance de frappe ne l'avait aucunement apaisé, bien au contraire. Il lui avait semblé que quelque chose s'était éveillé en lui et en demandait encore plus. Plus de violence, d'épuisement, de souffrance et de rage. Ne se contrôlant qu'à grand-peine, il était remonté en courant par les escaliers ; quatorze étages. À peine essoufflé, il avait ouvert la porte de chez lui et ses deux chiens l'attendaient, queues remuantes, nez en l'air, heureux de le revoir. Il s'agissait de petits bâtards, le genre de ceux qui ne ressemblent pas à grand-chose et dont la seule vocation semble être de plaire à leur maître.

Inexplicablement, leur attitude soumise l'avait encore davantage exaspéré.

— Allez, cassez-vous ! avait-il crié trop fort, avec un grondement terrible dans la voix.

Les deux bêtes soudainement effrayées par cette imprévisible colère et par le son monstrueux de son timbre, s'étaient aussitôt aplaties sur le carrelage.

Avec un rugissement de monstre fauve et sans pouvoir se contrôler, il leur avait à chacun administré un coup de poing sur le haut du crâne. La violence et la puissance du choc furent telles que les chiens moururent sur le coup, sans un gémissement.

Croyant devenir fou, il lui avait fallu se battre contre l'irrépressible envie de les dépecer à mains nues et de les dévorer sur place. Il avait eu l'impression démentielle d'être habité par une entité étrangère qui voulait s'imposer, commander à sa volonté, et le transformer en un être effroyable.

Abandonnant les deux cadavres, il avait fui et était descendu dans la rue. Sans qu'il en ait réellement conscience, il s'était retrouvé en face de la grille du parc de la Tête d'Or qu'il avait escaladée. Ses pas l'avaient conduit devant l'enclos des daims. Les animaux l'avaient d'abord regardé, inexpressifs, puis son attitude les avait intrigués. Il marchait de long en large tout contre la grille, gardant les yeux fixés sur eux. La vue de cet homme qui allait et venait avec une souplesse de fauve tout près de leur enclos les inquiéta. Ils furent rapidement sur le qui-vive, puis partirent tous ensemble en galopant, paniqués. Sa réaction face au comportement des daims l'emplit de terreur. Dès qu'ils se mirent à courir, il eut un mouvement incontrôlé et sentit un grondement de bête monter dans sa gorge. Il s'en était fallu de peu pour qu'il saute par-dessus la clôture et ne les égorge. Il avait préféré fuir.

Il n'était rentré chez lui qu'au petit matin, ayant passé tout son temps à errer dans des quartiers qu'il ne connaissait pas, longeant les quais du Rhône et descendant près de l'eau dont la sombre brillance l'attirait comme un miroir maléfique.

Le sang noirci sur le carrelage, la raideur des cadavres quand il les avait tirés et avait tenté de les faire entrer dans un grand sac poubelle, tout cela lui avait paru insupportable. En

pleurant, honteux, terrorisé, il avait profité de l'heure matinale pour descendre jeter les chiens dans le conteneur à ordures.

— Qu'est-ce qui m'arrive, bon Dieu, qu'est-ce qui m'arrive ? répétait-il.

Depuis, il s'était encore davantage renfermé. La vie bruissante et presque villageoise de la Croix-Rousse ne l'attirait plus. Il restait chez lui et ne sortait plus que pour se rendre au travail. Cette obligation journalière lui apparaissait comme une ancre ; le seul moyen de ne pas totalement sombrer dans la folie sanguinaire.

À son travail, malgré son attitude morose et son comportement parfois irascible, on l'invitait encore régulièrement, mais il déclinait systématiquement les propositions, ce qui eut pour effet de décourager même les plus opiniâtres de ses collègues.

Maintenant, on se contentait de le saluer, de converser quelques instants avec lui. Il semblait que rien ne le sortirait du marasme dans lequel il s'enfonçait inéluctablement. En quatre ou cinq mois, plus personne ne lui parlait réellement. Il était seul.

Il aurait pu, ainsi que le lui avait conseillé une amie, aller voir un psy, parler de ce problème... mais quelque chose en lui refusait de changer, était en attente. Il y avait dans tout son être comme l'imminence d'un événement terrible dont il savait qu'il le rendrait fou, ou bien le changerait sans aucun espoir de retour.

Il entra dans la violence...

## – Chapitre premier –

– Donc ce qu’il faut bien comprendre, c’est que l’ADN constitue les gènes ; cela est parfaitement admis, et vous le savez depuis longtemps, on vous en a parlé lors de votre cursus. En revanche, il est maintenant clair que ceux-ci ne codent pas nécessairement pour une seule protéine, comme on le pensait encore il y a quelques années. Des processus de régulation, d’épissage, permettent à un même gène d’être à l’origine de plusieurs protéines. C’est ce phénomène, entre autres, qui permet à notre système immunitaire d’être suffisamment plastique pour faire face à la multiplicité des antigènes qui entrent en contact avec notre organisme. D’accord ?

Il n’y eut qu’un vague murmure d’assentiment.

– Bon. Étant donné votre enthousiasme et la visible attention que vous me consacrez, je suppose qu’il ne doit pas être loin de midi. Vos neurones hurlent à la mort pour recevoir leur dose de glucose. Je serais un vrai dragon si je restais sourde à cet appel déchirant. Donc, considérons que nous en avons terminé pour aujourd’hui. À vendredi, et ne vous couchez pas trop tard.

Quelques sourires, le bruit des crayons et des notes que l’on range, le son irritant des portables que l’on rallume et l’amphithéâtre se vida progressivement.

Vigie Watcher enseignait l’immunologie et la biologie cellulaire à l’université Lyon-I. Cela faisait maintenant trois ans qu’elle avait été recrutée comme maître de conférences et avait encore un peu de mal à s’intégrer totalement dans l’équipe de recherche dont elle faisait partie. Les rivalités, les animosités, les coups bas, les stratégies qui avaient abouti à son recrutement, tout cela lui pesait énormément et nuisait à sa capacité de travail. Elle avait découvert cette situation quelques mois après son arrivée, quand deux de ses collègues s’étaient vivement apostrophés lors d’une réunion concernant les bourses allouées aux étudiants. À partir de cet instant, il lui avait été très difficile de conserver sa motivation, mais elle continuait d’aimer son travail ; l’enseignement, et même la recherche, malgré les conditions déplorables dans lesquelles cela devait s’effectuer.

En soupirant, elle entreprit d’effacer le grand tableau couvert des noms et des schémas sur lesquels elle appuyait toujours ses propos.

– Vigie ?

Elle se retourna si vivement que l’homme qui l’avait appelée eut la certitude terrible qu’elle allait le frapper.

– Ah ! je ne me ferai jamais à cette impression de te surprendre à chaque fois que je t’appelle !

La jeune femme esquissa un sourire d’excuse :

– Désolée, je rêvais.

- À chaque fois que tu rêves et qu'on te surprend, tu as envie de mordre ?
- Sans doute.
- Eh ben... Tu manges ici ?
- Oui.
- Sandwich ?
- Vu l'heure, on va être obligés, ça va être la queue infernale au restau U.

Elle fit la moue. La perspective d'avaler un bout de pain sans goût garni au gruyère transpirant et accompagné d'un jus de fruit quelconque ne la réjouissait pas particulièrement. Elle continua de ranger ses affaires en songeant à sa jeunesse. Depuis quelque temps, il lui arrivait fréquemment d'y repenser et de se perdre dans ses rêveries.

Elle était l'unique enfant d'une anglaise qui était venue en France juste après sa naissance. De sa famille, elle ne connaissait rien. Sa mère ne voulait jamais en parler et était obstinément restée sourde aux demandes de la petite fille, puis de l'adolescente.

La seule chose que Vigie avait réussi à apprendre était une énigme :

— *You're just the watcher. Mind the dragonish, my sweet heart. Don't forget that, green eyes.*

— *I know, I'm the...* Ah, maman ! pourquoi tu me réponds toujours en anglais quand je te demande des trucs sur la famille ? je sais bien que je suis une Watcher, c'est mon nom. Pourquoi tu ne veux rien me dire ? c'est nul !

Sa mère l'embrassait, et changeait invariablement de sujet de conversation.

Vive, intelligente, elle Vigie avait suivi une scolarité remarquable par la façon qu'elle avait de comprendre sans apprendre, de troubler les enseignants par ses questions révélant une étonnante maturité intellectuelle chez cette élève aux dont les yeux verts qui paraissaient cacher un secret plus vieux que la terre elle-même.

Parfois, il lui semblait que quelque chose remuait en elle. Elle ne savait quel nom donner à ces troubles et, quand elle était encore une petite fille, elle pensait être une sorte d'envoyée dont la tâche était de sauver le monde. Plus tard, elle avait attribué cela aux sautes d'humeur dont elle était coutumière et qui l'exaspéraient, au moins autant que son entourage qui avait à les subir. Parvenue à l'âge adulte, elle pensait avoir réglé le problème une fois pour toutes en acceptant la remarque d'un de ses amis :

— De toute façon, toi, t'es lunatique !

Quand elle était devenue adolescente, elle avait compris qu'elle possédait des qualités physiques très particulières, mais ne tenait pas à ce que cela se sache. Elle courait moins vite, sautait moins haut qu'elle l'aurait pu, de façon à paraître comme les autres. Malgré tout, un de ses profs d'EPS avait voulu voir sa mère. Il tenait absolument à ce qu'elle l'inscrive dans un club d'athlétisme...

— Ou de ce que vous voulez, elle sera excellente partout ! elle a des dispositions que je n'ai jamais rencontrées dans toute ma carrière, madame. Jamais je n'ai vu de réactions si rapides, de réflexes si excellents. Et, vous savez, j'en ai vu défiler, des gosses !

Vigie n'avait pas fait d'athlétisme, mais un peu de natation. Son entraîneur, un gros bonhomme dont la technique pédagogique consistait à jeter les enfants terrorisés du haut d'un plongeur de cinq mètres « pour les endurcir » disait-il, avait également demandé à voir ses parents.

— Vigie, c'est de la graine de championne du monde, avait-il affirmé sans préambule.

Ann Watcher s'était alors tournée vers sa fille :

— Tu veux être championne du monde, ma chérie ?

L'enfant avait secoué la tête.

— Elle ne veut pas, avait lâché la mère en prenant congé de l'entraîneur et du club.

— Ah, *fuck* ! il est là... , lâcha Vigie à voix basse quand elle et son collègue arrivèrent près de la file d'attente pour les sandwiches.

— Qui ? demanda son collègue en regardant dans la queue. Ah, oui. Décidément, t'as pas de chance, vous vous retrouvez toujours ensemble, au restau, tous les deux.

— Ouais... pas exprès, je te l'assure, répondit-elle en prenant discrètement sa place dans la file.

— Mais pourquoi tu le hais tant ? c'est bien ça, hein, tu le hais, c'est ce que tu m'as dit avant-hier.

— Oui, Jean-Marc, c'est ça, soupira-t-elle.

— Alors, qu'est-ce qu'il peut bien y avoir entre vous ?

— Je ne sais pas. Je ne le supporte pas, mais je ne peux pas te dire pour quelle raison, il ne m'a jamais rien fait, je ne sais même pas qui c'est et je l'avais jamais vu avant de venir à Lyon. Je ne crois même pas qu'il me connaisse. Et toi, au fait, je ne te l'ai jamais demandé, tu sais qui c'est ?

— Non, pas plus que toi. Je l'ai déjà vu à la cafèt' ou dans des couloirs, mais pas ailleurs. Bizarre. En tout cas, il a l'air content. Regarde-le, il parle tout seul et sourit comme un bienheureux.

L'homme semblait indifférent à tout ce qui pouvait se passer à côté de lui. Il hochait la tête, fermait les yeux, et consultait sans cesse un papier grisâtre avec un air qui aurait pu le faire passer pour un illuminé bon à enfermer. Il n'était pas très grand et avait le type méditerranéen ; cheveux noirs, peau hâlée.

— Mais qu'est-ce qu'il a avec son truc ? demanda Jean-Marc. Non, mais regarde-le, on croirait qu'il a gagné au loto !

— Tu sais, il peut faire ce qu'il veut, ça ne me captivera pas, répliqua-t-elle, apparemment indifférente.

Mais elle ne parvenait pas à le quitter des yeux. Se maudissant de faire preuve d'une telle faiblesse, elle ressentait une colère grandissante et s'obligea à regarder ailleurs.

— Tu dis ça, mais je suis sûr qu'il t'attire et que tu t'en défends par cette aversion pitoyable qui ne peut révéler qu'un esprit...

— Arrête donc tes niaiseries et avance, c'est à toi.

Malgré son apparente décontraction, elle était intensément troublée et se sentait captivée par cet homme. Elle ne l'aimait pas, c'était certain, mais sentait avec une stupéfiante certitude qu'ils étaient liés tous les deux par quelque chose d'obscur et de terrifiant.

Elle aurait aimé aller près de lui et lire par-dessus son épaule l'espèce de document qu'il ne cessait de compulsiver avec une étonnante et fébrile jubilation.

— Ah ! et puis merde, murmura-t-elle.

Mue par une impulsion impérieuse, elle sortit de la file, et se dirigea droit vers l'individu, sous le regard interloqué de son collègue qui la suivit avec un temps de retard.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda-t-elle abruptement, en tutoyant l'homme sans réfléchir.

Il se tourna vers elle comme si elle l'avait frappé.

— Pardon ?

Sa voix était basse et Vigie aurait pu la trouver belle, ainsi que ses yeux dont le brun foncé donnait une profondeur dans laquelle il pouvait être facile de se perdre, mais la haine qui déforma son visage quand il la vit l'enlaidit horriblement. La jeune femme éprouva la très nette impression qu'il la connaissait, qu'il la *reconnaissait*. Elle eut la certitude absolue qu'il existait quelque chose entre eux, sans comprendre de quoi il s'agissait. Cet homme était une menace pour elle. Elle le sentait dans tout son corps qui se hérissait, dans son esprit dont la mémoire cherchait frénétiquement à mettre un nom sur ce que l'inconnu représentait et qu'elle avait de plus en plus l'impression de savoir. Ils étaient ennemis.

L'homme se pencha légèrement pour lui parler à voix basse. Elle recula d'un pas, ne pouvant supporter cette proximité. Il sourit, supérieur.

— Jamais tu ne connaîtras ce que je peux voir, lui murmura-t-il. Vous, les vigilants, vous n'êtes que des rampants...

— Comment ? comment, m'as-tu appelée ? l'interrompit-elle.

Il la regarda, un sourire mauvais tirant hideusement les coins de sa bouche :

— Tu ne sais rien ! s'exclama-t-il à mi-voix, comme s'il s'agissait pour lui d'une révélation. Tu te débats dans tes doutes et tes envies incompréhensibles, mais tu ne sais rien, on ne t'a rien dit.

Il fit une pause, la regarda intensément, puis, toujours à voix basse :

— Votre caste est tellement inférieure à nous, qu'elle n'a pas été capable de maintenir vos traditions. Vous vous êtes enlisés dans la routine aveugle, sans chercher à poursuivre la tâche de vos ancêtres. Pauvres de vous... Tu vois, j'aurais presque pitié ; mais quand je sais ce qui se prépare, je ne peux qu'éprouver une joie dont tu ne pourras jamais mesurer l'ampleur. Va ta vie, pauvre humaine. Tu ne peux rien contre moi.

Il la laissa là, médusée, prise d'une soudaine et incompréhensible envie de pleurer, et quitta la cafétéria sans rien acheter, serrant toujours son précieux papier gris dans la main.

— Mais... qu'est-ce qu'il t'a raconté, je n'ai rien compris ! s'exclama le collègue de Vigie.

— Je ne sais pas, répondit-elle d'une petite voix. Il m'a parlé de caste, de traditions... Elle gardait les yeux fixés sur la porte qui se refermait doucement.

— Tu as compris la langue qu'il a utilisée ?

— Ben... oui... Pourquoi ?

— Vigie ! il ne parlait pas français !

La jeune femme se tourna vers son collègue.

— Pas français ? qu'est-ce que tu racontes ? il parlait anglais ?

— Mais non, j'aurais compris ! non, je te dis, il bredouillait une espèce de dialecte bizarre qui...

— N'importe quoi ! s'emporta Vigie. Tu dis n'importe quoi ! et je l'aurais compris comment, son dialecte bizarre ? tu peux me le dire ?

— T'énerve pas ! Il parlait bas, je n'ai sans doute pas tout compris, tenta Jean-Marc.

— Si je m'énerve ! qui c'est ce type ? comment il s'appelle ?

— Je ne sais pas, je te dis. Je ne sais même pas dans quelle UFR il crèche, alors...

— C'est Hugues Draco, intervint une femme qui les avait entendus. Elle avait un sandwich à la main et les regardait en souriant. Il est en éthologie, chez Jean Moine. Je crois qu'il est IATOS.

— Il n'est pas enseignant ? demanda Vigie.

— Non. Assistant ingénieur, quelque chose comme ça. Mais il fait des recherches... sur les reptiles...

— Les reptiles ! la coupa brusquement Vigie.

— Oui, pourquoi ? c'est..., commença la femme.

— Non ! s'exclama la jeune femme avant de se calmer. Excusez-moi, je suis intriguée par ce type, je ne voulais pas vous blesser.

— C'est vrai qu'il est intrigant, admit la femme. Intrigant dans tous les sens du terme. Excusez-moi, je dois y aller.

Elle les salua et partit.

— Qu'est-ce qui t'intéresse tant chez ce mec ? demanda Jean-Marc.

— Je ne sais pas, je t'ai dit. J'ai l'impression horripilante de le connaître et de devoir me méfier de lui... je ne sais pas... Ah ! et puis ça m'énerve tout ce monde. Salut.

Elle le laissa brusquement en plan et quitta la pièce à grands pas.

\*\*\*

Guivre avait froid. Il ne parvenait pas à se réchauffer, quoi qu'il fasse. Il avait cessé de mettre des pulls les uns sur les autres, c'était inefficace et il savait que ce froid, ce besoin de chaleur ne le quitterait plus jamais.

Il avait faim. Terriblement faim. Il lui fallait absolument manger, ou il allait mourir, il le sentait avec une certitude qui le terrorisait.

Il se précipita vers son frigo et choisit un yaourt, puis un autre, puis de la viande. Son excitation augmentait au fur et à mesure de son « repas ». Il devenait de plus en plus avide et, finalement, engloutit tout ce qui lui tombait sous la main, sans aucun discernement, arrachant les papiers d'emballage, puisant dans les pots avec les doigts, tout en poussant de petits grondements de plaisir.

Quand il eut vidé tout ce qui pouvait se manger, il retourna sa poubelle et, assis à même le carrelage, chercha ce qu'il pouvait dévorer, y compris les restes franchement périmés. Une fois qu'il n'y eut vraiment plus rien, il eut comme un sanglot de frustration et de crainte. Il avait encore faim ; la bête en lui hurlait son besoin de viande et de sang.

Sans prendre la peine de changer sa chemise tachée de laitage et de sauce figée, il sortit de chez lui et descendit l'escalier en courant. Il était tard et il ne croisa personne. Ne réfléchissant absolument pas, pratiquement absent et se laissant uniquement guider par une

sorte d'instinct bestial, il descendit les escaliers de la rue Croix-Paquet en courant, volant littéralement au-dessus des marches, sans songer à s'extasier de ses extraordinaires possibilités physiques. Toujours courant, il traversa le Rhône par le pont Churchill et s'arrêta devant le parc de la Tête d'Or. La grille n'était pas encore fermée, il entra.

Les allées étaient pratiquement désertes. Quelques joggers encapuchonnés sous la bruine qui tombait avec application, couraient, rythmés par la musique qu'ils écoutaient, casque plaqué sur les oreilles.

Il n'y eut personne pour s'étonner de voir apparaître cet homme sale, à la mine hagarde et aux yeux fous.

Il se rendit immédiatement vers l'enclos des daims. Dès qu'il apparut, ce fut la panique. Les animaux couraient en tous sens, queues relevées et narines frémissantes. Excité par l'odeur des proies, par leur comportement de fuite, Guivre sauta dans l'enceinte et se rua vers une femelle un peu plus lente que les autres. Il lui sauta sur le dos et la renversa avant de lui briser la nuque d'un seul coup, avec une puissance musculaire inhumaine.

Il tourna un moment autour du cadavre en grondant comme un fauve, puis tenta de déchirer la peau de l'animal. Ses ongles, puis ses dents, ne suffirent pas ne serait-ce qu'à entamer le cuir du daim. En poussant un cri de frustration, il s'en prit aux yeux. Il les arracha à grand-peine et les engloutit voracement, peinant à mâcher toute cette masse et faillit s'étouffer en les avalant. Cela ne le calma pas. Au contraire, il ragea quand il constata que les orbites ne lui donnaient pas accès au reste de la tête. Il ouvrit alors la gueule de sa victime et tenta d'en extraire la langue...

— Dites donc, vous ! qu'est-ce que vous faites dans l'enclos ? vous ne savez pas que c'est interdit et... Ah ! mais qu'est-ce qu'il a ce daim ? vous lui avez fait quoi ?

Un garde venait d'apparaître de l'autre côté de la grille, couvert d'un imperméable qui brillait sous les lampadaires venant de s'allumer.

Guivre essaya de répondre, mais ce fut un grondement inhumain qui monta de sa poitrine. Il se tut, espérant que le gardien le rejoindrait. La bête qui s'imposait en lui l'obligea à se laisser tomber assis dans l'herbe trempée, pour ne pas effrayer la proie qui continuait à vociférer :

— Vous restez où vous êtes ! vous ne bougez pas !

Prenant un émetteur, il appela ses collègues :

— Allô, ici René. Allô ?...

L'appareil grésilla.

— Oui... je suis près du parc aux daims. Un individu m'a l'air bizarre... Drogué ? je sais pas... oui, sans doute. Viens avec le chef. Oui, j'attends... Vous, vous ne bougez pas !

Constatant que le garde ne viendrait pas le rejoindre, Guivre se releva doucement et s'approcha de la grille, tête baissée et démarche hésitante.

— Restez où vous êtes, je vous ai dit ! s'exclama la proie. Ne bougez pas !

Quand il fut à trois ou quatre mètres de l'enclos, il poussa un rugissement que sa pauvre gorge humaine eut du mal à supporter, et franchit l'espace qui le séparait du gardien en un seul bond gigantesque.

Incrédule, l'homme vit se jeter sur lui cet être aux yeux fous et le reçut en pleine poitrine. Le choc lui coupa le souffle. Ils roulèrent tous les deux dans les gravillons de l'allée qui entourait le parc.

René essaya de se relever, mais une poigne terrible le cloua à terre, tandis que le dément poussait un cri inarticulé en approchant une bouche grande ouverte de sa gorge. Le garde voulut le repousser, le frappa de toutes ses forces, ne sentant pas la douleur quand un de ses doigts se brisa sur le crâne de son agresseur que rien ne semblait devoir arrêter.

— Non ! hurla le garde en un cri strident. Non, ne me... !

Il ne termina jamais sa supplique qui fut interrompue par le gargouillement horrible que fit sa gorge quand Guivre, indifférent aux coups, la broya à pleines dents.

En criant sa victoire, la bête déchira la chair tendre des joues, arracha la langue, déchira les oreilles...

Quand les autres gardiens arrivèrent sur les lieux du crime, ils découvrirent un homme couvert de sang et de chairs, qui s'acharnait sur le corps de leur collègue, et tenait ses intestins dans les mains.

Le forcené se tourna vers eux. Son regard était horrible ; il n'y avait plus rien d'humain dans son visage et l'on sentait que rien ne pourrait l'arrêter dans sa folie cannibale.

— Nom de Dieu !... René ! il a... il a bouffé René, chef ! il a bouffé René !

La bête n'attendit pas la suite. Écoutant l'humain qu'elle investissait peu à peu, elle se sauva, déplorant que ce corps débile ne puisse fuir plus rapidement. Guivre courut comme il ne l'avait jamais fait ; comme aucun homme ne l'avait jamais fait, sautant d'un seul bond par-dessus les buissons du parc, distançant les gardes qui furent persuadés d'avoir affaire à un de ces monstres de légende :

— Un loup garou ! je vous dis que c'était un loup garou ! répétait l'un d'entre eux, livide.

Les autres ne disaient rien. Ils ne savaient pas de qui ou de quoi il s'agissait, mais ils avaient tous compris qu'un monstre errait maintenant dans la ville.

Ce fut à la confluence du Rhône et de la Saône que le corps de Guivre cria grâce. Il ne pouvait aller plus loin en assurant une telle dépense d'énergie. L'esprit de l'humain ne comprenait pas ce qui lui permettait de courir si vite, de sauter si haut, et s'effrayait d'avoir tué un daim puis un homme pour le...

« Pour le bouffer, bon Dieu, pour le bouffer ! et j'ai aimé ça ! j'en aurais voulu encore ! je bandais en lui arrachant la langue ! » crut-il penser.

Se courbant brusquement en deux, il vomit des morceaux de viande à peine mâchée, tandis qu'en lui, la bête renâclait de voir se perdre toute cette énergie dont elle commençait à avoir de plus en plus besoin.

Guivre se releva, des crampes lui tordant encore l'estomac, mais il n'avait plus rien à vomir. Il se laissa tomber sur le sol et sanglota sur son humanité qu'il sentait disparaître d'heure en heure.

\*\*\*

Vigie était rentrée tôt chez elle. Elle avait quitté le labo, abandonnant son microscope et ses cultures de cellules. Il lui avait été impossible de travailler, après sa rencontre avec cet homme qu'elle haïssait sans le connaître, et qui savait apparemment une foule de choses la concernant, alors qu'elle les ignorait totalement. En outre, elle sentait que prenait lentement place dans son esprit comme une impatience, la certitude de l'imminence d'un événement terrible...

Sa mère. Sa mère saurait.

— ...Vous êtes bien chez Ann Watcher, laissez-moi vos coordonnées et je vous rappellerai... peut-être.

— Maman, c'est moi. Appelle-moi dès que tu rentres, c'est très important.

Elle avait essayé de lire, mais rien ne pouvait accrocher son attention. Alors elle tournait en rond, avec en elle cet impérieux sentiment d'urgence absolue qui prenait possession de tous ses sens et oblitérait toute capacité de réflexion.

Angoissée, oppressée, elle avait laissé deux autres messages à sa mère, craignant que celle-ci n'oublie de la rappeler. Ann était coutumière du fait ; bohème, distraite, une bonne dose d'inconscience mêlée à un zeste d'innocence. Elle était tout à fait capable de ne pas consulter sa messagerie avant plusieurs jours.

Le téléphone. Elle se précipita :

— Maman ?

Le ton de sa mère la surprit profondément. Elle comprit alors qu'elle ne s'était pas trompée, il se passait quelque chose de grave ; très grave.

— *My sweet heart, I wish you the all bravery you can own...*

— Maman, qu'est-ce qui se passe ? la coupa-t-elle. Je n'y comprends rien. Je sens un truc au fond de moi qui monte, qui m'envahit ! et je... j'ai l'impression de savoir ce que c'est, alors que... Ah, maman, dis-moi, s'il te plaît ! *please, I don't understand what's happening, and I'm so terribly afraid ! please...*

— *Be quiet, honey...* Je vais te dire, mais pas au téléphone, viens.

Vigie ne réfléchit pas une seule seconde :

— J'arrive.

\*\*\*

Draco s'était enfermé. Il avait clos toutes les portes de sa vieille maison, verrouillé le portail rouillé et était monté au dernier étage, dans une petite chambre mansardée où il se rendait lorsque, enfant, il devait craindre la colère de son grand-père.

Le moment tellement attendu, celui pour lequel il avait vécu, avait été éduqué, pour lequel ses ancêtres s'étaient battus pendant des années et des années, allait venir. Il le pressentait bien avant de recevoir ce texte sacré qu'il regarda encore une fois.

Quand il l'avait trouvé dans l'antique boîte qu'il consultait tous les jours, à l'instar de son père, de son grand-père et de ses aïeux, dans l'espoir toujours déçu d'y trouver une enveloppe dont il ne savait quel serait son aspect, son cœur avait marqué une pause. Cela s'était passé, exactement une semaine auparavant. *Elle* était là. Elle l'attendait, comme si elle avait été à

cette place depuis le début des temps. Fébrile, empli d'un immense respect et les larmes aux yeux, il s'était saisi de l'enveloppe grise. Elle était chaude ; il émanait d'elle une odeur de gaz brûlé qui l'avait empli d'un bonheur confinant à la jouissance. Quand il l'avait ouverte, un son grondant, comme un souffle igné, s'en était échappé. Le papier gris ne contenait qu'une seule information. Il s'agissait d'une carte sur laquelle un point rouge paraissait battre, semblable à un immense cœur.

— Le nid... ! avait-il murmuré, extatique.

Depuis, il ne cessait de consulter le document, écumant les bibliothèques, dans l'espoir de trouver une carte récente qui correspondrait à celle qui lui avait été envoyée. Il devait absolument être là pour l'Écllosion. L'empreinte ne pouvait être définitive que si l'on se trouvait au bon endroit, au bon moment. Konrad Lorenz, le fameux éthologue allemand, avait étudié ce phénomène chez les oies cendrées. Draco avait basé tous ses espoirs sur cet instant unique.

Il soupira de bonheur.

— Il avait tort, dit-il à voix haute.

Lorenz avait montré que la mise en place de l'empreinte ne se limitait pas au moment de l'éclosion, mais qu'elle débutait pendant la période d'incubation, l'oisillon reconnaissant la voix de ses parents, et émettant des sons audibles à travers la coquille.

— Il avait tort, répéta-t-il. Ça peut se passer beaucoup plus rapidement que ça.

Cela faisait maintenant plusieurs années qu'il travaillait en tant qu'assistant ingénieur dans le laboratoire d'éthologie, et qu'il suivait avec intérêt les travaux des chercheurs. Il lisait les publications, assistait aux congrès chaque fois qu'il le pouvait et menait, avec l'accord du directeur, ses propres recherches. Il travaillait sur les reptiles et voulait comprendre s'il était possible de conférer son empreinte à un jeune lézard, un serpent ou un iguane. Autant les deux premiers semblaient totalement réfractaires à toute espèce d'attachement précoce à quoi ou qui que ce soit, autant les iguanes paraissaient reconnaître et montrer un embryon de sentiment envers les leurres sonores, olfactifs et visuels qu'il avait confectionnés et qu'il plaçait en présence de l'œuf en incubation. D'autre part, il savait que les jeunes crocodiles suivaient leur mère après leur naissance et se réfugiaient auprès d'elle en cas de danger. Ils la reconnaissaient, alors qu'elle n'avait pas de contact prolongé avec les œufs. L'empreinte avait pourtant lieu. Cela devait pouvoir être reproduit avec la Bête !

— Publiez, mon vieux, lui avait conseillé le directeur du labo.

Mais il se moquait bien que l'on reconnaisse la fiabilité scientifique de ses résultats. Il ne travaillait que pour lui.

Il avait également assisté aux cours de cryptozoologie dispensés à la fac d'histoire, mais n'avait pas appris grand-chose, si ce n'était que l'on ne savait rien de concret sur l'animal fabuleux qu'il allait bientôt rencontrer.

Il voulait absolument savoir comment se faire reconnaître par la Bête dès qu'elle le verrait. Il ne pouvait être certain de savoir à l'avance où se trouverait le nid et ne pourrait donc pas faire connaître sa voix, pas plus qu'il ne parviendrait à toucher l'œuf qui se trouverait sous terre. Le seul moment où il lui serait possible de se faire accepter serait l'instant de l'Écllosion.

Ces années de travail acharné, d'obstination jour après jour, nuit après nuit *devaient* porter leurs fruits. Il avait fait, refait, et refait encore la même expérience. Elle aboutissait toujours au même résultat : le jeune iguane allait vers le leurre sans hésitation.

— Ils sont plus intelligents que ces animaux primitifs. Ils sont supérieurs, se répétait-il.

Cela ne pouvait que se passer comme il le pensait.

Restait cette femme, cette vigilante. Représentait-elle un danger ? elle ne paraissait pas savoir quel était son rôle, mais il fallait être prudent ; les vigilants était une caste aussi veille que celle à laquelle il appartenait. Il était impossible qu'elle ne tente pas quelque chose, on allait certainement l'informer de la tâche qui lui incombait, et elle ne pourrait alors pas aller contre son devoir, sa destinée. Elle ferait tout pour que l'Écllosion n'ait pas lieu, pour que la Violence ne se déroule pas.

Il devait la tuer.

\*\*\*

Vigie regardait sa mère, complètement abasourdie. Aucune idée cohérente ne parvenait à se mettre en place dans son esprit.

— Des... dragons ? demanda-t-elle pour la troisième fois.

— Oui, ma fille, répondit Ann d'une voix douce. Je sais que c'est difficile à croire, mais...

— Difficile ! difficile à croire ! tu as de ces mots ! tu me racontes des contes à dormir debout le plus sérieusement du monde, des histoires de dragons qui tuent tout le monde, qui naissent dans un nid et que des servants, des... comment tu m'as dit ? des « coalisés », aident et vénèrent, tandis que d'autres, des « vigilants », font tout pour que les dragons meurent et ne reviennent plus sur Terre. Tu me dis ça, et il faudrait que je sois calme, alors que l'autre fou, ce Draco, m'a justement parlé de ces vigilants en semblant prétendre que j'en faisais partie ? comment veux-tu que j'accueille ce genre de nouvelle ?

— Vigie...

— Tu vois, maman, ce qui me terrifie le plus, continua la jeune femme, ignorant l'intervention de sa mère. C'est que je te crois. Je le sais depuis toujours. Depuis que je suis en âge de raisonner, il traîne quelque part dans mon cerveau une odieuse sorte de doute et de certitude. J'ai toujours eu l'impression qu'une ombre planait dans ma tête sans que je sois capable de savoir à quoi elle était due. En quelque sorte, tu me rassures ; je ne suis pas folle comme je l'ai souvent cru après des cauchemars épouvantables...

— Qui t'éveillaient en hurlant et m'obligeaient à te prendre dans mes bras pour te calmer, la coupa sa mère. Je te gardais dans mon lit pour le restant de la nuit et je guettais le moment où tu ne tremblerais plus. Je voulais croire que tout cela était terminé, *ended*...

Elle soupira.

— Mais non, *I was wrong*, j'avais tort. Ça recommence, et il va falloir que notre famille se sacrifie encore une fois pour ces humains qui nous haïraient s'ils savaient que nous existons.

— Pourquoi se sacrifier ? je ne veux pas me sacrifier ! s'insurgea sa fille. Quelle obligation, quel contrat m'imposerait de me sacrifier ? où ai-je signé ?

Sa mère lui posa une main sur le bras pour la calmer.

— Tu ne peux y échapper, ma fille. Tu sens arriver cet instant en toi depuis longtemps sans le savoir... *Listen*, dit-elle comme Vigie allait l'interrompre. Si tu tentes de te... soustraire à ce qui te guidera vers le dragon et le coalisé, *you'll certainly be sick. I'm so sorry... so bloody sorry*.

Vigie se laissa tomber dans un fauteuil et se prit la tête dans les mains.

— Je vais quand même essayer de ne rien faire, annonça-t-elle. Je ne veux pas gâcher ma vie pour quelque chose que je n'ai pas demandée et dont personne de ma famille ne m'a rien dit jusqu'à maintenant.

Elle regarda sa mère et poursuivit :

— Si tu t'es toujours tue sur ce sujet, c'est bien que tu voulais que je n'en sache jamais rien. Donc je ne sais rien. Si ce type, ce Draco, veut se colleter un fou qui se prend pour un dragon, qu'il le fasse. Les flics sauront bien l'arrêter et les enfermer tous les deux. Je ne...

— *Nobody...* personne ne peut arrêter un dragon, ma chérie. Personne, sauf un coalisé ou un...

— Un vigilant, j'imagine... ?

— Oui, un vigilant.

Vigie resta silencieuse un instant, sa mère respectant son mutisme.

— Je suppose que notre nom ne doit rien au hasard, pas plus que mon prénom ?

— C'est ton grand-père qui a tenu à ce que tu te nommes ainsi.

— Ton père ?

— Non, John Watcher, celui de... mon époux.

— Eh bien il s'est trompé. Je ne bougerai pas d'un pouce.

— *I wish it to you, honey. I do wish it to you,* lui dit sa mère.

Vigie avait rejoint Lyon et son appartement. Vidée, désespérée, elle était toujours incapable de travailler à la publication scientifique qu'elle devait terminer avant de la soumettre à une revue. Appuyée au chambranle de sa fenêtre, elle regardait la rue en contrebas. Il pleuvait. Les gens pressés sortaient de la bouche du métro et partaient d'un pas rapide vers leur vie, leur famille. Elle était seule. Pas d'épaule pour se reposer, personne pour l'écouter, lui raconter ce qui la tracassait, la gênait. Quand elle rentrait chez elle, les pièces étaient silencieuses et quand elle s'immobilisait, il n'y avait plus un bruit.

Une vague de tristesse enfla et la submergea. Sans qu'elle n'y puisse rien, les larmes se mirent à couler.

— Et merde, murmura-t-elle.

Elle se moucha bruyamment, prit les clefs de sa voiture et descendit.

— Mademoiselle Watcher ?

Un homme se tenait devant elle, sérieux, imposant, rigoureux. Il lui barrait la sortie de l'immeuble.

— Oui ?

— Pouvons-nous vous poser quelques questions ? demanda-t-il en montrant une carte de police.

Ils étaient deux. Vigie ne vit pas le visage du deuxième qui restait sur le trottoir, un peu sur la gauche de la porte. Elle ne pouvait apercevoir que son pied droit.

— À quel sujet ? demanda-t-elle.

Et, brusquement, avant même que l'homme ne réponde, une certitude s'imposa dans son esprit : ce n'était sans doute pas des flics. Quelle que soit leur véritable identité, ils lui

voulaient du mal. Elle ne chercha pas à savoir d'où lui venait cette idée et n'attendit pas la réponse du faux policier.

Ils l'avaient stoppée, alors qu'elle allait sortir du hall de son immeuble. Ils se trouvaient alors sur le trottoir, et elle, encore dans le bâtiment.

Affichant son plus charmant sourire, elle mit la main dans sa poche :

— Ah zut, j'ai encore laissé mes clefs sur ma porte ! Vous m'excusez ?

Cela se passa en une seule petite fraction de seconde. Si l'homme avait réagi plus rapidement, elle n'aurait sans doute pas pu faire aussitôt demi-tour, et partir vers les escaliers.

Elle eut le temps de passer la porte vitrée qui séparait le hall de l'escalier, et de la fermer précipitamment derrière elle.

— Nom de Dieu ! cria le « policier » qui lui avait parlé.

Lui et son acolyte se ruèrent sur la cloison de verre, mais elle était trop épaisse. Vigie, statufiée, les regardait pester de l'autre côté. Elle commença à trembler de tous ses membres en reconnaissant l'autre homme. C'était Draco ! Draco que la haine défigurait et qui fixait la jeune femme avec un regard de dément.

— Elle se barre, nom de Dieu, elle se barre ! hurla-t-il en brandissant son poing dans sa direction et en frappant sur la porte de verre. Je t'aurai, vigilante ! tu ne pourras aller bien loin, et je te tuerai !

Vigie fit volte-face et courut.

Elle ne pensait pas. Elle n'était plus que cette terreur qui annihilait toute possibilité de réflexion. Ce fut quand elle poussa la porte du garage qu'elle entendit la cloison de verre se briser avec fracas et se répandre sur le sol dans un tintement rageur.

— En bas ! en bas ! cria la voix de Draco.

Comment le savait-il, ce maudit fou ? Pleurant d'épouvante, Vigie courut à perdre haleine sur toute la longueur du garage. Au loin, une voiture roulait en direction de la sortie.

Elle hurla qu'on l'attende, mais le conducteur ne dut pas l'entendre, car il ne ralentit pas. La jeune femme accéléra autant qu'il lui était possible de le faire, percevant derrière elle le son des chaussures de ses poursuivants qui claquaient sur le béton. Elle courut plus vite qu'elle ne l'avait jamais fait, sans songer à s'étonner du fait qu'elle avait rattrapé presque la voiture qui venait de sortir du garage. Le vantail métallique redescendait doucement, la lumière de sécurité clignotant comme un gigantesque œil unique et blafard.

Vigie se jeta sous le panneau métallique, alors qu'il restait à peine un mètre pour s'y glisser. Elle roula sur le sol en béton et se releva en un éclair pour repartir en courant dans la rue. Derrière elle, la porte acheva de s'abaisser avec un bruit définitif.

— Elle s'échappe !

— Je l'ai vu qu'elle s'échappe ! ragea Draco en assénant un coup de poing sur le métal de la porte. Je veux que tu lances tes hommes après elle ; il me la faut avant la Violence. Elle va chercher à nuire à la Bête, et...

— Elle ne paraît pas bien puissante, ricana son acolyte.

Draco, qui lui tournait le dos à cet instant, se retourna vivement et lui administra une claque magistrale du revers de la main. Sa chevalière écorcha la pommette de l'homme qui saigna aussitôt.

— Ne juge pas de ce qui est bon ou pas, servant, siffla-t-il en se plaçant tout près de l'autre.

— Mais Draco, ce n'est qu'une fi..., commença l'autre.

Une seconde claque le fit se taire.

— C'est une vigilante, m'entends-tu ? une vigilante ! dit son compagnon en détachant ses syllabes. Elle ne le sait pas encore, quoi qu'elle pense, elle est vigilante depuis sa naissance. Elle est génétiquement programmée pour empêcher le dragon d'apparaître et pour lui nuire quand il sera sur Terre. Elle ne le sait pas, mais sa famille l'a élevée dans ce seul but. Jamais un vigilant n'est parvenu à aller contre sa destinée. Ce n'est arrivé que deux fois en des millénaires, et c'est une autre raison pour que je la veuille morte. Je ne laisserai jamais une femelle de cette sous-caste m'enlever la gloire de chevaucher le dragon. Et cesse de croire qu'elle est plus faible que toi. Comprends-tu ?

— Oui, Draco, je comprends, répondit l'homme d'un ton soumis.

— Je ne me souviens pas t'avoir permis de m'appeler Draco. Ne commets à aucun moment l'erreur de croire que tu pourrais devenir mon ami ou être suffisamment proche de moi pour que l'on rigole ensemble et qu'on se tape sur le ventre. Je suis un dragonnier, et tu n'es qu'un servant ; ne l'oublie jamais. Est-ce clair ?

Son compagnon gardait la tête baissée, n'osant visiblement pas tâter son visage qui le brûlait et saignait. Il était pourtant plus grand et plus massif que Draco, mais l'ascendant que celui-ci exerçait sur lui était considérable. Il ne put que murmurer :

— Oui, seigneur, c'est clair.

— Bon. Que je n'aie jamais à refaire ce genre de mise au point. Donc, tu lances des hommes après elle. Je ne veux pas qu'elle passe plus de deux jours en liberté. Nous sommes jeudi. Samedi dernier délai, je la veux devant moi.

— Bien, seigneur, cela sera fait.

— Je l'espère pour toi, laissa tomber Draco. Je ne peux pas m'en occuper moi-même, je dois trouver la Bête avant la Violence. L'être qui l'abrite va commencer à avoir d'énormes besoins de viande. Dès que tu as connaissance de crimes et de pratiques cannibales, tu me préviens.

— Et si..., commença l'autre.

— Et si quoi ? le coupa Draco, méprisant. Tu es commissaire, tu seras donc tenu au courant si tu le veux bien. Écoute-moi bien, servant : nous allons vivre ce pourquoi nous sommes sur cette Terre. Nous allons voir éclore un dragon ! un dragon, servant ! t'en rends-tu compte ?

— Oui, seigneur.

— Alors fais ce qui doit être fait, ordonna Draco d'un ton sans appel.

Il partit vers l'ascenseur sans vérifier si son acolyte le suivait.

\*\*\*

Vigie courait. Elle ne ressentait pas la fatigue, les jambes lourdes, le cœur qui bat jusque dans la gorge. Elle échappait à quelque chose d'horrible, quelque chose dont elle ne voulait pas admettre l'existence.

Aucune voiture ne parut la remarquer. Elle se rendit jusque sur les quais du Rhône où elle s'arrêta, épuisée, hors d'haleine. Il ne fallait pas qu'elle retourne chez elle...

« Ni à la fac », se dit-elle.

Elle marcha le long du parapet, regardant sans la voir l'eau noire du fleuve qui coulait silencieusement. Il fallait qu'elle réfléchisse, qu'elle fasse le point. Chez qui pourrait-elle se rendre ? Si les « coalisés », comme avait dit sa mère, étaient si puissants, ils sauraient où la retrouver, donc ses amis seraient en danger. Elle devait vivre différemment ; changer ses habitudes.

— De l'argent, décida-t-elle.

Elle retourna sur ses pas, pensant qu'ils allaient surveiller son appartement, mais pas nécessairement dans l'immédiat.

Une sorte d'excitation s'emparait d'elle. Un sentiment de plénitude, comme si elle vivait réellement.

— Arrête, se dit-elle à voix haute.

Elle refusait de croire qu'elle avait été créée pour cela, pour combattre une secte de fous – ces coalisés – et tuer les dragons. Cela lui paraissait tellement impossible, tellement surréaliste ! Non, il fallait qu'elle se mette à l'abri...

— Mais non ! s'exclama-t-elle en s'arrêtant de marcher.

La police ! Elle allait se rendre au commissariat. Après tout on l'avait agressée, et elle avait dû se sauver pour échapper à deux hommes qui lui avaient couru après. Elle connaissait l'identité de Draco, et son lieu de travail. Ça suffirait certainement pour que les flics le retrouvent.

Rassurée d'avoir enfin décidé quelque chose de sensé, elle se dirigea à pas pressés vers le commissariat du VI<sup>e</sup> arrondissement.

— Je viens pour porter plainte.

Le policier, assis de l'autre côté du comptoir d'accueil lui indiqua un siège en disant :

— Installez-vous, je vous envoie vers le lieutenant dès qu'il est libre. Ce ne sera pas long.

Elle se dirigea vers les sièges alignés et posa sa tête contre le mur, brusquement épuisée. La succession des événements avait été trop rapide, trop inconcevable pour que son esprit ait eu le temps de se remettre et d'analyser ce qui se passait depuis quelques jours.

Elle ferma les yeux pour tenter de faire le point.

— Arnol est là ?

Elle sursauta. Cette voix !

L'homme qui se tenait près du comptoir d'accueil était celui qui lui avait couru après dans le garage, le complice de Draco...

— Non, commandant, répondit le planton. Il n'est pas encore arrivé. Il y a déjà du monde qui l'attend, une pl...

— Ça attendra. Dès qu'il arrive, je le veux dans mon bureau.

Le ton était sec, pressé.

— Bien, commandant, je lui dis.

L'homme poussa une porte sans un regard en arrière et disparut dans un couloir juste entraperçu. Vigie se leva et quitta le commissariat sans que quiconque ne cherche à la retenir. Un sentiment de désespoir l'étreignait. Un flic ; c'était bien un flic !

## – Chapitre deux –

Guivre avait mal. Tous ses os le torturaient, sa peau le brûlait et il avait la sensation qu'un feu intérieur le dévorait vivant.

— Faim..., coassa-t-il.

Il se leva péniblement, perclus de courbatures. Ses vêtements étaient immondes ; maculés de boue et raides de sang séché. Il n'y accorda aucune importance et quitta le quai en direction de rues isolées dans le quartier de la gare de Perrache.

La nuit était tombée depuis longtemps. Les quelques personnes qui marchaient sur les trottoirs s'écartaient pour le laisser passer, sans lui prêter plus d'attention qu'aux SDF qui titubent dans les villes.

Les restaurants commençaient à se vider de leurs clients, et un couple rejoignait sa voiture, main dans la main. La Bête avait faim. Il lui fallait de la viande. Guivre n'hésita pas, il se jeta sur l'homme avec un rugissement qui venait du fond de son âme torturée et lui brisa les vertèbres cervicales d'un seul coup de poing. La femme n'eut pas le temps de hurler. La bouche ouverte sur un cri muet, elle regarda son mari s'écrouler à côté d'elle comme une poupée de chiffon et, lorsque l'épave humaine qui bavait au-dessus du corps étendu tourna vers elle ses yeux fous, elle sut qu'elle allait mourir.

La Bête tua la seconde proie en lui broyant la trachée-artère.

L'humain était inquiet ; il savait que rester en vue sur le trottoir était un risque à ne pas courir. Alors, malgré les protestations qui lui vrillaient le crâne et sapaient sa volonté, Guivre traîna les deux cadavres en les prenant chacun par un pied. Il s'engouffra dans une petite ruelle et se blottit derrière une grande poubelle de restaurant. Il réussit à ne pas se jeter sur la viande fraîche qui attendait si près de lui, mais attendit d'être certain que personne ne criait, que l'on ne s'égosillait pas sur la scène qui venait de se dérouler en pleine rue. Quand il fut rassuré, il laissa la Bête remonter à la surface de sa conscience et, avec un sanglot de plaisir désespéré, l'humain s'effaça devant le monstre. Doté d'une force inhumaine, il arracha les vêtements, lacéra la peau et déchira les muscles et les viscères qu'il engloutit presque sans les mâcher. Il dévora la femme en entier. Sa part d'humanité était effarée par la quantité de viande que son corps parvenait à avaler et le peu de réflexion qui lui restait pensa que le feu qui le consumait de l'intérieur se nourrissait de cette chair, qu'il en avait besoin pour brûler encore plus fort, jusqu'à ce que...

Il ne savait pas ce qui le poussait à accomplir ces atrocités, mais il avait la certitude que le dénouement était proche. En pleurant, il s'attaqua au corps de l'homme. De la femme, il ne restait plus qu'un manteau de soirée taché de sang.

Il entendit des pas. On s'approchait. Il se recula le plus possible dans la zone d'obscurité, sans cesser de déchirer la viande. Un grondement de fauve montait dans sa gorge.

Guivre aurait voulu crier à celui qui marchait dans la ruelle de partir, de fuir, mais la Bête se réjouissait de ne pas avoir à chasser. Une proie s'offrait à elle et elle n'eut aucun mal à faire taire l'humain sensible qui l'hébergeait.

— Qu'est-ce que... ?

Le passant découvrit, stupéfait, un homme au ventre distendu vautré par terre qui paraissait manger quelque chose d'informe. Une odeur de chair et d'excréments lui souleva le cœur. Il n'eut pas la présence d'esprit de fuir aussitôt, mais continua stupidement d'avancer en se penchant pour mieux voir.

Il ne sut jamais à quoi il avait affaire car, sans lâcher la cuisse de l'homme, la Bête se redressa vivement et le frappa avec une violence inouïe au niveau de la poitrine, provoquant un arrêt immédiat du cœur. Il tomba à genoux, puis s'affaissa sur le côté.

Le monstre gronda de plaisir et poursuivit son horrible repas.

\*\*\*

— Arnol, Durettois et Chaignet avec moi. Vite.

Les trois policiers saisirent leur veste sans hésiter et suivirent le commissaire qui descendait les marches en courant.

Quand ils furent dans la voiture, Arnol demanda :

— Alors ?

— Un meurtre avec cannibalisme dans le parc, je viens d'être prévenu, expliqua leur chef.

— Cannibalisme ? s'exclamèrent-ils ensemble.

— Oui. Plus trois disparitions cette nuit, vers le quartier de Perrache, dans le cours Bayard. On passe au parc et on file vers Perrache après.

— On va à Perrache ? s'étonna Arnol. Mais ceux du IIe vont...

— Je me fous de ce qu'ils vont dire, les collègues du IIe arrondissement. J'ai des infos m'indiquant que ce doit être lié. Donc, on vérifie. Des questions Arnol ?

— Aucune, chef.

— Ça s'est passé hier, et je ne le sais que maintenant ? vous vous foutez de moi, ou quoi ?

Le commissaire était hors de lui et les policiers municipaux, penauds, ne savaient que répondre.

— Arnol, tu me prends les dépositions, tu fonces à la morgue et tu exiges un rapport immédiat du légiste. Je veux tout ça sur mon bureau ce soir.

Sans attendre la réponse du lieutenant, il tourna les talons et entraîna ses deux autres officiers avec lui. Tout en marchant vers la voiture, il composa le numéro de Draco :

— Seigneur, dit-il à mi-voix. Ça y est, la Bête entre en Violence... Oui... Oui. Je vais à Perrache... Non, pas encore, je... Bien sûr. Je vous y attends.

Une petite foule attendait les policiers. Heureusement, les hommes du commissariat du quartier étaient déjà sur place et avaient fait leur travail : un cordon de sécurité était établi aux deux entrées de la ruelle.

— Pas beau à voir, commandant, dit une voix sur la droite.

Le commissaire se retourna.

— Évidemment, vous êtes là, lâcha-t-il.

Le journaliste écarta les bras :

— Pas de chance pour vous, c'est moi qui ai découvert le charnier en descendant mes poubelles.

— Vos...

— Mes poubelles, oui. J'habite là, précisa l'homme en désignant un bâtiment ancien. Trois corps, on dirait. Plus qu'à moitié dévorés. Un, en tout cas ; parce que les deux autres, il en reste assez pour les identifier. Deux hommes et une femme, je dirais. Il y a un manteau de soirée féminin, mais il ne reste pas grand-chose du corps de la femme.

— Vous avez fouiné avant de prévenir, devina le policier.

— Que voulez-vous chef, on ne se refait pas, répondit l'autre en souriant et en allumant une cigarette.

— Fais attention, Trengganu, les fouineurs peuvent y laisser leur peau cette fois-ci, dit le commissaire. Tu ne sais pas dans quel monde tu mets les pieds.

Le ton qu'il employa pour cette mise en garde fit disparaître le sourire du journaliste.

— On se tutoie, Gevald ? OK. Alors dis-moi : qu'est-ce que c'est que cette histoire de...

— Casse-toi Trengganu, je te contacterai pour te demander des précisions, le coupa le policier et il le planta sur place.

Il se dirigea vers un homme immobile, un peu à l'écart du cordon de sécurité. Le journaliste le suivit des yeux, sourcils froncés. Il sentait quelque chose d'étrange dans cette affaire de triple meurtre :

— Mon gars, tu tiens quelque chose, se dit-il à mi-voix. Cet abruti de Gevald est encore plus bizarre que d'habitude.

Le policier parlait à l'homme en baissant la tête, exactement comme s'il s'adressait à un de ses supérieurs, mais Trengganu n'avait jamais vu ce type. Il aurait donné cher pour entendre ce qu'ils se disaient.

— ... Oui seigneur, la Violence a commencé. Quatre proies ont été sacrifiées.

— Il devient alors capital que tu retrouves la Bête. Il faut l'aider à rejoindre le nid. Elle va encore tuer, il lui faut de la viande pour la métamorphose puis l'Écllosion, mais elle deviendra de moins en moins capable de se mouvoir. As-tu des indices pour savoir où elle peut se trouver à présent ?

— Je viens d'arriver, seigneur. Je vais récolter des renseignements et je vous informe dès que possible.

— Fais vite servant, le temps presse. As-tu des nouvelles de la vigilante ?

— Aucun seigneur, avoua Gevald, la mine contrite.

— Ne me déçois pas, servant ; ne me déçois pas.

- Non seigneur, je serai à la hauteur, je vous en ai fait le serment.
- Je saurai te le rappeler, dit Draco en s'éloignant.

Trengganu avait fait plus que fouiner. Il avait en effet trouvé les corps en descendant ses poubelles, mais ce qui l'avait alerté avait été le comportement de ce qu'il avait pris pour un SDF qui se traînait à terre. Il s'était approché et avait découvert un homme, énorme, presque obèse, aux vêtements immondes maculés de sang et qui dégageaient une odeur de putréfaction et d'excréments à peine soutenable. Le type bougeait lentement, émettant toutes sortes de bruits organiques et une espèce de grondement sourd.

- Ça ne va pas, mon vieux ? avait alors demandé Trengganu.

L'être, la chose, avait tourné vers lui des yeux terrifiants et lui avait soufflé au visage une haleine brûlante en poussant un cri inhumain. Le journaliste, pourtant habitué à des situations parfois dangereuses, avait eu tellement peur qu'il s'était retrouvé par terre, les fesses dans une flaque, et reculant le plus vite possible devant cette espèce de monstre qui avançait vers lui en ouvrant une bouche démesurée.

C'est en se relevant pour prendre la fuite qu'il avait mis les mains dans une substance poisseuse et avait aperçu du coin de l'œil une masse informe d'où venait également une odeur de boucherie.

Il ne savait pas ce qui l'avait retenu d'appeler immédiatement les flics. Le désir d'en savoir plus que tout le monde avant que ce soit découvert ? Une sorte d'instinct qui lui disait que cette affaire était de celles qui ne se présentaient qu'une seule fois ?

Toujours est-il qu'il avait attendu que la chose rampe plus loin pour aller vérifier de quoi il s'agissait. Une violente nausée l'avait saisi à la gorge quand il avait compris que ce qu'il avait sous les yeux étaient des restes d'humains que l'être avait dévorés. Surmontant son dégoût, il avait dénombré trois personnes dont au moins une femme, car une chaussure fine baignait dans une flaque de sang coagulé.

\*\*\*

Vigie ne savait où aller. Cette nuit avait été la pire de toute son existence. Elle était maintenant persuadée que l'on allait surveiller son appartement, mettre son téléphone sur écoute, aller à son travail, et inventer des prétextes pour qu'elle se retrouve dans la peau d'une fugitive.

Au petit matin, elle avait ressenti une irrépressible envie de bouger. Il lui fallait absolument se rendre quelque part. « C'est fou ! », s'était-elle dit en éprouvant comme une sorte d'appel qui la contraignait à marcher vers elle ne savait quelle destination. Au fur et à mesure de sa progression, elle se rendit compte que certaines directions lui étaient interdites. Si elle ne suivait pas le chemin qui lui était imposé, une angoisse la serrait tout entière. Poussée par cette puissance inconnue, elle marcha vers Perrache.

C'était un quartier où elle n'allait pas souvent. Elle regarda autour d'elle et maugréa :

- Bon aller, un café, et on réfléchit !

Elle reprit sa marche la tête baissée, sans regarder autour d'elle, à nouveau perdue dans ses pensées...

- Watcher ! s'exclama quelqu'un devant elle.

Draco. Avant qu'elle ait le temps de réagir, il avait saisi son bras et, lui broyant le biceps, l'entraînait dans une petite rue.

Elle hurla. Un cri strident qui alarma les policiers et les pompiers affairés sur les lieux du drame. En un instant, Gevald regarda ce qu'il se passait et analysa la situation. Il ordonna à ses hommes de rester sur place. Il pensait que le seigneur saurait se débrouiller pour venir à bout de la vigilante et continua de donner des ordres et de relever le plus d'informations possibles pour faire son rapport au dragonnier.

Il ne vit pas Trengganu se rendre vers le couple que formaient Draco et Vigie.

— Vous avez un problème, mademoiselle ? demanda le journaliste.

— Aidez-moi ! s'écria-t-elle. Il veut me tuer !

— Mêle-toi de ce qui te regarde, humain, gronda le coalisé.

— Humain ? oui. Et elle aussi. Alors tu la lâches, connard.

Sans se donner le temps de réfléchir, Trengganu tenta de toucher l'homme à la pommette d'un crochet du droit qui n'arriva jamais, son adversaire ayant esquivé avec une stupéfiante rapidité. Malgré tout, cela permit à Vigie d'administrer aussitôt un violent coup de pied à l'entrejambe de Draco qui, le souffle coupé, tomba à genoux sur le trottoir et fut à nouveau frappé par la jeune femme, à la tempe cette fois-ci. Il s'écroula. Le combat n'avait duré que quelques secondes.

— Les flics sont là-bas, on va..., commença le journaliste.

— Non, il est avec eux, le coupa-t-elle. Il faut que je me cache.

— Il est avec eux ? Qu'est-ce que vous avez fait pour qu'il vous en veuille à ce point ?

— Trop long. Aide-moi. J'ai besoin de dormir et de me reposer pendant quelques heures. Tu ne crains rien ; je ne suis pas folle, pas criminelle, pas droguée, pas...

— C'est bon ! c'est bon. Viens, ma voiture est là-bas.

Trengganu sentait que cette fille était saine d'esprit et qu'elle savait des choses sur ce qui venait de se dérouler.

Plus loin, dans la ruelle, on continuait à tenter de reconstituer les faits, on cherchait les parties manquantes de corps. Gevald ne les vit pas s'éloigner, pas plus qu'il ne remarqua les pieds de Draco qui dépassaient sur le trottoir de la rue principale.

\*\*\*

Guivre avait froid. Il lui fallait de la chaleur, encore de la chaleur. En lui, la Bête commençait à vivre réellement. Elle voulait le feu, les proies, la chasse et le vol. Elle n'attendait que l'instant où elle pourrait enfin quitter ce corps auquel elle avait tant demandé. L'impatience la fit frémir, mais il lui fallait encore ménager un peu cette fragile enveloppe pour qu'elle la conduise au nid d'où elle allait enfin naître et vivre.

L'humain se traînait lamentablement, cherchant les zones d'ombre, les endroits les moins exposés. Il pouvait presque marcher, maintenant que la Bête avait puisé, dans la chair de ses proies, l'énergie qu'il lui fallait pour entamer le long processus de la métamorphose. Elle avait encore des kilomètres à parcourir pour atteindre le nid. Guidée par un instinct millénaire,

elle savait avec une certitude absolue où elle devait se rendre. Mais il lui fallait encore de la viande.

\*\*\*

— Alors, raconte-moi.

Trengganu avait installé Vigie chez une amie qui était partie à l'étranger et lui avait laissé les clefs de son appartement.

La jeune femme était assise dans un fauteuil, un bol de chocolat chaud dans les mains. Elle le regarda avec un triste sourire :

— Pour le coup, tu vas vraiment me trouver folle, si je te dis ce qui se passe, lui dit-elle. Je n'y crois qu'à peine moi-même et je ne te connais même pas.

— Justement, si c'est totalement dingue, je ne pourrais pas le raconter à d'autres, à moins de passer pour un cinglé moi aussi. Allez, dis toujours. On verra après ce qui doit en rester.

— Après tout..., dit-elle en haussant les épaules.

Elle posa le bol sur la table basse devant elle et se lança.

Le journaliste l'avait écoutée avec le plus grand intérêt. Il avait d'abord pris des notes, posé quelques questions, puis avait rapidement abandonné son calepin et s'était tu.

Vigie avait cessé de parler et buvait son chocolat tiède. Trengganu ne disait rien, mais ne la quittait pas des yeux.

Tout ce qu'il trouva à dire quand elle eut terminé son bol fut :

— C'est fou.

— Tu vois, je te l'avais dit, prononça-t-elle d'une voix lasse. Tu me prends pour...

— Une cinglée ? Pas le moins du monde. Tu es crevée, au bord de la crise de nerfs, mais pas cinglée. Tu sais, des folles, j'en ai côtoyé ; et pas qu'une. Elles ne sont pas comme toi, je te l'assure. En plus, ce que j'ai vu dans ma ruelle colle parfaitement avec ce que tu m'as raconté.

Il se tut à nouveau, puis :

— Un dragon, dis-tu. Des dragons. Ils reviennent à peu près tous les deux ou trois cents ans, d'après ce que tu m'as dit. Donc il n'y a pas qu'ici, à Lyon, qu'il y en aura, c'est bien ça ?

— J'imagine, oui. Tu sais, ma mère est bien plus au fait de tout ça que moi. Je n'ai aucune envie de rentrer dans cette histoire de malades. J'ai envie de vivre une vie normale, rien de plus.

— Si j'ai bien compris, tu n'as pas le choix, non ?

— Je m'en fous. Je ne veux pas. C'est tout. Et... tu sais, je crois que le mieux que tu as à faire c'est d'oublier tout ça et de ne plus te mêler de ces affaires.

— Tu es la deuxième à me conseiller ça aujourd'hui.

— Qui d'autre ? s'enquit-elle.

— Gevald.

— Gevald ?

— Gevald. Commandant Gevald. Patron du commissariat du VIe. Un abruti qui se croit investi d'une mission...

— C'est lui qui est venu avec Draco pour me tuer chez moi.

— Qu'est-ce qu'il fout dans cette histoire ? et qui c'est ce Draco ? demanda Trengganu.

— C'est un coalisé, lâcha Vigie. Si j'ai bien compris, les dragonniers viennent en premier dans cette caste et sont servis par des subalternes, des sortes de domestiques qui leur sont voués corps et âme.

— Ce type, Draco, serait dragonnier et Gevald, son domestique. Ça expliquerait que j'aie vu Draco lui parler ce matin. Gevald se faisait tout petit, même que je me suis demandé comment lui, qui est toujours fort en gueule, s'écrasait devant ce petit bonhomme... Ouais, ça se tient.

— Ne t'emballe pas... je ne sais même pas ton nom.

— Trengganu. Yvon Trengganu.

— Ne t'emballe pas, Yvon. Je te le dis, cette affaire sent la mort. C'est une histoire qui, si elle est vraie, te dépasse complètement.

— Le problème, mademoiselle la vigilante, c'est que les histoires qui sentent la mort, ça me tente, c'est mon gagne-pain.

— Tu es croque-mort ?

— Presque. Journaliste. Qu'est-ce qu'ils veulent, les coalisés ?

— Le règne des dragons. La suprématie des dragons et de leur caste.

— Et... les dragons... ils ne sont pas aimables, j'imagine.

— D'après ma mère, non. À part une reine, Lilith, lors du dernier cycle. Elle aurait emmené tous les dragons dans des îles oubliées pour qu'ils ne boulootent pas les humains. Elle et son dragonnier auraient tué ceux qui refusaient de la suivre.

— Et pourquoi cette précaution ?

— L'amour.

— Ça ressemble à du roman de gare, ton histoire.

— La vie ressemble parfois à un roman de gare... mais là, c'est plutôt un cauchemar.

— D'où ils viennent, ces animaux ?

Vigie soupira. Elle ne parvenait à admettre qu'elle croyait à ces histoires. Tout son esprit scientifique s'élevait contre ces contes fantastiques, mais il lui fallait reconnaître que son inconscient faisait plus qu'adhérer à tout cela.

— Ils sont plus vieux que les humains, plus vieux que tous les êtres vivants sur Terre. Ils viennent des temps les plus reculés que l'on puisse concevoir. Ah ! écoute, je ne sais pas... Je viens de découvrir tout ça et je me rends compte que je n'ai jamais voulu en savoir davantage. Je posais des questions auxquelles ma mère ne voulait pas répondre, mais je n'insistais pas. J'avais peur de ce que je croyais sentir en moi et dans ma famille. Je ne peux pas t'expliquer tout ça, mais, s'il te plaît, ne crois pas que je suis folle.

Il lui posa une main rassurante sur le bras :

— Il faut que je voie ta mère.

\*\*\*

Draco et Gevald étaient au commissariat. Le coalisé ne décollerait pas :

— Je l'avais ! je l'avais entre les mains et elle m'a frappé !

— Elle n'était pas seule, Trengganu l'a...

— Je me moque de ton journaliste, je te l'ai déjà dit ! Elle possède une force qu'heureusement elle ignore et qui pourrait m'être très préjudiciable. Je la veux morte. Je veux qu'elle soit la première proie du dragon, ou la dernière de son hôte.

— Seigneur, je suis policier depuis vingt ans. Des femmes, j'en ai vu et je sais jauger rapidement la puissance et la dangerosité des gens. Cette Watcher ne me paraît pas être à craindre.

— Tu sous-entends que j'ai peur ? demanda doucement Draco en se levant de sa chaise.

— Certainement pas, seigneur ! protesta Gevald en levant les mains en signe de dénégation.

— Parce que si tel est le cas, tu pourras très vite savoir si tu as bien jugé de ma... dangerosité.

Il se calma, s'assit et reprit :

— Ne t'a-t-on jamais appris à ne pas sous-estimer tes adversaires ? Vigie Watcher est puissante, je te l'ai déjà dit et je le sens. D'ailleurs, j'en ai eu la preuve tangible ce matin. Que ton journaliste ait été là n'a rien changé. Elle aurait pu se débarrasser de moi assez facilement. Ce qui m'a sauvé, ce qui a fait que je suis encore vivant à cet instant, est qu'elle ignore tout de ses possibilités. Les vigilants, dans leur grande stupidité, ne l'ont pas élevée dans la perspective d'un affrontement ; elle n'a donc pas développé ses capacités, mais elles sont présentes. C'est une femme, vois-tu, servant, qui pourrait te tuer à mains nues. Tu ne dis rien, mais j'entends fonctionner ton cerveau humain. Tu crois, parce que tu es couillon, qu'aucune femme ne parviendra jamais à te nuire sans ton accord. Les femmes normales, sans doute. Tu es grand, tu es fort, entraîné, rompu à tes arts martiaux, mais tu n'as pas la moindre petite idée de ce que les dragons peuvent conférer comme puissance à ceux qui les côtoient ; à ceux qui ont été créés depuis des millénaires à les côtoyer et les comprendre. Les vigilants sont tout aussi puissants que nous le sommes, nous, les coalisés. Parfois plus. N'oublie pas cela, ou elle te tuera. Elle n'est pas encore réveillée, mais je crains que cela ne tarde pas. Elle ne réussira pas à rester hors de l'influence du dragon et, quand il sera sur Terre, elle le sentira. M'as-tu bien compris, servant ?

— Oui, seigneur, répondit humblement le policier.

— Alors trouve-la.

— Et la Bête ?

— Elle ne peut être très loin de son dernier carnage. Je vais m'y rendre et je détecterai sa présence. Cherche la femme, je vais vers le dragon.

\*\*\*

La Bête enrageait de ne pouvoir aller plus vite. Elle abhorrait ce corps débile, faible et ridicule qui la confinait et l'empêchait de s'exprimer dans toute sa liberté. Elle savait qu'il lui

fallait le ménager, mais avait de plus en plus de mal à ne pas le brusquer, le déchirer, exiger qu'il vole, qu'il broie... Le moment était proche. Elle devait trouver le nid rapidement sous peine de voir son enveloppe humaine céder et mourir, l'entraînant avec elle.

Guivre n'en pouvait plus. Il avait compris que quelque chose avait pris possession de lui et le transformait. Il ne savait de quoi il s'agissait, mais percevait de plus en plus la présence d'une conscience à l'intérieur de son cerveau. Un esprit d'une puissance terrible et effrayante balayait tout sur son passage, ne respectant aucun souvenir, aucune intention, ne laissant derrière lui qu'un champ brûlant de colère, de violence et d'envie de liberté.

Il ignorait comment cela avait pu se passer et sa conscience épuisée ne parvenait pas à rassembler ses idées éparses qui se consumaient, plongées dans un inconcevable brasier. Ses souvenirs humains s'estompaient progressivement, remplacés par l'odeur de la chair, le goût du sang et l'infinie jouissance de la sensation de puissance quand la proie mourait, que son regard se voilait et que la tête s'affaissait sur la poitrine. Ce qui restait en lui d'humanité se désespérait de la joie qu'il ressentait alors, mais l'autre, la chose qui l'habitait jubilait, se réjouissait de l'imminence d'un événement que Guivre ne maîtrisait pas et vers lequel il se trouvait entraîné, vers lequel il mettait tout en œuvre pour aller le plus vite possible, dépouillé de son plus intime libre arbitre.

La Bête avait faim. Il lui fallait manger et profiter de l'énergie vitale de sa proie.

Elle sentit l'approche d'un humain et se réjouit.

\*\*\*

Draco avançait doucement. Il avait cherché la Bête dans tout le quartier, allant même jusqu'à la gare, mais n'avait trouvé aucune trace de sa présence. Sans se décourager, il avait continué dans la presqu'île : Bellecour, les Terreaux... Il montait maintenant vers la Croix-Rousse, empruntant les rues les moins fréquentées.

La traboule était déserte et ses pavés luisaient faiblement, doucement éclairés par la lueur du jour. Il avait marché sans chercher à choisir une direction, se fiant à ce qu'il espérait être un instinct sûr, pour retrouver la Bête et son hôte. Quand il était entré dans cette étroite ruelle de la Croix-Rousse, il avait eu la chair de poule sur tout le corps et une violente impatience s'était emparée de son esprit. Il savait.

Un grognement s'éleva soudain sur sa droite. Il s'immobilisa.

— Je suis ton serviteur, dragon, murmura-t-il dans le langage universel des coalisés.

Le grondement s'interrompit.

Il se tourna doucement et vit une masse informe, un corps ramassé sur lui-même, prêt à bondir. Draco savait que l'aspect de l'hôte n'indiquait absolument pas une incapacité physique. La puissance de la Bête était telle qu'il lui aurait été facile de sauter à la gorge de n'importe qui et de le tuer aisément. Il ne fit donc aucun mouvement brusque et tenta de ne pas se laisser submerger par la joie qu'il ressentait de se trouver enfin en présence de ce qui allait certainement devenir son dragon.

— Je suis ton serviteur, répéta-t-il. Je peux te conduire vers le nid et d'autres proies. Tu n'auras plus à t'épuiser pour les chercher.

La chose bougea lentement et s'avança vers lui. Son aspect était pitoyable. Les vêtements déchirés, d'une couleur grise, et parsemés de taches d'un marron sombre, avec des restes de matière durcie et craquelée qui adhéraient au tissu. La peau de l'hôte était striée de griffures,

de zébrures, nombre de ses ongles étaient cassés, arrachés, et son ventre était démesurément distendu.

Devant cet être torturé, méconnaissable, Draco ressentit la joie la plus intense de toute sa vie et tomba à genoux, des larmes de bonheur inondant son visage.

— Tu es presque prêt, murmura-t-il extatique.

— Ai... aidez-moi... s'il vous plaît... aidez-moi, râla l'humain.

Draco ne prêta aucune attention à cette supplique. Il fallait simplement que ce corps reste en vie suffisamment longtemps pour conduire la Bête jusqu'au nid et que l'Écllosion se déroule dans les meilleures conditions possibles. D'ailleurs, le regard de l'hôte ne lui appartenait plus. Ses yeux étaient d'une couleur indéfinissable, mais on pouvait y voir briller une lueur d'une puissance et d'une sauvagerie inouïes. La Bête s'éveillait, prenait corps et avait compris que cet humain-là n'était pas une proie. Elle gronda et détourna son hôte de Draco qui se releva en proposant :

— Suis-moi.

La Bête n'hésita pas un seul instant, et emboîta le pas au dragonnier qui se retenait pour ne pas hurler son plaisir. Elle l'avait reconnu ! il allait devenir le dragonnier d'un animal dont il n'existait aucun équivalent à la surface du globe.

Par chance, les rues n'étaient pas très fréquentées à cette heure de la journée. Les quelques véhicules qu'ils croisèrent ou qui les dépassèrent ne parurent pas s'inquiéter de l'étonnant équipage qu'ils formaient tous les deux. Ils descendirent les escaliers de la rue Adamoli et empruntèrent la rue des Fantasques où Draco avait garé sa voiture. Il ouvrit le hayon pour que la Bête puisse s'installer. Montant à son tour, il lui promit :

— Je t'emmène vers des proies. De nombreuses proies.

Elle grogna de plaisir, tandis que Guivre se savait définitivement perdu et abandonnait toute idée de lutte.

— Gevald ? c'est moi. La Bête est avec moi... Oui, c'est merveilleux. Où en es-tu avec la fille ? toujours rien ?... Débrouille-toi. Il est hors de question qu'elle soit encore vivante au moment de l'Écllosion. Est-ce clair ?... Bon. Je conduis la Bête sous le pont, près du parc. Il y a toujours des SDF qui traînent par là. Arrange-toi pour qu'aucun de tes hommes n'y soit. Ensuite, j'irai vers la Doua, puis au parc... oui, de la Tête d'Or. Il faut qu'elle se renforce encore. Je te donne rendez-vous cette nuit à Vaulx-en-Velin, près du lycée, pour... laisse-moi parler, servant ! c'est cela ; pour l'Écllosion. Je sais où se trouve le nid. Je ne sais pas comment nous allons procéder, mais nous allons le faire. Nous allons assister à l'Écllosion. C'est tout. Il n'existe aucun obstacle qui puisse résister à un dragon. Prends des armes.

Il coupa la communication sans attendre la réponse du policier et jeta son téléphone sur le siège du passager. Les dragonniers n'avaient pas à s'occuper des réactions ou des sentiments des humains. Ils comptaient aussi peu que des animaux, des proies.

La voiture s'engagea sous le pont qui enjambait le Rhône. L'endroit était désert, hormis trois personnes, deux hommes et une femme, qui se tenaient assis près de cartons et de sacs informes.

— Regarde, dit Draco. Trois proies.

Guivre leva la tête et son regard avide se fixa sur les humains.

Le coalisé arrêta le moteur et descendit, suivit des yeux par les SDF, ouvrit le hayon. La Bête en descendit.

Ils s'approchèrent tous les deux des proies.

— Qu'est-ce qu'il veut, le quidam ? demanda l'un des deux hommes.

Ce furent ses dernières paroles. Il ne vit pas venir la terrible frappe qui le tua sur-le-champ, pas plus que son camarade n'eut le temps d'éviter le coup tranchant qui lui écrasa la trachée-artère et lui rompit les vertèbres cervicales tellement le choc fut violent.

La femme décampa en hurlant, trébuchant dans sa panique, dans sa hâte d'échapper à ces deux fous, mais elle ne put s'enfuir. En deux bonds gigantesques, la Bête fut sur elle et commença à la dévorer vivante.

\*\*\*

— Voilà. Tu prends la seconde à droite et ce sera... Attends, la voilà !

La mère de Vigie marchait d'un pas pressé, un bagage à la main. Trengganu arrêta sa voiture le long du trottoir, tandis que la jeune femme sautait presque en marche.

— Maman ! où vas-tu avec cette valise ?

Sa mère se retourna et éclata en sanglots en la voyant :

— *Oh my sweet heart, I was so afraid ! The dragonish is to come soon. Il sera là bientôt ! I feel it. Je le sens dans mon cœur et mon âme. I was so afraid he might kill you. You're alive Vigie ; you're alive...*

Elle prit sa fille dans ses bras, tandis que Trengganu s'approchait doucement.

— *I'm alright, mum. Don't worry, I'm alright*, murmura Vigie.

Elle s'écarta de sa mère et lui présenta le journaliste :

— Yvon Trengganu. Il m'a aidée quand le coalisé m'a agressé. Il sait tout, je lui ai raconté. Il aimerait te poser des questions pour mieux comprendre ce qui se passe et...

— *It would have been better if you had said : what is going to append. Le futur nous a rejoints*, dit lugubrement Ann. *Come with me.*

Elle saisit sa valise et s'installa à l'arrière de la voiture sans attendre la réponse des deux autres, comme s'il fallait absolument agir vite, savoir vite. Comme si le temps était désormais terriblement compté.

— Donc, si je comprends bien, le type qui a tué et... mangé ces gens est en train de se transformer en dragon ?

— *No*, rectifia Ann. *He's not going to...*

— En français, maman, s'il te plaît, la coupa Vigie.

— *If you want...* Il ne se transforme pas en dragon. La Bête l'a choisi, je ne sais pas pour quelle raison ; sans doute pour son comportement, sans doute parce que c'est quelqu'un de violent, je ne sais pas. Mais elle l'a choisi comme réserve d'énergie. L'esprit du dragon est dans l'œuf. Le dragon lui-même est encore dans l'œuf. Il agit sur l'humain par... à distance...

— Télépathie, précisa Vigie.

— Oui, télépathie. Il dirige l'humain, le commande. Il faut une énergie énorme pour que l'Écllosion se fait comme il faut.

— Et quand l'éclosion a eu lieu, que devient l'humain ? demanda Trengganu.

— Ça dépend. Souvent, son âme disparaît, son esprit est annihilé par celui de la bête. Ce sont les dragons violents. Parfois, il reste et essaie de prendre les commandes. Ce sont les dragons souffrants, les mélancoliques. Parfois, il y arrive et ce sont les dragons intelligents. Ils sont dangereux si l'humain est mauvais, et bons si l'humain est bon.

— Comme Lilith ? demanda le journaliste.

Ann parut étonnée qu'il connaisse cette histoire.

— Oui, comme Lilith. Vous apprenez vite.

— C'est mon métier.

Il réfléchit un instant puis reprit :

— Donc, dans le cas où l'humain ne disparaît pas, il peut intervenir dans la vie du dragon ?

— Oui.

— L'esprit du dragon et celui de l'humain sont dans le même corps ?

— Oui.

— Ça frise la schizophrénie tout ça.

— La... ? demanda Ann.

— *That's a psychological disease*, intervint Vigie.

— Des animaux peuvent être choisis comme hôtes ? s'enquit Trengganu.

— Oui. Ce sont les dragons animaux. Il y en avait peu au début, mais il semble qu'il y en a de plus en plus au cours des âges.

— J'imagine que celui qui se prépare ici n'est pas le seul sur Terre, dit le journaliste.

Ann regarda sa fille, avec un air presque fautif et annonça :

— Des millions.

Trengganu réagit immédiatement :

— Alors il faut prévenir les autorités. Je vais...

— Tu vas être pris pour un fou, le coupa la mère de Vigie. Personne ne voudra te croire. En plus, les coalisés occupent beaucoup de postes importants. Ils peuvent étouffer l'affaire.

— Oui, mais vous êtes nombreux, vous aussi, non ?

— Oui, mais si mal organisés, se désola Ann. Par la faute de gens comme moi, les vigilants n'ont pas maintenu leur surveillance. Ils se sont laissé engourdir par l'habitude. *It's our fault*.

— Je vais quand même tenter quelque chose. On ne peut pas attendre que des monstres viennent tuer tout le monde...

Il s'interrompit brusquement, puis regarda les deux femmes :

— C'est... c'est vrai, cette histoire ? Ça paraît tellement incroyable, demanda-t-il.

Le regard qu'elles lui adressèrent rendit inutiles toute explication et protestation de vérité.

— OK. C'est vrai, dit-il.

\*\*\*

La Bête avait tué. Elle avait mangé et dépendait maintenant du coalisé qui devait la conduire jusqu'au nid qu'elle sentait proche, mais beaucoup trop éloigné pour le corps torturé qui la portait encore. Elle bouillait d'impatience. L'instant approchait et il fallait absolument que l'Écllosion se produise sur le site choisi depuis des millénaires. Il était arrivé que des hôtes de dragons ne soient pas sur le lieu pour cette phase essentielle. Ils étaient morts. La Bête le savait. Toutes les Bêtes le savaient. Elles craignaient ce moment très particulier qu'était l'Écllosion. C'était à ce moment-là qu'elles étaient les plus vulnérables. Quand le dragon était sur Terre, rien ne pouvait le détruire, si ce n'était un autre dragon, ou un vigilant singulièrement puissant.

La Bête gronda. La bouche déformée de Guivre émit une sorte de grognement indistinct qui se termina en un long rot.

— N'aie crainte, ma belle, lui assura Draco. Gevald nous rejoint et nous partons aussitôt pour le nid.

Guivre ferma les yeux et s'allongea le plus commodément possible pour tenter de soulager les douleurs qui le martyrisaient de toute part. Draco l'avait installé dans le coffre, de façon à ce qu'il puisse disposer de toute la place nécessaire, et avait étendu une épaisse couverture sur lui. Il était devenu difforme. Son ventre distendu semblait sur le point d'éclater, des grands cernes mauves lui mangeaient le visage et ses yeux étaient injectés de sang. Pourtant, le coalisé le couvait du regard avec une admiration et une passion extatiques.

Enfin ! Il allait enfin assister à l'Écllosion. Tout ce pour quoi il avait été élevé, tout ce qui avait fait son enfance, ses rêves, ses cauchemars, tout ce qui avait fait sa vie jusqu'à présent allait se réaliser sous ses yeux, et il y participerait. Il y participait déjà. Il ferma les yeux et s'accorda un instant de pur bonheur.

Le grondement de la Bête le ramena à la réalité. Il fallait faire vite, maintenant ; et Gevald qui n'arrivait pas !...

Alors qu'il s'impatientait de plus en plus, une voiture se gara à côté de la sienne. Le policier en sortit, visiblement ému.

— Ne traînons pas, lui dit Draco. Nous devons être au nid dès ce soir. Je sens que l'Écllosion est imminente, car la Bête la réclame.

— Oui, seigneur, répondit l'autre, d'une voix étrangement enrouée.

— Qu'est-ce qu'il vous arrive ? demanda le coalisé.

— Je suis bouleversé de me trouver là avec la... avec le dragon, avoua Gevald en regardant le corps méconnaissable de ce qui avait été Guivre.

À cet instant, la Bête émit un grondement d'une profondeur surnaturelle. L'enveloppe humaine du dragon avait plongé son regard dans celui du policier qui recula instinctivement. Il venait de prendre conscience qu'il n'était qu'une proie comme une autre pour le monstre qui allait apparaître.

— Paix, ma toute belle. Ce servent va nous aider pour que l'Écllosion se déroule comme il se doit.

La Bête se détourna de Gevald avec un soupir et laissa retomber sa tête sur le plancher de la voiture qui démarrait.

\*\*\*

— Où doit-il aller pour l'Écllosion ? demanda Trengganu.

Vigie et lui se trouvaient toujours chez Ann. Elle avait tenté de persuader sa fille d'intervenir, d'essayer de tuer le dragon. Celle-ci avait d'abord refusé d'en entendre davantage, allant même jusqu'à vouloir partir sur-le-champ, mais Trengganu l'avait retenue et avait argumenté : « Vigie, je crois qu'il n'y a que toi qui pourras intervenir valablement. Ne me demande pas comment je le sais, mais j'en suis persuadé. Reste. Je vais t'aider... ».

— Ils doivent trouver un lieu chaud où de la chaleur est produite depuis longtemps, ou bien d'une façon très importante. Le dragon a besoin d'énergie pour venir sur Terre. Il lui faut du feu sous n'importe quelle forme. Toute son existence est liée au feu, répondit la mère de Vigie.

— Pourquoi de l'énergie ? demanda encore le journaliste.

— Je ne sais pas, dit Ann.

— Sans doute parce qu'un dragon est beaucoup plus gros qu'un humain, intervint sa fille. Comme il doit augmenter sa masse, et transformer son métabolisme, ce ne peut être que grâce à un apport très important d'énergie. Il va tuer des gens ou des animaux... qu'est-ce que je dis ? s'interrompit-elle. Il a tué des gens pour s'en nourrir, pour accumuler le plus possible d'ATP, de graisses, de glucides, de protides. Toutes ces réserves lui permettront la métamorphose, mais ce ne peut être complètement réalisé que s'il trouve une quantité très importante d'énergie... Du moins, je suppose.

— Ça tient debout, reconnut Trengganu. Comment sais-tu tout ça, toi ? je croyais que tu n'y connaissais rien aux dragons.

— C'est vrai, mais là, il s'agit de transformations biochimiques. Je suis scientifique, biologiste, et je sais que ce genre de chose ne peut avoir lieu que grâce à des enzymes, des co-facteurs et autres éléments qui ne peuvent agir qu'en présence d'énergie. J'imagine que pour les dragons, ça doit fonctionner de la même façon que pour tous les autres systèmes biologiques.

— OK. Dans ce cas-là, on doit trouver à quel endroit peut se situer une grande quantité d'énergie rapidement disponible. Comment ils faisaient autrefois ?

— Les feux de charbonniers le plus souvent, dit Ann. Ils étaient toujours entretenus.

— Il n'y en a plus actuellement, réfléchit Trengganu à haute voix. Alors où, bon Dieu ? Il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Ça ne doit pas être loin de Lyon, parce qu'il ne va pas pouvoir aller loin à pieds, et...

— *The...* le coalisé va l'aider, le coupa Ann.

— Draco ?

— Oui.

— Ouais... il déniche une bagnole, ou prend la sienne, bref, il le transporte. Ça augmente le secteur de recherche, ça. Où est-ce qu'il va...

Il se tapa sur la cuisse en jaillissant du fauteuil :

— Le Bugey, bon Dieu ! la centrale du Bugey ! s'exclama-t-il. Il n'y a que là qu'il peut trouver de l'énergie en grande quantité !

— La centrale nucléaire ?

— Oui.

— Il ne peut pas y entrer, c'est gardé ces installations-là, objecta Vigie.

— Il est avec un policier, il peut entrer où il veut. Ce sera la même chose pour la centrale.

— *The inhabitant... Ah fuck ! le... l'hôte du dragon doit être déjà déformé*, intervint Ann. Les gardes ne le laisseront pas aller dans la centrale, je crois. Mais le coalisé est avec lui. Il se battra pour sa Bête. Ils passeront.

Elle se tourna vers sa fille :

— Tu dois y aller ; *you have to go, you have to fight*, lui dit-elle tandis que des larmes perlaient au coin de ses yeux.

— Maman, je...

— *I don't want you to go there, but you're the one who can do something against the dragonish*, poursuivit Ann, ignorant l'intervention de sa fille. Tu es la seule personne suffisamment forte pour te battre contre eux. Je voudrais m'excuser pour tout ce que je t'ai caché, mais je sais que ça ne sert à rien. Ce n'est plus le moment de parler ou de pleurer... *It's time to fight now, Vigie, my sweet soul. It's time to fight.*

Vigie inspira profondément, prit les mains de sa mère dans les siennes, et dit d'un ton résigné :

— *I understand, mum*. Il paraît donc que je suis faite pour ça. De toute façon, si je ne le fais pas, je sais que ma vie sera gâchée ; ça me restera toujours dans la tête et je ne pourrai jamais l'oublier... Je ne peux déjà pas l'oublier, ajouta-t-elle à voix basse.

Elle lâcha Ann et lui demanda avec un petit sourire :

— Alors, comment fait-on pour tuer un dragon ?

\*\*\*

— Où allons-nous seigneur ? demanda Gevald.

Ils roulaient sur le périphérique.

— L'Écllosion doit se dérouler dans des conditions brûlantes, répondit simplement Draco.

Le policier ne comprit pas, mais renonça à poser d'autres questions ; il craignait les colères du coalisé. Depuis qu'il le connaissait, il n'avait jamais pu prendre un quelconque ascendant sur Draco. Il semblait que le petit homme possédait une force hors du commun qui lui permettait d'imposer sa volonté aux autres. Il l'avait rencontré voilà plusieurs années, lors d'une banale affaire de prostituées sur les quais. Au commissariat, il l'avait immédiatement remarqué. Son regard, cette façon qu'il avait de ne pas sembler impressionné, quoi qu'il puisse se passer. Draco était revenu de nombreuses fois, révélant peu à peu cette incroyable histoire à laquelle il était impossible de ne pas croire. Le coalisé apporta des preuves, des armoiries, des documents datant de plusieurs siècles et qu'il lui avait proposé de faire authentifier. Gevald l'avait fait, sachant pertinemment quel serait le résultat.

Depuis, il ne passait pas un jour sans que le coalisé ne le contacte, lui rappelant la mission qu'il avait acceptée, lui assurant que cela se précipitait, que cela allait arriver ; et maintenant, il se trouvait là, dans cette voiture, à rouler vers une destination inconnue, avec un dragon à naître !

— Nous allons vers la centrale du Bugey, comprit-il soudain quand il vit Draco emprunter l'autoroute qui mène vers le nord-est de Lyon.

— En effet, dit le coalisé. Le nid se trouve tout près du cœur du réacteur. Le dragon sera puissant ; sans aucun doute de sang royal.

— Seigneur, je suis heureux d'avoir été choisi pour participer à cette naissance, mais je ne sais pas comment nous pourrions entrer dans l'enceinte de la centrale, les gardes sont certainement nombreux et...

— À quoi te servent ton arme et ta fonction de commissaire ? tu pourras entrer et tu nous feras pénétrer après t'être assuré de la sécurité des lieux. Trouve un prétexte, une enquête, une alerte, je ne sais pas, mais trouve quelque chose pour que cela se déroule dans les meilleures conditions possibles.

Le ton était sans appel. D'ailleurs, Draco ne regarda Gevald à aucun moment pendant tout ce discours. Il attendait une obéissance aveugle de la part de son servent, et savait pouvoir l'obtenir.

Le policier ne protesta pas, n'objecta rien. Il avait atteint un point de non-retour et comprenait depuis plusieurs jours qu'il ne pourrait jamais rien refuser à cet homme, quelle que soit la demande qui serait faite.

— Bien seigneur, répondit-il, servile.

La carte de police fit merveille pour chacun des postes de sécurité. Malgré tout, le troisième était gardé par deux vigiles. Tandis que l'un examinait le document de Gevald, l'autre faisait le tour de la voiture, cherchant à voir à l'intérieur.

— Qu'est-ce que vous transportez, là-dedans ? demanda-t-il, méfiant.

— Mon collègue, répondit sèchement le policier.

— Et dans le coffre, sous la couverture, c'est...

La Bête se sentait examinée et grondait de plus en plus fort.

— Justement, c'est quelque chose que je dois voir avec le directeur de l'installation, le coupa Gevald. Il est là ?

— Non, répondit l'autre, peu aimable. Vous savez l'heure qu'il est ?

— Bien. Dans ce cas, qui est le responsable de garde ? insista le policier.

— Monsieur Trévallet, répondit l'autre d'un ton rogue.

— Appelez-le et demandez-lui de venir ici.

Il s'agissait ni plus ni moins que d'un ordre. Le vigile s'exécuta de mauvaise grâce. Quelques instants plus tard, un véhicule d'EDF s'arrêtait près du portail et un homme d'une taille extraordinaire en descendait.

— Messieurs, que puis-je pour vous ? s'enquit-il.

— Je voudrais vous entretenir seul à seul, demanda Gevald.

Le responsable, bien qu'étonné, accepta et suivit le policier qui s'était écarté de la voiture. Ils discutèrent un instant, tandis que Draco restait dans le véhicule, pensant que sa présence calmerait la Bête qui grondait sourdement sans discontinuer.

Les deux hommes revinrent et le responsable de la centrale ordonna :

— Ils entrent avec moi.

Sans un mot, les vigiles ouvrirent le portail d'accès.

— Que lui as-tu dit ? demanda Draco quand Gevald s'installa au volant.

— Il est bien peu de monde qui n'a rien à se reprocher face à un flic, répondit celui-ci, tandis que Draco démarrait pour suivre le responsable. J'ai demandé à ce qu'il nous conduise le plus près possible du réacteur pour qu'on vérifie s'il n'y avait aucun risque de sabotage. Il a refusé, mais je lui ai rappelé que mes services l'avaient à l'œil comme tous les employés des centrales. Il ne voulait pas me croire, disant que s'il y avait effectivement un risque de sabotage, il en aurait été informé parmi les premiers. « Sauf si ce risque est représenté par un membre des cadres », lui ai-je dit.

— Bien.

Ils avancèrent aussi loin qu'il était possible de le faire avec les voitures, puis le responsable vint vers eux :

— Il faut marcher, maintenant. Mais auparavant, vous devez enfiler des combinaisons.

— Bien sûr, dit Gevald. Monsieur Draco, vous descendez l'appareil, nous allons le placer sur un chariot. Avez-vous besoin d'aide ?

— Non, non. Ça ira.

— Faites vite, mon vieux, je ne veux pas y passer la nuit. Je vais avec notre guide pour les combinaisons.

Le coalisé eut toutes les peines du monde à expliquer à la Bête qu'elle devait s'installer sur un large chariot qu'il avait déniché et ne plus bouger. Enfin elle se décida. Le corps de Guivre sortit du coffre, se traînant lamentablement et se hissa sur la plate-forme de l'engin. Draco le recouvrit aussitôt de la couverture, alors que les deux autres revenaient.

— De quoi s'agit-il ? demanda le responsable en désigna le chariot.

— Secret défense, lui opposa Gevald.

— Secret défense ? qu'est-ce que ça veut dire ? vous vous foutez de moi ! le secret défense, ça concerne l'armée, pas le civil. Attendez ! ça commence à me paraître louche, cette histoire.

— Louche ? c'est-à-dire ? vous nous soupçonnez de vouloir saboter votre centrale ? s'étonna le policier en s'habillant.

— Non. Non, mais je veux appeler le directeur pour...

— Tu n'appelles personne, le coupa Draco en pointant un pistolet sur lui.

— Mais... !

— Tu nous conduis tous les trois près du réacteur vite, ou tu meurs.

Le coalisé affichait un air tellement déterminé, que le responsable blêmit.

— Que voulez-vous faire ? on ne peut pas atteindre le réacteur ! s'exclama-t-il.

— Nous n'allons pas toucher à ta centrale, je t'en fais la promesse. Ne joue pas au héros qui se sacrifie, ce serait stupide. Montre-nous le chemin. Vite.

Le type ne dit plus rien. Il enfila sa combinaison, toujours menacé par le coalisé, puis les guida dans de longs couloirs. Il jetait parfois des regards vers le plafond, au-dessus des portes...

— Je le sais bien qu'il y a des caméras, lui dit Gevald. Ne t'en fais pas, on n'a pas besoin d'être ici incognito. La sécurité ne peut rien tenter, tu fais un très bel otage.

Enfin, ils pénétrèrent dans une salle immense où les pas résonnaient comme dans une cathédrale. Une eau limpide emplissait une immense cavité au fond de laquelle on voyait des appareillages tubulaires.

La Bête bougea, se redressa et se débarrassa de la couverture en grognant.

— Qu'est-ce que c'est que cette... chose ? s'exclama le responsable, visiblement effrayé.

Ni Draco, ni Gevald ne lui répondirent. Ils s'écartèrent, mais pas assez vite, et le bras de Guivre jaillit vers le policier, lui saisit la jambe et le tira avec lui dans l'eau, malgré ses hurlements et ses supplications.

— Non ! pas moi ! je ne veux pas ! Draco ! elle m'entraîne, elle...

— Tu sers la Bête, servant, réjouis-toi, lui dit le coalisé sans cesser de menacer le responsable de la centrale.

Les deux corps coulèrent à une vitesse folle dans l'eau qui se teinta de rouge.

Le sous-directeur ne disait plus rien, totalement dépassé par ce qui se déroulait devant lui. L'eau devint sombre, puis se mit à bouillonner. Immédiatement, des sirènes retentirent, tandis que des lumières rouges clignotaient dans toute la salle.

— L'alarme thermique ! s'exclama l'homme. Il faut sortir ! il se précipita vers un téléphone accroché à un mur, mais n'eut pas le temps de décrocher ; Draco lui asséna un coup de coude dans le bas du dos. Il s'écroula en poussant un cri de douleur. Le coalisé le frappa encore dans les côtes et lui dit :

— Tu n'appelles personne et tu ne bouges surtout pas d'ici. Regarde plutôt ce qui se passe sous tes yeux. Jamais tu n'as vu et jamais tu ne verras de chose aussi merveilleuse.

Au fond, tout au fond du bassin, la Bête se transformait. L'esprit du dragon, qui attendait à cet endroit précis depuis tant d'années, trouvait enfin ce dont il avait tellement besoin : une âme, des cellules, une énergie formidable. Il se développait, absorbant avidement tout ce que pouvait lui apporter le cœur du réacteur dont les appareils de mesures indiquèrent une chute brutale de température, alors que l'eau de la piscine bouillonnait toujours de façon surnaturelle.

L'œuf apparut lentement au fond de l'eau et absorba l'enveloppe humaine en grossissant. Progressivement, un corps prit forme à la place de celui de l'hôte qui avait disparu avec un cri inaudible, se diluant dans l'eau de la vaste piscine.

La tête apparut d'abord ; longue, effilée, avec une crête d'un rouge violent, puis le tronc et les pattes ; puissants, souples, recouverts d'écailles lisses et sombres. Vint ensuite la queue qui fouetta l'eau violemment, créant des remous dont les vagues se brisèrent à la surface, faisant crier de peur le responsable, alors que Draco pleurait d'émotion, le pantalon trempé.

Enfin, deux membranes se formèrent de chaque côté du corps, s'allongeant et s'épaississant de seconde en seconde, pour donner deux ailes gigantesques qui bougèrent d'abord lentement, puis de plus en plus puissamment.

L'animal remonta vers la surface en un seul et long mouvement. Il jaillit de l'eau en poussant un cri terrible qui couvrit le hurlement de frayeur du responsable, et la clameur de victoire du coalisé.

Le dragon était sur Terre.

## – Chapitre trois –

Dans le corps de la centrale, la panique gagnait tous les techniciens qui avaient pu suivre la naissance du dragon sur les moniteurs de contrôle. Ceux qui n'avaient rien vu demandaient des explications pour tenter de comprendre la situation qui échappait de plus en plus à l'ensemble du personnel en service. Personne n'avait suivi la procédure d'urgence. Personne n'avait songé à décrocher le téléphone qui alertait immédiatement les autorités civiles et militaires. On criait, on se précipitait dans les couloirs pour gagner la sortie. Mais l'animal, guidé par le coalisé, avait été plus rapide. Se déplaçant avec une célérité que ne laissait pas prévoir sa masse, il se coulait dans les couloirs comme un immense serpent, paraissant ramper sur le sol plutôt que courir ou marcher. Ses ailes repliées le long du corps, il arrivait à sinuer dans tous les passages, forçant les portes en bois, abattant les cloisons en plâtre. Son cou s'étirait et l'ombre de sa tête jetait l'effroi dans l'esprit de ceux qui avaient eu à fuir devant cette apparition inimaginable. Il bloquait les issues et flairait avec délectation l'odeur des proies qui s'étaient retranchées derrière des portes métalliques.

– Le feu, dit seulement Draco.

Le dragon tourna la tête vers lui en étouffant un grondement. Il ne parvenait pas à comprendre d'où lui venait la certitude que cet humain n'était pas à tuer. L'aspect, l'odeur de cette créature étaient ceux des proies, mais sa voix et cette impression qu'il ressentait de l'entendre directement dans sa tête l'empêchaient de se jeter sur lui pour le dévorer.

– Le feu, répéta l'humain. Tu peux dès à présent, j'en suis sûr.

La Bête comprit ce que lui suggérait le coalisé. Sans réfléchir davantage, elle prit une profonde inspiration qui résonna dans le couloir où ils se tenaient tous les deux, et qui emplit Draco de joie. Il y eut alors un instant de silence absolu, comme si le dragon voulait s'imprégner de ce moment si particulier, juste avant de souffler l'enfer. Derrière les portes, on n'entendait plus rien. Les techniciens avaient-ils senti l'imminence de quelque chose de terrible ?

Brusquement, le dragon se ramassa sur ses pattes, tendit le cou vers l'avant et cracha une masse fluide qui percuta violemment les portes et s'étala sur le sol. Il pencha la tête sur le côté et avança pour lécher le liquide.

– Encore, exigea Draco.

Cette fois-ci, la Bête souffla aussitôt après l'inspiration. Le liquide expulsé s'enflamma à un mètre de sa gueule grande ouverte et frappa rageusement le métal dont la peinture fondit immédiatement. Le hurlement de joie poussé par le coalisé fut couvert par le grondement du dragon qui crachait sans discontinuer, ne s'interrompant que de courtes secondes pour inspirer.

Draco savait que le souffle igné des Bêtes était chaud ; très chaud, mais jamais il n'aurait cru pouvoir assister à ce qui se déroulait sous ses yeux : les portes craquaient, rougeoyaient, tandis qu'une odeur de métal surchauffé se répandait dans le couloir, et qu'une fumée de plus en plus intense avait déclenché la sécurité incendie.

La Bête ne s'interrompit pas pour autant, et disparut dans la vapeur de l'eau qui bouillait en sifflant contre les portes.

Guivre ne comprenait plus. Il ne comprenait pas ce qui lui était arrivé. Ce corps immense, cette puissance inouïe, cette violence et cette colère qu'il sentait en lui le fascinaient. Il se savait maintenant capable de tout. Sans contrainte et sans aucune inhibition. Il avait très rapidement abandonné la simple idée de lutter contre cette présence inconcevable qui avait lentement investi son esprit, puis qui avait totalement pris le contrôle de ses actes et de ses pensées. Il faisait maintenant partie d'un tout. Un tout inimaginable et dont il savait qu'il allait contrôler le monde. Il soupira d'aise et entreprit de concentrer sa volonté et sa réflexion humaines sur le problème qui se posait à la Bête.

\*\*\*

Quand Vigie et Trengganu arrivèrent enfin en vue de la centrale, plusieurs cars de CRS avaient pris position près du portail d'accès, et une agitation fébrile régnait sur les lieux.

— Trop tard, murmura la jeune femme. On arrive trop tard.

— Tu avais raison, il est venu à la centrale, dit le journaliste. Viens.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda-t-elle. Ils ne nous laisseront jamais passer.

Il ne répondit pas, arrêta sa voiture près d'un car et descendit.

— Vous remontez dans votre véhicule et vous circulez, il n'y a rien à voir ici, leur intima un CRS.

Trengganu exhiba sa carte professionnelle.

— Informations régionales. Où est votre supérieur ?

Le type leur désigna un homme en uniforme qui parlait au téléphone, l'air soucieux et fâché.

— Là-bas.

— Yvon Trengganu, informations régionales, se présenta le journaliste.

— Et alors, qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ? J'ai un attentat sur une centrale nucléaire en activité, mon vieux. Alors allez voir ailleurs, et vite.

— Ce n'est pas un attentat, intervint Vigie.

Le policier se tourna vers elle comme s'il allait la frapper :

— Pardon ?

— Ce n'est pas un attentat, répéta-t-elle. La centrale ne craint rien, les installations ne seront pas atteintes. En revanche, poursuivit-elle en ignorant la main levée de l'officier qui allait l'interrompre, toutes les personnes à l'intérieur de l'installation sont en danger de mort. Si elles ne sortent pas très rapidement, elles vont se faire tuer.

Son calme et l'assurance avec laquelle elle annonçait tout cela stupéfièrent apparemment le policier.

— Qu'est-ce vous me racontez ? comment savez-vous ça ?

— Je vous le dirai, je vous le promets, mais il ne faut pas perdre de temps. L'urgent est de faire sortir tout le monde et de prendre tout ce que vous avez de plus puissant comme arme, pour...

— Il y a quoi là-dedans ? la coupa l'officier.

— Encore une fois, vous n'allez pas me croire. Il y a quelque chose dont vous n'avez pas idée.

— Des terroristes ? il y a des terroristes ?

— Non. Pas de terroristes. Ce qu'il y a dans ces murs, c'est pire ; bien pire. C'est quelque chose que vous n'avez jamais vu ; que personne n'a jamais vu. C'est puissant, terrible et effrayant.

L'officier la regarda, soupçonneux :

— Vous êtes de mèche avec ceux qui sont à l'intérieur ?

Vigie eut un sourire sans joie :

— Et je viens me livrer pour vous raconter ce qui se passe ? non. Ils sont deux, à l'intérieur. Un homme, et un...

Elle s'interrompit, incapable de poursuivre. Le CRS attendit quelques secondes, puis :

— Un quoi ? qu'est-ce qu'il y a là-dedans, mademoiselle ? allez-vous me le dire ?

La jeune femme secouait la tête. Il lui était impossible de nommer l'innommable, l'inconcevable.

Ce fut Trengganu qui répondit pour elle :

— Un dragon. C'est un dragon qu'il y a dans la centrale.

L'officier se tourna vers lui, le visage ne reflétant aucune émotion.

— Un dragon. C'est-à-dire ? demanda-t-il.

— Un dragon, comme ça se prononce, répliqua Yvon. Un dragon, comme ceux que chassaient les chevaliers au Moyen Âge ; un dragon comme ceux qu'on peut voir dans les traditions chinoises, un dra...

— Oui, ça va ! le coupa le CRS.

Il se passa la main sur le front et leur dit :

— Allez, foutez-moi le camp, je n'ai pas le temps d'écouter les élucubrations d'illuminés.

— Mais puisqu'on vous dit que... ! s'emporta le journaliste.

— Laisse, lui dit Vigie. Il ne peut pas nous croire. Ce ne sera que lorsqu'il l'aura en face de lui qu'il saura qu'on n'était pas fous... mais ce sera trop tard.

Elle fit demi-tour sans vérifier si Trengganu la suivait.

— Vous devriez l'écouter, voulut argumenter celui-ci. S'il est quelqu'un qui a une chance de s'en sortir avec le monstre qui va tuer tous vos hommes, c'est elle. Laissez-moi finir, dit-il en élevant la voix. Je ne vous demande que quelques secondes. L'animal qui est actuellement enfermé dans la centrale ne ressemble à rien de ce que nous connaissons. C'est trop long à vous expliquer, mais sachez que c'est puissant, terrible et que vos quelques dizaines d'hommes vont se faire tuer en hurlant de frayeur. Écoutez-nous, bon Dieu ! écoutez-la ! allez

chercher ou faites venir des armes anti-char, des lance-roquettes ou je ne sais quoi de ressemblant. Vos balles de fusils ne serviront à rien...

— Je vous ai écouté, l'interrompit l'officier. Et maintenant je vous demande de quitter les lieux. Vous vous trouvez sur le site d'une intervention de police. Vous n'avez rien à y faire, tout journaliste que vous soyez. Emmenez votre amie se faire examiner et cessez de croire ce qu'elle raconte.

Trengganu fixa le CRS avant de le quitter et, plus que son discours, plus que tout ce qu'il avait décrit, son regard troubla le policier qui crut y lire une sincérité tranchante comme la dent d'un monstre.

\*\*\*

Le dragon cessa de souffler et prêta l'oreille.

— Encore, elle fond ! lui dit Draco.

Il gronda pour lui intimer le silence. Toute la centrale était comme en attente. Complètement bloqués derrière les portes presque détruites, les techniciens et les ingénieurs n'osaient se réjouir du répit qui semblait leur être accordé. Ils retenaient leur souffle et cherchaient à savoir ce qui avait interrompu la destruction des panneaux de métal qui fumaient et craquaient en se refroidissant lentement sous le déluge de la sécurité incendie.

Progressivement, on entendit des voix. Des ordres secs et précis qui claquaient et se répercutaient contre les murs des couloirs abandonnés.

— Des militaires ! comprit le coalisé. Vite, il faut les attaquer avant qu'ils ne puissent se mettre en place ! sans doute ne pourront-ils pas te tuer, mais ils pourraient te blesser.

Comprit-il, ou avait-il déjà pris la même décision ? Draco n'en savait rien, mais il fut heureux de voir que le dragon se détournait de la porte avec un dernier grondement et se coulait dans le couloir d'où venaient les sons de plus en plus proches.

Les CRS progressaient comme à l'exercice. Ils ne savaient pas quel type d'ennemis ils allaient rencontrer, mais s'en tenaient tous à ce que leur avait dit leur supérieur :

— Vous allez me virer ces terroristes à coup de pieds dans le train. Pas besoin de l'armée pour ça, ils ne sont que deux, on va les foutre dehors plus vite qu'ils sont entrés. Allez, en binômes, progression appuyée.

Ils avançaient. En binôme, progression appuyée.

Les premiers moururent juste après avoir cru entendre un réacteur d'avion. Ils furent brûlés instantanément, sans avoir eu le temps de ressentir autre chose qu'une sorte de liquide brûlant les projeter en arrière puis dévorer leur chair.

Les huit premiers hommes disparurent ainsi, sans un cri. Les suivants ne furent protégés que par un coude du couloir. Ils virent les corps de deux de leurs collègues, torches humaines, violemment plaqués contre la paroi.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? hurla celui qui se trouvait en tête.

— Repli ! repli ! ils ont un lance-flammes, on va se faire griller ! cria un autre juste derrière lui.

Ils n'eurent pas le temps d'exécuter la manœuvre. Un monstre tout droit sorti d'un impossible cauchemar occupa soudain la totalité du couloir et souffla...

— Oui... mange, prends des forces, disait Draco.

Le dragon léchait avidement ce qui restait du liquide qu'il avait craché et des corps calcinés, liquéfiés, des CRS.

Il ne restait plus d'hommes armés dans la centrale. Ils avaient tous été tués par la Bête qui avait besoin de reconstituer la formidable quantité d'énergie que demandait l'Écllosion et celle que le dragon avait dépensée en crachant le feu si tôt après son arrivée sur Terre.

Quand la Bête eut avalé tout ce qui pouvait lui profiter, ils se dirigèrent en direction de la sortie, le dragon devant, et le coalisé le suivant de près.

— Les voilà, souffla Vigie.

Trengganu se tourna vers la centrale. Ils se tenaient tous les deux près de la voiture du journaliste.

— Non, il ne se passe rien, dit-il.

— Je sens le dragon, lui assura la jeune femme, étonnée de ces capacités qu'elle ne savait pas posséder. Il approche, il approche...

Le dragon marqua un temps d'arrêt en grondant sourdement.

— Que se passe-t-il ? demanda Draco.

La Bête gronda encore et recula d'un pas, puis d'un autre.

— Tu as... peur ? s'étonna le coalisé.

Soudain, il comprit :

— La vigilante ! Ce ne peut être que ça. Elle est là et t'attend ! je vais sortir en premier, décida-t-il en saisissant son arme dans la poche de son vêtement. Il ne se souciait que peu des humains qui se trouvaient dehors. Seule comptait la vigilante.

Le dragon ne bougea pas. Il semblait totalement indécis, balançait lentement sa tête de droite à gauche.

Guivre recevait de plein fouet l'inquiétude de la Bête. Elle craignait quelque chose de terrible. La terreur sourdait de son esprit avec une violence et un effet dévastateur qui le laissaient pantois ; jamais il n'aurait cru que la Bête puisse avoir peur de quoi que ce soit. Il voulait aller voir ce qui pouvait l'effrayer à ce point, mais elle refusait d'avancer. Guivre sentit à cet instant qu'il n'était plus rien dans ce corps gigantesque. Seulement celui qui lui avait permis d'apparaître, mais cela ne lui conférait aucun droit. En avait-il d'ailleurs ?

Vigie revint près du chef des CRS qui tentait apparemment d'avoir des informations de la part du groupe qui s'était introduit dans l'installation.

— Ménard ?... Ménard, ici poste extérieur, je vous écoute. Où en êtes-vous ?... Ménard, répondez, bon Dieu !...

— Ils sont morts, lui dit-elle.

Il se tourna vivement dans sa direction, la considéra une pleine seconde sans rien dire, puis s'exclama :

— Vous êtes encore là, vous ? Qu'est-ce que vous racontez ? Morts comment ? Et qui les auraient...

— Mon colonel, le coupa un des hommes restés à l'extérieur et qui surveillait l'entrée de la centrale.

Elle s'ouvrait lentement. Une main apparut. Elle tenait un pistolet.

— Je suis armé ! cria une voix.

Vigie reconnut celle de Draco.

— Jetez votre arme et sortez les mains sur la tête, répondit le général. Vous n'avez aucune issue, mes hommes sont dans les murs et vont vous prendre à revers !

Il y eut un rire méprisant :

— Vos hommes !... vos hommes. Ils sont tous morts, vos hommes...

Le colonel se tourna une nouvelle fois vers la jeune femme. Elle l'ignora.

— Tous morts, continuait Draco. Croyez-vous qu'ils pouvaient inquiéter la Bête ? pauvre humain...

— La Bête ? répéta le CRS. Vous savez de quoi parle ce dingue ?

— Oui, répondit Trengganu. Il parle d'un dragon.

— Un dragon ! encore ? vous recommencez avec votre histoire à dormir debout ? mais qu'est-ce que c'est que ces espèces d'illuminés ? vous faites partie d'une secte, ou quoi ? encore un mot là-dessus et je vous arrête !

— Si seulement il ne s'agissait que d'une secte ! dit le journaliste.

— Partez ! partez tous, ou vous allez mourir ! cria Draco.

— Et puis quoi encore ? ragea doucement le colonel ; puis, haussant la voix, il s'adressa au coalisé : écoutez-moi, mon vieux, vous vous êtes mis, vous et vos complices, dans une situation qui n'est pas brillante. Je vous conseille de ne pas aggraver votre...

— Silence, animal ! hurla le coalisé. Tu n'as aucun ordre à me donner, tu ne dois qu'obéir à tes nouveaux maîtres. Tous ceux qui le refuseront se verront châtiés !

— Ça y est, il a pété un fusible, commenta un des CRS.

— Silence, lui intima son supérieur.

Il s'adressa à l'opérateur radio qui attendait, près de son véhicule :

— Vous, demandez des renforts. Prévenez la préfecture. Précisez qu'il y a des otages et une atteinte à une centrale nucléaire. Le GIGN doit intervenir.

Il fit une courte pause et ajouta à mi-voix :

— J'aurais dû le faire avant...

— Attention ! cria un policier.

Draco était sorti et visait le groupe formé par le colonel, Trengganu et Vigie. Il tira, mais la jeune femme eut un réflexe foudroyant. Elle prit les deux hommes par les épaules et les jeta à terre sans qu'ils aient le temps de réagir. Avec un bruit mat, la balle frappa la poitrine du CRS qui se tenait près de son supérieur. Il s'écroula en poussant un cri étouffé. Ne faisant pas partie du groupe d'intervention, il n'avait pas enfilé de gilet pare-balles.

— Feu ! cria le colonel en se redressant à demi.

Une salve nourrie frappa aussitôt le bâtiment de la centrale, mais Draco avait battu en retraite immédiatement après sa tentative.

— Elle est trop rapide, ragea-t-il. il faut la tuer, elle est très dangereuse. Ah ! si Gevald avait été plus efficace...

Le dragon le regardait, dardant sur lui ses grands yeux bruns dans lesquels passait une lueur pourpre. La Bête et la conscience de Guivre.

— Comment avez-vous fait ça ? demanda le colonel à Vigie.

— Fait quoi ?

— Vous savez de quoi je veux parler. Vous nous avez jetés à terre. Sans vous, il y aurait eu plus qu'une victime...

— Il a quand même tué un homme, fit remarquer la jeune femme dont les yeux s'emplissaient de larmes. Je... je ne sais pas comment j'ai pu savoir quand il allait tirer, poursuivit-elle en essayant de ne pas craquer. Je l'ai su, c'est tout. Je ne sais pas non plus comment j'ai pu vous tirer tous les deux par terre. Je ne me savais pas si forte, pas si rapide. Je ne sais rien de tout ça, si vous voulez savoir ! s'exclama-t-elle.

— Cette explication n'est pas très convaincante, mademoiselle, dit le CRS.

— En tout cas, merci, dit Trengganu en lui posant une main sur l'épaule.

L'officier ne la quittait pas des yeux. Il ne comprenait pas comment une femme avait pu les jeter à terre avec autant de force et surtout avec une telle rapidité. Il y avait là-dedans comme un parfum de fantastique qu'il ne parvenait pas à nier.

— Vous..., commença-t-il ; puis il se racla la gorge, conscient de l'énormité de ce qu'il allait demander. Vous me dites qu'il y a un... un dragon dans la centrale ?

— Oui. Un dragon, répondit-elle. Il serait trop long de vous expliquer comment c'est possible, mais c'est vrai. Il y a un dragon qui crache le feu. Vos hommes sont certainement tous morts, maintenant. Le personnel de la centrale également, sans doute.

— Et d'où viendrait cette bête ?

— Je ne pense pas que le plus urgent soit que vous sachiez tout de la venue de la Bête sur Terre, mais plutôt que l'on trouve le moyen de la tuer le plus vite possible, dit Vigie.

Le colonel se passa plusieurs fois la main sur le visage.

— Bon. Admettons que vous avez raison. J'oublie tout le côté dément de cette histoire et je veux bien faire venir de l'armement lourd. Après tout, on ne pourra que me reprocher d'avoir surestimé les forces des adversaires. Excusez-moi.

Il les laissa et se dirigea vers la voiture où se tenait toujours le préposé aux communications.

— Tu crois qu'on va pouvoir l'avoir ? demanda Trengganu.

— Je n'en sais rien, je n'ai jamais vu de dragon.

— D'accord, mais tu le sens, tu sais comment il bouge, tu en sais plus que bon nombre d'humains sur ces bestioles, et...

— Arrête, le coupa-t-elle. Je crois que je vais devenir folle. Tu as vu comment je vous ai pris tous les deux ? vous ne pesiez rien pour moi et vous bougiez si lentement ! tout ce que je hais est là, ici, maintenant. Tout ce qui me terrifie et que j'ai voulu refuser toute ma vie me rattrape. Je suis une vigilante et je suis dotée de pouvoirs pour lutter contre des dragons. Des

dragons ! tu te rends compte de ce que ça veut dire ? des légendes ! je suis capable de lutter contre des animaux légendaires. C'est les cryptozoologues qui vont être contents, ajouta-t-elle avec un petit rire de dérision. Yvon, j'ai peur de ne pas tenir. Tout un côté de moi est complètement perdu, largué. Je suis une scientifique, bon Dieu, et les dragons, ça n'existe pas, mais il y a aussi l'autre côté, dont je ne sais absolument pas d'où il vient, de quel monde dément, qui enrage de ne pas pouvoir entrer dans cette foutue centrale pour me coltiner la Bête, pendant qu'elle est encore suffisamment faible pour ne pas être totalement indestructible. Je deviens schizophrène, voilà ce qui se passe.

Le journaliste ne dit rien, lui massant machinalement l'épaule.

— Et merde ! lâcha-t-elle soudain.

Elle le planta sur place et se dirigea à grands pas vers l'entrée de la centrale.

— Vigie, non ! cria Trengganu.

Il lui courut après, mais elle se retourna à une vitesse qui fit douter le journaliste de l'avoir vue bouger, et lui intima :

— Toi, tu restes là, ou tu te fais tuer. Si tu veux m'être utile, demande à ce flic de faire venir le GIGN, ou l'armée, ou tous les Rambo qu'il pourra trouver. J'y vais et tu sais que tu ne pourras pas m'en empêcher.

— OK, admit-il en levant les mains. Dis... fais quand même attention.

Elle hocha simplement la tête, déjà ailleurs.

Guivre ressentit la frayeur et la haine de la Bête. Elle suivait l'approche de son ennemi le plus redoutable.

Le dragon recula.

— Elle vient ? demanda Draco. Oui, elle vient, j'en suis certain... attends, je vais la...

Il se précipita vers la porte, mais fut trop lent pour Vigie qui se rua à l'intérieur de la centrale. Elle bougeait si vite qu'il ne fit qu'apercevoir une forme passer tout près de lui et lui décocher au passage un coup d'une violence inouïe. Étourdi, il ne vit pas venir le second coup qui le catapulta contre le mur et lui fit lâcher son arme.

Le dragon ne bougeait pas. Il parvenait à suivre les mouvements de la vigilante, mais ne savait comment se comporter. Il sentait monter en lui l'envie de feu, l'envie de cracher sa colère ignée, mais il craignait de blesser le coalisé qui maintenant râlait, affaissé sur le sol.

Draco cherchait à reprendre son souffle, mais un goût de sang lui emplissait la bouche et noyait toute tentative de réflexion dans une épaisse couleur rouge qui voilait sa vision et ses pensées.

— Que voulais-tu me faire ? lui susurra une voix douce à l'oreille. Tu voulais me tuer, et profiter de ton dragon jusqu'à la fin des temps. C'est ça ? Eh bien, tu vois, mon pauvre humain ridicule, tu n'arrives même pas à te tenir debout. Tu vas mourir ici, allongé sur un vulgaire sol plastifié. N'est-ce pas désolant ?

Draco, celui qui se voulait le seigneur des dragons, n'eut même pas le temps de formuler une réponse. Il sentit que la femme lui prenait délicatement la tête dans les mains et la tournait brusquement...

Abandonnant le cadavre du coalisé et ne s'étonnant même pas d'avoir tué un homme, Vigie se tourna doucement. Le dragon la regardait. Elle sentait sa colère et sa crainte. Il suivait des yeux tous ses mouvements.

— Alors c'est ça, un dragon ? tu es beau, admit-elle.

La voix calme, la douceur du ton et l'absence totale d'agressivité, surprirent le dragon. Sa partie humaine s'était attendue à des menaces, des insultes, à tout sauf à cette sorte de reconnaissance de son identité, de sa force et de son existence, au sens le plus profond du terme. Il fut totalement décontenancé, ce qui l'empêcha de cracher le feu sur celle qu'il savait être son ennemie depuis toujours, depuis que le temps était le temps.

De son côté, il devait admettre qu'il admirait la façon dont l'humaine s'était débarrassée du coalisé. Elle l'avait dominé d'un bout à l'autre de leur confrontation, ne lui laissant aucune chance. Il était mort dès qu'elle était entrée dans la salle, le dragon l'avait immédiatement compris.

Cette femme lui posait un problème. Naturellement, il aurait dû la tuer. Immédiatement. Au lieu de cela, l'un et l'autre se regardaient, se découvraient, éprouvant la même surprise.

— Tu es mâle ? demanda Vigie.

Elle s'étonna de poser une telle question en un moment pareil, à un animal qui ne devait pas exister, et surtout d'attendre qu'il lui réponde.

Le dragon resta immobile quelques secondes, puis... hocha la tête !

— Tu es mâle. Je vais te tuer, dragon. Je vais tenter de te tuer ; je suis vigilante. Tu... tu comprends ?

Elle ne laissa pas à l'animal de temps de répondre et se rua dans sa direction pour lui asséner un coup d'une violence inouïe sur le mufle, juste au-dessus des naseaux. Le dragon encaissa le choc qui aurait pu le tuer sur-le-champ s'il avait été administré avec plus de force. Mais, si Vigie avait eu conscience de l'endroit où son poing devait atteindre l'animal, elle ne savait pas encore doser ses frappes.

Ce fut au tour du dragon de tenter d'abattre la jeune femme. Avec un rugissement sauvage, il cracha le feu dans sa direction. Elle était trop rapide, se déplaçait à une vitesse telle que les flammes atteignaient l'endroit où elle se trouvait, mais avec un temps de retard.

Le hall de l'installation nucléaire était rapidement devenu un enfer. Le dragon crachait sans discontinuer, poursuivant une forme indistincte qui sautait, courait, roulait sur elle-même, virevoltait à une vitesse inimaginable. Les jets de feu réduisaient les murs en cendre, et les portes en acier grésillaient, répandant une odeur de métal surchauffé qui aurait dû asphyxier la jeune femme, mais elle poursuivait sa danse surnaturelle, parvenant même à s'approcher suffisamment de l'animal pour le frapper, et le frapper encore, ponctuant chacun de ses coups par un cri rauque qui lui venait directement des entrailles et d'un endroit connu de son seul subconscient ; un endroit vieux comme le monde...

Ce fut le dragon qui abandonna le premier. Sans cesser de cracher le feu en direction de la vigilante, il parvint à atteindre les portes donnant sur l'extérieur et commença à les détruire. Dans le brouillard igné de sa conscience, Vigie comprit ce qu'il faisait et tenta de l'en empêcher, mais elle commençait à être épuisée et devait consacrer toute son énergie à éviter les jets de flammes de l'animal.

Les battants métalliques finirent par céder avec un grincement et s'ouvrirent brutalement. Le dragon se précipita immédiatement à l'extérieur, et battit maladroitement des ailes, tandis

que les CRS restés dehors le mettaient lentement en joue. Vigie eut l'impression qu'ils bougeaient au ralenti. Son intuition avait été juste : elle et le dragon pouvaient se mouvoir à une vitesse qui faisait paraître tous les autres déplacements comme extrêmement lents.

Il parvint enfin à s'envoler, et disparut derrière les hauteurs du Bugey, sans que les CRS n'aient eu le temps de tirer un seul coup de feu.

— Vigie ! Vigie, ça va ?

Trengganu se précipitait vers la centrale, suivi par trois CRS. Ils arrivèrent tous les quatre en même temps devant la porte, alors que la jeune femme sortait. Elle pleurait.

— Vigie, qu'est-ce qui s'est passé ? où est l'autre ? tu n'as rien ? il ne t'a pas blessée ? mais réponds, bon Dieu !

Le ton était angoissé, presque exigeant.

Elle se demanda qui était cet humain qui venait l'importuner, alors que le dragon se sauvait, perdu dans ce monde étrange, nauséabond, complètement différent de ce à quoi il avait rêvé pendant ces centaines d'années de préparation secrète.

Yvon voulut toucher la jeune femme qui le regardait sans paraître le voir. Il n'eut pas le temps de poser la main sur son épaule. Elle la prit dans l'étau de ses doigts sans qu'il la vît bouger, et la serra.

— Arrête ! Vigie, arrête, tu vas me casser la main ! c'est moi, Yvon ! Yvon Trengganu, le journaliste ! Vigie !...

— Yvon, dit-elle.

Elle le lâcha et s'effondra dans ses bras, inanimée.

Elle ne vit pas revenir le dragon. Trengganu avait rapidement quitté les lieux pour l'emmener à l'hôpital, effrayé par sa perte de connaissance et la couleur blafarde de sa peau.

Le monstre avait fait demi-tour et piqué sur les CRS et les membres du GIGN venus en renfort dont il brûla les cars, ainsi que tous leurs occupants. Pas un seul n'en réchappa.

Le personnel de la centrale assista à cette exécution, depuis les locaux dans lesquels ils se sentaient en relative sécurité.

\*\*\*

— Comment va-t-elle ?

— Vu l'état dans lequel elle est arrivée, c'est étonnant qu'elle soit encore là. Elle se remet doucement. Je ne sais pas ce qu'elle a fait, mais être épuisée à ce point, c'est dément ! Elle a couru un marathon, fait une compétition de triathlon, ou quoi ?

L'infirmier lui parlait tout en notant les constantes de Vigie sur la feuille au pied de son lit.

Trengganu répondit machinalement, sans quitter des yeux le visage de la jeune femme :

— Il y a eu une image comme ça dans le monde, et ce n'est que celle-là dont on se souvient. Les triathlètes sont entraînés, maintenant. Non, elle n'a pas couru de marathon ou autre. Elle a vécu quelque chose d'incroyable, c'est tout.

— Eh ben..., commenta l’infirmier avant de quitter la chambre.

— Yvon ?

La voix était faible, à peine un filet.

Il bondit de son fauteuil.

— Vigie ! oui, je suis là. Comment te sens-tu ?

— Vidée. Où est-il ?

Elle n’eut pas besoin de préciser de qui elle parlait.

— Je ne sais pas. On n’a pas eu de nouvelles depuis l’autre jour, je suis resté ici et je n’ai pas suivi les infos. J’imagine que...

— C’était quand ? l’interrompit-elle, la voix plus ferme.

— Il y a trois jours.

— Trois jours... Je suis à l’hôpital ?

— À la Croix-Rousse, oui. En réanimation. Tu es restée pendant une demi-journée dans la salle des soins intensifs, tellement tu étais faible. Ils pensaient que tu ne passerais pas la nuit, et tu as récupéré à une vitesse qui les a tous bluffés. En une demi-journée, tout était redevenu normal et tu n’étais plus dans un état critique. Le chef de service va sûrement passer te voir aujourd’hui, il vient tous les jours, à...

— Yvon..., le coupa-t-elle à nouveau.

— Oui ? demanda-t-il comme elle ne poursuivait pas.

— Tu... tu peux garder un secret ?

— Je suis journaliste, dit-il en souriant.

— Sérieusement, dit-elle en ouvrant les yeux pour la première fois. Il est question de vie, là.

— Oui, je peux ne pas être journaliste vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dis-moi.

— Je crois que... je... Ah ! tu ne vas pas me croire.

— Tu m’as déjà dit ça pour l’existence des dragons, lui rappela-t-il. Alors maintenant que je l’ai vu s’envoler l’autre jour, je suis prêt à te croire pour tout ce que tu me diras.

— Je crois que je suis comme lui, lâcha-t-elle d’une traite.

— Comme lui... c’est-à-dire ?

— Comme lui, comme le dragon.

— Comme le dragon ?

— Oui. Je bouge comme lui, je le comprends, je suis plus forte qu’un humain ne le sera jamais. Je lui ai parlé, il m’a répondu...

— Il parle ?

— Non. Pas besoin. Je sais ce qu’il pense, ou presque. Qu’est-ce qui se passe, Yvon ? qu’est-ce qui se passe ? Je suis humaine, ou pas ? J’ai peur et, en même temps, il y a un truc en moi qui a envie de tout éclater, de tout détruire, mais aussi d’exploser de bonheur quand je pense au dragon. Je ne sais pas ce que...

— Ah ! mais je vois que notre petite dame est revenue avec nous !

Un médecin faisait son entrée dans la chambre, tout sourire, suivi par trois autres personnes.

— Dehors ! rugit aussitôt Vigie. Foutez-moi le camp !

Sa voix avait une telle intonation, une telle férocité, que le chef de service s’immobilisa au pied du lit, totalement interdit. Il se reprit très rapidement :

— Eh bien, je vois que vous récupérez vite, vous.

— Dehors, je vous ai dit, répéta Vigie. Vous viendrez quand on vous le dira, je n’ai pas besoin de vous. D’ailleurs, ajouta-t-elle en se levant, je me casse. Rien à faire ici. Merci pour vos soins et bonjour chez vous.

Sous les yeux sidérés des médecins, elle arracha sa perfusion, sa chemisette d’hôpital, se leva de son lit et, totalement nue, demanda à Trengganu :

— Yvon, mes vêtements ?

— Dans le placard à droite, lui répondit immédiatement celui-ci.

— Vous ne pouvez pas sortir sans mon autorisation, protesta le chef de service.

— Je vous signe toutes les décharges que vous voulez, lui dit la jeune femme en s’habillant.

— C’est inconcevable ! vous arrivez dans mon service en état comateux dépassé, vous récupérez plus vite que je ne l’ai jamais vu, et maintenant vous voulez partir ? je vous l’interdis !

Elle se tourna vers lui et le fixa dans les yeux. Yvon ne sut pas ce qu’il y vit, mais il recula d’un pas, tandis qu’elle s’approchait.

— Écoute-moi bien... François, lut-elle sur sa blouse. Je pars et tu me laisses partir. C’est aussi simple que ça. Tu ne pourras pas m’en empêcher et j’ai grand peur d’avoir envie que tu essaies. Comprends-tu ce que ça signifie ? Je suis la seule à pouvoir tenter de faire quelque chose pour des gens comme toi. La seule à, peut-être, pouvoir arrêter ce qui se prépare.

— Elle délire, commenta un autre médecin, un jeune type à la mine plus assurée que celle de son patron qui subissait encore l’influence du regard de Vigie.

Elle se tourna vers lui et ne fit que sourire en saisissant le montant du lit.

— Je délire ?

Sous les yeux de toutes les personnes présentes dans la chambre, elle souleva lentement un côté du meuble, sans aucun effort apparent. Il s’agissait d’un lit d’hôpital, un de ces engins que l’on peut faire monter ou descendre à l’aide d’une télécommande. Il devait peser un poids considérable...

— Tu me laisses sortir, François ? demanda-t-elle sans lâcher le meuble.

— Laissez-nous partir, intervint Yvon. Vigie, pose ce lit, tu vas te fatiguer, tu viens juste de te lever.

Elle lui obéit.

— Venez, dit le journaliste. Sortons. Finis de t’habiller et rejoins-moi dans le hall, je m’occupe de la paperasse, ajouta-t-il à l’intention de Vigie. Venez, monsieur. Vous aussi, sortez.

Il poussa respectueusement le chef de service dehors.

Il la retrouva à la sortie de l'hôpital. Sans un mot, ils allèrent à la voiture du journaliste et ce fut lorsqu'elle s'assit dans le véhicule que la jeune femme demanda :

— D'autres dragons ?

— Je ne sais pas. Personne n'en a parlé. Celui qu'on a vu n'a pas été mentionné dans les infos. On a seulement parlé d'un incident, d'une tentative de sabotage empêchée par les forces de police. Je crois que les autorités savent tout, ou en tout cas qu'elles se doutent de quelque chose, mais qu'elles sont en train de se casser la tête pour savoir quelle conduite adopter et ne pas provoquer de panique ou de crise nationale. Tu imagines, des dragons en France ?

— Très bien. Maman ?

— Elle vient te voir tous les jours depuis que tu es à l'hôpital. Je l'ai appelée, on va chez elle.

Ann Watcher les attendait sur le pas de sa porte. Les traits tirés, elle regarda sa fille sortir de la voiture et avancer vers la maison.

— Maman, dit simplement Vigie.

Sans un mot, sa mère la prit dans ses bras et la serra contre elle avant de l'accompagner à l'intérieur. Discret, Trengganu resta dehors.

— Maman, sais-tu ce qu'il se passe ? je ne comprends pas cette transformation, ces capacités physiques que je possède d'un seul coup... d'ailleurs, est-ce vraiment d'un seul coup ? je ne les avais pas déjà, quelque part, là, en moi ? demanda-t-elle en se frappant la poitrine. Hein, dis-moi... s'il te plaît.

Ann s'assit sur une chaise, et parut se plonger dans l'examen du carrelage pendant un long moment. Vigie attendait. Elle savait que sa mère allait finir par lui parler. Elle allait enfin savoir.

— Vigie, *my sweet heart...*, commença Ann. Je vais te parler en français, pour te faire plaisir.

Elle s'interrompit, semblant chercher la meilleure façon d'annoncer ce qu'elle avait à dire, ou rassemblant ses souvenirs.

— Il est écrit, dans les anciens textes de notre caste, que certains d'entre nous sont particuliers.

— Particuliers en quoi ? dans quel sens ?

— Parce qu'ils seraient plus rapides, plus forts, plus... sauvages que les autres. Un peu comme...

— Comme les dragons ?

— Un peu comme les dragons. Des humains dragons. J'ai relu ces textes, je...

— Tu les as ici ? s'exclama Vigie.

— Tous les vigilants les ont près d'eux. Toujours. Nous les lisons, les relisons. Nous les consultons pour chaque phase importante de notre vie, pour chaque événement fondamental. Quand j'ai été enceinte de toi, je les ai consultés. Quand tu es née, aussi. Toujours. Tu comprends, il faut que nous sachions si nos actions, nos vies sont en accord avec notre devoir...

— Qui est de tuer les dragons.

— Oui. Nous devons le faire, car ils sont le mal, ils sont la fin de l’humanité.

— Tous ?

— Tous. Les textes sont formels.

— Et si les textes se trompent, comment le sait-on ? jamais ils n’ont raconté quelque chose de faux ? par qui ont-ils été écrits ? quand ?

— Les textes ne se trompent pas. Tout ce qui y est écrit s’est vérifié. Tout ce qu’ils disent est vrai. Ils ont été écrits, *thousands years ago*, il y a des milliers d’années, par les premiers vigilants. On ne sait pas qui ils étaient, ni comment ils se sont écartés de la voie humaine « normale », mais ils ont existé. Dans ces textes, il est dit que certains d’entre nous pourront aller vers les dragons. Pactiser avec eux. Qu’ils pourraient...

Elle s’interrompit, comme si elle butait sur un mot.

— Oui ? demanda Vigie. Comme s’ils pourraient... ?

— Trahir, lâcha Ann dans un murmure.

— Trahir ? Trahir qui ? les humains ? les vigilants ? ai-je signé un pacte avec quelqu’un sans le savoir ? quelqu’un a-t-il décidé de ma vie et de mon destin sans que j’en sois informée ? ne suis-je pas libre de ma vie ?

Vigie devenait progressivement hors d’elle.

— Trahir qui, maman ? répéta-t-elle en s’agenouillant devant sa mère. Je ne veux trahir personne. Je ne veux pas faire le malheur des gens. Je suis totalement étrangère à ce qu’il m’arrive ?

— C’est ma faute, la culpa Ann.

— Quoi donc ? qu’est-ce qui est de ta faute ? ce qui se passe maintenant ?

— Oui. Comme tu es, c’est ma faute. Je n’ai pas voulu te dire, pas voulu t’informer sur ce que serait ta vie, parce que je voulais croire que toi, tu ne serais pas touchée, qu’il y avait une erreur, que tu n’aurais pas besoin de te battre contre les dragons. Ah, Vigie, ma Vigie, *I didn’t want the dragonishes...* je ne voulais pas que les dragons reviennent. Ma mère me l’avait pourtant dit, qu’ils allaient revenir. Ma belle-mère aussi : j’avais tort. Elles savaient, elles, que la période violente approchait. On ne savait pas quand elle se manifesterait, quand tout ça recommencerait, mais tous les signes l’annonçaient. J’ai voulu rester aveugle, pour te protéger, pour ne pas te mêler à cette vie, à ces malheurs, à ces dangers. J’aurais dû...

— Quoi ? tu aurais dû quoi ? m’enseigner ?

— T’informer. Te raconter, te faire lire les textes, t’apprendre toutes ces choses.

Elle baissa la tête.

— Alors dis-moi maintenant, demanda Vigie en lui plaçant les mains entre les siennes.

## – Chapitre quatre –

Vigie était restée chez sa mère. Il lui semblait complètement impossible de sortir, de se montrer. L'hôpital avait tenté de la contacter le jour même de son arrivée chez Ann, mais celle-ci avait prétendu ignorer l'endroit où elle se trouvait. Sa fille avait besoin d'accepter ce qui lui arrivait. Elle devait s'accepter.

Trengganu les avait laissées seules.

— Tu sais où je suis, avait-il simplement dit en quittant la maison.

Ce fut le lendemain de la sortie de Vigie que des faits stupéfiants se produisirent, pratiquement tous en même temps. Comme tous les autres vigilants, la mère de Vigie apprit ce qu'il se passait par une voie secrète. Elle en avertit immédiatement sa fille.

Dans chacun des trois cas, les témoignages étaient invariablement les mêmes : animaux ailés gigantesques qui attaquaient le bétail et parfois les personnes, apparaissant comme par magie et disparaissant sans laisser aucune trace. Cela ne concernait pour l'instant que les campagnes et les forêts.

Curieusement, il n'y avait encore eu aucune confirmation officielle de ces événements extraordinaires.

Les victimes des attaques ne furent d'abord pas prises au sérieux. On les taxa d'affabulatrices quand elles décrivirent des monstres sortis tout droit du bestiaire fabuleux du Moyen Âge. Toutefois, certains scientifiques se déplacèrent pour questionner les témoins et les survivants. Ils collectèrent les données, exigèrent des précisions, prirent des mesures... Tout cela dans la frénésie jubilatoire des cryptozoologues trouvant enfin des arguments accréditant leurs thèses. La joie de ces chercheurs ne parvenait toutefois pas à masquer la terreur qui s'installait dans les petits villages et dans les bourgades de campagne, pas plus qu'elle ne voilait la passion de certaines personnes qui, sans doute prévenues par les médias, gravitaient de plus en plus autour des sites attaqués, erraient, questionnaient.

— D'autres dragons que lui ? demanda la jeune femme.

— Oui. Et tu as compris, ce n'est que le commencement, prédit Ann. Il en viendra d'autres ; beaucoup d'autres.

— Et lui... Où est-il ?

— *How could I know ? Nevertheless, if...* si tu l'as si bien senti, il reviendra vers toi, tu peux en être certaine. Lui, saura où tu es. Toujours.

Vigie alla près de la fenêtre du salon et regarda le ciel. Il faisait gris. Un petit vent humide annonciateur de pluie se levait doucement. Elle soupira et songea à sa vie d'avant. Celle où

elle partait à la fac, au labo, s'occupait des cultures de cellules, faisait cours à des étudiants... Elle se tourna vers sa mère :

- Les temps vont changer, maman.
- *They're already changing, my heart.*
- Oui... ils changent déjà, reprit-elle à voix basse.

Le lendemain des premières attaques perpétrées par les dragons, un nouveau fait survint ; et, celui-ci fut impossible à ignorer ou à passer sous silence. Un court reportage relatait le phénomène. Vigie et Ann étaient assises devant le journal de treize heures. Elles regardaient systématiquement les informations, écoutaient les radios, lisaient les journaux. Elles savaient.

L'autoroute A7, un jour comme un autre : son lot de poids lourds, de voitures qui se pressent aux péages. D'après les informations qui relatèrent les faits, des automobilistes avaient vu un objet volant se précipiter sur des voitures depuis une altitude inimaginable.

Elles virent un homme, l'air hagard, répondre aux questions d'un journaliste :

— Une chose, un... un truc énorme qui est descendu comme une pierre et a grillé trois voitures ! juste devant nous !

— Grillé, c'est-à-dire que...

— Ben, grillé, quoi, flambé ! qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Avez-vous pu voir de quoi il s'agissait ? demanda le reporter.

— Le truc ? j'ai pas eu le temps ! s'exclama l'homme. C'est tombé sur la route, ça a grillé les voitures avec un lance-flammes, ou quelque chose comme ça, et c'est reparti aussi vite !

— Auriez-vous une idée de...

— De ce que c'était ? non. Ou alors, un OVNI ! un truc de l'armée !

— Une machine, donc.

— Oui. Ça, j'en suis sûr.

Ann éteignit le poste.

— Une machine..., lâcha-t-elle.

— Qu'est-ce que je dois faire, maman ? je ne peux pas laisser les humains se faire tuer. Il faut que je fasse quelque chose.

— Les humains, nota sa mère. Tu n'en fais déjà plus partie, ma fille ?

— Je ne sais pas. Je me sens transformée ; non seulement physiquement, mais surtout psychologiquement. Tout ce que je croyais disparaît, tout ce que je redoutais inconsciemment se produit, et je ne sais même pas si j'en suis malheureuse. Je ne suis plus vraiment humaine, je le sens.

Elle se leva de son siège, l'air abattu.

— Maman, maman ! pourquoi tu ne m'as rien dit ? et tes vigilants, là, ils ne font rien ? ils restent à regarder tout ça se mettre en place sans bouger ?

— Je ne t'ai rien dit parce que tu ne voulais pas entendre, et je voulais te protéger, Vigie. *I've already said it...* Et pour les vigilants, ils ne restent pas sans rien faire. Ils s'organisent, ils préparent...

— Ils préparent quoi ? pourquoi on ne les entend pas, on ne les voit pas ?

— Parce que la coalition est aussi prête à se battre. Tout ça doit rester secret. Si les gens savent, ça pourrait être la panique.

— La panique ? rit sombrement Vigie. Mais, maman, on y est presque ! tu as écouté les infos comme moi ! tu as vu ces gens qui se sont fait dévorer, et les autres qui ont assisté à tout ça. Tu crois qu'ils ne vont pas être paniqués quand ce sera encore plus important ?

— Vigie, soupira Ann. Je ne suis pour rien dans tout ça, je suis...

— Je sais, maman, je sais ! excuse-moi. Je vais les aider. Ils doivent savoir.

— Tu vas leur apprendre la vérité sur les dragons ? sur nous ?

— La vérité sur les dragons, qu'ils la sachent ou pas, ça ne changera pas grand-chose au fait qu'ils vont devenir des proies. Les coalisés doivent déjà se frotter les mains et bâtir des plans pour prendre le pouvoir. Je crois d'ailleurs que c'est notre seule chance de faire quelque chose. Ils vont s'entre-déchirer pour asseoir leur suprématie. Au bout de combien de temps après l'Écllosion ont lieu le vol et les défis ?

— Je ne sais pas. *It depends on...* ça dépend des dragons, de leur entente, je crois.

— Il faut qu'on agisse avant.

Elle frappa dans ses mains et s'exclama :

— Merde ! ça ne sert à rien de se lamenter ! il faut bouger maintenant. Allez maman, on y va.

— On va où ? s'enquit Ann, étonnée.

— Chercher Yvon. Un journaliste dans ce genre d'affaires, ça peut servir.

Dans la voiture de sa mère, Vigie fut surprise d'éprouver l'impression très nette d'être une étrangère dans cette ville. Lyon lui paraissait bizarre, décalée, et surtout, terriblement fragile et éphémère. Il lui semblait que les gens vivaient sans savoir, sans avoir conscience que leur monde basculait. Cet homme qui râlait derrière son volant, parce que celui qui le précédait ne démarrait pas suffisamment vite à son goût, cet autre qui bâillait à s'en décrocher la mâchoire, tous ces humains vivaient sans doute leur dernière semaine, leur dernier mois, et ils l'ignoraient.

Elle ferma les yeux, et l'image d'un immense dragon perché sur la tour de la Part-Dieu et contemplant silencieusement la ville s'imposa à elle. Cela lui sembla tellement vrai, tellement vivant, qu'elle frémit.

— Ils vont mourir, lâcha-t-elle, maussade, en ouvrant les yeux. Ils sont là, comme des cons, à s'engueuler pour des conneries, alors qu'ils vont tous mourir dans peu de temps, bouffés par des bestioles comme ils n'en ont jamais vues... C'est risible.

— *No, it isn't*, répondit Ann, catégorique. Tu parles méchamment et tu jures comme une charretière, ma fille. Qu'est-ce que tu as ?

— Un charretier, pas une charretière. Je ne sais pas ce que j'ai. Je suis de mauvais poil. Ça arrive à tout le monde, non ?

— Tu es souvent de mauvais poil en ce moment, Vigie.

— Il y a de quoi, non ? gronda la jeune femme en se tournant vivement vers sa mère. Me fais pas ch... maman ! maman, excuse-moi, je pète les plombs ! mais qu'est-ce que j'ai, bon Dieu ?

Sa mère ne répondit rien, ce qui faillit à nouveau irriter la jeune femme, mais elle se contenta en inspirant profondément.

- Alors, où il est le journaliste ? demanda Ann pour rompre le mutisme de sa fille.
- Tu prends les quais, on se gare cours Vitton, grommela celle-ci.
- Cours Vitton. *All right, let's go...*

\*\*\*

Le dragon volait.

Il avait laissé le Jura loin derrière lui, et se dirigeait vers le nord. Toujours vers le nord. Il avait envie de sentir le vent le long de ses ailes, besoin de brasser de l'air de plus en plus épais au fur et à mesure qu'il accélérât. Il jouissait de sa maîtrise accrue du vol et de la facilité avec laquelle il lui était possible d'attraper des proies de toutes sortes, elles allaient si lentement. Il était heureux. Heureux, mais perturbé. Bien qu'il se refuse à l'admettre, le dragon était soucieux. S'il volait, s'il allait si vite, sans se donner le plaisir de goûter aux joies de la chasse, en ne tuant que pour se nourrir, c'était qu'il fuyait. Il la fuyait.

Cette vigilante, cette humaine, cette... femme avait failli le tuer. Elle bougeait si vite ! quand il pensait à elle, il ne pouvait s'empêcher de gronder sourdement et de sentir l'envie de feu monter en lui. Il devrait la tuer.

Il voulait profiter de son état, de sa puissance, de son formidable désir de vivre, et cette vigilante le lui interdisait ! Il ne parvenait pas à la faire disparaître de ses pensées. Elle l'obsédait, son image le narguait, et la terrible volonté qu'il avait pu lire dans ses yeux l'effrayait. Il avait peur de cette femme. Il la pensait plus forte que lui, et toute sa sauvagerie, toute sa violence ne parviendraient pas à égaler celle de l'humaine. L'expérience de Guivre et la connaissance millénaire de la bête en étaient persuadées.

Il se laissa planer un instant au-dessus du ruban argenté que formait le Rhin. Le fleuve miroitait sous ses ailes, éclairé par un pâle soleil voilé. Il volait alors à basse altitude et des cygnes affolés par son ombre s'envolèrent précipitamment, poussant des cris d'alarme, et leurs pattes claquant frénétiquement sur l'eau. Il ne les vit pas, ne les entendit pas. Son esprit était totalement accaparé par l'image de Vigie.

Un grondement monta dans sa poitrine et se transforma en un cri sauvage qui acheva d'effrayer les oiseaux et fit se lever les têtes des pêcheurs assis sur les berges. Il ignora les clameurs de surprise des humains et vira sur l'aile, en direction du sud.

\*\*\*

— Je vous attendais. Entrez.

Trengganu s'effaça pour laisser le passage aux deux femmes et ferma la porte.

— Tu nous attendais, commenta Vigie. Sagesse lyonnaise ? tu savais qu'on allait venir, ou tu ne dis ça que pour frimer parce que tu veux me...

— Vigie ! s'exclama Ann.

— Quoi, Vigie ? rugit la jeune femme. Tu ne vois donc pas qu'il ne pense qu'à me sauter ?

Yvon était complètement abasourdi. Il ne comprenait pas ce qu'il se passait.

Ann ne réfléchit pas et gifla sa fille à la volée. Celle-ci ne s'attendait absolument pas à cela de la part de sa mère et n'esquiva pas la main qui claqua contre sa joue.

— Qu'est-ce que tu as osé faire ? gronda-t-elle.

— *I slapped you !* je t'ai giflée, ma fille. Je t'ai giflée parce que je ne supporte plus ta violence ! cria Ann. *If you want us to help you to save humans, don't see us as enemies. Clear ?*

Vigie ne dit rien pendant un instant, se massant pensivement la joue en tournant en rond comme un fauve. Trengganu ne parlait pas non plus, mais jeta un coup d'œil à Ann qui lui fit signe de ne pas bouger.

— *Clear*, finit par lâcher la jeune femme. Mais sachez tous deux que je sens une terrible envie de violence monter dans ma poitrine et me prendre à la gorge. Je n'arrive qu'à peine à la dominer et j'ai peur de vous sauter dessus et de vous tuer. J'ai envie de sang, de chair et de meurtre !...

Elle tourna très vivement sur elle-même, faisant voler sa veste en un mouvement rageur, puis s'arrêta soudain, pointant un doigt accusateur sur sa mère, elle lui dit :

— Tu aurais dû m'informer de tout ça, Ann. Comment je dois faire pour ne pas me transformer en monstre ? tu le sais ? vous ne comprenez pas que je suis morte de trouille, que je panique à l'idée de devenir un dragon, ou un hybride de dragon-humain ? j'ai vu des films de ce style, mais là, je suis en plein dedans et c'est moi qui risque d'y passer. Alors, s'il vous plaît, méfiez-vous de moi, je...

— *Never I'll...* Jamais je ne me méfierai de toi, la coupa sa mère. Tu découvres les dragons et le monde des vigilants. Moi, je suis baignée dedans depuis que je suis née. Je saurai ce qu'il faut faire et je suis certaine que le livre peut...

— Le livre ! éclata Vigie. Ton foutu bouquin ne me dira pas comment faire pour arrêter des dragons, comment faire pour ne pas devenir comme eux. Il le peut, ça ? hein ? il le peut ?

— *Yes, it can.*

— Vigie, intervint Trengganu.

Elle se tourna vivement vers lui et le journaliste ne put s'empêcher d'avoir un léger mouvement de recul.

— Tu vois, je te fais peur, constata-t-elle, amère.

— Évidemment que tu me fais peur, je commence à voir de quoi tu es capable. Seulement ce que tu n'as pas compris, c'est que tu as tout ça en toi depuis des années. Ce n'est pas une maladie, et tu ne viens pas d'être... contaminée.

— Allons bon, dit-elle, ironique. voilà qu'il se met à connaître des choses sur les dragons, lui.

— Non, je n'y connais rien. Seulement, je réfléchis et si tu étais ne serait-ce qu'un rien lucide, tu verrais que j'ai raison. Tes capacités ne sont pas apparues aujourd'hui, ou hier, ou l'autre jour. Elles sont là depuis toujours. Soit tu t'en sers pour avancer et faire ce que tu veux, soit tu te laisses bouffer et les dragons auront gagné. Tu arrêtes de te plaindre et tu te bouges. C'est vrai que c'est effrayant et qu'on se demande ce que tu vas devenir ; mais si tu te laisses avoir, tu vas finir par abandonner ou devenir folle. Alors choisis.

— Le sermon scout, maintenant, ricana la jeune femme.

— Tu me fatigues Vigie ! s'emporta Trengganu. Je vous attends dehors. Ma voiture est garée au coin. Si jamais vous parvenez à lui faire comprendre qu'elle n'est pas toute seule..., ajouta-t-il à l'intention d'Ann.

Il se dirigea à grands pas vers la porte, puis se ravisa, revint dans la salle et se planta devant la jeune femme :

— Quant à toi, arrête de te croire la malheureuse victime de tout ça. Tu es vivante, ce n'est pas comme ceux que les dragons ont boulotés, ce n'est pas non plus comme ceux qui vont mourir, à cause de ces bestioles. Entends-moi bien Watcher, je ne te juge pas, tu n'es pour rien dans toute cette histoire, mais tu commences à me fatiguer avec tes airs de super-woman capable de prodiges physiques, et capable de nous tuer comme de rien. Ce que je vois, moi, c'est une gonzesse qui ne fait rien d'autre que se lamenter et reporter la faute sur les autres. Tu vois ce que je veux dire ? Alors maintenant, tu peux bien m'écharper, me bouffer, m'éclater, ou je ne sais quoi, mais tu sais ce que je pense. Je vous attends dehors, et je dis bien : je vous attends, parce que je sais que vous allez venir.

— Il..., commença Ann.

— Tais-toi. N'essaie pas de le défendre. Je sais qu'il a raison cet humain, la culpa sa fille. Je le sais, je le sens qu'il a raison. Ça m'énerve et me donne envie de le frapper, mais il a raison.

— *So, let's go.*

— Où ?

— *A castle. A castle in the greatest forest we can find.*

— Une forêt ? pourquoi une forêt ?

— *They need...*

— En français, maman, s'il te plaît.

Ann soupira, excédée :

— *Why...* Pourquoi en français ?

— L'anglais m'écorche l'âme, maman. Je ne peux pas t'expliquer pourquoi, mais il me fait mal. Alors dis-moi : pourquoi une forêt ?

— Parce que les dragons et les dragonniers doivent trouver une reine ou un roi. Et tout ça ne peut se faire qu'à l'abri des regards humains, dans une zone tranquille. Il doit exister un ancien château, caché des routes passantes, où ils pourront se retrouver.

— Il est obligatoire que ce soit près de Lyon ?

— Non.

— En France ?

— Pas plus.

— Eh bien, on est parti pour chercher longtemps ! s'exclama Vigie.

— Non.

— Non ?

— Non, parce que tu nous indiqueras ; tu sauras où ils vont.

— Je le saurai ?

- Oui.
- Alors, on peut attendre tranquillement dans ce cas.
- Vigie...
- Oui, je sais : on ne peut pas attendre. Je plaisante. Je peux encore plaisanter.

Elle se dirigea vers la porte :

— Allons à la mairie, à la préfecture, à la cellule de plan ORSEC... chez ceux qui sont capables de décider des mesures urgentes à prendre. Il doit bien y avoir quelqu'un dans cette ville qui saura ce qu'il faut faire pour... je ne sais pas pour quoi, mais ils sauront sans doute... Ah ! merde. On y va.

\*\*\*

Le dragon avait pris de l'altitude. Il souhaitait passer le plus possible inaperçu. Il volait là où les nuages ne sont plus que des filaments diaphanes de cristaux de glace, là où les étoiles se devinent, même en plein jour. Une couche de givre recouvrait les fines écailles de ses ailes, mais cela ne le gênait pas. Il s'ébrouait régulièrement, brisant ainsi la pellicule gelée qui disparaissait derrière lui et brillait dans le soleil, en le nimbant d'une fugace fulgurance.

Il savait où il allait. La vigilante avait laissé en lui une empreinte indélébile et la trace de ses déplacements brillait en lui comme un phare balisant l'espace et le temps qui les séparaient. Il allait la rejoindre. Il allait la tuer.

La Bête frissonna à cette perspective. Elle avait besoin de violence ; il lui fallait tuer, éviscérer, se repaître de chairs encore chaudes...

Soudain, un bruit, une odeur. Le dragon baissa la tête, mais ne vit rien. Rien qu'un simple point brillant loin, très loin au-dessous de lui. Quelque chose volait rapidement.

Sans réfléchir un seul instant, il effectua un piqué vertigineux et, se laissant tomber comme une pierre, grisé par le hurlement de l'air que déchiraient ses ailes à demi repliées qui battaient au rythme paradoxalement lent du vol de chasse, il se précipita sur sa proie.

L'avion de chasse effectuait son vol de routine sans que rien de particulier ne soit signalé. Les réglages étaient corrects, le kérosène des réservoirs secondaires était parfaitement distribué. Le lieutenant Maréchal allait pouvoir rentrer tranquillement à la base de Longvic. Soudain, son radar lui signala un écho étrange.

- Qu'est-ce que c'est que ce truc ? grommela le pilote.

L'appareil, l'objet qui, d'après le radar, naviguait apparemment très loin au-dessus de lui, changea brusquement de direction et s'approcha. Vite. Très vite. En fait, ce truc piquait droit sur son avion. Maréchal, interloqué, ne manœuvra pas immédiatement, et se contenta de quitter des yeux son écran pour lever la tête et découvrir une masse sombre qui tombait dans sa direction depuis une altitude inimaginable. Il fronça les sourcils.

- Qu'est-ce que... ?

La... chose se rapprochait. Quand il lui fut possible de l'analyser, une bouffée d'adrénaline lui bloqua presque la respiration. Il ne reconnaissait rien, la forme de ce truc lui était totalement étrangère. Cette absence totale de détails familiers le terrorisa. Tout ce qu'il put voir était qu'il s'agissait d'une masse de couleur très foncée, à peu près de la taille d'un avion

de tourisme, et que cela ne faisait pas que tomber, mais se dirigeait visiblement, calquant sa chute ou, plus exactement, adaptant son piqué sur le déplacement du mirage. Maréchal ne connaissait aucune machine pouvant ressembler à cette chose.

En moins de deux ou trois secondes, l'engin grossit et le militaire prit conscience que celui qui pilotait cet « appareil » cherchait clairement l'affrontement. Il ne pouvait s'agir d'une simple manœuvre de reconnaissance. C'était bien une attaque, une agression délibérée. À cet instant précis, l'alarme de son radar se déclencha, et résonna en lui comme un signal qui le fit réagir en urgence. Le choc était imminent. Sans réfléchir, sa formation de pilote de chasse reprenant le dessus, il balança son avion sur la gauche, évitant de justesse l'objet volant qui passa à droite en hurlant.

Il ne put croire ce qu'il avait vu et senti. Tout c'était passé tellement vite qu'il avait seulement aperçu une sorte de masse sombre, deux ailes et une... tête qui s'était tournée vers lui pour le fixer dans les yeux. Dans le même temps, une sorte de résonance à très basse fréquence avait envahi son cockpit, faisant vibrer son siège et tout l'intérieur de son abdomen. Sans savoir pour quelle raison, il pensa avoir affaire à une arme.

— Tu déconnes, mon vieux, se dit-il en manœuvrant pour faire face à la chose, qui remontait vers lui. C'est pas possible, tu déconnes.

Machinalement, il jeta un coup d'œil à la pression, la température, l'oxygène. Tout était normal et rien ne justifiait qu'il perde la tête.

Il réduisit sa vitesse et attendit que l'ennemi ait achevé sa chandelle. À nouveau, l'alarme radar résonna dans l'habitacle.

— Merde ! cria-t-il. Il me verrouille, ou quoi ?

Il effectua une plongée verticale pour éviter encore une fois la collision qui lui semblait inévitable. L'« être » se rétablit à une vitesse impossible et le prit en chasse. Maréchal accéléra au maximum et ne réussit à prendre de la distance qu'à plus de mach 1.

— Au moins, marmonna-t-il, pour être capable d'aller aussi vite, c'est pas une bête.

Il ralentit et fit demi-tour, résolu à en avoir le cœur net. Combattant dans l'âme, il ne voulait pas rompre l'engagement sans en savoir davantage sur ce qui le chassait.

L'engin venait à sa rencontre. Cette fois-ci, il ne put refuser ce qu'il voyait : ça battait des ailes ! et ce qui lui parut être un animal, lui passa au-dessus à une vitesse inimaginable.

— Mais... mais, c'est quoi ?

Il n'eut pas le temps de proposer une réponse. La « bête » avait viré très sec et revenait à la charge, gagnant peu à peu sur l'appareil.

— C'est pas vrai, je rêve ! il me chasse, ce truc !

Il accéléra, de façon à prendre du champ, mais cette fois-ci, l'animal ne se laissait pas décrocher et dut même toucher la queue de l'avion, car celui-ci effectua une embardée spectaculaire, obligeant Maréchal à rétablir son assiette de toute urgence.

Alors qu'il tentait à nouveau d'accélérer pour le distancer, il entendit et ressentit à nouveau jusque dans son abdomen, la sourde vibration qui apparaissait comme une sorte de chant très bas. Tout son avion semblait soumis à cette « voix » et frémissait à l'unisson. Le son qu'il percevait ne pouvait qu'être émis par son ennemi. Cela lui rappela les grondements très bas qu'il avait entendus dans un zoo, devant l'enclos des éléphants. Une vibration mêlée à une voix très basse qui se ressentait dans le ventre et la poitrine. Là, tout son appareil jouait le rôle de caisse de résonance et amplifiait le son, à tel point que cela devenait presque douloureux.

— Mais nom de Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?

Brusquement, le pilote était totalement terrorisé. Il avait perdu tous ses repères, et ce qui lui arrivait dépassait tout ce à quoi il avait pu être préparé lors de sa formation. Quelles que soient les manœuvres d'évitement qu'il tentait, il ne parvenait pas à se débarrasser du gigantesque monstre qui le collait, paraissant anticiper toutes ses tentatives et se jouant avec une effrayante facilité des virages, des chandelles et des accélérations de l'appareil qu'il avait pris en chasse.

— Aigle appelle base ! aigle appelle base ! hurla-t-il.

La réponse lui vint aussitôt, claire et nette.

— De base à aigle, qu'est-ce qu'il vous arrive, lieutenant ? vous jouez à saute nuage, ou quoi ? votre écho se balade comme un...

— J'en sais rien, il y a une bestiole qui me colle au train depuis un moment et...

— Une bestiole ? on a en effet un écho qui vous colle. Qu'est-ce que c'est, lieutenant ? vous l'avez en visuel ?

— Je sais pas ce que c'est, mais ça va vite, je n'arrive pas à le décrocher et... Merde ! c'est pas possible ! c'est pas possible, il crache des flammes ! un dragon ! c'est un dragon qui veut me cramer !

La voix montait dans l'aigu.

— Des flammes ? un dragon ?

Le commandant était complètement estomaqué. Il se tourna vers un autre soldat, interrogateur :

— Il coule un biellon, ou quoi ?

— Maréchal ? c'est possible, répondit celui-ci à l'officier.

Dans le haut-parleur, la voix devenait de plus en plus angoissée :

— C'est un dragon ! c'est un dragon ! il vient de me passer devant ! je suis à plus de mach 1, il me passe devant ! deux ailes, une queue ! il s'éloigne, ah ! ah ! il s'éloigne !

Le pilote riait de façon hystérique, puis le ton changea brusquement. Il affirma, mauvais :

— Je vais me le farcir, ce salaud !

— Lieutenant ! s'exclama l'officier. Calmez-vous, mon vieux ! un dragon, vous vous rendez compte ? c'est...

— Oui je me rends compte, mon commandant ! si je vous le dis, c'est que c'est ça ou quelque chose qui y ressemble bigrement ! il revient ! si je ne le shoote pas, c'est lui qui va le faire !

— Vous n'avez pas ordre de faire feu ! débrouillez-vous pour décrocher, mais n'ouvrez pas le feu, c'est un ordre !

— Tu parles, que je vais le shooter, répliqua Maréchal, comme s'il n'avait pas entendu l'ordre. Il a essayé de me cramer, je vais lui montrer ce que je peux faire. Je le verrouille et je... Ah !... il vient de passer au-dessous. Je le...

— Lieutenant, c'est un ordre ! cria son supérieur.

— Mais, commandant, il... il fait demi-tour ! il fait demi-tour ! il remonte vers moi ! c'est pas possible, pas si vite... ! il ne peut pas aller si vite ! il... Aah !

Un grand silence suivit ce cri désespéré.

— Maréchal ? Maréchal, répondez... Base à aigle... répondez, aigle. Maréchal ?

Sur l'écran du radar, il n'y avait plus qu'un seul signal qui semblait piquer vers le sol à une vitesse inimaginable...

Le dragon accompagna la chute des fragments enflammés de l'appareil qui tombaient en tournoyant. Il s'enivrait de sa victoire, de l'odeur de métal surchauffé, et de la chaleur des résines qui grésillaient. Il suivit les débris presque jusqu'au sol où ils s'écrasèrent, certains rebondissant plusieurs fois sur le sol, creusant des cratères avant de s'immobiliser définitivement.

Le dragon était déjà loin.

\*\*\*

— Tu es sûr qu'on va pouvoir le voir ? demanda Vigie pour la seconde fois.

— Non, mais on a une chance qu'il nous reçoive. Je lui ai rendu un service, il y a quelque temps et il m'a promis de me renvoyer l'ascenseur, expliqua à nouveau Trengganu. Un papier sur lui. Il n'aimait pas la façon dont on avait déformé certains de ses propos. Enfin... déformé, disons qu'il avait un peu changé d'opinion entre la rencontre et le tirage. J'ai bien voulu reprendre le tout dans la nuit pour que ça soit conforme à ce qu'il voulait... dis, tu m'écoutes ?

— Non. Je pense au dragon de la centrale. Il va encore tuer, et on reste là à attendre que ton type veuille bien montrer le bout de son...

— Monsieur Trengganu ? la coupa un homme rondouillard en complet.

Yvon se leva et saisit la main tendue :

— Monsieur l'adjoint.

Ils le suivirent dans son bureau lambrissé et luxueusement meublé.

— Que puis-je pour vous ? vous m'avez dit que c'était très urgent et suffisamment incroyable pour ne pas être explicable par téléphone. J'avoue que je suis intrigué et, si je ne vous connaissais pas, je ne vous aurais pas reçu. Dites-moi tout.

Trengganu remua un peu sur son siège, soudainement mal à l'aise. Il croyait tout ce qu'il avait vu et ce que lui avaient appris Ann et sa fille ; mais devoir l'expliquer à un adjoint au maire de Lyon donnait un éclairage nouveau à cette histoire incroyable.

— C'est très dur à dire, parce que je connais déjà votre première réaction, commença-t-il. Tout ce que j'espère, c'est que la seconde sera dans le bon sens.

— Allons, Trengganu, qu'est-ce que c'est que ces mystères ? lancez-vous, mon vieux, je trierai ce qui me convient et jeterai le reste.

Le journaliste hésitait encore. Il ne savait pas par où commencer, craignant que l'adjoint ne le prenne pas au sérieux. D'ailleurs, il ne pouvait pas le prendre au sérieux.

Vigie se leva brusquement de sa chaise, comme mue par une impulsion irrésistible, et posa les deux mains sur le bureau de l'adjoint qui la fixa, interloqué.

— Regardez-moi bien, monsieur. Je ne suis pas folle et je sais ce que je fais...

— Mais, je n'en ai jamais douté, mad..., commença l'homme.

— Vous n'en doutez pas encore, mais ça ne va pas durer, l'interrompit-elle. C'est pour ça que je veux que vous regardiez de tous vos yeux et avec toute votre raison. D'accord ? Avant d'entendre ce que va vous dire Yvon, regardez.

Elle se dirigea vers le plus gros fauteuil de la pièce et le souleva d'une seule main, sans aucun effort apparent, sans quitter l'adjoint des yeux. Celui-ci, stupéfait, ouvrit la bouche et la referma plusieurs fois en déglutissant.

Reprenant ses esprits, il se tourna vers le journaliste :

— Vous êtes venu me présenter cette dame pour une attraction ? une sorte de numéro fantastique ?

— Pas du tout, répondit Trengganu se décidant enfin à intervenir. Vigie est une vigilante.

Il leva la main pour que l'adjoint, qui allait parler, le laisse poursuivre :

— Une vigilante, c'est une personne qui a pour fonction de surveiller des animaux très dangereux, des monstres qui peuvent modifier toutes les conditions de vie sur la Terre et qui apparaissent de façon cyclique.

Il avait débité tout cela d'une traite, sans respirer, sans laisser le temps à l'adjoint de lui couper la parole.

Celui-ci resta un instant sans rien dire. Tout cela lui paraissait totalement démentiel, complètement dépourvu de sens, mais il sentit quelque chose... une sorte de sentiment qui lui venait de très loin, comme une véracité déraisonnable qui le retint de les mettre dehors, tous les trois.

— Vous me racontez n'importe quoi, dit-il d'une voix douce. Vous me racontez que des monstres reviennent nous hanter et, comment avez-vous dit, déjà ? ah oui ! « modifier toutes les conditions de vie sur Terre » ; c'est bien ça ? n'importe quelle personne sensée vous mettrait dehors immédiatement.

Il s'arrêta et les regarda, puis s'assit lourdement derrière son bureau.

— Mais voilà. Je ne vais pas vous mettre dehors, parce qu'il y a je ne sais quoi de vrai dans votre délire. Je ne fais pas allusion au numéro de cirque de cette jeune femme. Je ne fais pas allusion à ce que vous m'avez dit, Trengganu. Je fais simplement allusion aux différents événements qui sont survenus depuis quelques jours, et à mon flair. Ça paraît ridicule, sans doute, mais jusqu'à présent, je m'y suis toujours fié.

Il observa une nouvelle pause, puis :

— Je vous crois. Racontez-moi.

— Yvon, dit simplement Vigie.

Trengganu se racla un peu la gorge et commença :

— Vous avez entendu parler des événements récents qui se sont produits à la centrale du Bugey, puis dans différents endroits de la région ?

— En effet.

— Tout cela est lié. Laissez-moi vous raconter une histoire...

L'adjoint ne disait rien. Depuis plusieurs minutes, depuis que le journaliste avait terminé de lui expliquer, de lui raconter, il n'avait pas prononcé une parole. Il s'était contenté d'écouter, sourcils froncés et bouche ouverte, sans intervenir une seule fois.

Ann, Vigie et Yvon respectaient son mutisme. Ils savaient qu'il allait réagir. Personne ne pouvait rester sans réaction face à ce que Trengganu venait de dire.

— Vous avouerez que c'est difficile à admettre, votre histoire, dit-il enfin.

— Oui, lâcha Vigie.

— Et qu'est-ce que ça signifie ? qu'est-ce que vous voulez me faire comprendre ? Ça veut dire que notre société est en danger ? qu'elle risque d'être modifiée, perturbée par les... c'est fou ! par les dragons ? demanda l'adjoint en se levant de son fauteuil et commençant à marcher de long en large dans la pièce.

— Non, elle ne risque pas d'être modifiée, rectifia la jeune femme. Elle va être anéantie. Elle va disparaître, remplacée par un monde dont feront partie les dragons, à moins que l'on puisse les détruire.

— Les détruire... Mais, si je comprends bien, ils vont être, ils sont des milliers, des millions. C'est bien ça ?

— Oui.

— Donc, vous nous proposez de déclarer la guerre totale à ces monstres.

— Oui.

— Quelles sont les armes que l'on peut utiliser contre eux ? demanda-t-il en s'immobilisant. Ils volent, non ? les dragons volent, dans les histoires anciennes et les légendes.

— Oui, ils volent, acquiesça à nouveau Vigie. Mais on ne sait rien de leurs capacités. On sait seulement qu'ils sont très résistants, très puissants, qu'ils ont un rapport très étroit avec le feu et vraisemblablement l'énergie sous toutes ses formes. Celui que j'ai approché de très près, et qu'a pu voir Trengganu, est apparu dans la piscine de la centrale du Bugey. Là où on stocke le combustible irradié.

— Dans le secteur irradié, répéta l'adjoint en hochant la tête.

— Vous savez, monsieur... Hallebois, c'est ça ? s'interrompit Vigie.

— C'est ça. Hallebois. Georges Hallebois.

Ann tiqua et le regarda fixement en murmurant pour elle seule :

— Georges...

— Vous savez, monsieur Hallebois, continua sa fille sans paraître remarquer le trouble de sa mère. On ne sait rien de leur réaction dans le monde du vingt et unième siècle. Ils n'ont jamais eu à affronter des armes lourdes. Les humains qu'ils ont rencontrés étaient tout au plus dotés de pétroires qui ne devaient pas leur faire grand mal.

Elle observa une courte pause, puis reprit :

— Nous sommes venus vous voir parce que Trengganu nous a assuré de votre soutien. Il est vital que nous réagissions vite. Vous devez convaincre le maire pour qu'il avertisse le préfet et que celui-ci en parle au ministre de la défense. Vous avez employé le terme de guerre tout à l'heure, je crois que c'est la bonne formule. La guerre a commencé dès l'affaire de la centrale. Yvon vous a dit que j'avais une relation particulière avec les dragons. Je suis comme tous les vigilants, j'ai été créée pour les détruire. Mais, en plus, je suis un autre type de vigilante : je les sens, je suis aussi rapide qu'eux et je fais partie de ceux qui pourront le mieux les combattre. C'est comme ça. Je ne veux pas me mettre en avant, je veux simplement que l'on connaisse mes possibilités pour mieux les utiliser. Seulement, vous vous doutez bien

que personne ne voudra vous croire, et qu'au contraire, on vous imaginera fou ou complètement saoul le jour où vous en parlerez.

— J'ai bien compris tout ça, mademoiselle Watcher, lui assura l'adjoint. Ne négligez pas le fait que, contrairement à vous, j'ai l'aura de l'élus, j'ai également, hélas, les faits qui vont jouer en ma faveur. Les dragons vont se faire remarquer, j'imagine. Ils doivent manger ces animaux, non ?

— Oui, mais ils peuvent être extrêmement discrets. Je pense qu'ils ne vont pas se manifester avant d'avoir choisi leur roi ou leur reine. En fait, j'ai peur qu'ils ne fassent rien et se camouflent en attendant d'être suffisamment forts pour nous attaquer en masse.

— Rassembler leurs troupes, en somme.

— Oui.

— Et madame, qu'en pensez-vous ? demanda Hallebois en se tournant vers Ann.

Elle eut un petit sourire en répondant :

— Chez les vigilants, il existe un être extraordinaire qui sait les dragons, qui est les dragons. D'après nos légendes, cet être supérieur apparaît de façon irrégulière dans notre histoire, mais certains ont cru remarquer qu'ils se manifestent une fois tous les deux ou trois cycles. Vigie est cet être-là. Personne ne pourra connaître mieux les dragons qu'elle durant tout ce cycle. Nous avons de la chance, infiniment de chance que ma fille soit apparue maintenant. Voilà ce que j'en pense. *What you have to...* 'Scuse me. Ce que vous devez aussi savoir, c'est que les vigilants ont disparu, ou presque. Nous avons été négligents. Nous n'avons pas veillé à ce que les réunions se poursuivent, à ce que nos enfants soient correctement éduqués. Ainsi, Vigie, ne savait pas qu'elle était une vigilante. Il a fallu qu'elle rencontre un coalisé pour...

— Un coalisé ? s'enquit l'adjoint.

— Ceux qui aident les dragons. Il a fallu qu'elle en rencontre un et qu'il tente de la tuer pour qu'elle se révèle et que je prenne conscience du manque ; de mon manque...

Elle se tut, comme si elle était incapable d'aller plus loin et de préciser sa pensée.

L'adjoint se passa plusieurs fois l'index sur les lèvres, avant de remarquer :

— Votre... caste ? on peut dire cela, votre caste ?

— Oui, on le peut, répondit Ann.

— Votre caste, donc, est basée sur tout ce que notre histoire comprend de légendes, de contes fantastiques et terrifiants. Les dragons existent, ils vont faire partie de notre monde. Vous êtes habituées à cette idée, mesdames, mais Trengganu et moi avons à admettre l'inadmissible. Je ne sais pas si je me rends réellement compte de tout ce que cela signifie.

Il frappa dans ses mains :

— Bien ! agissons. Je vais de ce pas prendre rendez-vous avec le maire de façon à convoquer la cellule de crise devant laquelle vous présenterez les faits. Ensuite...

— Excusez-moi, mais nous allons perdre du temps, le coupa Vigie.

— Oui ?

— Je crois qu'il faudrait que le maire s'arrange pour que l'annonce remonte au plus haut de l'état. Ça ne concerne pas que Lyon, mais le pays, je vous l'ai dit, et même le monde. C'est quelque chose de planétaire et, si on ne s'en rend pas compte maintenant, nous sommes

perdus. Les humains sont perdus. Donc, il faut aller à Paris, voir le président. Pas moins. Les dragons se préparent. Je ressens la présence de milliers d'entre eux non loin d'ici.

— Non loin d'ici, c'est-à-dire ? demanda l'adjoint, soudain alarmé.

— Je ne sais pas. Je ne connais pas encore mes possibilités. Je sens leur présence, c'est tout ce que je peux vous dire.

\*\*\*

Ils étaient trois à se promener sur le plateau. Cela faisait quatre jours qu'ils étaient partis de Corrençon-en-Vercors, au nord du massif, sacs au dos, et ils terminaient leur périple en redescendant vers le col de Menée où les attendait leur voiture. Le temps avait été bon et toute la randonnée s'était déroulée sans autre problème que les ampoules classiques ou les courbatures.

Ils avaient atteint le refuge où ils comptaient manger et se reposer. Ils avaient posé leurs raquettes à neige contre le mur, et à l'instant où ils s'étaient assis devant la petite construction une ombre gigantesque était passée entre eux. Bob, le plus expérimenté des trois, leva la tête, intrigué :

— Qu'est-ce que... ?

— Quoi ? avait demandé Annie, sa compagne.

— T'as pas vu ? Ça allait trop vite pour un nuage, d'ailleurs, y en n'a pas, et c'était vachement gros pour un piaf, même un vautour fauve.

— Tu as dû rêver, fit remarquer Christian, un collègue d'Annie qui les accompagnait.

— Sans doute...

Ils avaient continué de sortir de quoi manger quand, à nouveau, une ombre trop grande pour être réelle, un souffle, un son...

— Merde ! mais c'est quoi ? jura Bob, inquiet. J'ai rien vu ! vous avez vu quelque chose, vous ?

— Non, avaient répondu Christian et Annie d'une seule voix, ce qui les avait fait sourire.

— C'est pas un ULM, on aurait entendu le moteur. Il n'y a pas de départ de deltaplane par là, pas de parapente non plus. Un planeur qui fait du rase-mottes ? ça doit être ça... Ça doit être un planeur.

Le sourire de Bob avait disparu. Il parlait seul, à mi-voix, et n'avait cessé de scruter le ciel, tenant son sandwich à la main sans y toucher. Il s'était perché sur une petite éminence pour regarder dans toutes les directions. Une sorte d'instinct qu'il ne se connaissait pas lui disait que quelque chose de terrible se préparait. Il avait tenté de ne pas céder à la panique qui s'installait dans son esprit, mais cela avait été peine perdue. Il avait peur. Très peur.

Il était revenu vers ses amis :

— Dans le refuge.

Le ton était catégorique, ne laissant aucune place à la négociation.

— Mais, Bob, il fait grand beau, s'était étonné Christian.

L'autre n'avait rien voulu savoir. Il avait saisi Annie par le coude, la forçant à se relever :

— Dans le refuge, avait-il répété.

Interloquée, elle l'avait suivie, disant à Christian :

- Il s'y connaît. Viens, s'il le dit, c'est que c'est mieux dans le refuge.
- Vite ! avait alors intimé Bob.

Levant les deux mains d'un signe résigné, leur ami les avait suivis.

- Ferme la porte.

Docile, Christian s'était exécuté. Ils s'étaient tous les trois assis sur les bancs de bois et avaient poursuivi leur repas, sans un mot.

Juché sur son animal, le dragonnier regardait le sol qui défilait sous les ailes. Il volait depuis quatre jours sans s'être arrêté. Le rapport qu'il devait faire ne supportait aucun délai. Cependant, il ne pouvait utiliser la voie directe, car la surveillance aérienne s'était intensifiée et il ne pouvait se permettre de risquer une escarmouche.

En ce qui le concernait, ne pas descendre n'était pas un problème. Il avait découvert le vol à dos de dragon et savait que rien ne pourrait jamais remplacer l'impression de puissance que cela lui procurait. Il prisait par-dessus tout ces vols ininterrompus, dormir bercé par le mouvement régulier des ailes de son compagnon, s'éveiller en ayant le ciel pour lui tout seul... Mais le dragon avait faim et soif. Il avait fallu perdre de l'altitude et descendre plus près du sol à la recherche de proies.

C'était quand ils survolaient une vaste étendue tour à tour boisée puis découverte, que l'animal avait repéré trois humains regroupés près d'une petite habitation. Deux passages successifs à petite vitesse et basse altitude avaient conforté le dragonnier dans l'idée qu'ils étaient seuls et sans moyen de communication. Son compagnon vibrait d'impatience.

Ils allaient attaquer.

— Putain ! il arrive, je le vois ! je le vois !... Mais c'est énorme ce truc ! Putain c'est énorme !...

Bob était hystérique et suivait des yeux les arabesques qu'accomplissait le dragon, guidé par son compagnon.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc, putain ? c'est énorme, c'est un truc énorme qui vole ! c'est pas possible que ça vole avec cette masse ! qu'est-ce que c'est ?

— Un dragon, laissa tomber Christian.

— Un dra... un dragon ? mais qu'est-ce que tu racontes ?

— T'écoute pas les infos ? demanda son ami. Ça fait au moins une semaine qu'on en parle. On a entendu ça avant de te rejoindre. Je n'y croyais pas, je n'ai pas écouté les détails. Mais là, ça paraît plus crédible !

— On a encadré des groupes pendant quinze jours sans arrêt, expliqua Annie. De refuge en refuge, il n'y a pas beaucoup de télé ou de radio. Des dragons, tu dis ?

— Si j'ai bien compris, ils seraient arrivés voilà un peu plus d'une quinzaine, et les gouvernements ne s'entendent pas pour les combattre. C'est le bordel, quoi.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? répéta Bob.

— Rien d'autre que ce que je te dis. Je ne sais pas d'où viennent ces bestiaux, mais ils sont là et ils tuent. Sans doute des manipulations génétiques...

— Des manipulations ? qu'est-ce tu racontes ? et pourquoi tu ne nous as rien dit ? demanda Bob.

— Je n'y croyais pas, je t'ai dit. On nous raconte de plus en plus de conneries.

— Ouais, ben là, on dirait que c'est vrai.

— Bob, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Annie, inquiète.

— On reste là et on ne dit plus rien. On se tait.

— Tu crois qu'il ne nous sentira pas ? demanda Christian.

— J'en sais rien.

Il se posta à la petite fenêtre et vérifia si elle était bien fermée. Dehors, rien ne bougeait. Le paysage était celui qu'il connaissait, calme et couvert de neige. Soudain :

— Le voilà ! le voilà il est immense ! s'extasia Bob resté à la fenêtre. C'est incroyable. Je n'aurais jamais cru que je verrais un animal comme celui-là. Incroyable, répéta-t-il.

Il se tourna vers ses deux amis.

— Venez voir, dit-il.

— Merci, répondit Annie. J'ai déjà peur des serpents, alors là...

— Raconte-nous, dit Christian en restant assis près du mur opposé à la fenêtre.

— Attendez, il est parti.

Bob paraissait presque déçu, et ce fut avec excitation qu'il s'écria :

— Le revoilà ! Il se pose ! il est à deux cents mètres. Il replie ses ailes. Il a un long cou, une collerette avec des sortes de grosses épines, des écailles le long de la colonne et... Putain ! un type ! il y a un type sur le dragon !

— Un type ? s'étonna Annie.

— Oui. On dirait qu'il est habillé bizarrement. Il a un vêtement en cuir, apparemment, des bottes noires jusqu'aux genoux...

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'étonna Christian en s'approchant. Laisse-moi voir...

Il regarda par la petite fenêtre et s'exclama :

— Qu'est-ce qu'il fout là celui-là ? il se croit dans un film ?

Il s'approcha de la porte et posa la main sur la poignée.

— Chris ! s'exclama Bob. Qu'est-ce que tu fous ?

— Je vais voir. S'il y a ce type, c'est qu'on peut sortir, non ?

— Non. N'y va pas. Je ne le sens pas, ce truc. N'y va pas, répondit Bob.

— Tu vois bien que le... le dragon ne bouffe pas ce type, rétorqua son ami.

— C'est son maître, sans doute, j'en sais rien. Tu irais dans la cage d'un lion parce qu'il y a un dompteur, toi ?

— Il y en a qui le font, justement.

— Oui, eh ben là, c'est pas un lion dans une cage. Reste là.

— Allez, flippe pas, dit Christian en ouvrant la porte et en sortant.

— Christian ! cria Bob en se précipitant.

Trop tard, son ami était dehors.

Il se dirigea vers l'incroyable bête et son compagnon qui avançaient en direction du refuge.

Quand ils furent à une dizaine de mètres, ils s'arrêtèrent. Christian ne pouvait détacher son regard de l'animal qui lui faisait face. Il avait peur, mais restait fasciné. Le dragon était grand, long, large. Plus grand qu'un cheval. Quand il dressait la tête, elle se trouvait au moins à trois mètres du sol. Sa queue bougeait lentement dans la neige.

— Tu n'as pas peur ? s'étonna le dragonnier en s'adressant à Christian.

— Si.

— Tu as peur, mais tu viens quand même ?

— Oui. Je voulais voir. C'est incroyable ! un dragon, je suis près d'un dragon ! je peux ? demanda-t-il. Il ne va pas bouger ?

— Pas tant que je ne lui dis rien, répondit le maître de l'animal en considérant l'humain, étonné.

Christian s'approcha doucement du monstre qu'il n'avait pas quitté des yeux et, ignorant le sourd grondement de la bête, il posa précautionneusement sa main sur l'épaule du dragon qui broncha et grogna plus nettement.

— Laisse, ordonna son maître.

Le jeune homme promena sa main sur les écailles de l'animal, s'étonna de leur mobilité, de leur douceur et de leur chaleur.

— Il est chaud, murmura-t-il.

— Il y a longtemps qu'il vole, expliqua le coalisé.

— Il est magnifique, s'extasia l'humain à mi-voix.

Le dragonnier s'étonnait de discuter tranquillement avec un humain, de lui parler de son compagnon en toute sérénité.

— Tous les dragons sont magnifiques, acquiesça-t-il.

L'animal s'impatientait. Il sentait cette viande près de lui, une autre source de fragrances appétissantes dans le refuge, et ne comprenait pas pourquoi son maître ne l'autorisait pas à se repaître.

Il bougea un peu.

— Oui, mon beau. Tu as faim. Je te libère, dit le dragonnier en se laissant glisser à terre. Va.

Le dragon n'attendait que cela. Il tourna brièvement la tête vers Christian qui ne parvenait à admettre ce qui allait se passer. La bête s'écarta un peu de l'humain.

— Mais... qu'est-ce qu'il fait ? demanda-t-il au dragonnier. Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il a faim, répondit tranquillement celui-ci.

— Mais... je ne... non ! Bob ! hurla Christian en courant maladroitement dans la neige.

Il ne fit pas vingt mètres. Une douleur inouïe le saisit tout entier, tandis qu'une force incroyable le frappait dans le dos et le projetait dans la neige. Il mourut sans comprendre qu'il était en feu.

Le dragon s'avança vers le corps fumant et l'engloutit en un instant, sous les yeux de son compagnon.

— Christian ! hurla Bob. Ah merde ! s'exclama Bob, qui avait assisté à toute la scène. Je veux pas crever comme ça, moi ! je veux pas crever ! je veux pas me faire bouffer par une putain de manipulation ! je suis pas de la viande !

Il abandonna la fenêtre, battant en retraite. Annie s'agrippa à son bras. Il la regarda pendant une pleine seconde comme s'il ne la connaissait pas, puis la serra contre lui en étouffant un sanglot. Ils se tassèrent contre le mur du refuge, sous l'escalier qui donnait accès à l'étage où ils avaient posé leurs sacs de couchage.

— Qu'est-ce qu'on fait, Bob ? qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Annie, terrorisée.

— J'en sais rien ! si on sort, il nous voit, il est à moins de cent mètres, maintenant.

— Par la fenêtre du côté ? balbutia son amie.

— Trop petite, on ne passe pas. Mais là, il est occupé avec... avec Christian, sans doute qu'on peut essayer ? viens, on tente le coup.

— Non ! hurla Annie. On reste là ! il y a des murs, il y a...

— Une porte en bois qui ferme mal, la coupa Bob. Ce refuge est un piège. Il entre comme il veut. Viens, on perd du temps, dit-il en tendant la main.

— Non ! je ne peux pas ! cria à nouveau la jeune femme, proche de l'hystérie.

— Je ne te laisserai pas.

Ils se plaquèrent encore un peu plus contre le mur et elle ferma les yeux, essayant de ne plus entendre, et de ne plus penser à ce qu'il pouvait se passer dehors.

Ils restèrent ainsi quelques minutes qui leur parurent interminables, tentant de savoir ce qui se passait dehors, et n'osant plus regarder par la fenêtre.

— T'entends ? demanda soudain Annie, angoissée.

— Non, j'entends rien, répondit Bob. J'entends rien !

Son amie se redressa et prêta l'oreille.

— Mais si, insista-t-elle. Il y a quelque chose devant le refuge, j'en suis sûre...

Un bruit. Un pas lourd. Un souffle puissant.

— Ne dis plus rien, chuchota Bob.

On reniflait de l'autre côté de la porte, on marchait un peu, puis il n'y eut plus un bruit.

— Il est parti ? demanda Annie.

Sans répondre, Bob alla doucement à la fenêtre et regarda dehors. Il ne voyait plus rien.

— Je ne sais pas... On dirait, je ne vois rien.

— On y va, Bob, on y va !

Tout en parlant, elle se précipita vers la porte et manœuvra l'antique clenche, puis fit pivoter le panneau de bois qui grinça.

— Annie ! non ! hurla Bob, depuis la fenêtre, sans parvenir à bouger pour la retenir

Annie ne l'entendit pas. Toute sa raison la fuyait, engloutie par le gouffre de sa terreur. Elle courut dans la neige, empruntant le chemin qui descendait vers la vallée, vers le salut. Elle parcourut une centaine de mètres en glissant, trébuchant. Elle ne se retournait pas. Il fallait qu'elle avance, encore, encore !

Sa jambe s'enfonça dans une zone de neige profonde. Elle tomba. Pendant qu'elle se démenait pour se relever, un souffle lui passa juste au-dessus de la tête.

— Oh non ! murmura-t-elle.

Elle leva lentement les yeux, refusant ce qu'elle allait découvrir. Devant elle se tenait un animal qui ne *pouvait* pas exister. Un muflon énorme, impossible, un corps gigantesque qu'elle ne fit que deviner, hypnotisée par les yeux rouge sombre du dragon qui la fixaient. Elle ouvrit la bouche pour laisser enfin sortir le hurlement qu'elle retenait depuis tous ces instants, mais n'en eut pas le temps. Après avoir inspiré profondément, la bête souffla droit sur la jeune femme qui ne se vit pas mourir, frappée de plein fouet par la fournaise pourpre qui l'enveloppa. Son corps s'embrasa instantanément, pitoyable torche humaine qui ne gesticula que quelques courtes secondes avant de s'effondrer dans la neige fondue.

Dans le refuge, Bob avait fermé les yeux et s'était recroquevillé, tête baissée et corps plaqué contre le mur en pierres. Seules ses lèvres bougeaient. Il se fredonnait une chanson d'enfance, sans en avoir conscience. Terrassé par la peur, il ne pouvait plus réfléchir.

Dehors, le dragon termina tranquillement son repas.

— Annie... Annie..., répétait Bob.

— Mange, mon bon, mange, murmurait le dragonnier.

— Arrêtez ! cria le jeune homme dans le refuge. C'est pas possible ! il ne peut pas...

Pris d'une violente et soudaine nausée, il s'interrompit et vomit.

Bob avait compris que le monstre s'était éloigné. Il s'approcha doucement de la fenêtre, risqua un coup d'œil à l'extérieur, mais ne vit rien. Il fallait sortir.

Bob hocha la tête et, ses lèvres bougeant sans qu'il en eût conscience, il ouvrit tout doucement la porte, se figeant à chaque petit grincement. Quand le passage fut suffisant, il sortit prudemment, ignorant les pierres et le sol noircis, à l'endroit où Annie avait péri. Il regarda vers l'aval et aperçut le dragon, occupé à son horrible repas, tandis que son compagnon, qui l'avait suivi sur une courte distance, tournait le dos à la petite habitation. Marchant le plus silencieusement possible, s'obligeant à ne pas regarder dans la direction du monstre, il contourna le refuge et s'éloigna de plus en plus vite, pour finir par courir à toutes jambes, roulant et glissant dans les descentes, escaladant les bosses sans ralentir. Plus il avançait, plus il espérait. Sans qu'il le veuille, un rire de soulagement monta dans sa poitrine et l'emplit progressivement jusqu'à éclater dans l'air froid.

— Nom de Dieu, je l'ai eue, cette bestiole du diable ! je l'ai eue ! exulta-t-il.

Il courut ainsi jusqu'à tomber d'épuisement. Ses pieds étaient trempés, son pantalon également, mais il n'avait pas froid, ni faim, ni soif. Assis dans la neige, il regardait les nuages qui montaient à l'assaut du plateau depuis le Triève. Par habitude, il suivit des yeux la trace d'un animal qui avait dû passer par là dans la nuit.

— Un renard, murmura-t-il.

Il prit conscience que le petit animal avait contourné le pin, là-bas, puis sans doute flairé la branche morte qui dépassait de la neige, pour finir par longer la crête vers la droite. Cette constatation le ramena violemment à sa situation actuelle et des larmes jaillirent instantanément de ses yeux. Il se plaqua les mains sur le visage et sanglota, répétant plusieurs fois de suite :

— Saloperie, putain, saloperie de bête !

Il se tut brusquement et scruta le ciel avec angoisse. Le brouillard montait de plus en plus, masquant parfois le soleil. Il ne vit pas le dragon. S'allongeant dans la neige, il regarda d'où il venait. Le refuge n'était pas visible, caché par les irrégularités du terrain. Rien ne bougeait, sauf un vol de chocards qui tournoya un instant près de la crête et disparut. Le comportement des oiseaux rassura Bob. Ils n'avaient pas semblé effrayés :

— Il est parti, tu crois ? dit-il à mi-voix.

À qui parlait-il, il ne le savait pas et n'avait même pas conscience de s'adresser à quelqu'un.

Il s'avança encore un peu, tremblant de tous ses membres, mais ne vit rien qui aurait pu annoncer la présence ou l'approche du monstre. Seules ses propres traces révélaient un passage...

— Il va les voir ! souffla-t-il.

Il fit un mouvement pour les effacer, mais prit conscience de l'absurdité de cette idée et descendit dans une dénivellation de terrain. Il ne pouvait se cacher sous un pin. Ils étaient trop petits et trop insuffisamment touffus. Il se reposa encore quelques minutes, puis prenant une profonde inspiration, il décida :

— Aller, on redescend. D'accord ?

Précautionneusement, pas après pas, regardant dans toutes les directions, il se dirigea vers la crête, ayant l'intention de la longer en direction du sud pour retrouver la route.

Le brouillard devenait de plus en plus épais, et Bob devait faire attention à ne pas trop dévier sur sa gauche, car la falaise était très proche.

— Deux cents mètres de gaz, ça fait pas longtemps pour apprendre à voler, murmura-t-il.

Il n'y avait aucun vent, pas un bruit. Une sorte de silence irréel s'était abattu sur le plateau qui paraissait s'engourdir dans la ouate immatérielle du brouillard.

Il n'entendit pas le dragon.

L'animal, guidé par la chaleur du corps de sa proie, n'avait pas eu besoin de voir ses traces pour le retrouver. Penché sur la grande crête cervicale, le dragonnier murmura :

— Le voilà. Tu vas pouvoir terminer ton repas, mon tout beau.

Bob se retourna juste à l'instant où l'immense animal surgissait du brouillard et tendait une patte dans sa direction. Il cria au moment où les griffes le frappaient de plein fouet, lacérant ses vêtements. Le choc le fit rouler dans la neige, jusqu'au bord de la falaise où il bascula.

— Non ! hurla-t-il.

Il avait réussi à stopper sa chute. Il se trouvait sur un surplomb de neige gelée, soufflée par le vent. Seules ses jambes pendaient dans le vide et l'entraînaient vers l'abîme. La terreur de tomber oblitérait toute autre sensation. Il s'étonna même de constater qu'il n'avait plus peur du monstre qui revenait à la charge, cherchant à le saisir à chaque passage.

Ses mains cherchaient frénétiquement une prise pour le retenir, il se sentait glisser lentement vers le vide. La panique le gagnait. Le souffle court, les doigts recourbés, il se cassa les ongles à tenter vainement de les enfoncer dans la neige glacée pour ralentir sa glissade, mais la corniche de neige s'effondra brusquement sous son poids et il tomba.

Dans une manœuvre audacieuse, le dragon fonça vers la muraille de roches, vira sur l'aile en la frôlant, et saisit sa proie au vol, refermant ses mâchoires sur la tête de l'humain qui cessa aussitôt de crier, puis le monstre s'éloigna vers le nord, sa grande silhouette disparaissant dans le brouillard.

\*\*\*

Plus loin, à l'ouest du Vercors, le dragon Guivre était en extase. Il volait très haut, toujours pour ne pas se faire remarquer. Le ciel s'était dégagé, et le soleil commençait à disparaître de l'autre côté de l'horizon et se teintait d'une couleur orange chaude et scintillante, ourlant les nuages d'altitude d'une frange d'ors changeants.

L'humain en lui connaissait le chemin à suivre et le guidait infailliblement. La Bête savait ce qu'elle devait faire et se réjouissait d'avoir à combattre la vigilante. Le dragon, synthèse des deux consciences, craignait l'affrontement. Il ne pouvait nier que l'humaine possédait une puissance comparable à la sienne et qu'elle ne ressemblait pas à ceux de son espèce qu'il avait côtoyés ou tués. Elle était autre. Elle était dangereuse.

Il allait devoir ruser ; passer inaperçu des humains et se méfier de leurs possibilités de communication. Il ne connaissait pas leurs capacités au combat, mais ce qui restait en lui de Guivre savait que leur pouvoir de destruction était immense. Le dragon avait peur. La Bête s'enivrait de cette sensation qui lui donnait envie de tuer, broyer, déchiqeter et brûler. Surtout brûler. Elle avait une telle soif de feu que le gaz montait parfois dans les conduits ignés du dragon et le faisait presque suffoquer. Il savait qu'il devait refréner ce besoin. Il lui fallait absolument passer le plus longtemps possible inaperçu. Il se contenait, et sa colère montait...

Brusquement, il sentit une autre présence. Tout à sa fureur, il n'avait pas prêté attention à ce qui pouvait se passer autour de lui. Il inspecta rapidement les alentours. Un autre dragon. Il volait à plusieurs centaines de mètres au-dessous de lui et l'avait également repéré. Il se déplaçait lentement, observant des phases de vol plané séparées par quelques coups d'ailes pour ne pas trop se laisser distancer, comme pour indiquer ses intentions pacifiques.

Guivre ne savait quelle attitude adopter, mais son âme animale comprit ce que cela signifiait ; l'odeur, la silhouette et le son du vol étaient clairs : il s'agissait d'une femelle. Elle rencontrait pour la première fois un être de son espèce et voulait l'approcher pour le voir, le humer, le connaître.

Il ralentit et descendit un peu vers elle, à une altitude où la pression de l'atmosphère offrait une portance plus importante. Elle monta en lâchant de courts jets de flammes auxquels il répondit en grondant doucement.

À l'instant où ils se croisèrent, leurs ailes se frôlèrent et les sons qu'elles produisaient en vol s'unirent pour donner une sorte de chant modulé qui ne dura qu'une fraction de seconde, mais qui entraîna une brusque augmentation de la vitesse des deux animaux. Ils poussèrent tous les deux un cri strident et s'éloignèrent l'un de l'autre à une vitesse folle, comme s'ils étaient portés, poussés par le son de leur rencontre. Leurs ailes brassaient l'air avec une étrange tonalité qui paraissait broyer la lumière et distordait l'image des nuages.

Quand ils se furent écartés à un kilomètre ou plus, ils virèrent sur l'aile exactement au même moment et firent demi-tour sans ralentir pour se précipiter à la rencontre l'un de l'autre en accélérant progressivement. Vu du sol, le spectacle devait être autant visuel que sonore, car le bruit que faisait l'atmosphère, résonnait comme un chant modulé qui variait en même temps que les vibrations brouillaient le ciel autour des deux animaux qui volaient maintenant à une vitesse inconcevable. Au moment où ils allaient se rencontrer, ils effectuèrent une chandelle qui les emmena à une altitude inouïe, laissant derrière eux une trace sonore et chaude qui apparaissait comme une double traînée d'une couleur pourpre. De là-haut, ils

replièrent leurs ailes et se laissèrent tomber sans faire aucun geste. Le vent hurlait dans leurs écailles, et plusieurs promeneurs ou agriculteurs levèrent la tête, surpris par ce son inconnu qui fit naître un sentiment de terreur dans leur esprit.

Les dragons stoppèrent leur chute à quelques dizaines de mètres du sol, juste au-dessus d'une habitation agricole. Ils étendirent brusquement leurs ailes et crachèrent un violent jet de feu vers le sol. La détonation de l'air soudainement surchauffé et compressé fit éclater les vitres de la maison et s'envoler quelques tuiles du toit qui se brisèrent avant de retomber dans le jardin. La propriétaire se précipita à l'extérieur, affolée, et leva la tête pour comprendre ce qui se passait. Quand elle vit les deux animaux gigantesques qui stationnaient juste au-dessus de chez elle, brassant l'air et se faisant face en poussant un sourd grondement continu, elle se prit la tête à deux mains et crut devenir folle. Des flammes commençaient à s'élever de la maison. Hébétée, la femme regarda tour à tour l'habitation qui commençait à se transformer en brasier et les monstres qui la survolaient sans cesse de gronder tout en crachant une sorte de feu liquide qui embrasait le ciel et répandait une odeur de gaz surchauffé dans l'atmosphère.

— Des dragons !..., murmurait-elle. Des dragons !...

Elle se tordait les mains, ne pouvant croire ce qu'elle voyait, sa raison se perdant à essayer d'admettre ce spectacle de folie.

Dans les champs proches, les vaches avaient depuis longtemps fui les alentours de la ferme. Folles de terreur, elles avaient brisé la clôture de la parcelle et s'étaient ruées sur la route, galopant en dérapant sur le bitume. Toutes à leur panique, elles n'entendirent pas le hurlement de douleur que poussa la fermière quand la femelle, l'ayant enfin remarquée, dirigea vers elle son jet de flammes et descendit en tournant autour de son corps qui s'embrasait.

Le dragon ne prit pas part au repas de la dragonne. Il devait descendre encore plus au sud. La vigilante se trouvait là-bas. Il abandonna la femelle qui le regarda partir sans cesse de déchirer la chair carbonisée de la femme.

— *What do you want ?* lui répondit-elle sèchement. Elle a dit ce qu'elle avait à dire. Il n'y a rien à ajouter.

L'homme inspira profondément et dit :

— Hallebois, l'hostilité de ces personnes est désagréable...

— Monsieur le maire..., commença l'adjoint.

— Laissez-moi finir, s'il vous plaît. Ces personnes ont donc un comportement désagréable à mon encontre, mais je dois reconnaître que ce que vient de dire mademoiselle Watcher m'a ému et convaincu.

Il se tut quelques secondes et reprit comme s'il venait de prendre une décision :

— Hallebois, je vous nomme responsable de ce dossier et vous donne toute autorité pour agir en mon nom. De mon côté, je vais de ce pas alerter le préfet qui a autorité militaire et policière pour déclencher un plan d'urgence. Ceci fait, je contacterai les plus hautes instances de l'état. Vous vous doutez bien que je ne pourrai être réellement efficace que dans la mesure où je serai appuyé par une décision ministérielle ou présidentielle. Je vais œuvrer en ce sens. Mesdames, vous me prenez sans doute pour un politicien, et vous avez vraisemblablement raison, mais je suis aussi, comme vous l'avez souligné, mademoiselle, un humain. Je me compte parmi les membres de l'espèce humaine et si elle doit être en danger, je ferai tout ce

qui est en mon pouvoir pour la sauver. Je vous laisse. Vous avez certainement des dispositions à prendre et moi aussi. Nous ne devons perdre aucune minute. Mesdames, messieurs...

Il salua tout le monde et sortit du bureau sans un regard pour Vigie qui ne le quittait pas des yeux depuis le début de son petit discours.

— Alors ? demanda l'adjoint avec un sourire.

— Alors vous aviez raison, répondit Trengganu. Il est efficace. Vigie, que fait-on maintenant ?

— On ne peut rien faire d'autre qu'attendre. Soit ils bougent, soit ils se terrent en attendant de proclamer un roi ou une reine et, dans ce cas, on ne les verra pas. Maintenant qu'ils sont sur Terre, on ne peut savoir où ils se cachent. Ils sont trop mobiles, et peuvent se trouver n'importe où. Tant qu'on n'a pas d'appui militaire, aérien et terrestre, on est impuissants.

\*\*\*

Il hurlait. Depuis qu'il était descendu de son tracteur, il hurlait. Alerté par ses voisins les plus proches, il avait roulé comme un fou vers sa maison. La fumée grise, hostile, s'élevait dans le ciel qui s'obscurcissait, prouvant son malheur de toutes ses volutes hideuses. Il avait jailli de son engin en criant :

— Véronique !

Et c'était là qu'il avait vu ce qu'il restait du corps. D'abord, il n'avait pas voulu comprendre. Il n'avait pas voulu admettre ce que sa raison lui disait. Il avait fallu qu'il voie une chaussure, pour reconnaître que ce corps calciné, détruit, démembré, était tout ce qui restait de sa femme.

Il était tombé à genoux, tournant le dos à l'affreuse dépouille qu'il ne pouvait voir, et avait commencé à hurler.

Son voisin, accouru en même temps, pressait son épaule, les larmes aux yeux, ne parvenant pas à détacher son regard du corps de la femme. Serge Colon s'agrippa à lui et, sans cesser de gémir, sanglota enfin, ses spasmes secouant le volumineux agriculteur qui continuait à tenter de le reconforter.

— Serge... Serge, il n'y a plus rien à faire. T'en fais pas, on aura les salauds, les monstres qui ont fait ça.

Les pompiers arrivèrent peu de temps après, gyrophare trouant l'obscurité et sirène remplaçant les cris du fermier qui avait fini par se taire, épuisé, au-delà de toute douleur sensée.

— Qu'est-ce que vous avez vu ? demanda le gendarme pour la troisième fois.

Le fermier soupira.

— Deux fois que je vous le dis : de la fumée grise qui montait haut. J'ai pris la voiture et je suis venu directement ici. Je suis rentré dans la cour et c'est là que j'ai vu... ah, bon Dieu ! arrêtez de me faire répéter ça. J'ai vu le... la... enfin vous savez bien ! j'ai vu ce qu'il restait de Véronique ! Elle était par terre, toute noire et du sang ! du sang partout autour d'elle ! et cette odeur ! jamais je ne pourrai l'oublier. Vous le comprenez ça ?

— Je le comprends, je le comprends, affirma le gendarme. Mais on doit savoir qui a mis le feu. Vous savez que les pompiers ont détecté un incendie criminel.

— On me l'a dit, oui.

— Donc, vous n'avez vu personne, aucun véhicule, aucune trace ?

— Rien, je vous dis. J'avais pas la tête à chercher des traces ou je ne sais quoi. Bon, je peux partir, là ?

— Allez-y.

\*\*\*

Les Watcher et Trengganu apprirent la nouvelle le lendemain par deux collègues du journaliste qui le savaient à l'affût de ce genre de faits. Vigie tint absolument à se rendre immédiatement sur les lieux.

— Je veux voir.

Quand ils arrivèrent à la ferme, deux journalistes étaient déjà là, prenant des photos. Il n'y avait personne d'autre. Une pancarte annonçait que le secteur était interdit, mais aucun gendarme ou policier ne gardait les ruines.

— C'est un dragon qui a fait ça, dit aussitôt Vigie quand la voiture s'engagea dans la cour de la ferme.

— Tu es s..., commença Trengganu.

— Si elle le dit, c'est que c'est vrai, le coupa Ann.

Hallebois avait tenu à venir avec eux. Il ne savait pas pourquoi, mais quelque chose l'obligeait à prendre une part active dans ce qui se jouait sous ses yeux.

Ils avaient pris sa voiture et avaient effectué les quarante-cinq minutes du trajet en silence. Il n'y avait pas grand-chose à dire : ils allaient voir une ferme qui avait été détruite, et dans laquelle une femme avait été brûlée vive.

Ils descendirent tous les quatre de la Safrane. De l'habitation, il ne restait plus que des murs noircis et des poutres calcinées, tombées en biais, encore accrochées au pignon de la maison. L'intérieur était entièrement brûlé. Tout était noir, agglutiné par une boue visqueuse laissée par les lances à incendie des pompiers.

Vigie entra dans les décombres, marchant lentement et suivie par les trois autres qui restaient en arrière pour ne pas la gêner. Elle marmonnait quelque chose d'inaudible, se parlant à elle-même. Elle s'immobilisa au centre de ce qui avait dû être la cuisine si on en jugeait par ce qui restait de l'évier et des quelques appareils ménagers totalement fondus et disloqués, broyés comme par une explosion, puis retourna dehors.

Dans la cour, elle regarda vers le ciel et dit en pointant le doigt vers le nord :

— Ils sont venus de là.

— *Ils* sont ? releva Hallebois.

— Oui, confirma la jeune femme. Ils étaient deux. Ils sont venus de là et sont descendus tout droit vers la ferme. Ils ont craché le feu en descendant. Elle est sortie, continua-t-elle en se plaçant là où avait été retrouvé le corps de la fermière, et ils l'ont brûlée. Un seul l'a mangée en partie. L'autre est reparti sans attendre. Le mien.

— Le tien, dit simplement Ann. Où est-il maintenant ?

Hallebois ne laissa pas à Vigie le temps de répondre à sa mère :

— Je ne veux pas mettre vos déductions en doute, mademoiselle, commença-t-il, mais j'aimerais avoir bien compris. Vous savez tout cela grâce à votre... lien avec ces monstres ? c'est ça ?

— Oui.

— Vous le sentez, vous le voyez, on vous le dit ? comment ça se passe ?

— Je le sais.

— Vous le savez. Bien. Encore une fois, ne vous offusquez pas de mes questions, mais ce sont celles que poseront les autorités qui pourront prendre les décisions indispensables. Comment le savez-vous ?

— Je ne sais pas. J'ai un lien avec eux, c'est tout. Je... je vois presque la scène. J'entends le feu qui souffle, le bois qui craque, la chair qui se consume... je vois tout ça, Georges.

Trengganu tira doucement l'adjoint par la manche et lui dit tranquillement :

— Moi je n'ai pas de lien avec les dragons, mais je vois ce que je vois..., Georges.

Il tendait l'index vers le sol, à un endroit où une motte de terre sans doute apportée par une roue de tracteur était bien visible. Elle était écrasée et une empreinte incomplète pouvait facilement se lire : quatre doigts. Quatre énormes doigts qui n'avaient actuellement aucun équivalent sur la planète.

Ann toussota et toucha l'épaule de sa fille :

— Et le tien, *where*... où est-il maintenant ? demanda-t-elle à nouveau.

— Lyon, répondit immédiatement Vigie. Il est à Lyon.

## – Chapitre cinq –

Lyon.

Il arriva de nuit. En planant. Il avait pris de l'altitude bien avant, et avait attendu que le soleil soit totalement couché pour amorcer sa descente, les ailes étendues, sans un seul mouvement, il s'était approché du sol en effectuant de larges cercles dont la ville était le centre.

Il se posa dans le parc de la Tête d'Or. L'humain en lui espérait que ce serait l'endroit où il passerait le plus inaperçu. Il avait compté sans les animaux qui s'éveillèrent en sentant sa présence et hurlèrent, rugirent, barrèrent, effrayés par cette odeur, ce souffle et cette puissance qu'ils n'avaient jamais rencontrés. Ils menèrent un tel tapage, criant tous de frayeur, que les voisins immédiats du parc, les habitants des luxueux appartements du boulevard des Belges, s'étonnèrent de ce vacarme et ouvrirent les fenêtres qui donnaient sur le parc.

Le dragon, inquiet de cette attention soudaine, marcha rapidement vers l'abri des grands arbres qui bordaient le lac. Il espérait que les animaux se calmeraient, mais les daims, jusqu'alors apeurés et regroupés près de leur abri, sans doute davantage affolés par les cris des prédateurs qui s'ajoutaient à l'odeur du dragon, s'égaillèrent brusquement dans toutes les directions en aboyant de frayeur, et tentèrent de sauter par-dessus la grille de leur enclos, ou de grimper le talus abrupt qui le ceignait de l'autre côté. Ils faisaient un tel raffut que la Bête sut qu'elle allait être découverte. Cela ne l'effrayait pas ; ces humains étaient bien trop faibles pour lui faire peur ; mais elle voulait que la vigilante ignore tout de sa présence dans sa ville.

Le dragon s'approcha de la rive du lac et se laissa glisser dans l'eau noire. Seule sa tête affleurait à la surface, ses yeux restant à l'affût d'une éventuelle présence. Son odeur avait presque totalement disparu, et sa masse imposante ne se remarquait plus.

Les animaux se calmèrent progressivement ; d'abord les prédateurs, puis les autres se turent et cessèrent leur bruyant charivari. Aux fenêtres des immeubles, les lumières s'éteignirent une à une, et la nuit retrouva son silence.

Dans le lac, l'ambiance était tout autre. Les poissons avaient sauté hors de l'eau ou s'étaient enfuis à l'opposé de l'endroit où se tenait le monstre. Perches et vairons, carpes et brochets se tenaient côte à côte, unis dans la terreur. Les poules d'eau, foulques, canards, rats et ragondins avaient quitté les environs du lac, qui en volant à tire-d'aile, qui en galopant ventre à terre.

Les abords du lac redevenaient progressivement silencieux. Le dragon attendait.

\*\*\*

Il était très tard quand Ann et Vigie furent enfin reçues par le préfet. Il n'avait accepté de les voir que sur l'insistance du maire.

— Mesdames.

Le ton était froid, volontairement distant.

Il s'agissait d'un homme sec. Pas un gramme de graisse, un peu dégarni, des lunettes à monture très fine, presque invisible. Il se tenait debout derrière un vaste bureau soigneusement rangé et ne fit aucun signe pour indiquer que les Watcher pouvaient s'asseoir.

Vigie eut envie de le provoquer, mais se retint en sachant qu'un personnage de ce genre pouvait tout faire pour lui mettre des bâtons dans les roues s'il s'estimait offensé.

— On m'a informé de ce que vous avez..., il sembla chercher ses mots, ...appris à monsieur le maire. Des..., à nouveau, il observa une très courte pause qui irrita Vigie, ...des dragons auraient envahi notre ciel et seraient prêts à détruire l'espèce humaine. C'est bien cela ?

La jeune femme ne répondit pas, mais le fixa droit dans les yeux, ce qui ne parut pas l'émouvoir outre mesure.

— C'est bien cela, monsieur, lâcha Ann.

— Mmm, fit le préfet. C'est une histoire stupéfiante, pour ne pas dire incroyable. Vous souhaiteriez, m'a également appris monsieur le maire, que la région débloque des fonds afin d'organiser une défense civile et militaire pour assurer la protection des personnes, n'est-ce pas ?

— Oui, dit encore Ann.

— Bien. Étant donné que le maire est un ami proche, je veux bien vous expliquer où nous en sommes. Outre le fait que j'ai beaucoup de mal à croire à votre histoire, malgré les faits récemment survenus dans la région, je n'ai absolument pas l'intention de débloquent des fonds gigantesques sur la foi d'une fable. Vous devez comprendre que...

Vigie libéra brusquement toute la tension que le comportement du préfet avait fait naître en elle et passa derrière le bureau si vite, que personne n'eut le temps de la voir bouger, sauf sa mère qui ne fit que distinguer un mouvement, quelque chose de flou.

Le préfet poussa un cri ridicule en constatant la présence soudaine de la jeune femme tout près de lui.

— C'est ainsi que se déplace un dragon quand il le veut, préfet, lui glissa-t-elle à l'oreille. Il va vite ; il peut être silencieux ; il peut passer totalement inaperçu. Il y en a un ou plusieurs dans Lyon actuellement, et tu ne le sais même pas.

— Allons, madame, se reprit rapidement l'homme, vous cherchez à me faire peur, mais ces manœuvres d'intimidation ne...

— Préfet, susurra Vigie toujours tout près de son oreille, tu me sembles être le genre de type qui ne comprend rien à rien. As-tu vu à quelle vitesse je suis venue près de toi ? as-tu entendu parler d'une ferme incendiée et d'une femme brûlée vive aujourd'hui en fin d'après-midi ? où en est l'enquête sur les morts à la centrale du Bugey ? Tous ces faits sont liés aux dragons. Si tu refuses de le comprendre et de faire, vite, ce qu'il faut faire, tu vas mourir. Tu vas mourir comme beaucoup de gens : brûlé, dévoré par les dragons. Sache-le, préfet.

À nouveau, elle se déplaça de toute la vitesse dont elle était capable et quitta le bureau en un souffle sans que quiconque ne la voie se mouvoir.

Ann observa que les deux fois où sa fille avait bougé ainsi, un son étrange avait résonné, et les choses autour d'elle, le bureau, les murs de la pièce, avaient semblé distordus, déformés.

— Où est-elle ? demanda le préfet, abasourdi.

— Dehors, répondit Ann. Vous avez tort de ne pas nous croire et de ne pas engager tout ce que vous pouvez pour combattre les dragons. Vous avez tort.

Elle retrouva sa fille dehors, faisant les cent pas sur le trottoir.

— Non mais t'as vu ce con ?

— *Yes, I did.*

— On va devoir se passer de lui. De toute façon, les dragons vont bouger, je le sens. Cette femelle, celle qui a tué la fermière, ne va certainement pas en rester là. Je pense qu'ils vont être divisés quant à la conduite à tenir, et que tous ne seront pas d'accord pour attendre le grand vol. Certains vont tuer avant même que le roi ou la reine soient désignés...

Brusquement, elle s'interrompit. Sa mère la vit pâlir et se voûter, comme sous l'emprise d'une vive douleur.

— Vigie ? s'inquiéta-t-elle.

— Il est là... Je le sens ; il est là, souffla la jeune femme.

— *Where...*, commença Ann.

— *How could I know ?* cria sa fille, soudainement hors d'elle.

Elle se calma aussi vite qu'elle s'était emportée, et se réfugia dans les bras de sa mère :

— Maman, j'ai peur, j'ai peur !... Je ne sais pas ce que je dois faire, ni si je serai capable de le faire.

— *Don't be afraid...* Je suis là ma Vigie. Je suis là...

— Tu es là, mais tu ne sais pas quoi faire, toi non plus. Tu n'as jamais combattu.

— Aucun vigilant n'a jamais combattu avant d'avoir rencontré les dragons et, pourtant, l'espèce humaine est toujours là. Nous saurons ce qu'il conviendra de faire, assura Ann.

— Je vais aller à sa rencontre, décida Vigie.

— Tu as raison, approuva sa mère. Les humains...

— Je me fous des humains, la coupa sa fille. Je me battrai pour moi. Pour que tout ça finisse. Je veux retrouver l'avant, redevenir normale.

Se laissant guider par sa douleur, par sa certitude, Vigie conduisit sa mère jusqu'aux quais du Rhône, puis elles tournèrent à droite et remontèrent le fleuve. La jeune femme marchait vite, mais rageait de ne pouvoir se ruer sur la Bête ; il lui fallait attendre Ann qui n'était qu'humaine.

— Tu irais plus vite sans moi, lui dit celle-ci.

— Oui, mais j'aurais trop peur, répondit Vigie avec un petit sourire.

Quand elles virent la masse sombre des arbres du parc de la Tête d'Or se découper sur le ciel, elles sentirent toutes les deux que le doute n'était plus permis : le dragon était là-bas, il les attendait. Le vaste espace vert apparut à Vigie comme le repaire du monstre. Tout lui parut hostile : les clôtures métalliques, la porte ouvragée en fer forgé et dorée de motifs pompeux,

les arbres eux-mêmes qui lui semblaient les regarder approcher avec une malveillance tangible. Tous les environs se trouvaient sous l'emprise du dragon...

— Yvon, murmura-t-elle en s'arrêtant près d'un manège installé devant l'entrée principale.

— Quoi ? demanda Ann.

— Yvon. Il faut qu'il vienne pour prendre des photos, filmer ou je ne sais quoi. Il n'y a que de cette façon qu'on nous croira et ce connard de préfet sera bien obligé de faire ce qu'il faut. Tu as ton portable ?

— Oui, répondit Ann en fouillant dans sa poche.

— Son numéro ?

— Je l'avais rentré dans la mémoire.

— Appelle-le, j'y vais.

— *No !* cria sa mère. Si... si tu y vas maintenant, le journaliste n'aura pas le temps d'arriver de faire les photos ! attends-le. Je l'appelle, je l'appelle.

Elle manipula fiévreusement son appareil.

— Tu ne veux pas que j'y aille seule, hein ?

— *Yes. I...* je ne veux pas. Yvon ?... Ann. Viens très vite avec des appareils pour filmer et photographier au parc. Vite !... *What ? Yes, Vigie's here... and the dragonish to.* Combien de temps ?... D'accord, elle attend. *What ?...* L'entrée près du pont Churchill. Vite, *please*.

Elle se tourna vers sa fille et lui expliqua :

— Il vient avec un cameraman. Le temps qu'il le contacte et ils sont là... dans à peu près dix minutes. Il m'a dit qu'à cette heure-là, il pourrait aller vite.

— Dix minutes, mais pas une de plus. Le dragon sait que je suis près de lui. Tu l'entends ?

— Non.

— Il bourdonne. Tous les sons me paraissent distordus.

— Toi aussi tu bourdonnes. Quand tu as bougé si vite, chez le préfet, tu bourdonnais et les objets étaient déformés. Leur image était déformée.

— Il y a un rapport avec le son... Peut-être qu'on pourrait jouer là-dessus, dit Vigie.

Ann ne releva pas. Elle avait compris que sa fille se parlait, réfléchissant à haute voix. Elle se réjouit de la voir ainsi occupée à tenter de comprendre comment « fonctionnaient » les dragons. Pendant ce temps, Trengganu pouvait arriver et... Ann n'ignorait pas que le journaliste ne saurait pas ce qu'il convenait de faire, mais, contre toute raison, elle espérait qu'il pourrait aider sa fille, la protéger. Elle savait pertinemment que personne mieux que Vigie ne pourrait venir à bout d'un dragon, mais elle ne parvenait pas à voir en elle quelqu'un d'autre que sa petite fille qu'elle avait tenté de préserver contre toute cette violence, cette folie meurtrière d'un autre monde. Elle se sentait prête à sacrifier d'autres vies pour que Vigie reste indemne. Yvon, ou qui que ce soit d'autre.

— Qu'est-ce qu'il fait ? s'impatienta Vigie. Tu m'avais dit une dizaine de minutes, ça fait un quart d'heure. Et si le dragon partait ?

— Sans toi ? sans avoir essayé de te tuer ? ce serait trop beau, soupira Ann. Je ne peux même pas l'espérer.

— Maman, arrête de geindre, tu sais bien que...

— Geindre ? éclata Ann. Penses-tu réellement que je geins ? J'ai tellement peur que tu sois tuée par ce monstre !... tellement peur ! peux-tu le comprendre, *miss* Watcher ?

Vigie, surprise par ce désespoir, resta sans rien dire, puis :

— *I can understand, mum. 'Scuse me please.*

— C'est moi, lui assura sa mère. C'est moi, je ne peux pas... Pourtant, tu as les moyens de détruire le dragon.

— Comment, maman ? comment vais-je faire ?

— Le livre dit que tu dois te laisser guider par ton instinct.

— Mon instinct ! tu parles !

— Tu sauras quoi faire. Tous ceux qui étaient comme toi l'ont su. Toujours. Tu le...

Elle fut interrompue par une voiture qui arrivait comme un bolide et s'immobilisa près des deux femmes. Trengganu en jaillit :

— Ah ! j'ai eu peur que vous ayez tenté quelque chose sans qu'on soit arrivés !

— Tu as ce qu'il faut ? demanda abruptement Vigie.

— Oui. Sébastien a sa caméra, c'est un pro, il a couvert des endroits dont tu n'as pas idée.

La jeune femme jaugea le grand type qui lui tendait la main. Elle ne la serra pas et laissa tomber :

— Vous nous plus, vous n'avez pas idée de ce qu'il y a là-dedans. On ne va pas à une fête. On va à la mort.

Elle tourna les talons et, sans vérifier si elle était suivie, se dirigea résolument vers le parc silencieux.

À cette heure de la nuit, les grandes portes métalliques étaient fermées. Vigie s'approcha de la grille, tandis que Sébastien posait sa caméra sur son épaule et la mettait en route. La jeune femme ne se soucia pas de savoir comment feraient les autres et escalada la grille avec une facilité que le cameraman pensa à filmer.

Quand elle fut dans l'enceinte du parc, elle sentit de façon encore plus marquée l'influence du dragon sur les êtres et les choses. Il savait qu'elle venait et se préparait.

Quelque chose la troublait : la formidable présence de la Bête fluctuait. Parfois si proche que la vigilante craignait qu'elle ne soit juste derrière elle, et à d'autres moments si diluée qu'elle se demandait presque si elle n'avait pas rêvé.

Les autres l'avaient rejointe. Sébastien ne cessait de filmer, suivant chaque pas de Vigie, ombre de la vigilante, et la gardant constamment dans son cadre. Professionnel, il avait conscience que quelque chose de terrible se jouait ici. Plus que tout ce que Trengganu avait pu lui dire, l'ambiance qui régnait dans le parc, l'incroyable tension qui se ressentait jusque dans le souffle du léger vent qui faisait bouger les feuilles des arbres, tout cela distillait dans son esprit une peur qu'il n'avait jamais rencontrée, mais qu'il reconnut immédiatement ; une peur primitive. Préhistorique. Elle lui serrait la poitrine, et il l'accueillit pour ce qu'elle était : indispensable.

Là, dans ce parc, le cameraman aurait pu croire être le seul à respirer, à bouger, à penser, tellement tout paraissait figé dans un sursis inimaginable. Le silence de la nuit était surnaturel et lui rappela ce qu'il avait déjà ressenti en Afrique, quand une lionne en chasse approchait sans bruit, se coulant dans les hautes herbes de la savane. Les animaux se taisaient alors et

attendaient. Ici aussi, tout n'était qu'attente. Les arbres, même les arbres semblaient participer à cette vigilance terrorisée. Car la peur était réellement présente, et presque palpable.

Tout en lui criait de jeter sa caméra et de fuir, quitter cette folie qu'il savait si proche, partir loin de cette mort certaine. Mais il resta. Son instinct de reporter lui hurlait qu'il tenait là son sujet le plus fort.

— Le lac ! souffla Vigie.

Seule Ann l'entendit... et comprit.

Elles se dirigèrent toutes les deux vers la grande pièce d'eau, suivies par les deux journalistes.

— Il est là. Il nous guette, je le sens !...

À peine la jeune femme eut-elle prononcé ces paroles, que l'eau noire bouillonna avec une brusque violence. Une volute de vapeur s'éleva de la surface et s'étendit en rampant sur la totalité du lac. Le vacarme que firent soudainement les cygnes et les oies, éjointés et ne pouvant pas voler, fut assourdissant.

Vigie restait figée, de profil par rapport au lac, elle paraissait transformée en statue. Plus personne ne bougeait. Le cameraman filmait tour à tour la jeune femme et l'eau qui continuait de fumer. Trengganu ne quittait pas le hideux brouillard du regard, tandis qu'Ann, tremblante, avait fermé les yeux et tentait de vider son esprit de tout ce qu'elle connaissait de la vie moderne. Elle savait que, dans peu de temps, elle allait basculer dans les plus vieilles terreurs du monde.

Un silence soudain s'abattit sur le parc. Le temps était à nouveau suspendu, mais l'imminence de quelque chose de terrible était évidente. Cela ne dura que quelques interminables secondes, puis...

Un souffle. Impensable, énorme, terrible. Une vague qui vint mourir sur le goudron de l'allée, puis une seconde plus forte encore qui mouilla les chaussures des humains. À nouveau ce souffle, et il fut là. Sombre, immense et menaçant. Il se tenait debout sur la rive, et sa simple présence était violence.

— Te voilà, dit simplement Vigie sans se tourner vers lui.

— Nom de Dieu ! chuchota le cameraman. C'était vrai !

Sous le coup de l'émotion, il avait baissé sa caméra, mais le professionnalisme revint presque immédiatement et, tremblant de tous ses membres, ignorant l'urine qui lui avait coulé le long de la jambe, il filma cette vision de cauchemar sans pouvoir s'empêcher de penser que l'animal était magnifique de puissance.

Le dragon restait devant eux sans bouger. Il avait regardé ces quatre humains, mais seule Vigie l'intéressait. Seule la vigilante captait toute son attention. Les autres, même la mère, n'étaient que quantités négligeables.

Il ne savait que faire, et comme la jeune femme ne bougeait pas non plus, une sorte de fixité surnaturelle semblait s'être emparée de tous.

En revanche, dès que le monstre était apparu sur la rive, la cacophonie avait repris de plus belle dans le parc. Tous les animaux étaient terrorisés et hurlaient, rugissaient, grondaient, barrissaient, glapissaient, tentaient de sortir de leur enclos, se frappant contre les portes métalliques, les grillages, ayant perdu toute raison. Même les lions avaient plongé dans le

fossé qui ceinturait leur espace et essayaient, contre tout raisonnement, de gravir le mur bétonné qui surplombait l'eau de trois mètres.

Dans le boulevard, les fenêtres des appartements s'allumèrent à nouveau, et certaines s'ouvrirent, les occupants voulaient savoir ce qui pouvait bien provoquer ce charivari. On s'interpella de balcon à balcon, on s'étonna, on se scandalisa. Enfin, on décida d'appeler la police pour qu'elle vienne faire une ronde et voir quels étaient ceux qui affolaient les animaux.

Près du lac, la situation paraissait totalement étrangère à toute cette terreur animale et cette sourde inquiétude humaine, et restait figée. Le souffle du dragon était le seul son qu'entendaient les humains, mais Vigie percevait autre chose. Un bourdonnement qui allait en s'intensifiant régulièrement. Elle savait que le dénouement était proche, mais ne pouvait se résoudre à agir la première. D'ailleurs, comment agir ? comment tuer un dragon à mains nues ?

— Ne pas réfléchir, murmura-t-elle. Ne pas penser. Laisser aller l'instinct...

Les choses se précipitèrent brusquement quand le hurlement d'une sirène de police s'amplifia dans les rues proches. Durant une courte fraction de seconde, le dragon tourna la tête en direction de l'origine du bruit. Aussitôt, Vigie se rua sur lui sans raisonner, utilisant toute la vitesse dont elle était capable, tandis qu'un son strident retentit en accompagnant son mouvement. Le cameraman tenta de suivre ce qui se passait, mais n'y parvint pas. Il recula pour prendre du champ et filmer la scène dans son ensemble.

La jeune femme s'était jetée contre le monstre et plaquée juste contre son cou dont elle frappait une zone de couleur claire sans discontinuer. Le dragon fouettait l'air de sa queue et grondait maintenant sans chercher à masquer sa présence. Il voulait se débarrasser de la vigilante et secouait la tête dans tous les sens, essayant d'atteindre son ennemie avec ses pattes antérieures, mais elle était trop vive. Plus légère que lui et apparemment dotée des mêmes capacités, elle se déplaçait autour de son cou à une vitesse inconcevable et évitait les longs doigts dont les griffes l'auraient certainement tuée.

Sébastien filmait. Il avait renoncé à comprendre ce à quoi il assistait et n'était plus qu'un œil rivé à sa caméra. Ann et Yvon s'étaient écartés. Ils ne pouvaient rien faire et devaient se contenter de regarder, spectateurs impuissants de ce combat démentiel, ils ne faisaient que deviner la position de la jeune femme quand elle s'immobilisait durant à peine une seconde, pendant les rares instants où son ennemi paraissait temporiser, cherchant sans doute un meilleur angle d'attaque.

— Tu tournes, Séb' ? demanda Yvon à voix basse.

— Tu parles que je tourne, répondit le cameraman sur le même ton.

Le dragon ne pouvait faire lâcher Vigie, et les coups qu'elle lui assénait commençaient à le faire souffrir. En lui, l'humain Guivre ne comprenait pas qu'une simple femme soit capable de faire souffrir un être tel que le monstre qu'il était devenu. C'était inconcevable. Sa puissance, sa vitesse d'exécution, sa violence auraient dû lui permettre de venir à bout de cette humaine. Malgré cela, cette vigilante avait trouvé le seul endroit où il pouvait être atteint et s'acharnait à le frapper.

— Qu'est-ce qu'il se passe, ici ? tonna une voix d'homme.

Ann réagit immédiatement et se rua vers les quatre policiers, trois hommes et une femme, qui avançaient prudemment dans l'allée goudronnée.

— *Go away !* Reculez ! cria-t-elle. Partez, ou vous allez mourir ! vite !

— Madame, vous nous menacez ? s'étonna l'un d'entre eux, sans paraître apercevoir la masse sombre qui s'agitait derrière la femme qui courait vers lui.

Sa collègue plissa les yeux et murmura pour elle seule :

— Qu'est-ce que c'est que ce truc, là-bas ?

— Mais non, je ne fais que vous prévenir ! cria Ann, irritée. Partez ! partez vite ! vous n'êtes pas assez nombreux !

— Pas assez nombreux ? pas assez nombreux pour quoi faire ? vous cherchez à nous écarter, madame. Venez ! ordonna le policier à ses collègues. Il y a quelque chose de pas clair là-bas.

Ils se précipitèrent vers le bruit que faisaient les deux combattants. Ann les regarda aller vers leur mort sans tenter de les retenir, elle les savait perdus. Ils ne voudraient pas comprendre ce qui les dépassait totalement.

Quand ils se trouvèrent devant le dragon, les policiers s'immobilisèrent, leur arme pendant au bout de leur main. Ils ne parvenaient pas à croire ce qu'ils voyaient. Cet animal gigantesque ne pouvait appartenir qu'à un cauchemar...

Le plus rapide mit l'animal en joue et fit feu plusieurs fois. Voyant cela, Ann poussa un cri et se tapit dans un buisson.

Quand les balles frappèrent ses écailles, le dragon poussa un hurlement assourdissant et se tourna d'un bloc vers les quatre policiers, ne s'occupant plus de chercher à déloger Vigie. Sans aucun temps de latence, il cracha un jet de flammes liquides qui les heurta de plein fouet, les faisant reculer de plusieurs mètres, puis les enveloppa tous. Ils disparurent en hurlant de douleur et de terreur.

— Nom de Dieu ! s'exclama Sébastien qui filmait toujours.

— Cache-toi ! lui cria Ann depuis le buisson. Cachez-vous, il va vouloir vous brûler ! il a pris conscience de notre présence. Il ne s'occupait que de Vigie, mais maintenant, il va vouloir nous tuer ! vite ! cachez-vous !

Le cameraman n'hésita pas un seul instant. L'urgence, dans la voix d'Ann, était telle qu'il obéit immédiatement. Il en avait assez vu et se demandait maintenant comment cela se faisait qu'il soit encore en vie. Serrant sa caméra, il rejoignit Trengganu qui partait en courant se camoufler derrière un grand hêtre. À peine étaient-ils plaqués contre le tronc, que le dragon y mit le feu. Les deux hommes se séparèrent alors et se précipitèrent à l'abri d'autres arbres, mais l'animal les suivait, incendiant toute la végétation à leur suite. Ils étaient talonnés par une barrière de feu pourpre qui menaçait à chaque seconde de les rattraper et de les engloutir.

Trengganu ne s'aperçut pas immédiatement qu'une de ses chaussures brûlait. Ce ne fut que lorsque la douleur devint suffisamment vive pour qu'il la perçoive, qu'il baissa les yeux sans cesser de courir et vit son pied qui fumait. Avec un cri de terreur, il le secoua frénétiquement et les lambeaux du soulier tombèrent dans l'herbe dont l'humidité apaisa sa brûlure.

Ils ne durent leur salut qu'à leur séparation et à la présence de Vigie qui redoublait de violence en frappant le dragon.

Le monstre avait mal. Une douleur lancinante s'emparait de lui, se propageait dans tout son corps en rampant le long de ses terminaisons nerveuses, et commençait à l'empêcher de penser. Il ne voyait plus qu'elle, entendant les battements de son cœur entrer en phase avec le rythme des coups de la vigilante. Il eut peur. Sans qu'il sache comment, il comprit que cette frappe allait le tuer. D'ailleurs, il sentait se former comme un son très bas, une percussion infrasonore qui enflait, prenait de l'ampleur, et qu'il reconnut comme étant la résonance de sa puissance qui le fuyait.

Il poussa un cri qui s'entendit dans toute la ville et auquel firent écho non seulement les hurlements de frayeur des animaux, mais aussi des voix semblables à la sienne et qui partageaient sa frayeur, sa douleur et sa peine.

— *They're already in town !* murmura Ann.

Vigie se fatiguait. L'incroyable dépense d'énergie qu'elle déployait pour frapper le dragon commençait à l'affaiblir et ses coups devenaient moins puissants. Elle avait intuitivement compris, grâce à une science qu'elle ne connaissait pas, qu'elle devait conserver le rythme qu'elle sentait dans tout son corps, jusque dans le bras qui la tenait contre les écailles chaudes du monstre. Elle se savait en train de le tuer. Il ne fallait pas qu'elle cesse. Il devenait moins vif, moins dangereux dans ses tentatives pour la déloger de la place qu'elle avait prise et à laquelle elle se cramponnait depuis le début de leur combat.

Elle allait le vaincre, elle le sentait jusque dans ses muscles épuisés. Elle devait tenir, elle devait...

— Vigie !

Sa mère.

Le cri venait de la droite. Sans arrêter de frapper, la jeune femme se tourna légèrement, de façon à localiser Ann et chercher ce qui avait pu la faire hurler. Soudain, elle comprit. Une ombre plus noire que le ciel nocturne passa rapidement au-dessus du parc, suivie d'une seconde, puis d'une troisième.

Le cri du dragon avait été entendu par ses pairs. Ils venaient l'aider, et elle allait mourir.

— Non ! rugit-elle en reprenant ses frappes.

Mais sa conscience avait repris le dessus. Elle n'était plus cette fréquence mortelle qui affaiblissait la Bête, mais elle était redevenue simplement humaine ; elle pensait. Le rythme fut brisé. Elle tenta de le retrouver, y parvint juste quelques instants, le temps que les trois autres dragons fassent un autre passage, à plus basse altitude cette fois. La vibration, le chant sourd de l'air parut redonner de la vigueur à celui qu'elle maltraitait. Il frissonna et courut quelques mètres, brassant l'air de ses deux ailes largement déployées. Il ne réussit pas à s'envoler, mais reprenait vie de seconde en seconde.

— *It's too late, Vigie !* cria encore Ann. *Take flight ! take flight !*

— Non ! répondit sa fille en pleurant de rage.

Elle ne voulait pas s'enfuir. Il fallait le tuer ! Il fallait tous les tuer !

Les trois autres dragons se posèrent sur la pelouse, près de leur comparse. Ils l'entourèrent immédiatement en déployant leurs ailes, se plaçant exactement comme s'ils voulaient couper toute retraite à la jeune femme.

— Vigie ! cria à nouveau sa mère.

La vigilante ne sut pas ce qui l'avait décidée, mais elle lâcha le cou du dragon et sauta sur l'herbe. À peine ses pieds avaient-ils pris contact avec le sol qu'elle courut le plus vite possible. Le monstre vers lequel elle se dirigeait était le plus petit. Inconsciemment, elle avait choisi celui qui était le moins rapide. Il ouvrit la gueule, fléchit à demi les pattes, et inspira profondément. Il allait souffler. Vigie poussa un cri qui lui venait des entrailles et dont la modulation s'accorda avec le bourdonnement produit par le dragon. Celui-ci, étonné, recula de deux pas comme s'il avait été frappé. Il secoua la tête et tenta de se reprendre, mais il était trop tard ; elle était passée. Roulant sous la muraille de ses ailes, elle avait dépassé le monstre et sa silhouette s'était perdue dans la nuit du parc.

Les quatre dragons ne la cherchèrent pas. Ils s'envolèrent aussitôt, poussant des cris qui résonnèrent dans toute la ville, et disparurent dans la noirceur du ciel nocturne.

Vigie avait été tellement épuisée par son combat qu'il avait à nouveau fallu la transporter à l'hôpital.

— Où ? avait demandé Trengganu en l'installant dans la voiture, aidé par Sébastien.

— La Croix-Rousse, c'est le plus près, avait répondu son collègue. On passe par le pont, et on y est. Vite, elle est pâle.

— Elle va mieux que la dernière fois, assura Yvon. Sans doute qu'elle s'habitue ?

— Elle apprend, confirma Ann en s'asseyant derrière avec sa fille, et posant sa tête sur ses genoux. *Quick, let's go.*

Aux urgences, l'interne était dépassé. Il était dans le couloir, en compagnie d'Ann, Trengganu et son collègue qu'il voulait prendre à témoin. Comme lors de son dernier séjour à l'hôpital, Vigie avait récupéré à une vitesse défiant tous les manuels de médecine.

— Mais enfin, ce ne peut être possible ! disait-il pour la troisième fois. Elle est arrivée il y a à peine une heure !

— C'est comme ça, trancha Ann. Ce n'est pas la peine de rester bloqué dessus. Signez le bon de sortie, on a autre chose à faire.

— S'il vous plaît madame, je fais mon métier, tenta de protester le jeune homme.

Il allait poursuivre, quand Vigie apparut, sortant de la chambre où elle avait été examinée. Elle était encore un peu pâle, mais affichait un air résolu.

— Aller, on y va, dit-elle simplement sans regarder l'interne statufié.

— Mais... mais... vous ne pouvez pas..., bredouilla-t-il.

Elle ne tourna même pas la tête et partit, suivie par les trois autres.

— J'ai cru un instant que j'allais y arriver, confia-t-elle à sa mère, alors que Trengganu les ramenait chez Ann. Il faiblissait, je le sentais. Les trois autres ne seraient pas apparus, je pense que je l'aurais tué. Mais...

Elle s'interrompit. Yvon lui jeta un coup d'œil. Elle était assise à ses côtés, à l'avant, et se tenait tournée pour parler à Ann. Deux larmes perlèrent dans ses yeux, les noyant un court instant. Elle les essuya machinalement et reprit :

— Mais... Ah ! je ne sais pas ! C'est comme s'il y avait quelque chose en moi qui ne voulait pas le tuer. Comme s'il fallait au contraire que je le protège. Sa voix, non, sa vibration

me parlait. Elle me touchait complètement et je sentais mon cœur et mon corps qui vibraient en même temps... Je crois que j'ai eu peur de mourir en le tuant.

— Tu as eu peur qu'il te tue ? demanda Trengganu.

— Non. J'ai eu peur de mourir. Je savais qu'il ne pouvait pas m'atteindre. Je vais aussi vite que lui, voire plus. Non, je pense que le tuer me tuait moi aussi.

Elle regarda à nouveau sa mère et lui prit la main.

— Je pense que je ne pourrai tuer qu'un seul dragon, maman.

— Vigie..., soupira Ann.

— Pourquoi un seul ? demanda Yvon.

— Parce que je crois que je mourrai en le faisant.

## – Chapitre six –

– Alors, vous nous croyez maintenant ?

Ann ne savourait pas sa victoire. Elle aurait préféré avoir eu tort et que les dragons n'aient jamais existé à la surface du globe.

Elle et Trengganu se trouvaient chez le préfet. Vigie n'avait pas voulu venir, ne sachant pas si elle aurait pu se contenir devant le bureaucrate.

– Je suis contraint de le faire, madame. Ces... mon Dieu, ces monstres ont été aperçus par plusieurs personnes dignes de foi la nuit dernière et vous me dites qu'un film a été enregistré par un professionnel. Nous avons prévu une projection réservée aux autorités départementales. Le ministre de l'intérieur est informé, il va envoyer un spécialiste ici pour...

– Un spécialiste de quoi ? s'étonna Ann. Des dragons ?

Le préfet eut un geste d'irritation :

– Bien sûr que non. Il s'agit d'un militaire, un homme chargé de missions de protection dans plusieurs situations de crise.

– Un barbouze, quoi, commenta Trengganu.

– S'il vous plaît, monsieur ! s'exclama l'autre.

– Ne montrez pas les dents, préfet, lui dit Ann. Ce temps-là est dépassé. C'est l'espèce qui doit travailler ensemble. Comprenez-le.

– Que les choses soient claires, madame, répondit le bureaucrate. Je ne veux bien vous croire que parce que d'autres personnes m'ont rapporté des faits troublants ; mais ne considérez surtout pas que cela vous confère un droit sur quoi que ce soit dans le département. Je suis l'autorité qui gère tout ici, et j'entends le rester.

– Tu n'entends rien, préfet. *Nothing. And Vigie was right : you're going to die, burnt by a dragonish. Don't forget that, man.*

Elle quitta le bureau en se félicitant de n'avoir pas insisté pour que sa fille assiste à cette entrevue, la jeune femme aurait tué ce politicien.

– Cette femme et sa fille sont peu maniables, n'est-ce pas ? fit remarquer le préfet quand Ann fut partie.

Trengganu ne répondit rien, il n'y avait rien à dire.

– La projection aura lieu à quel endroit ? demanda-t-il.

– Dans le salon de réception. Votre collègue apportera son matériel ?

– Oui. J'ai un projecteur vidéo et son film est numérique.

– Bien. Quelle heure pouvons-nous retenir, sachant que je suis très pris ?

- À quelle heure arrive la personne du ministère ?
- 14 h 30 à la préfecture.
- Alors, on peut la fixer à 14 h 35...

Le préfet le coupa, main levée et front soucieux :

- Je ne sais pas si...

Ce fut au tour d'Yvon de l'interrompre. Il ne tenait pas à perdre son temps avec cet homme dont ils avaient besoin pour l'instant, mais qui ne lui inspirait que du désintérêt.

— 14 h 35, monsieur. Pas après. Le film de mon collègue vaut très, très cher. Il est reporter et vit de ses images, si vous voyez ce que je veux dire. D'autre part, les Watcher ont insisté sur le côté urgent de cette affaire. Ayant assisté personnellement à ce qui s'est passé cette nuit, je vous conseille fortement de ne pas prendre de retard par rapport à tout cela. Les hommes qui auront réagi le plus rapidement seront ceux qui seront les plus demandés ensuite, je crois.

— Je ne pense pas à mon avancement personnel, monsieur Trengganu, protesta le préfet, sourcilieux. Je vous saurais gré de me croire.

Le journaliste haussa les épaules et conclut en sortant :

- Donc, nous disons 14 h 35. À tout à l'heure, monsieur.

\*\*\*

Ils étaient autour de lui et le protégeaient de leurs corps serrés. Il se sentait bien. Leur souffle l'apaisait, le réconfortait et le réchauffait, il avait eu si froid... Cette vigilante avait été à deux doigts de le tuer. Comment avait-elle pu, avec sa faiblesse physique si humaine, parvenir à le faire vaciller, à le faire douter de sa puissance ? Il ne comprenait pas. D'où tenait-elle cette science, cette sûreté dans le geste et le déplacement ? jamais les dragons n'auraient pu croire qu'ils devraient combattre quelqu'un comme cette femme. Il soupira et ferma les yeux. L'heure était au repos et ces questions ne lui apporteraient aucun soutien. Il se laissa aller à l'apaisante vibration que produisaient ses congénères.

- Que s'est-il passé avec ce dragon ?

Celui qui venait de poser la question était un vieil homme totalement chauve, et dont les mains tremblaient sans cesse. Il se tenait assis dans un fauteuil richement couvert de velours pourpre.

- Il a été attaqué par une vigilante, répondit un autre.

— Rien que de très normal, remarqua l'ancien. Les vigilants sont là pour ça : tenter de tuer nos dragons... Tâche qu'ils n'arrivent jamais à accomplir, d'ailleurs.

Il y eut quelques rires et sourires dans l'assistance.

Ils devaient être une bonne vingtaine à entourer le vieillard dans la grande salle du château des Carnilith, perdu dans la lande irlandaise.

— Certes monseigneur, dit celui qui lui avait répondu. Mais dans ce cas, je crains la survenue d'une vigilante très puissante. Une femme qui serait semblable aux dragons et qui serait capable de les tuer au moyen d'un procédé que nous ignorons.

— Allons ! s'exclama le vieil homme soudain irrité. Vous n'allez pas croire à ces vieilles histoires, ces légendes stupides justes bonnes à nous faire rire un peu ! seriez-vous couard, Bleth ?

La volonté de blesser était manifeste. Le vieillard fixait son interlocuteur de ses yeux d'un bleu si pâle qu'ils en paraissaient presque transparents. Ce regard mettait mal à l'aise tous ceux à qui il avait affaire et cela lui procurait un sentiment de puissance dont il ne s'était jamais lassé depuis que, tout jeune, il s'était découvert ce pouvoir. Malgré tout, Bleth ne se laissa pas démonter. Le vieux avait fait son temps, et tant pis pour lui si sa déchéance survenait au moment où l'ère des dragons reprenait ses droits.

— Je ne pense pas être couard, monseigneur, répondit-il calmement.

— Ah ! vous ignorez la peur, se moqua le vieil homme.

— Certes pas, monseigneur. Je crois qu'être courageux n'est pas d'ignorer la peur, mais de l'admettre et la savoir présente sans se laisser...

— Il suffit, avec vos leçons de philosophie ! qu'avez-vous à dire, qu'on en finisse !

— Je voulais simplement faire remarquer, monseigneur, que je crains quelque chose de la part de cette vigilante. Elle est dangereuse et...

Le vieil homme leva la main pour l'interrompre et se leva péniblement de son siège, soutenu par un bras servile.

— Outre que dans votre bouche, mon titre sonne comme un crachat, je ne vous aime pas, Bleth. Je ne vous ai jamais aimé. Si l'exécution de cette vigilante peut vous tenir éloigné de moi pendant quelque temps, courez, mon ami. Courez la arser sur le dos de votre compagnon et, surtout, prenez votre temps, ne me revenez pas trop vite, vous ne me manquerez pas.

Bleth inclina respectueusement la tête et quitta la salle, suivi par deux hommes. Quand la grande porte se fut refermée sur eux, le vieil homme se tourna à demi vers une femme qui se tenait nonchalamment appuyée contre un mur drapé de tapisseries fastueusement colorées :

— Gwenaëlle, dit-il simplement sans la regarder.

Elle partit sans un mot et sans jeter un seul regard aux hommes qui la mangeaient des yeux.

— Ce vieillard cacochyme ne mérite que la maison de retraite ! ragea un jeune homme, presque un grand adolescent qui suivait Bleth d'un pas rageur.

— C'est le dragonnier qui vient...

— ... en droite ligne de celui de l'ancien roi, je sais, on me le rabâche sans cesse ! protesta-t-il.

— Alors rappelle-t'en, dit un second, trapu et bourru.

— Que Carnilith soit à sa place ou pas, là n'est pas le vrai problème, intervint Bleth. Il y est, et tant qu'il n'y aura pas eu de vol pour désigner le dragon régnant, il y sera. Ne perdons pas notre temps avec les évidences. Le plus urgent est d'aller voir en France. Là est le danger. Je suis persuadé que cette vigilante est très puissante. Leur livre le dit bien...

Il haussa le ton pour conserver la parole, voyant que ses amis allaient l'interrompre.

— Je sais que vous n'avez pas confiance en ce manuscrit, vous êtes très nombreux à partager ce sentiment. Malgré tout, je vous assure que, même si ce sont des légendes, comme le dit le vieux, il faut s'en assurer. Si c'est le cas, je me serai couvert de ridicule, voilà tout.

— Non, lâcha le bourru.

— Non quoi, le Gros ? demanda Bleth.

— Eh ben non, tu ne te seras pas couvert de ridicule. Tu seras tout simplement déchu. Il n'attend que ça. Là où tu te lances, c'est pas une simple vérification, c'est ta dernière chance de gagner ou de perdre face aux Carnilith. C'est tout. Et ça me plaît pas plus que ça.

— Tu viens quand même ? demanda Bleth.

Le Gros ne fit que hausser les épaules en grognant un soupir.

— Alors, on va en France ? demanda le jeune homme.

Bleth lui passa une main affectueuse dans les cheveux :

— Oui, mon fils. On va en France.

— Avec les dragons ?

Le Gros s'arrêta et le regarda comme s'il venait de dire une grossièreté.

— T'es dragonnier ou piéton, petit ? demanda-t-il.

— Ben...

— Alors, arrête de poser des questions stupides ! Tu nous vois prendre le train, maintenant qu'ils sont là ?

— Non, je...

— Bon.

— Rejoignons les dragons, intervint Bleth. Je ne serai pas tranquille tant que je n'aurai pas tué cette femme. Elle doit être en train de fomenter quelque plan pour nous vaincre.

— Et on la connaît ? on saura la trouver ? s'informa le fils.

— Le dragon que les nôtres ont ramené va nous guider. Lui sait où est cette vigilante.

\*\*\*

Vigie dormait. Assommée par la fatigue, elle s'était laissée tomber sur le lit de sa mère sans enlever ni sa veste, ni ses chaussures, et avait sombré dans un sommeil comateux sans rêve ni cauchemar.

— *Vigie, my sweet heart...* Vigie...

Ann lui caressait la joue, goûtant cet instant où elle pouvait encore l'aider, la soutenir, comme lorsqu'elle était petite fille.

La jeune femme ouvrit un œil, sourit, puis s'étira en gémissant.

— C'est l'heure ? demanda-t-elle.

— Oui. Yvon est là, il nous conduit à la préfecture.

— La préfecture ?

— Oui. Pour le film de son collègue.

Le visage de sa fille s'assombrit brusquement.

— Ah oui. Le film.

La salle de la préfecture était pratiquement vide. Apparemment, le préfet ne tenait pas à faire de publicité à cette affaire.

— Eh ben, commenta Trengganu, il ne veut pas que ça se sache.

— De toute façon, ça se saura, dit Vigie.

Elle reconnut immédiatement la personne dont lui avait parlé Yvon ; le « barbouze », comme il l'avait appelé. Un homme de taille moyenne, cheveux coupés courts, habits discrets et surtout, regard acéré, la suivit des yeux dès son entrée dans la salle.

— Mademoiselle Watcher, madame, je suis heureux que vous soyez venues.

Hallebois venait vers elles, sourire aux lèvres.

— Trengganu m'a informé de ce qu'il s'est passé cette nuit. Je ne parviens pas à le croire, tout en sachant que c'est vrai. C'est démentiel ; tout bonnement démentiel. J'ai hâte que tout le monde voie le film. Je n'ai pas besoin d'être convaincu, mais je ne suis que peu de chose, comme vous l'avez compris.

— Georges, ton préfet est un con, laissa tomber Ann. Il ne veut rien comprendre, alors que chaque heure passée est une heure perdue.

— Je l'ai compris, madame, je vous assure. Mais je ne suis pas décideur. Le film, s'il ne le convainc pas, le fera pour d'autres.

— Comme celui-là ? demanda Vigie en désignant le « barbouze » qui ne la quittait pas des yeux.

— Comme celui-là, confirma Hallebois.

Le préfet se plaça devant la petite assemblée et se frotta les mains. Il souriait, politique et sûr de lui.

— Mesdames, messieurs, annonça-t-il. Nous allons pouvoir commencer la projection du film de Sébastien Alain qui est reporter et cameraman. Ainsi qu'il l'a été précisé, je vous rappelle qu'il s'agit de scènes qui ont été tournées cette nuit dans le parc de la Tête d'Or et qu'elles montrent des... des dragons, puisqu'il faut le dire, précisa-t-il avec une sorte de petit rire gêné. Des dragons, donc, que mademoiselle Watcher ici présente a tenté, avec un grand courage, de combattre. Je sais que cela peut paraître totalement surnaturel, mais il semblerait que... Ah ! les images parleront vraisemblablement d'elles-mêmes. Allons ! regardons tout cela, nous le commenterons ensuite. Monsieur Alain, quand vous voudrez.

Il s'assit, imité par tout le monde, sauf Vigie qui resta debout, les yeux fixés sur l'écran.

Ce fut un choc. Autant pour les spectateurs que pour la jeune femme. Elle revécut le combat avec une intensité qui la laissa pantelante, le souffle court et les larmes aux yeux.

Il y eut des murmures d'étonnement quand on la vit grimper la grille du parc en moins d'une seconde. Des exclamations de stupeur quand le dragon apparut, et des cris d'horreur quand il brûla les policiers. Ensuite, le film traduisait l'état d'esprit du journaliste. Les images étaient hachées, parfois floues, la caméra ne cessait visiblement de bouger et les scènes traduisaient, mieux que tout commentaire, l'intensité de la peur des témoins, la violence du dragon, et la monstruosité de ce qu'il s'était passé dans le parc. Au moment de la course de Sébastien, on ne voyait plus que des images confuses mais, le journaliste paniqué n'ayant pas arrêté sa caméra, on entendait le souffle terrible du dragon qui les talonnait, lui et Yvon, les voix des deux hommes, leurs hurlements de frayeur.

L'homme qu'Yvon avait désigné comme le « barbouze » était remué. Il avait pris ses renseignements et savait que le cameraman, Sébastien, avait vécu des situations particulières, lors de missions de journalisme de guerre. Or, pendant cette fameuse nuit au parc, son comportement que traduisaient les mouvements chaotiques de la caméra, sa voix que l'on entendait par moments dans le reportage et qui répétait : « C'est pas possible ! c'est pas possible ! », révélaient un effroi absolu.

Quand le film fut terminé, le seul bruit que l'on entendit pendant une longue minute fut celui du ventilateur de l'appareil. Personne ne bougeait et, tactiquement, Hallebois souhaitait que dure la stupeur. Il voulait qu'elle soit tellement présente que personne ne puisse prétendre y avoir été étranger.

Le premier à prendre la parole fut le maire :

— Je..., il se racla la gorge et reprit. Je crois traduire le sentiment de chacun ici : ce que nous venons de voir est... je ne trouve pas de mot pour le qualifier. Incroyable, stupéfiant, terrifiant. Tout ce que vous voudrez employer. Je dois vous avouer, mesdames, ajouta-t-il en se tournant vers les Watcher, que je ne vous ai pas réellement cru. Cela paraissait tellement démentiel que ma raison se refusait à admettre ce que vous racontiez. Mais maintenant, maintenant... Il est impossible de rester sans rien faire, ou nous allons tout droit à la catastrophe nationale, internationale. Nous allons à la disparition de l'espèce humaine.

— Allons, monsieur le maire, allons ! intervint le préfet en se levant. La disparition de l'espèce humaine ! comme vous y allez ! il y a certes ici des images frappantes, et je suis conscient de leur caractère angoissant. S'il s'agit de faits avérés, il est urgent de prendre les mesures qui s'imposent, et je nommerai un responsable pour constituer une cellule de crise et résoudre cette affaire... mais, excusez-moi mesdames, monsieur, continua-t-il, mais qui me dit qu'il ne s'agit pas ici d'un trucage, d'effets spéciaux. On les réussit si bien au cinéma actuellement, que...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Vigie avait franchi la distance qui les séparait en une fraction de seconde et le souleva d'une seule main par la ceinture de son pantalon, pour le maintenir au bout de son bras en regardant les autres qui n'avaient bien sûr pas pu la voir se déplacer.

— Et ça, leur demanda la jeune femme en ignorant les protestations effrayées du politique. Ce sont des effets spéciaux ? vous voulez que je le jette à l'autre bout de la salle ? vous le voulez pour nous croire ? croire ce que vous venez de voir ?

— Mademoiselle Watcher, intervint calmement le barbouze. Monsieur le préfet est ici la seule personne qui ne vous croie pas. Tout le monde ne peut, hélas, qu'être convaincu de l'existence des dragons et nous savons que vous êtes la mieux placée pour les combattre et nous aider à le faire. Je représente le gouvernement ici, et suis habilité par messieurs les ministres de la Défense et de l'Intérieur à prendre des décisions concernant cette affaire. Vous pouvez lâcher monsieur le préfet.

Elle obéit immédiatement et le lâcha. Il retomba sur le sol en poussant un petit cri qui aurait paru ridicule et risible dans d'autres circonstances.

Le barbouze n'y prêta aucune attention. Hallebois s'était approché et se plaça à côté d'Ann.

— Mesdames, poursuivit l'inconnu en tendant la main à celle-ci. Je me nomme Besançon, comme la ville. Christophe Besançon. J'ai été mandaté par les deux ministres pour me rendre compte de ce qu'il se passe à Lyon et leur faire un rapport détaillé. Je crois que cette partie de

ma mission est terminée. Si monsieur Alain veut bien me faire une copie de ses images, mon rapport est fait. Maintenant, monsieur le maire a raison, cette affaire dépasse largement les frontières de notre pays. Si nous ne réagissons pas le plus rapidement possible, nous allons de toute évidence vers une catastrophe internationale. Mesdames, je souhaiterais tout savoir sur les dragons. Que pouvez-vous m'apprendre ?

— Avant de répondre à monsieur Besançon, madame Watcher, je vous suggère de le faire pour tout le monde ici présent, intervint Hallebois. Les personnes de cette salle sont toutes susceptibles d'avoir à prendre des décisions politiques. Donc, je crois que ce serait intéressant que vous puissiez nous en dire davantage sur ces animaux.

Ann jeta un coup d'œil à sa fille qui ne fit que hocher silencieusement la tête. Elle se plaça face à son auditoire et commença :

— Les dragons étaient sur Terre avant les humains.

— Dinosaures ? lança un homme.

— Pourquoi pas ? répondit Ann. Je ne sais pas. De toute façon, vous devez perdre vos certitudes en m'écoutant, ou vous ne me croirez pas. Voilà ce que nous, les vigilants, nous savons sur les dragons...

Elle leur parla pendant une heure sans s'arrêter, relatant tout ce qu'on lui avait appris dans sa jeunesse, tout ce qu'elle avait pu lire dans le « livre », tout ce qu'elle aurait dû apprendre à Vigie. Personne ne l'interrompit. Quand elle eut terminé, Hallebois prit la parole :

— Nous savons maintenant ce qu'il faut savoir. Nous devons rassembler toutes les personnes qui pourront nous aider à comprendre comment combattre les dragons. Laissons de côté notre crainte du ridicule et notre scepticisme, nous n'en sommes plus là. Les images que l'on vient de voir le montrent clairement, de même que les accidents survenus récemment : les dragons veulent nous supprimer. Seuls, ils seraient très dangereux. Aidés par leurs servants, les coalisés peuvent parvenir à nous vaincre. Nous devons impérativement nous organiser.

— Je précise, intervint Besançon, que je partage absolument ce point de vue et que j'insiste également pour que tout soit dès à présent mis en œuvre pour préparer la contre-attaque. Hallebois, vous serez le coordonnateur de la région Rhône-Alpes. Vous avez tout pouvoir pour réunir une équipe de scientifiques et de militaires pour engager le combat.

— Le combat ? demanda un homme.

— Oui monsieur, confirma Besançon d'un ton sans appel. Il s'agit bien d'un combat. Les forces de l'armée de l'air vont dès à présent être placées en alerte de niveau maximum. Les dragons doivent être détruits. C'est le message que je vais transmettre au ministre.

Il se tourna vers Vigie qui n'avait pas ouvert la bouche depuis sa démonstration de force.

— Mademoiselle, j'ai compris que vous êtes celle qui nous donnera réellement le moyen de nous débarrasser des dragons. Tout ce que nous ferons, nous, ne sera que retarder le moment où ils nous élimineront. Je vous remercie d'avance pour les risques que vous allez prendre. Faites très attention à vous ; vous êtes la personne la plus précieuse de tout ce que je connais d'humanité. Vos capacités...

— Ça va, le coupa la jeune femme, peu aimable. J'ai compris. Je regarderai avant de traverser la route.

— Surtout s'il s'agit de celle d'un dragon, renchérit Besançon avec un sourire. Puis-je vous parler en privé ?

Elle haussa les épaules, mais le suivit quand il quitta la salle pour l'attendre dans le corridor.

— Mademoiselle, je ne vous connais pas, mais je reconnais les gens qui sont capables de tuer. Vous l'êtes sans aucune hésitation possible. Sachez que vous êtes fragile. Vos ennemis sont les dragons, ils ont donc une prise sur vous et peuvent influencer sur vos comportements. Ne vous jetez pas dans la bagarre les yeux fermés. Je sais qu'il est terriblement difficile de réfléchir dans ces instants, mais faites attention à vous. Je ne sais rien du combat contre ces animaux. Je ne sais pas par quel moyen vous avez pu tenir aussi longtemps à frapper comme vous l'avez fait cette nuit, sans être tuée par ce monstre, sans être plus épuisée que vous ne l'êtes. Il y a là-dedans des forces qui nous échappent et qui ont échappé à la science classique. C'est cela que vous devez nous apprendre. J'ai une formation scientifique, et je sens intuitivement que ce que vous appliquez instinctivement pourrait s'enseigner. Il existe des lois universelles, et si nous ne les connaissons pas, elles peuvent paraître magiques. Apprenez-nous à les connaître, s'il vous plaît.

Il se tut. Vigie le regarda un instant.

— C'était une demande ?

— En quelque sorte.

— Bien sûr que je veux bien vous dire ce que je sais. Mais moi aussi, je suis scientifique, comme vous le savez certainement. Je peux donc vous affirmer que ce que j'ai fait cette nuit, c'est quelque chose dont je ne connais pas l'ombre du début d'une explication. Je ne sais pas d'où ça me vient. Je vais plus vite que n'importe quel être vivant sur la planète, hormis les dragons. J'ai une capacité de récupération inouïe, je possède une force démentielle, mais je ne sais rien de ce fonctionnement.

— Ne cherchez pas à le savoir. Ne réfléchissez pas à cela, ça viendra tout seul, j'en suis convaincu.

— Méthode Coué ?

— Sans doute. À bientôt, mademoiselle.

— Vigie.

— Merci. À bientôt, Vigie.

Il commença à partir, puis se ravisa et revint :

— Que pensez-vous de Hallebois ?

— Il est bien.

— Le préfet ?

— Vous voulez vraiment que je vous réponde ?

— Non. Le maire ?

— Mou.

— Merci.

Il prit congé de la jeune femme et retourna dans la salle. Les gens discutaient entre eux, mettant visiblement une distance entre eux et Ann qui parlait avec Georges Hallebois. Il se dirigea vers eux :

— Hallebois, dernière chose : les seules personnes auprès desquelles vous devez prendre vos ordres sont mesdames Watcher. Il n'y a qu'elles qui seront habilitées à vous indiquer comment agir. Quelle que soit l'identité, le grade, le sexe, ou la couleur des cheveux de

l'autorité qui vous donnera un ordre, vous en référez aux Watcher pour avoir leur accord. Sommes-nous d'accord ?

Hallebois faillit se mettre au garde-à-vous :

— Nous sommes d'accord.

— Bien. Je retourne à Paris immédiatement. Vous me joignez à ce numéro dès qu'il se passe quelque chose, à n'importe quel moment, dit-il en donnant sa carte à l'adjoint. Madame Watcher, vous devez posséder une sorte d'annuaire avec les identités, les numéros de tous les vigilants sur le territoire français. Je voudrais disposer de ce document. Est-ce possible ?

— Je vous en donne une copie ce soir, *by e-mail*, répondit Ann.

— Merci. Voici mon adresse mail, dit simplement Besançon en lui tendant sa carte. Je compte sur vous.

\*\*\*

Ils volaient. Ils avaient revêtu leurs combinaisons et profitaient de ces instants magiques qu'étaient les heures de vol à dos de dragon.

Les trois animaux avaient quitté l'Irlande, survolé l'Angleterre à basse altitude, déclenchant des scènes de panique dans les troupeaux de vaches et de moutons, puis avaient passé la Manche au ras des vagues. La présence de leurs compagnons humains leur imposait de ne pas aller trop vite, sous peine de les tuer. Malgré tout, déployant les écailles de leur crête cervicale, ils pouvaient leur offrir une protection contre le vent et ne pas traîner en route.

Ils suivaient le dragon Guivre, ou plutôt sa trace. Pouvant voler beaucoup plus rapidement qu'eux, il les avait distancés au-dessus de la mer, effectuant une brusque chandelle qui avait déchiré l'air en un hurlement vibrant. Lassé de leur allure, il avait éprouvé le besoin de sentir la viscosité de l'atmosphère aux très hautes vitesses.

Il n'avait pas de dragonnier et se sentait considéré comme un être à part, ce qui ne lui déplaisait pas et lui procurait un sentiment de supériorité vis-à-vis de ses congénères qui dépendaient d'un humain, même s'il s'agissait d'un coalisé. D'ailleurs, les trois qu'il menait vers Lyon étaient des dragons-animaux. L'âme qu'ils abritaient était celle d'une bête ; pas celle d'un homme. Il eut un frisson de rire en y pensant.

Quand il fut à l'aplomb des Alpes, il fit demi-tour et se laissa tomber, ailes à demi repliées, vers le nord-ouest pour rejoindre les autres.

— Le voilà ! cria le fils de Bleth. Je l'entends !

En effet, une sorte de sifflement s'amplifiait de plus en plus et devint un véritable hurlement de l'air torturé par les ailes du dragon qui passa entre eux à une vitesse inconcevable, créant un violent remous qui obligea les animaux des coalisés à rétablir leur assiette.

— Il est dément, cet animal ! ragea le Gros.

— Il est magnifique de puissance et de liberté, murmura Bleth pour lui seul. Attendons-le, ajouta-t-il en criant à l'intention de ses acolytes. Il va remonter.

Ils n'eurent pas à patienter longtemps. Quelques secondes plus tard, le son du dragon se fit à nouveau entendre, venant de la terre. Il passa tout près d'eux à la verticale en poussant un cri sauvage.

— Sale bête ! il va se calmer, oui ? tempêta le Gros.

Comme s'il l'avait entendu et compris, le dragon vint se placer à leurs côtés et grogna en direction de leurs montures avant de prendre la direction du sud-est.

— Allons-y, dit Bleth. Nous sommes bientôt arrivés.

Ils arrivèrent en vue de Lyon juste au milieu de la nuit. La lueur de la grande ville fut visible bien avant qu'ils ne soient juste au-dessus des ponts du Rhône.

— Dans la zone sombre là-bas ! cria Bleth en désignant du bras un secteur échappant aux lumières de la ville.

Rasant les toits et les rues, ils foncèrent en direction de la zone non habitée juste en amont de Lyon, dans cet endroit appelé la Feyssine. Ils se posèrent sur un banc de graviers. Leur arrivée fit s'envoler des mouettes et des cormorans qui passaient la nuit à cet endroit, mais ne fut pas autrement remarquée.

— Et maintenant ? demanda le Gros. On fait quoi ? on attend qu'elle se montre ?

— Bien sûr que non, répondit Bleth. Il est évident qu'elle attend les dragons. Celui qui vient d'ici a failli être tué par cette femme. Si elle est intelligente, elle a déjà prévenu les humains, elle va leur enseigner comment nous combattre. Nous devons l'attirer dans un piège. Ce sera notre seul moyen pour la faire se découvrir et la tuer.

— Comment faire ? s'enquit son fils.

— Oh, c'est tout simple, il suffit de ne pas se faire trop discrets. En attendant, dormons. Demain va être agité.

\*\*\*

Ann referma son ordinateur. Elle avait, comme prévu, adressé la liste de tous les vigilants du territoire national, et même du monde, à Besançon. Tous les vigilants.

— Ça y est, dit-elle. C'est parti.

Vigie était assise dans un fauteuil et regardait dans le vide.

— Ça va, ma fille ? demanda Ann.

La jeune femme se tourna vers elle :

— Non. Je sais qu'il faut les tuer, mais je ressens comme une pitié, un sentiment bizarre. Ils sont beaux, ils sont puissants. Pourquoi on ne pourrait pas les...

— Apprivoiser ?

— Sans doute, quelque chose comme ça, je ne sais pas.

— Et les coalisés ? qu'en fais-tu ?

— Oui... Il y a les coalisés.

Elle soupira, se leva et quitta la pièce en murmurant :

— Je vais me coucher. Crevée.

\*\*\*

— Debout.

Ce simple mot suffit. Le Gros s'éveilla immédiatement, ainsi que le fils de Bleth. Ils avaient dormi entre les pattes repliées des dragons, réchauffés par le corps des animaux.

Le jour n'était pas levé, mais on pouvait deviner une pâle lueur vers l'est.

Bleth s'était assis au bord de l'eau et mangeait tranquillement un morceau de pain.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda son fils en s'installant à côté de lui.

— On va aller faire la guerre, mon fils. Porter la guerre dans le territoire de cette vigilante. Mettre à feu et à sang tout ce qu'elle connaît, tout ce qu'elle aime. La pousser à la faute. La guerre..., dit-il en laissant son regard se perdre au fil de l'eau. Mais, où est le dragon ?

Guivre était parti dans la nuit. Il ne voulait pas revoir la vigilante. Il en avait peur. Il venait de l'admettre ; elle l'effrayait au plus haut point.

Il s'était envolé et avait pris la direction de l'Irlande. La chaleur de ses semblables lui manquait. Il savait qu'il reverrait cette jeune femme. Il en avait la certitude et espérait cette rencontre tout autant qu'il la redoutait.

## – Chapitre sept –

Le camion avançait lentement, poubelle par poubelle. Son gyrophare éclairait la nuit finissante d'une lueur jaune spasmodique qui révélait les détails cachés dans les coins sombres ignorés des lampadaires.

— Merde ! fais gaffe ! c'est la troisième fois !

Abdel était fatigué. La journée commençait à peine, et il était déjà fatigué. Il ne voulait, ne désirait qu'une seule chose : que cette année se termine et qu'il puisse enfin partir en retraite.

— Excuse-moi Abdel, j'ai mal visé, répondit son collègue.

Il grommela :

— Mal visé, mal visé... Tu vises toujours mal, avec moi.

Cela faisait trois semaines qu'il faisait équipe avec Éric. Un homme de vingt-quatre ans, rigolard, costaud, bruyant... fatigant, quoi. Tous les matins, Abdel espérait que son collègue serait absent, placé sur un autre secteur, ou malade. Mais l'autre paraissait indestructible et arrivait à quatre heures pile, avec son inaltérable : « Alors Abdel, on s'fait la belle ? » qu'il ponctuait invariablement d'un grand éclat de rire et d'une claque dans le dos.

Se targuant d'une grande efficacité, il jetait les sacs poubelles depuis le trottoir dans la benne broyeuse. Il n'était pas rare que le sac frappe le rebord métallique de l'engin et éclate, répandant son contenu sur la route, ou sur Abdel s'il se trouvait à proximité, ce qui venait de se produire.

— Aller, gueule pas, j'ramasse, dit Éric.

Se penchant pour nettoyer, il ne vit pas le jet de flammes qui sembla naître de nulle part, lui passa au-dessus du dos, et frappa violemment le camion qui, sous l'impact, avança brusquement d'un bon mètre. Le bruit du choc éclata comme une explosion, et l'acier de la benne fondit presque instantanément.

Abdel, qui venait juste de s'éloigner un peu pour saisir une poubelle, avait été projeté contre une voiture par le souffle, tandis qu'Éric fut plaqué au sol.

— Merde ! jura-t-il. C'est quoi ?

— Sauve-toi petit ! cria son collègue qui, assis sur la chaussée, se tenait la jambe en grimaçant. Sauve-toi, c'est des monstres !

Terrorisé, il montrait du doigt les trois formes sombres qui revenaient à la charge, les ailes étalées, et rasaient le sol de l'avenue en crachant du feu sur toutes les voitures en stationnement et les bâtiments proches.

Leur collègue, le conducteur de la benne avait jailli de sa cabine et cria :

— Ça va pas, non ? qu'est-ce que vous foutez ?

Éric l'ignora complètement, les yeux rivés sur l'impossible spectacle qui s'offrait à lui. Il resta immobile pendant une pleine poignée de secondes, puis secoua la tête, comme s'il avait été sonné, et parut réagir :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? c'est pas possible !... des... des dragons, Abdel ! c'est des dragons ! casse-toi vieux !

Abdel se releva en grimaçant, sa chute lui ayant tordu la cheville, puis claudiqua sur le trottoir en regardant par-dessus son épaule où étaient les monstres qui avançaient lentement, prenant leur temps, détruisant systématiquement tout ce qui pouvait se trouver dans l'avenue.

Un taxi qui venait d'une rue perpendiculaire fut soufflé, totalement enveloppé de flammes pourpres. Son réservoir explosa, soulevant l'arrière de la voiture qui retomba alors que ses pneus éclataient. Éric ne vit pas ce qu'était devenu le chauffeur. Il courait le plus vite qu'il pouvait, ayant compris qu'il devait ne penser qu'à lui s'il voulait sauver sa peau. Il songea fugacement à Abdel, se demandant ce qu'il devenait, mais ne se retourna pas pour le vérifier.

Une ruelle s'ouvrait sur sa droite. Il s'y engouffra, laissant derrière lui le brasier que créaient méthodiquement les dragons.

L'avenue était devenue un véritable enfer. Les trois animaux soufflaient la mort ignée sans discontinuer sur tout ce qui se trouvait à leur portée : véhicules dont les sirènes hurlaient quelques brefs instants avant de s'éteindre, vaincues par la chaleur des flammes ; bâtiments qui s'embrasaient instantanément, les façades dégoulinant de ce feu liquide qui s'épandait sur le trottoir et rampait, tel un monstre informe, à la recherche d'autres proies, d'autres choses ou êtres à brûler.

Quelques habitants des immeubles cherchèrent à fuir, mais il n'existait pas de salut. À peine eurent-ils mis le pied dans l'avenue que les dragons se jetèrent sur eux, les enveloppant de leurs ailes et les dévorant sur place avec des cris qui se répercutaient sur les façades détruites des immeubles. Ils furent peut-être une petite dizaine à rester en vie, non parce que les dragons ne les virent pas, mais seulement grâce au fait que Bleth désirait que certains en réchappent pour aller raconter à Vigie ce qu'ils avaient vécu.

— Encore ! criait le coalisé. Encore ! il faut qu'elle soit en rage ! il faut qu'elle ne puisse rien faire d'autre que venir là où nous le voudrons. Tuez, brûlez ! encore !

Son fils, une fois passée la première excitation de voir *son* dragon agir comme une bête d'une puissance inouïe et dotée d'un pouvoir inimaginable, une fois vécu l'incroyable sentiment de diriger la mort et la destruction à sa guise, sentait retomber son exaltation et grandir en lui un dégoût profond, un chagrin qui venait de si loin qu'il savait ne pas être en mesure de l'arrêter.

Son animal n'était plus dirigé. Il suivait ses compagnons, mais ne combattait plus, n'osait fondre sur les humains qu'il voyait s'enfuir, fous de terreur à son approche.

— John, mon fils ! hurla son père par-dessus l'horrible fracas du chaos qu'ils avaient créé. Ne faiblis pas ! nous menons une guerre !

Le jeune homme, perdu dans ses doutes, le regarda sans répondre et fit prendre de l'altitude à son animal. Il monta jusqu'au-dessus de la couche nuageuse qui couvrait la ville, échappant à la fournaise de l'incendie, à l'odeur du métal surchauffé, du plastique fondu et des corps calcinés. Il monta au-dessus de l'horreur.

L'éclat du soleil lui parut frais. Le moutonnement ouaté des nuages l'apaisa un peu. Il fit voler son dragon en larges cercles centrés sur Lyon dont il situait très bien la localisation.

Était-ce une projection ? il eut l'impression que l'animal appréciait tout autant que lui cette trêve dans la tuerie et la destruction. Il planait paisiblement, ne montrant aucun signe d'impatience, et donnant simplement quelques coups d'ailes pour garder son altitude.

Le jeune homme savait que cet instant de calme ne durerait pas. Son père allait venir et exiger des explications. C'était évidemment la première fois qu'ils accomplissaient ensemble quelque chose d'aussi important, d'aussi définitif que cet acte de guerre et John se sentait mortifié à l'idée que son père puisse être déçu, mais il ne pouvait pas rester et poursuivre la destruction systématique des humains.

Il soupira, désormais incapable de jouir du spectacle unique du ciel au-dessus des nues.

Un vrombissement impérieux le fit se retourner. Son père. Son père et le Gros qui le suivait de près, comme toujours.

— Eh bien ? s'enquit Bleth après avoir amené sa bête près de celle du jeune homme.

John fit un vague signe de la main qui pouvait passer pour des excuses, mais son père ne s'en contenta pas :

— En bas, ordonna-t-il.

Et il descendit presque en piqué, sans attendre.

Le Gros resta en altitude. John avait compris que c'était pour vérifier s'il ne tentait pas de se sauver. Il grogna :

— C'est bon, je le suis !

L'autre ne manifesta pas. Comme s'il n'avait pas entendu, ou pas compris.

Bleth les attendait sur la grève. D'où il se tenait, on pouvait entendre les sirènes des pompiers, des ambulances, et tout le vacarme que leur intervention avait occasionné. Une épaisse fumée noire montait vers les nuages, depuis le quartier de la Part-Dieu, masquant la haute tour en forme de crayon.

Il ne se retourna pas quand John et le Gros se posèrent sur la plage de gravier, continuant de regarder le Rhône qui coulait, indifférent.

Le jeune homme se laissa glisser à terre et flatta l'encolure du grand dragon qui répondit par un grognement de plaisir. Son père ne paraissait pas être impatient. Il marchait tranquillement le long de l'eau, les mains dans le dos.

John le rejoignit.

— Je n'ai pas pu, dit-il.

— J'ai vu.

— Au... au début je ne réfléchissais pas, mais après, ces cris, cette peur, cette odeur de chair brûlée !... Je n'ai pas pu.

— C'est bien mon fils, dit Bleth en le regardant.

John s'arrêta de marcher, interloqué :

— C'est bien ?

— Oui. C'est bien, répéta son père. Y aurais-tu pris plaisir, n'aurais-tu pas ressenti de la honte, du dégoût à tuer ces humains du haut de ton dragon, que tu aurais été un Carnilith. Un

viandard. Que crois-tu que je ressente, en ce moment ? que crois-tu que ressente le Gros ? nous avons honte. Nous avons tué, nous avons détruit, nous avons brûlé des êtres vivants, des êtres à nous semblables. Nous sommes des coalisés, mais nous sommes également humains, contrairement à ce que prétendent les affidés de Carnilith. Qu'avons-nous de plus que ces gens que nous avons tués ? je vais te le dire : un dragon. C'est le dragon qui nous rend différent. C'est le fait que nous ayons été acceptés lors de l'Écllosion, qu'il y ait eu empreinte. C'est tout. C'est tout et c'est énorme. Je suis de ceux qui croient que l'ère des dragons peut ne pas prendre fin. Je pense que nous pouvons évoluer grâce à eux, que l'humanité peut évoluer grâce à eux. Seulement, ça ne se fera pas en un seul jour, en une seule génération. Il va d'abord falloir imposer les dragons, donc combattre les vigilants et cette femme, cette vigilante qui est notre plus grand danger. Il faut la détruire.

— On ne peut pas lui parler ? sans doute qu'elle..., commença John.

— Je ne crois pas. C'est trop tôt. Dans une ou deux générations, sans doute... si les Carnilith ne prennent pas le pouvoir. Pour l'instant, cette femme est très dangereuse. Je crains trop sa puissance. À elle seule, elle a presque tué un dragon. Un dragon-humain.

— Tu en es sûr ?

— De quoi ? que son hôte est humain ? certain. Je l'ai approché, j'en suis sûr.

— Bleth..., intervint le Gros, regardant fixement le fleuve.

— Michael ?

— Nous ne sommes pas seuls.

John et son père se tournèrent vers l'eau, la scrutant du regard.

— La vigilante ? s'enquit le jeune homme.

— Non. Autre chose. J'ai l'impression que c'est un autre dragon, répondit sourdement le Gros.

— Un espion de Carnilith, dit Bleth. Ce ne peut être que ça.

— Gwenaëlle ? proposa le Gros.

— Qui d'autre ?

— La garce, ragea Michael.

— Ignorons-la. Elle n'est ici que pour voir et rendre compte. Qu'elle aille raconter au vieux ce que nous faisons, ça ne me gêne pas.

— Et si elle prévient la vigilante ? demanda John.

— Gwenaëlle ? s'étonna Bleth. Ça m'étonnerait ! elle hait les vigilants plus encore que n'importe quel dragonnier. Il paraît que sa famille entière a été décimée, voilà un siècle. Seuls ses arrière-grands-parents auraient été épargnés pour on ne sait quelle raison. Je t'avoue que l'histoire de cette harpie ne m'intéresse pas plus que ça.

— Qu'est-ce qu'elle peut faire contre nous ? demanda le jeune homme.

— Voilà, la bonne question, dit Bleth. Elle va chercher à faire quelque chose qui pourrait nous nuire, c'est certain. Comme je ne sais pas ce qu'elle va trouver, je n'ai pas le temps de me creuser la tête pour le savoir. Donc, nous poursuivons notre tâche.

Il se détourna du fleuve et marcha vers les dragons qui se tenaient sur la grève, somnolant après les repas qu'ils avaient pu faire aux dépens des humains.

— Ce matin, nous avons semé l’horreur, la terreur et le feu, poursuivit Bleth. La vigilante va réagir. Elle ne peut que réagir. C’est sa mission, c’est dans ses gènes. Si nous voulons l’approcher sans perdre de temps, il faut que nous nous montrions. Le Gros, tu vas aller t’installer sur l’espèce de temple ou d’église là-bas, dit-il en tendant le doigt vers la basilique de Fourvière. Bien en vue. John, tu vas sur la tour qui ressemble à un crayon, là-bas.

— Et toi ? demanda son fils.

Il eut un geste évasif :

— Oh, je trouverai bien un bâtiment ancien suffisamment haut pour être visible de partout.

— Et quand elle viendra ? s’enquit le Gros.

— Le premier qui voit quelque chose, qui est attaqué de façon visiblement organisée, ou avec lequel on essaie de prendre contact, lance le cri d’appel.

— Le *petit* sait ce que ça..., commença Michael.

— Oui, le coupa John, irrité. Le petit sait ce que ça veut dire et comment on le fait. Le petit a maintenant vingt ans et toutes ses dents !

Il existait apparemment une palette très étendue de cris, de signaux olfactifs, visuels, tactiles, dont pouvaient disposer les dragons pour échanger des informations. Seulement peu d’entre eux se trouvaient à la portée des dragonniers, et le signal d’appel faisait partie de ceux-là. Il s’agissait d’un long cri infrasonique que l’animal produisait en levant brusquement la tête vers le ciel et qu’il accompagnait souvent par un jet de flammes vertical qui se repérait de très loin. Il y avait très longtemps que les coalisés avaient trouvé le moyen d’utiliser cette manifestation pour communiquer, s’alerter, s’appeler sur de longues distances.

— Bien, intervint Bleth. Dans ce cas, ne perdons pas de temps et allons-y.

Chacun se dirigea vers son dragon. Après un court instant d’hésitation, il rattrapa son fils et posa la main sur son épaule :

— John... pas d’imprudence, n’est-ce pas ?

Le jeune homme se tourna vivement, l’air courroucé, puis se calma :

— Ne t’en fais pas. Si on me cherche des ennuis, j’appelle et je monte en chandelle. Je fais ça très bien, la chandelle.

— Je le sais. Fais attention, mon fils. La guerre tue aussi ceux qu’on aime et... n’oublie pas que tu ne connais ton compagnon que depuis peu de temps. Vous n’avez pas encore exploré toutes vos possibilités, ni toutes vos faiblesses.

— Je serai prudent, père, je te le promets. Je n’ai pas envie de faire le bravache.

— C’est bien. Va.

Ils se séparèrent aussitôt et partirent dans trois directions différentes.

\*\*\*

Vigie et sa mère logeaient chez Trengganu, la maison d’Ann étant trop excentrée. Il leur avait laissé le lit et dormait dans le salon, confortablement installé dans un vaste canapé. L’appartement n’était pas très grand, et les réunions de la cellule de crise devaient pouvoir se

tenir à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Il était donc prévu d'en installer les membres dans un secteur stratégique, c'est-à-dire central, facilement accessible, et aisément défendable. Des bureaux allaient être réquisitionnés dans la tour de la Part-Dieu dans laquelle des équipes aménageaient déjà des chambres et un réfectoire.

Vigie dormait encore, alors qu'Ann et le journaliste étaient levés depuis quelques instants et prenaient leur petit déjeuner, quand les trois portables sonnèrent presque au même instant.

Ce fut la jeune femme qui décrocha la première. Elle avait jailli de la chambre, totalement nue et s'était emparée de son appareil en disant :

— Dragons.

— Vigie Watcher ? demanda une voix.

— Qui voulez-vous que ce soit, c'est mon portable, rétorqua-t-elle, peu aimable. Passez-moi quelqu'un de compétent.

Il y eut un vague murmure puis :

— Mademoiselle Watcher, commissaire Barrot à l'appareil. J'irai à l'essentiel : l'avenue du maréchal de Saxe a été complètement détruite par des dragons aux premières heures. Il y a un nombre encore non déterminé de personnes disparues et pratiquement la totalité de l'avenue est en feu.

— Des dragons vous dites. Combien ?

— D'après les premiers témoins, ils seraient entre deux et une dizaine.

— Peu précis.

— Les personnes sont sous le choc, mademoiselle.

— Qui avez-vous mis là-bas ?

— C'est-à-dire ?

— À part les pompiers et les ambulances, y a-t-il des militaires, des personnes armées dans le secteur ?

— Non, nous atten...

— N'attendez rien. Faites venir tout ce que vous avez de gens armés. Appelez le camp de la Valbonne, ils seront prévenus dès que j'aurai raccroché. Expliquez-leur les dégâts. Il me faut des tireurs sur tous les endroits en hauteur. Armes lourdes.

Elle n'attendit pas de savoir si le commissaire avait compris et coupa la communication en interrogeant sa mère du regard.

— Hallebois, dit celle-ci. Une attaque en règle en plein centre ville. Ils ne savent pas quoi faire.

— Yvon ? demanda Vigie.

— Le cabinet du préfet. Même chose.

Le portable de Vigie sonna à nouveau :

— Watcher, dit-elle en prenant la communication.

— Un dragon est perché au sommet de la tour de la Part-Dieu, un autre sur Fourvière et un troisième sur le toit de l'opéra ! Ils ne se cachent pas et ne bougent pas ! s'exclama son interlocuteur sans aucun préambule.

— Barrot ? s'enquit la jeune femme.

— Oui, c'est moi. Que fait-on ? ils vont attaquer à nouveau, et personne n'est en place pour les abattre !

— Le jour où on pourra les abattre, on aura gagné, commissaire, répliqua Vigie. Ils ne bougent pas, vous dites ?

— Non. Dans le secteur de la Part-Dieu, j'ai peur que ça tourne à la panique. Le cours Vitton, le cours Lafayette, l'avenue Félix Faure, le pont Morand et le pont Lafayette sont déjà surchargés. Tout le monde essaie de fuir. J'ai peur que ça tourne à la panique générale, je vous dis.

— Gérer la circulation et le comportement des humains, c'est votre affaire, commissaire. Je ne sais pas faire ce genre de chose, je n'ai pas été formée pour ça. Je ne peux m'occuper que des dragons. Donc vous ne m'appellez pas pour ces problèmes, mais seulement pour les dragons. On est d'accord ?

— D'accord, mademoiselle.

— Merci. Je vais venir voir. Appelez le commandant de la Valbonne de ma part et exigez tous ses hommes et son matériel pour tuer.

À nouveau, elle coupa sans autre explication.

— On y va, dit-elle.

Trengganu habitait près de la gare de Perrache, dans une petite rue près du cours Bayard. Ils devaient traverser le Rhône pour s'approcher de la Part-Dieu.

— Pourquoi la Part-Dieu ? avait demandé le journaliste.

— Il y a un dragon, et Saxe est dans le secteur. Donc, on se rend compte et on va voir cette bête.

— *It's you...*, c'est toi qu'ils veulent, ma fille.

— Tu crois ?

— Ils ont montré de quoi ils étaient capables, *and now* ils se mettent bien en vue, ils ne bougent pas, énuméra Ann.

— Oui... Tu as sans doute raison, admit Vigie.

Elle se tut et regarda le flot de voitures qui devenait de plus en plus dense au fur et à mesure qu'ils approchaient du quartier de la Part-Dieu.

— Eh bien ils vont m'avoir, lâcha-t-elle sourdement.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? s'enquit Yvon.

— On peut monter sur le toit de la tour ? demanda la jeune femme.

— Oui, je...

— Eh bien je vais monter sur le toit de la tour et tuer ce dragon.

— Vigie, *my...*

— Je vais tuer ce dragon, et personne ne m'en empêchera ! s'exclama-t-elle C'est pour ça que je suis venue au monde, non ?

Ni Ann, ni Trengganu ne répondirent. Ils commençaient à savoir que ce n'était pas la peine d'argumenter quand elle avait cette voix grondée, sauvage.

Le portable de la jeune femme sonna à nouveau.

— Vigie ? Besançon. Où en êtes-vous ? j'ai appris par Hallebois.

— Je vais voir celui de la Part-Dieu.

— Vous avez compris que vous êtes leur ennemie et qu'ils veulent précisément vous attirer, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et vous y allez, comme ils le désirent.

— Oui.

— Bien. J'imagine que vous savez ce que vous faites et qu'il n'est pas possible de vous faire changer d'avis. Malgré tout, permettez-moi de vous demander d'être prudente. Comme je vous l'ai dit, vous êtes actuellement notre seule arme valable contre ces monstres...

— Votre sollicitude me touche, commenta amèrement Vigie.

— En voudriez-vous, si j'en faisais preuve ? répliqua durement Besançon avant de poursuivre : Passez-moi Ann.

Un peu vexée par cette brusquerie, la jeune femme obtempéra.

— Oui..., dit sa mère. OK. Oui, autant que moi. Je ne sais pas, je ne crois pas. Le livre dit qu'il n'y en a qu'un ou une. OK... OK... Ce soir, OK.

Elle raccrocha, et informa sa fille :

— Il y a eu d'autres attaques en France, en Angleterre, en Irlande, aux USA, en Pologne, Russie, Italie, etc. Le monde est concerné et tu sembles être la seule vigilante capable de les combattre et de les tuer. Christophe m'a...

— Christophe ? la coupa Vigie.

— Besançon. Christophe Besançon. Il m'a dit qu'il avait pu contacter presque tous les vigilants dont je lui ai donné les adresses.

— Presque tous ?

— Oui. Certains ne sont pas là, n'ont pas répondu. Bref. Le combat a commencé et la France espère que tu pourras enseigner ce que tu sais faire.

— Ma façon de bouger ? ma vitesse de réaction ? ça s'enseigne ? dit la jeune femme, peu aimable.

— Nous fais pas braire, Vigie, intervint Trengganu sans quitter la route du regard. Tu vois très bien ce que ta mère veut dire. Évidemment que ça ne s'apprend pas tout ça. Mais la façon dont tu frappais le dragon dans le parc, ça, ça peut s'apprendre et tu le sais. Qu'est-ce que tu cherches ? à rester la seule capable de les tuer ? tu m'énerves, Watcher. Ça fait un moment que tu m'énerves. Arrête de te croire marquée par la fatalité et fais ce que tu as à faire, point barre.

La jeune femme resta un instant interdite, puis éclata d'un rire qui eut l'effet d'une brise rafraîchissante dans la voiture.

— Tu as raison, le journaliste, dit-elle. Allez, amène-nous à la tour.

— Si je peux, dit Yvon ils roulent n'importe où, ces abrutis.

En effet, la circulation devenait chaotique. Les voitures et les autres véhicules passaient partout où il y avait de la place, à contresens, sur les larges trottoirs...

Il leur fallut plus d'une heure pour rejoindre le quartier de la Part-Dieu, et encore une demi-heure pour parvenir au pied de la tour. La confusion était impressionnante. Les

pompiers tentaient de venir à bout des incendies allumés par les dragons, les policiers essayaient de canaliser le flot des fuyards, tandis que les ambulances du SAMU cherchaient à se frayer un chemin jusqu'aux blessés qui avaient été rassemblés dans les rues épargnées par les monstres.

— Et les hélicos, ils ne peuvent pas les charger ? demanda Trengganu en montrant des brancards posés à même le sol sur un trottoir, et surveillés par des personnes en blouse blanche.

— J'ai demandé à ce qu'il n'y ait aucun survol de Lyon pour l'instant, dit Vigie. On ne sait pas encore suffisamment de choses. Débrouillez-vous pour entrer en contact avec le responsable militaire du secteur, ou de je ne sais pas comment on appelle ce truc, dans le langage de l'armée. Trouvez-moi un colonel ou quelqu'un qui s'en approche. Je monte.

— Vigie..., dit Ann.

— Je sais maman. Je fais attention, je te le promets.

L'ascenseur la conduisit jusqu'au dernier étage.

Elle ne pensait pas, ne s'attendait à rien, se contentant de sentir la présence du dragon jusque dans son âme. Elle percevait les vibrations de la bête dans les os de son crâne et de son bassin. Comme lors de sa première confrontation avec un de ces monstres.

« Les vibrations, songea-t-elle. La solution est dans les vibrations ! »

Elle utilisa l'escalier pour atteindre le sommet de la tour. Elle ne voulait pas que le dragon ou le coalisé détecte son approche.

Quand elle fut au dernier étage, elle leva la tête et aperçut l'animal à travers la verrière. Il se tenait immobile, les serres agrippées dans le verre épais qu'il avait brisé par endroits pour s'assurer des prises. Il tournait la tête de temps en temps et respirait calmement, ne paraissant pas inquiet.

D'où elle se tenait, Vigie ne voyait pas le coalisé. Elle voulait l'atteindre en premier, pensant intuitivement que le dragon serait désorienté si elle parvenait à se débarrasser de son compagnon. Examinant soigneusement la verrière, elle repéra une trappe d'accès. Une vitre pouvait pivoter, sans doute pour accéder à l'extérieur de la structure. La jeune femme bondit vers la charpente métallique. Elle s'y agrippa en effectuant un rétablissement et manœuvra l'ouverture le plus discrètement possible, bougeant selon un rythme qui lui venait directement du dragon.

L'animal émettait un son, une pulsation dont la fréquence se décomposait en plusieurs harmonies, mais dont la cadence de base s'individualisait nettement et était parfaitement perçue par la vigilante qui se basait dessus pour agir.

Quand elle fut dehors, elle se rendit compte que la déclivité des vitres rendait très difficile tout déplacement. Sans réfléchir, elle se déplaça par bonds successifs, respectant toujours le battement qu'elle ressentait maintenant sans en avoir conscience, totalement immergée dans le combat qu'elle allait livrer.

Elle parvint à s'approcher à moins de cinq mètres du dragon. Il était un peu moins grand que celui qu'elle avait combattu au parc de la Tête d'Or, mais ses dimensions restaient toutefois respectables : il était un peu plus long et plus large qu'un cheval, et sa queue, qui bougeait de temps en temps, avait la longueur du corps. Son cou musculeux devait mesurer environ deux mètres.

Le coalisé était confortablement juché juste en avant des épaules, le dos appuyé contre une des crêtes qui suivaient la colonne vertébrale. « Les expansions des vertèbres », se dit Vigie en remarquant que la première d'entre elles n'était pas orientée comme les autres et qu'elle devait ainsi fournir une protection au dragonnier lors du vol. Sa formation scientifique lui permit de noter tout cela sans qu'elle en eût réellement conscience, car elle était tellement immergée dans son approche et dans le combat, qu'il lui était impossible de penser intentionnellement à autre chose qu'au dragon et à son compagnon. Elle ne voyait qu'eux, ne bougeait qu'au rythme du monstre, ne respirait qu'au tempo des pulsations qui la prenaient tout entière.

Elle avança encore, encore un peu, encore un pas... puis s'immobilisa. Figée comme une statue, elle attendit. Elle ne pensait pas, ne réfléchissait pas, arme inhumaine qui ne vivait que pour détruire le dragon et son compagnon.

Rien ne se passa durant un temps dont elle n'eut pas conscience.

Le dragon regardait la ville en dessous, tournant parfois la tête, ayant entendu un son plus fort que les sirènes des pompiers ou des ambulances. Vigie ne se cachait pas. On aurait dit qu'il lui était complètement indifférent que l'animal ou son compagnon la repère. Elle se contentait de fixer le dragon, de respirer comme lui, de vivre comme lui. Durant ces moments, ces quelques minutes, elle fut dragonne jusqu'au bout de son âme.

Y eut-il un signe ? une rupture de rythme dans les pulsations de l'animal ? elle aurait été incapable de le dire. Quelque chose hurla soudainement en elle. Une douleur, une terreur venant du plus profond de sa mémoire ancestrale la poussèrent à agir.

Passant instantanément de l'immobilité parfaite à une mobilité surnaturelle, elle franchit d'un bond gigantesque la distance qui la séparait de ses ennemis et atterrit sur le dos du dragon. L'animal poussa un grondement de surprise, et étala instinctivement ses ailes, tandis que le coalisé n'eut le temps de rien faire. Vigie eut fugacement conscience de sa jeunesse, mais cela ne l'arrêta pas quand elle le saisit brusquement par le menton et lui tourna si vivement la tête qu'elle brisa sa nuque sans qu'il puisse se voir mourir.

Immédiatement, le dragon hurla. Un cri strident et terrible qui obligea la vigilante à se plaquer les mains sur les oreilles et la fit tomber de l'animal. Elle roula sur la verrière sans parvenir à se rattraper à quelque chose. Ce ne fut que près du bord qu'une barrière de sécurité la retint douloureusement, juste avant la chute.

Le monstre était complètement désorienté. Il ne savait visiblement que faire, indécis près du corps du coalisé, il se tournait vers la vigilante qui prenait à nouveau pied sur le sommet de la tour, puis revenait vers son compagnon. Visiblement, il ne songeait même pas à souffler le feu. Il étalait et refermait ses ailes, ne sachant apparemment pas s'il devait s'envoler ou rester près de son dragonnier dont il ne comprenait sans doute pas la soudaine immobilité.

Vigie en profita. Elle s'approcha de lui à une vitesse qu'elle commençait à maîtriser, sachant exactement comment ralentir et accélérer. Sans aucun temps de latence, elle se cramponna au cou du dragon et commença à le marteler au rythme des pulsations qu'elle ressentait toujours à l'intérieur de son corps.

L'animal se cabra, rua, s'envola sur quelques mètres, se posa, s'éleva à nouveau dans les airs, mais sur une hauteur d'à peine un ou deux mètres, pour reprendre pied sur la verrière de la tour, rechignant à quitter son compagnon. Contrairement au combat qu'elle avait livré dans le parc, la jeune femme sentait qu'elle avait le dessus ; le dragon faiblissait, ne se défendait plus avec autant de vigueur qu'au début.

Elle frappait maintenant sans en avoir réellement conscience, vivant à la fréquence du dragon qui diminuait de plus en plus. Quelque chose en elle, une sorte de partie de son esprit paraissait être restée éveillée, en sentinelle, et comprit qu'il lui fallait veiller à ne pas entrer en empathie avec l'animal, à ne pas laisser la mort la gagner.

La jeune femme inspira profondément et parut sortir d'un sommeil étrange. Elle regarda le dragon sans cesser de le frapper, et sourit. Maintenant qu'elle savait comment agir, ayant pris le rythme de l'animal à son compte et lui imposant une terrible baisse de fréquence, sa propre énergie augmentait au fur et à mesure que celle de son ennemi s'amointrissait, comme si elle passait d'un organisme à l'autre. Le monstre bougea de moins en moins. Sa respiration s'atténa et finit par s'arrêter totalement à l'instant précis où Vigie cessa de frapper. Il s'affaissa sur place, les griffes encore agrippées aux trous qu'il avait creusés dans le verre.

— J'ai tué un dragon !... , souffla la jeune femme. J'ai tué un dragon.

Elle le regarda encore, étonné de son exploit, puis s'exclama :

— Ils étaient trois ! les autres vont venir, il les a prévenus, ou ils vont l'être...

Jetant un regard en direction de la basilique de Fourvière où elle ne remarqua aucune présence insolite, au contraire de l'opéra dont elle voyait très bien le toit depuis son poste d'observation. Un dragon allait et venait sur le grand édifice, sans paraître regarder dans sa direction.

Elle ne chercha pas à en savoir davantage et descendit rapidement de la tour sans un regard pour le coalisé et son animal.

Ann et Yvon étaient dans le hall d'entrée, à la sortie de l'ascenseur.

— Vigie ! s'exclamèrent-ils en même temps.

— Ils sont morts, annonça-t-elle laconiquement. Allons à l'opéra.

— Tu n'es pas fatiguée ? s'enquit sa mère.

— Non. J'ai compris comment ils fonctionnent, répondit-elle en marchant. Ils s'appuient sur le son.

— Sur le son ? demanda Trengganu.

— Oui. Je ne sais pas comment vous l'expliquer, mais ils se servent du son comme s'ils étaient capables de le changer en matière solide, en particules qu'ils pourraient agglomérer ou dissocier, et ainsi l'utiliser à leur guise pour bouger, comme un appui. Un physicien nous dira si c'est possible. En tout cas, si on peut capter leur fréquence de vibration, je crois qu'on les tient. Il suffira de savoir s'ils ont tous la même, ce qui m'étonnerait, et de brancher un appareil en opposition de phase avec ce rythme pour les détruire. J'en suis convaincue.

\*\*\*

Bleth n'avait pas vu mourir son fils. Les militaires appelés en renfort s'étaient postés en priorité près des zones occupées par les monstres et qui n'avaient pas encore été attaquées. La priorité avait donc été donnée aux alentours de la basilique de Fourvière et de l'opéra. Le quartier de la Part-Dieu avait été laissé aux Watcher.

Attentif à ce qui se passait en contrebas de son poste d'observation, il ne quittait pas la rue et la place de l'opéra des yeux. Pour lui aussi, c'était son premier combat, sa première

situation de guerre. Il avait été élevé dans l'optique d'un affrontement avec les vigilants, avec les humains, mais ce qu'il vivait depuis quelques jours était totalement différent de tout ce que l'on avait pu lui raconter, lui enseigner. Il détestait la guerre.

Quand le dragon de John avait poussé son cri, le sien avait vivement tourné la tête, mais Bleth n'avait pas perçu d'urgence. Une grande partie des fréquences de la voix de leurs compagnons échappait aux oreilles humaines et même celles des coalisées ne pouvaient capter toutes les nuances de la voix des dragons.

\*\*\*

— Vigie ! les militaires ! ils sont là !...

— Je vois. Barrot a été efficace, dit la jeune femme.

Les militaires attendaient, armes pointées en direction du dragon que l'on voyait bouger sur le toit de l'opéra.

Les deux vigilantes s'avancèrent vers ce qui leur parut être un gradé.

— Qui commande ? demanda Vigie.

— Mademoiselle, vous n'avez rien à faire ici, on a ordonné l'évacua...

— Je suis Vigie Watcher, le coupa la jeune femme. Qui commande ?

— Vigie Watcher ? s'étonna le militaire. Qui me le prouve ? vous avez des papiers, des...

Elle ne le laissa pas terminer sa phrase et lui asséna une claque qui le jeta à terre.

Il se releva immédiatement, stupéfait et endolori. La vigilante ne fit aucun cas de sa stupeur et répéta :

— Pour la dernière fois, qui commande ?

Le militaire se massa la mâchoire et répondit de mauvaise grâce :

— Le colonel Frontier.

— Où est-il ?

— L'officier qui téléphone, là-bas. Je ne sais pas si...

Ann et sa fille étaient déjà parties.

— Il ne faut pas leur en vouloir, crut bon d'expliquer Trengganu. Elles ont tellement...

— Et vous, qui êtes-vous ? qu'est-ce que vous faites là ? demanda le militaire d'un ton rogue.

— Ah. D'accord, dit simplement le journaliste avant de rejoindre les Watcher.

— Colonel Frontier ?

— Moi-même. Un instant, je téléphone.

— Vous êtes tous abrutis dans l'armée, ou je suis tombée sur les pires ? s'énerva Vigie.

— Je téléphone, mademoiselle. Vous voudrez bien attendre que j'aie terminé ma...

Il ne put finir. La jeune femme lui avait arraché le portable des mains et l'avait broyé sans qu'il ait eu le temps de faire un mouvement.

— Mais enfin ! s'écria-t-il. Je parlais au préfet !

— Celui-là, laissez-le où il est, c'est-à-dire certainement dans son bureau, répliqua-t-elle tranquillement. Je suis Vigie Watcher. Je veux savoir de quoi vous disposez comme arme, quelles sont les dispositions qui ont été prises en ce qui concerne la population et si des forces sont déployées à Fourvière. Vite.

L'officier la considéra quelques secondes, puis parut se décider :

— Nous avons une puissance de frappe qui détruirait un char moderne. J'ai ici deux cents hommes et autant à Fourvière. Si vous êtes bien la personne que vous dites, c'est auprès de vous que je dois prendre mes ordres, si j'ai bien compris.

— C'est le cas.

— Bien. Que doit-on faire ?

— Où sont les civils ?

— Évacués.

— Tous ?

— Affirmatif.

— En êtes-vous certain ?

— Je ne peux pas l'être, mademoiselle. Il y a des appartements, des traboules, des caves... Je n'ai pas assez d'hommes pour, à la fois surveiller le dragon, et vérifier si tout le monde est parti. Une annonce a été faite par radio, par haut-parleur et à la télé régionale. On ne peut faire plus.

— Eh bien on s'en contentera. Tuez-le.

— Abattre le monstre, c'est bien ça ?

— Oui. Vous n'y parviendrez pas, mais j'aimerais voir comment il bouge, comment il va éviter vos balles, comment il va réagir.

— Je n'y parviendrais pas ? Vous en êtes certaine ?

— Oui. Prévenez vos hommes qu'il va riposter et que la température de son souffle fait fondre les métaux les plus épais. D'autre part, il se déplace à très grande vitesse. Il va y avoir des morts.

— Vous m'étonnez mademoiselle, mais je dois vous obéir, commenta le colonel avant de donner ses ordres.

Ce qui suivit fut gravé dans l'esprit de Trengganu et d'Ann. Vigie savait de quoi était capable un dragon, mais sa mère et le journaliste ne les avaient pas combattus.

Les soldats se mirent en position et attendirent l'ordre de leurs supérieurs. Il ne tarda pas :

— Feu !

Le toit du bâtiment fut soumis à un tir apocalyptique. Vigie, qui n'y connaissait rien en armes de guerre, fut effarée par le vacarme que faisaient les engins de mort et par les dégâts qu'ils occasionnèrent à l'opéra. Des pans entiers de matériau volèrent en éclats, le sommet des façades fut criblé d'énormes cratères, tandis que des débris retombaient sur la place où se tenaient les vigilantes. En quelques secondes, cet endroit normalement voué à l'art et aux réjouissances venait d'être transporté en enfer.

La réaction du dragon ne fut pas immédiate. Il parut d'abord surpris, se contentant d'éviter les balles et les roquettes, puis il réagit.

— Ces humains vont comprendre que l'on ne s'attaque pas à un Bleth, ragea le coalisé. Appelle ! ordonna-t-il à son compagnon.

Celui-ci prit aussitôt de l'altitude avec une vitesse impossible, et poussa un cri inaudible aux oreilles humaines, qu'il accompagna d'un long jet de flammes vertical. Il ne lui était pas aisé de voler, car les militaires ne cessaient pas leur attaque. Il lui fallait éviter les balles, ne pas prendre peur face à ce déluge de projectiles qui l'obligeait à des virages, des chandelles, des piqués qu'il exécutait à une vitesse ahurissante.

— Bon Dieu, mais comment il fait ? il va plus vite qu'un avion, cet animal ! s'exclama le colonel qui suivait les évolutions du monstre sans parvenir à croire ce qu'il voyait.

— Attention ! en voilà un autre ! cria un soldat.

Surgissant par-dessus les toits, l'air sifflant sous ses ailes, un second dragon se précipita sur les militaires qu'il attaqua sans aucune hésitation.

Son premier passage fut terriblement meurtrier. Dans l'urgence, Vigie avait poussé le colonel à l'abri d'un véhicule, tandis qu'Ann prenait Trengganu par le bras pour le jeter à terre derrière un camion, mais tous les hommes présents n'eurent pas ce réflexe. Ils furent pris dans les flammes que le dragon cracha tout le long de son survol. Un trait de feu soulignait à terre la trace de son passage et tous ceux qui se trouvaient sur cette bande de plus de cinq mètres de large disparurent dans les flammes pourpres et liquides qui paraissaient animées d'une vie propre. Vigie crut même voir un soldat qui fuyait, poursuivi par une langue de feu qui s'étirait hideusement pour le happer et le brûler.

En moins de quelques secondes, en un seul passage, le dragon avait totalement renversé la situation. Des cris de douleur et de terreur s'élevaient de toute la place. Les ordres fusaient de toute part, créant une confusion qui s'ajoutait à la panique qui gagnait les militaires. Ils n'eurent pas le temps de s'organiser pour riposter, car le dragon de Bleth attaquait à son tour, volant en rase-mottes et crachant le feu sans discontinuer. Les véhicules brûlaient, leurs réservoirs explosaient, les hommes commençaient à fuir sans cesser de tirer un peu au jugé pour protéger leur retraite. Ils ne voyaient pas où aller. Il ne semblait exister aucun abri suffisamment efficace pour échapper à la chaleur infernale, à ces flammes qui coulaient, rampaient, sautaient, frappaient.

Vigie et le colonel furent projetés en arrière sur plusieurs mètres quand un trait de feu vint frapper le véhicule derrière lequel ils s'étaient abrités. La jeune femme se releva tout de suite, mais le colonel resta à terre. Elle se pencha sur lui. La tête sur le côté, les yeux ouverts, il était mort, la nuque brisée dans la chute.

Elle se précipita vers sa mère :

— Il faut partir ! lui cria-t-elle par-dessus le vacarme des tirs, des explosions et des hurlements. Il faut partir, ils vont finir par nous avoir. Vite !

Ann ne fit que hocher la tête et la suivre, accompagnée d'Yvon qui pensa malgré tout à prendre des photos du chaos indescriptible qui régnait maintenant sur la place de l'opéra. Les deux dragons ne cessaient d'aller et venir, évitant toujours les tirs qui étaient à présent beaucoup moins précis, plus sporadiques, et détruisant tout ce qui pouvait être humain avec une rage et une efficacité terrifiantes.

Bleth avait compris. Il ne l'avait pas encore admis, mais il avait compris que son fils était mort. Quand le Gros était apparu, chevauchant son dragon comme un diable, il avait souri et avait tourné la tête en direction de la Part-Dieu. Rien. Rien ne bougeait là-bas, et aucun dragon n'apparaissait dans le ciel au-dessus du Rhône. John ne pouvait pas être parti. Même

s'il était émotif, même s'il n'aimait pas la guerre qu'ils menaient, il s'agissait d'un homme de devoir et de grande conscience. Il ne serait pas parti sans en informer son père. Il ne restait qu'une seule solution pour expliquer cette terrible absence.

Bleth avait hurlé. Se retenant pour ne pas aller vérifier ce qu'il savait définitif, il s'était acharné sur ces humains, ces sinistres animaux à peine évolués qui lui avaient pris son fils. La vigilante. Elle seule était capable de venir à bout d'un dragon et de son dragonnier. Comprendre qu'il avait raison en pensant qu'elle représentait un danger pour leur caste ne lui fut d'aucun secours. Il pleurait en brûlant les militaires ; il criait en détruisant leurs voitures, leurs camions, leurs armes. John était mort. Le premier mort de cette guerre pour la suprématie des dragons était son fils.

Le Gros avait également compris la raison de l'absence du jeune Bleth. Il avait effectué une brusque chandelle qui l'avait amené à une hauteur considérable, puis avait piqué en direction de la tour. Quelques secondes avaient suffi...

Quand il était revenu, Bleth n'avait pu s'empêcher d'espérer, d'imaginer que John s'était juste un peu caché, qu'il était descendu à terre que... qu'il n'était pas mort, même si c'était déraisonnable.

Le Gros s'était approché, les dragons volant aile contre aile. Il n'avait rien dit, mais sa mine en disait suffisamment.

— Non, avait simplement dit son ami en secouant la tête.

Sans se concerter, ils avaient aussitôt repris leur travail de mort méthodique et sans pitié.

## – Chapitre huit –

Gwenaëlle était indécise. Bleth avait, à lui seul, lancé une guerre sans merci contre les humains. Certes, il ne manquait pas de courage et personne ne pouvait prétendre qu'il ne défendait pas la cause des dragons, et cela au sacrifice de tout ce qu'il chérissait ; comme son fils.

Il était également vrai que la vigilante dont il avait parlé à monseigneur Carnilith était extrêmement dangereuse. Jamais la dragonnière n'avait entendu parler d'un ou d'une vigilante capable de tuer un dragon. Ils essayaient, comme le disait monseigneur. Ils essayaient, mais cela faisait des siècles qu'ils échouaient. Et là, cette humaine frêle, avec comme seule arme ses mains nues, avait réussi. Elle avait tué un dragon et son dragonnier avec une inquiétante facilité.

Donc Bleth avait raison. Sur toute la ligne.

La maestria avec laquelle il avait exécuté les militaires qui s'arrogeaient le droit de lui tirer dessus était remarquable. En outre, il était clair qu'il s'agissait d'un vrai meneur. Il suffisait pour s'en convaincre de voir avec quelle rage et quelle indifférence quant à son propre sort, son ami s'était jeté dans la bataille à ses côtés.

Malgré tout, malgré ce sentiment d'admiration qui l'étonnait mais qu'elle ne pouvait nier, Gwenaëlle avait à faire un rapport à monseigneur. Elle n'ignorait pas qu'elle n'avait aucun intérêt à ce que ses propos traduisent la vérité. Ils devaient montrer Bleth sous un jour moins glorieux. Carnilith avait besoin d'arguments pour nuire définitivement à celui qui s'affirmait de plus en plus comme son rival dans la lutte interne que se livraient les coalisés. Relater les événements tels qu'elle avait pu les voir, revenait à coup sûr à déstabiliser profondément monseigneur. Ils étaient de plus en plus nombreux maintenant, parmi les coalisés, à apprécier la rigueur, la droiture et l'altruisme de Bleth qui ne semblait vivre que pour la cause des dragons. On murmurait parfois qu'il serait bon que son compagnon ailé se hisse jusqu'au titre. Carnilith ne l'ignorait pas et c'était en grande partie ce qui nourrissait sa haine à l'égard de son rival.

Elle savait se trouver à un moment où il lui fallait choisir entre la tradition pluriséculaire et la nouvelle orientation que proposerait certainement Bleth. Pour elle, il n'existait aucun doute quant à l'identité du futur roi ; ce serait Bor, le dragon de Carnilith, ou bien Menth, celui de Bleth. Les deux étaient rapides, puissants, et seraient certainement à même de venir à bout de tous leurs rivaux lors du vol. Quand viendrait le moment de les opposer, tout dépendrait de l'habileté de leur dragonnier. Ce à quoi Gwenaëlle venait d'assister la faisait plutôt pencher vers une victoire de Bleth.

Elle décida de rester encore un peu en France pour juger la suite des événements. Elle savait que les deux dragonniers qu'elle surveillait étaient conscients de sa présence et elle envisageait sérieusement de les contacter, de parler avec eux, pour apprendre ce que Bleth

avait en tête. S'il voulait uniquement déstabiliser monseigneur Carnilith, elle le combattrait sans aucun état d'âme. En revanche, s'il se battait ainsi pour faire triompher les dragons, elle pensait pouvoir le rejoindre dans son choix.

\*\*\*

Vigie et Ann se trouvaient en grande conversation avec Besançon qui était descendu à Lyon le plus vite possible, prenant le premier TGV. « Pas en avion ou hélico », lui avait conseillé la jeune vigilante.

— Il faut considérer que Lyon est détruite, dit Vigie pour la seconde fois.

— Je ne peux pas l'admettre, répliqua Besançon.

— *Listen*, intervint Ann. Tu as vu l'état de la place de l'opéra, des rues voisines. Tu as vu ce qui reste des camions de l'armée, le métal fondu, les restes liquides ; *liquides*, Christophe ! des soldats brûlés par les dragons. Eux, ils sont partis sans une blessure, alors que tous ces militaires les shootaient. Ils n'étaient que deux. Deux dragons pour ce désastre. Ils vont être des centaines.

— Quand ? demanda Besançon.

— Dès demain, dès tout à l'heure, *I don't know*. Mais, ce que je sais, c'est qu'il faut être prêt, ou nous mourrons.

Besançon se passa la main sur le visage.

— Ce que vous voulez me dire toutes les deux, c'est que nous sommes de toute façon inférieurs aux dragons, qu'ils vont s'acharner sur Lyon, j'imagine du fait de la présence de Vigie, et que nous devons faire intervenir l'armée de l'air et installer des forces anti-aériennes pour défendre la ville. C'est ça ?

— Non, répondit Vigie. Pas pour défendre la ville. La ville, on s'en fout je t'ai dit. Elle n'existe plus. Elle sera abîmée, bâtiments brûlés, rues éventrées. Nous, ce qu'on veut, c'est abattre les dragons. Pour leur montrer que les humains peuvent résister et les battre.

— Et la population ? s'enquit Besançon.

— Il faut l'informer, que les gens restent ou partent.

— Tu vas créer une panique qui...

— Et quand les dragons vont venir et cracher le feu sur tout ce qui bouge ou ne bouge pas, il n'y aura pas de panique ?

— Tu es, vous êtes donc absolument certaines qu'ils vont attaquer ? ici ?

— Oui, répondirent Ann et sa fille.

— Quand ?

— Je comprends que vous ayez besoin d'une date ou d'une heure, dit la jeune femme. Mais le mieux que je puisse vous dire est de considérer qu'ils sont capables d'attaquer dès demain.

— Nom de Dieu.

— Comme vous dites.

\*\*\*

Bleth ne disait toujours rien. Depuis qu'ils étaient revenus sur la grève du Rhône, il se tenait assis contre son dragon qui restait également immobile. Le Gros n'osait rien dire, rien faire. Ils avaient détruit tout ce qu'il y avait d'humain sur cette place, brûlant les matériels de l'armée, et les militaires. Ils n'avaient pas fait de quartier, tous deux plongés dans une terrible rage par la mort de John. Après avoir tué et brûlé, ils s'étaient rendus dans le secteur de la tour. Bleth voulait trouver le corps de son fils et le soustraire aux mains indignes de ces humains. Ils n'avaient rien vu. La verrière gardait les marques de la présence du dragon, mais il ne restait aucune trace de John ou de son compagnon.

Ils avaient survolé le secteur, brûlant tous les humains qu'ils rencontraient, semant la panique parmi les ambulanciers encore présents, les pompiers et les policiers. Bleth ne les avait pas vus. Son dragon tuait, crachait des flammes, mais le coalisé était perdu dans son désespoir et n'avait aucune conscience de ce qu'il se passait sous lui.

Ce fut le Gros qui avait décidé du retour. Il avait pris la direction du Rhône, espérant que Menth le suivrait, ce qui fut le cas.

— Dans une guerre, même ceux que l'on aime risquent de mourir, lâcha Bleth. La guerre tue aussi ceux que l'on aime. Je lui avais dit cela avant de partir. Il m'avait promis d'être prudent. Ah ! Michael, je ne sais si j'ai l'envie de poursuivre.

— Il faut venger John, gronda le Gros.

— Venger... La vengeance ne m'intéresse pas. Cette vigilante a fait ce que je veux lui faire : elle a tué.

— Ton fils.

— Mon fils.

Il réprima un sanglot, puis poursuivit :

— Nous allons appeler Gwenaëlle. Il nous faut d'autres dragonniers avec leur compagnon. Nous allons détruire cette ville et ses habitants. Après ça, si les humains ne comprennent pas qu'ils ont intérêt à se soumettre, c'est que...

— Tu ne voulais pas les soumettre, avant.

— Ah ! Michael, je ne sais plus. Elle a tué John ! je ne raisonne plus. Va. Appelle Gwenaëlle et explique-lui ce que l'on veut faire.

— Je ne l'aime pas, celle-là.

— Je le sais. Moi non plus. Je crois qu'il faut oublier nos antipathies et nous battre ensemble. Va.

Gwenaëlle ne fut pas difficile à trouver. Elle ne quittait pas les environs immédiats des deux coalisés. Le Gros la dénicha le long du fleuve, allongée contre son dragon, elle semblait dormir, mais fut sur pieds avant même qu'il n'ouvre la bouche.

— Vous avez semé la mort, toi et ton ami, dit-elle, tandis que son animal se coulait dans l'eau du fleuve.

— Et nous l'avons aussi récoltée.

— Le fils Bleth. J'ai vu.

— Tu as vu aussi que cette vigilante est bien comme on l’avait pensé. Elle est rapide, dangereuse, puissante, et paraît avoir les capacités des dragons. Seuls, nous ne pourrions que causer des pertes qui ne nous permettraient jamais de vaincre. Bleth te demande d’aller convaincre Carnilith de l’urgence qu’il y a à nous envoyer d’autres dragonniers. Les humains vont apprendre comment nous vaincre et leur technologie les autorisera certainement à venir à bout des dragons. Nous en sommes convaincus.

— Monseigneur Carnilith hait Bleth.

— Je le sais, mais s’il n’est pas capable de passer outre, est-il capable de régner ?

— Tu frises l’insolence, le Gros, sourit Gwenaëlle.

— Pour l’instant, Carnilith n’est rien de plus que Bleth, ou que toi et moi. Le vol royal n’a pas encore eu lieu. Alors s’il te plaît, va le voir, et...

— Tu vois qu’il est plus que toi ou moi. C’est à lui que tu vas demander de rassembler des troupes, pas à moi, fit remarquer la femme en souriant. Aller, je te taquine, je vais y aller. De toute façon, je comptais venir vous voir et prévoir ce qu’il convenait de faire maintenant.

— Il n’est pas plus que nous, mais il est beaucoup de dragonniers qui le considèrent, à tort, comme le futur roi et qui le collent comme des mouches à m... à miel.

— Je n’ai rien entendu. Je pars immédiatement. Qu’allez-vous faire en attendant ?

— Bleth vient de perdre son fils, Gwenaëlle. Que veux-tu qu’il fasse ? il va le pleurer, c’est tout.

— Mais pourquoi ne pas vouloir le venger et tuer tous ces animaux, ces humains ? s’exclama la coalisée.

— Bleth n’est pas un viandard. Il ne cherche pas le sang à tout prix. Tuer les humains, le plus d’humains possibles, est certainement quelque chose qui satisferait Carnilith. Pas Bleth. Va, et reviens porteuse de bonnes nouvelles.

La femme siffla doucement. Son dragon apparut, ruisselant.

— Viens mon beau. Nous partons.

Elle se hissa sur son dos, s’installa contre la crête de vol, jeta un coup d’œil à Michael, et s’envola.

— Maman, regarde ! cria l’enfant, le doigt pointé vers le ciel. Un dragon ! un dragon !

Gwenaëlle avait voulu passer juste au-dessus de Lyon pour effrayer les humains, ceux qu’elle considérait comme des animaux, tout juste bons à nourrir les dragons. Elle tenait à ce qu’ils sachent que l’ère des dragons avait commencé.

Elle vola aussi vite qu’elle le pouvait. Les vols rapides étaient exténuants. Ils imposaient de respirer par à-coups, de se protéger presque continuellement derrière l’écaille de vol pour éviter la constante pression de l’air. Les oreilles bourdonnaient du fait du vacarme créé par la vitesse.

Le soir même, elle se trouvait à la verticale du château des Carnilith.

Sans attendre, elle demanda à voir le vieil homme. Comme à son habitude, il se trouvait dans la grande salle, entouré par tous ses courtisans.

Elle fut étonnée de penser que Bleth, lui, se battait pour les dragons, au lieu d’attendre tranquillement le vol qui permettrait de désigner le roi. Elle s’approcha.

— Gwenaëlle, mon enfant ! s'exclama Carnilith quand elle se présenta devant lui. Alors dis-moi, quelles nouvelles de notre bon Bleth ?

Il y eut quelques rires serviles.

— Il se bat, monseigneur.

— Grand bien lui fasse. Et contre qui se bat-il, ce preux dragonnier ?

— Contre les humains. Il a détruit une partie de la ville de Lyon et tué un grand nombre de personnes.

— Fichtre.

Le vieil homme se désintéressait ostensiblement de ce qu'elle lui rapportait.

— Il vous demande de bien vouloir désigner un groupe de...

— Que me dis-tu ? s'époumona Carnilith. Il ose me donner des ordres ! il exige ?

— Non, monseigneur, osa Gwenaëlle. Il n'exige rien, il demande si vous accepteriez de diligenter un groupe vers Lyon pour...

— Pour sa gloire ? cria Carnilith. Pour sa gloire et son prestige ! c'est ça ?

— Non, monseigneur, répéta la coalisée. Je vous assure que je les ai d'abord vus tous les trois abattre des humains. Ils ont détruit une avenue entière à Lyon, puis, après la mort de John Bleth, à eux deux, seuls contre l'armée, ils ont mis la place de l'Opéra à feu et à sang.

— Comment est mort le fils Bleth ? demanda Carnilith.

Les autres coalisés présents dans la grande salle du château s'approchèrent pour entendre la réponse. La mort d'un dragonnier était une chose rare. Il était constamment sous la protection de son dragon, l'animal le plus puissant de la planète.

— Il a été tué par la vigilante, lâcha Gwenaëlle. Celle dont Bleth pensait qu'elle était très dangereuse. Celle qu'il voulait éliminer car il craignait qu'elle ne fasse trop de dégâts dans nos rangs.

— Impossible, affirma le vieil homme, péremptoire. Jamais un vigilant a tué un dragon.

— Elle l'a fait.

— Impossible, je te dis ! Bleth te l'a raconté et tu l'as cru. Voilà toute l'affaire.

— Je l'ai vu de mes propres yeux, rétorqua Gwenaëlle.

Elle avait menti. Elle se trouvait loin de l'endroit où le fils Bleth avait été tué, mais elle avait vu Vigie à l'œuvre place de l'opéra et, d'autre part, commençait à mépriser Carnilith qui refusait de voir les qualités de son adversaire et pour qui ne comptait que le pouvoir, quel qu'en soit le prix.

— Tu l'as vu ? demanda le vieil homme en plissant les yeux comme pour mieux la scruter.

Elle ne broncha pas :

— Je l'ai vu, monseigneur.

Carnilith ne dit rien. Un lourd silence s'installa dans la salle, tous les dragonniers ayant suspendu leurs conversations en *a parte*. On attendait.

Gwenaëlle se laissa tomber dans un fauteuil. Elle était épuisée, et tenait également à ce que les coalisés présents prennent conscience qu'aucun roi n'était actuellement désigné ; que Carnilith ne valait officiellement pas plus que chacun d'entre eux, comme le lui avait fait remarquer le Gros.

— Tu l’as vu, murmura-t-il. Tu l’as vu.

— Oui, monseigneur.

— Admettons, dit-il avec un geste de la main, comme si l’information qui venait de le faire hurler n’avait plus aucune importance.

Ce fut à cet instant qu’elle le méprisa définitivement et se rangea du côté de Bleth.

— Admettons. Et que font ces deux dragonniers maintenant ?

— Ils attendent que des coalisés courageux se joignent à eux pour défendre la cause des dragons et imposer notre présence à l’humanité. Ils attendent que l’on prenne en compte les risques qu’ils ont encourus et que l’on vienne leur prêter main-forte pour réduire Lyon en cendres et trouver cette vigilante pour la tuer avant qu’elle ne puisse transmettre son savoir à ses comparses. Ils attendent, monseigneur, votre bon vouloir.

Le vieil homme tressaillit et elle crut avoir laissé transparaître le dédain qu’elle ressentait à son égard.

— Mon bon vouloir... Eh bien soit. Que ceux qui veulent aller tâter de la viande humaine se joignent à Bleth et à son amie ici présente. L’affaire est close.

Il se leva de son siège et quitta la salle sans vérifier si quelqu’un le suivait. Ils furent cinq ou six à lui emboîter immédiatement le pas, au lieu de la petite cour qui le suivait habituellement. Gwenaëlle sourit. L’ère Carnilith prenait fin.

— Moi je veux bien aller me battre en France, dit un dragonnier, l’interrompant dans ses réflexions. Mais quand le vol royal aura lieu, il vaudra mieux être sur place, parce que si tu veux mon avis, Gwenaëlle, monseigneur Carnilith n’enverra aucune invitation, et surtout pas à ceux qui t’auront suivie.

Un autre coalisé s’approcha d’eux et glissa :

— Le vol peut être provoqué.

— Provoqué ? c’est-à-dire ? demanda la femme.

— L’Écllosion a eu lieu depuis plus de onze jours maintenant. On peut estimer que tous les dragons sont sur Terre. Dans chacune des contrées dragonnières, un roi ou une reine vont être désignés par le vol...

— Ça, on le sait, le coupa Gwenaëlle.

— Ce que tu ne sais pas, ignorante, c’est qu’après le onzième jour, le vol peut être provoqué par une assemblée de onze dragonniers qui le réclameraient. Donc...

— Donc on peut le réclamer, faire venir Bleth et le Gros, ils y participent et ensuite on peut retourner faire la guerre en France. Carnilith n’aurait-il pas fait partir les Bleth pour proclamer le Vol en leur absence ?

— C’est une accusation de taille.

— Et que je ne pourrai de toute façon pas prouver, nota la coalisée. Bref. En attendant, il faut proclamer le Vol. Je vais réunir dix d’entre nous et faire prévenir Bleth. Le Vol doit avoir lieu dans deux jours au maximum.

Gwenaëlle se sentait heureuse. Elle avait trouvé une cause, quelque chose en quoi croire et un chef, un meneur qui pourrait parfaitement la guider, lui donner une raison d’aimer la vie.

— Te voilà fait et cause pour Bleth, Gwenaëlle ? fit remarquer un autre dragonnier.

— Il se bat. Il risque sa vie, il donne de son sang pour la cause des dragons. Que faisons-nous pendant ce temps, sinon dire bien fort que nous sommes supérieurs aux humains, que nous sommes une caste faite pour régner ? rien. Nous ne faisons rien. Je veux me battre pour ce en quoi je crois : l'ère des dragons. Rien d'autre ne compte à mes yeux.

— Tu passais pour être l'âme damnée de monseigneur Carnilith, autrefois. Il se murmure même que...

— Laisse les murmures hanter les couloirs, lui conseilla la dragonnière d'un ton menaçant. Ce que je fais et vis ne regarde que moi et je ne conseillerais à personne d'y mettre le nez sans mon autorisation.

— Ce n'était pas mon intention, loin de là, se récria le coalisé.

Elle ne lui prêta plus attention et passa tout le reste de la nuit à réunir suffisamment de dragonniers pour proclamer le Vol.

Pendant ce temps, un de ses amis volait rapidement en direction de Lyon pour prévenir Bleth et le Gros. Ils devaient être en Irlande dans les deux jours.

Il les trouva là où Gwenaëlle lui avait indiqué qu'ils seraient.

Menht leva la tête et gronda sourdement.

— Gwenaëlle revient, dit Michael.

Bleth ne bougea pas. Depuis la mort de son fils et leur bataille place de l'Opéra, il était atone, ne mangeant que parce que son ami le poussait, le forçait, l'injuriant tendrement pour qu'il avale quelque chose.

La veille, ils avaient par deux fois dû se cacher dans les parties touffues de la petite forêt proche du fleuve, des forces de police et des militaires s'étaient approchés dangereusement.

Le coalisé posa son dragon sur la grève, salué par Menht et celui du Gros.

— Gwenaëlle n'est pas avec toi ? demanda celui-ci en s'approchant.

— Elle est restée au château pour proclamer le vol.

— Proclamer le vol ? s'étonna Bleth depuis sa place contre le flanc de son compagnon.

— Oui. Elle a été déçue par l'attitude de Carnilith et...

— Tiens ? ce n'est plus monseigneur ? ironisa Michael, dont l'humeur s'améliorait en voyant que son ami s'intéressait de nouveau à la coalition.

— Pour beaucoup d'entre nous, il y a bien longtemps que ce n'est plus monseigneur. Nous avons été plusieurs à ne pas apprécier la façon dont il t'a traité, Bleth.

— Et plusieurs à ne pas bouger malgré tout, fit remarquer le Gros.

— Tu sais que ce n'était pas évident.

— M'ouais... Bon, et alors ?

— Alors quand il a refusé de vous envoyer des renforts, Gwenaëlle s'est détachée de lui et de ses amis. Elle réunit le nombre de dragonniers nécessaire pour proclamer le vol. Il aura lieu au château des Carnilith dans deux jours.

— Elle en a le droit ? s'enquit Bleth, de plus en plus intéressé.

— Oui. Elle a regardé les textes et d’après ce qu’elle a lu, étant donné que toutes les Éclosions ont eu lieu maintenant, le vol peut se dérouler si au moins onze dragonniers le réclament.

— Le vol peut avoir lieu..., murmura Bleth.

Le Gros regarda son ami qui s’éloignait de quelques pas, la tête penchée. Il réfléchissait.

— Allons, dit-il d’un ton ferme. Nous avons assez perdu de temps. Le vol doit avoir lieu, mais la vigilante ne doit pas pouvoir organiser la défense. Nous devons être de retour dans trois jours.

Ils se préparèrent rapidement, rassemblant leurs quelques affaires indispensables.

— Ça ira ? s’enquit le Gros auprès du coalisé qui venait de faire le voyage.

— ‘Faudra bien, répondit laconiquement celui-ci.

Ils repartirent immédiatement, sans passer au-dessus de Lyon, et en tentant de se faire les plus discrets possible. Bleth ne tenait pas à ce que les humains sachent qu’ils avaient abandonné la place.

Par un moyen connu d’eux seuls, les trois dragons durent comprendre où ils se rendaient, car ils grondèrent sourdement, faisant vibrer leurs flancs et tendant leur cou à l’horizontale.

Après quelques minutes de voyage, ils furent bientôt une vingtaine, puis une cinquantaine à voler de concert, à haute altitude et grande vitesse, en direction de l’Irlande. Chaque dragon qui rejoignait la formation poussait un cri aigu auquel répondaient les autres, tandis que le dragonnier levait un bras en direction de ses semblables. Il régnait, dans ce rassemblement, une sorte d’impatience joyeuse, une profonde allégresse que chaque coalisé ressentait intimement.

Chaudement emmitouflé dans sa veste de vol et n’échappant pas à cette ambiance si particulière, Bleth trouvait le spectacle admirable. Ces grands animaux dont les ailes battaient lentement et dont le corps vibrait constamment, qui disparaissaient parfois derrière des nuages, revenaient, se regardaient malgré la vitesse à laquelle ils volaient, communiquaient sans cesse entre eux, étaient magnifiques de puissance, de sauvagerie et de grâce.

Ils traversèrent la mer d’Irlande en quelques petites minutes. Les patrons pêcheurs, terrorisés, abandonnèrent le ramassage de leurs casiers quand ils virent passer cette multitude d’animaux impossibles au-dessus de leurs embarcations dans un bruit de tonnerre et un concert de sifflements, grognements, hululements.

Le château des Carnilith apparut bientôt sous les nuages. D’un seul mouvement, tous les dragons virèrent sur l’aile et descendirent se poser dans le vaste espace découvert ménagé devant le mur d’enceinte. Chaque animal devait savoir avec précision où se trouvaient les autres, car il n’y eut aucun choc, malgré leur nombre et la vitesse à laquelle fut exécuté l’atterrissage.

Le vol pouvait avoir lieu.

Dans ses appartements, Carnilith ne décollerait pas.

— Cette putain m’a trahi ! criait-il. Elle a dû forniquer avec Bleth en France, ce n’est pas possible autrement ! oser réclamer le vol ! c’est moi qui devais le proclamer ! moi !

Il tournait en rond, ses bottes claquant sur le plancher de chêne.

— Arrangez-vous pour que cette imposture n'ait pas lieu ! faites comme vous voulez. Mentez, trahissez, tuez, empoisonnez, je m'en moque, mais le vol ne doit pas avoir lieu si ce n'est pas moi qui le réclame. Est-ce entendu ?

— Oui, monseigneur, mais...

— Mais quoi ? hurla le vieil homme, le visage empourpré. Mais quoi ? vous refusez d'obéir ? vous voulez vous acoquiner avec cette traîtresse et son amant ? c'est cela ?

— Certes pas, monseigneur, protesta vigoureusement le coalisé. Mais le vol est réclamé, c'est chose faite. Gwenaëlle a déposé la demande officielle au conseil des sages qui l'ont agréée et viennent ici à dos de dragon, comme l'exige la tradition. On ne peut plus rien faire contre les événements qui ont été mis en branle par...

— Sortez ! cria soudain Carnilith. Sortez tous ! je ne veux plus vous voir ! dehors !...

Le vol était une étape primordiale dans le règne des dragons. Il devait désigner un chef, un dirigeant pour toute la coalition. Cela se déroulait dans tous les secteurs où étaient apparus des dragons. Il y avait plusieurs « royaumes » de coalition dans le monde et leur taille dépendait essentiellement du nombre de dragons qui les composaient.

Lors de cette période, tous les animaux et leurs compagnons se retrouvaient. Aucun n'aurait manqué à l'appel. Ils ressentaient tous un besoin impérieux de se retrouver là où était poussé le premier cri de proclamation qui était ensuite relayé de proche en proche. Immédiatement, tous les dragons convergeaient vers le site du vol. C'était alors souvent le moment de rixes entre les dragonniers. On raconte que le compagnon de Lilith, une dragonne célèbre, avait failli mourir lors du vol qui l'avait proclamé chef de la coalition. Les dragons eux-mêmes ne se battaient que très rarement entre eux, sauf si l'on s'en prenait visiblement à leur compagnon.

Chaque couple dragon-dragonnier devait lancer des défis. Il s'agissait de combats aériens qui se déroulaient à une altitude et dans un espace définis. Des arbitres surveillaient l'épreuve, depuis le sol et les airs. Généralement, il s'agissait d'affrontements courtois et on ne déplorait pas de décès. Quelques blessures, brûlures, mais rien de plus. Cependant, si deux dragonniers se haïssaient particulièrement, ils pouvaient utiliser le vol pour traiter leur différend. Dans ce cas, le combat se soldait inévitablement par la mort de l'un d'entre eux et même de son dragon.

Menth était incomparablement meilleur. Les autres dragons ne parvenaient pas à rivaliser en vitesse, précision et puissance. Lui et Bleth avaient parfois été sérieusement menacés, mais avaient toujours trouvé une échappatoire dans une manœuvre osée, ou dans une riposte fulgurante.

Ce fut donc très naturellement qu'il se retrouva dans le dernier défi, opposé au dragon de Carnilith. Le vieil homme, quant à lui, avait bénéficié de l'aide plus ou moins consciente de ceux qu'il avait défiés. Il descendait d'une lignée royale et le vaincre relevait presque du crime de lèse-majesté. Certes, il était habile, mais sans doute pas au point de vaincre aussi facilement des dragonniers dont certains étaient plus virtuoses que lui. Ce fut du moins ce que susurra le Gros à Bleth.

Toujours fut-il que Carnilith eut le déplaisir d'avoir à concourir contre Bleth qu'il méprisait autrefois et détestait cordialement depuis ses derniers exploits en France.

— Je vais donc avoir le privilège de vous faire mordre la poussière, lui dit-il lors de l'enregistrement du dernier défi.

— Et je vais avoir celui de tout faire pour vous en empêcher, monseigneur, répondit son adversaire.

— Dormez tout votre saoul, Bleth. Cette nuit est vraisemblablement la dernière que vous vivrez.

— Je vous remercie pour ce conseil, monseigneur. Je vais m'y employer.

Tous les dragonniers étaient réunis pour assister au combat qui allait désigner celui qui régnerait pendant tout ce cycle.

On sentait une terrible tension dans l'air. Les coalisés savaient que la bataille qu'ils allaient devoir mener contre les humains serait une guerre véritable. Fini le temps où les preux chevaliers n'avaient que leur courage, leur folie ou leur inconscience pour tenter de tuer un dragon, armés de leur seule lance. Maintenant les humains disposaient de missiles, de roquettes, de balles explosives qui pouvaient pallier leur lenteur autrefois risible.

Le couronnement qui allait avoir lieu ne serait pas prétexte à libations et plaisirs. Il allait simplement désigner celui qui mènerait les dragons à la bataille. Ils étaient nombreux, parmi les dragonniers, à espérer que ce serait Bleth qui porterait cette lourde tâche.

— Ils sont partis ! s'exclama-t-on.

Les deux animaux s'étaient élevés comme des flèches jusqu'à l'altitude de combat où ils attendirent le signal du chef arbitre pour s'élancer l'un contre l'autre.

Le coup de sifflet retentit dans l'enceinte du vieux château.

Avec un rugissement qui n'avait rien à envier à celui de son compagnon, Carnilith lança l'attaque en plongeant sous Bleth pour tenter de brûler le ventre de Menth. La manœuvre fut si rapide qu'elle faillit réussir de peu et n'échoua que grâce à un virage sur l'aile si serré que Bleth manqua de se faire désarçonner. Il se rattrapa de justesse à l'écaille de son dragon et son poignard lui échappa.

— Le vieux a de la ressource ! ragea-t-il.

Carnilith ne lui laissa pas le temps de contre-attaquer et se précipita sur lui, son compagnon soufflant sans discontinuer. La langue de feu allait à une vitesse folle et paraissait suivre Menth dans toutes ses esquives, toutes ses chandelles et ses piqués. Bleth n'avait encore pas pu faire autre chose que se défendre comme il le pouvait.

Malgré tout, le souffle demandait une énergie considérable et le dragon ne pouvait le maintenir tout en poursuivant son adversaire. Il dut s'interrompre et coller à la trajectoire de Menth.

Ce fut durant cette nouvelle phase du combat que Carnilith tenta une manœuvre très audacieuse. Il voulut se jeter de son dragon, planter son couteau dans le ventre de Menth qui, instinctivement, tenterait de s'échapper en effectuant une brusque chandelle, ce qui aurait pour effet de lui ouvrir la totalité de l'abdomen. On appelait cette figure de combat aérien un « Lagarde », du nom de celui qui avait été le premier à la réaliser.

Carnilith approcha son dragon le plus près possible de Menth. Bleth avait-il deviné ce qu'il voulait faire ? il ne le dit jamais. Toujours fut-il que les deux animaux volèrent presque de concert pendant quelques secondes et que, soudain, le vieil homme se lança dans le vide, son poignard dardé vers le ventre de Menth. Bleth se jeta de l'autre côté, se retenant d'une main à

l'écaille de son compagnon, l'obligeant à un brusque écart... Carnilith le loupa d'un bon mètre. Le hurlement qu'il poussa durant sa chute libre fut un cri de rage. Il tomba sur le sol et rebondit une fois, avant de s'écraser définitivement, pantin désarticulé. Son dragon ne put rien tenter, ils volaient trop bas. Essayer de le rattraper aurait été du suicide. Il ne put qu'assister à la chute de son compagnon, et poussa un cri de désespoir quand celui-ci toucha le sol.

Immédiatement, un long hullement jaillit des gorges de tous les dragons restés à terre, en même temps qu'ils levaient la tête vers le ciel et soufflaient de longues colonnes de feu.

Le Guivre ne fut pas en reste et se joignit à ses semblables avec un sentiment de bonheur intense tel qu'il n'en avait jamais ressenti. Il faisait maintenant partie d'une race, d'un monde, même s'il était sans dragonnier. Personne n'avait osé le monter et il ne voulait aucun humain. Il était parfaitement autonome et tout son comportement affirmait sa particularité.

Bleth était maintenant le seigneur d'un territoire qui couvrait toutes les îles britanniques, les pays scandinaves, l'Islande, le Danemark, l'Allemagne, le Luxembourg, la France et la péninsule ibérique, l'Italie, la Suisse, et jusqu'à l'Ukraine et une partie de la Biélorussie. Il s'agissait d'un territoire immense.

— Nous n'avons pas le temps de fêter l'avènement du roi, déclara le sage du conseil coalisé. La guerre contre les humains est déclarée. Le roi demande que tous les dragonniers le suivent et participent à ce combat.

Il s'écarta pour laisser la place à Bleth.

— Tout va se jouer à Lyon. Vous savez que j'en viens. Là-bas, une vigilante d'une puissance exceptionnelle nous menace.

— Elle est seule ? demanda un dragonnier.

— Oui. Mais elle peut apprendre des choses aux humains. Des choses qui pourraient nous être fatales.

— Les humains n'ont jamais rien pu contre les dragons ! objecta un autre coalisé.

— Ceux que nous avons combattus jusqu'alors, ceux qui sont décrits dans nos livres vivaient il y a au moins trois cents ans. Ils n'avaient pas de missiles, de visées laser, de chars d'assaut, d'avions de combat, d'armes chimiques ou biologiques. Admettez que la vigilante, cette Watcher, sache à quoi sont sensibles les dragons, qu'elle apprenne à décrypter leur système immunitaire, ou je ne sais quoi d'autre. Elle le dira aux humains. Elle les formera et ils utiliseront toute leur énergie à fabriquer des armes qui détruiront les dragons.

— Et comment elle saurait tout ça, cette vigilante ?

— Elle est aussi rapide qu'un dragon, sans doute aussi puissante... Vous savez qu'elle a tué mon... mon fils et son compagnon... Mais elle est également scientifique. Michael a pu trouver des éléments qui le lui ont confirmé. Nous devons abattre cette femme. Ce n'est qu'à cette condition que les dragons pourront régner. Pas autrement.

Il se tut pour laisser aux coalisés le temps d'assimiler tout ce qu'il venait de leur dire. Il savait que beaucoup d'entre eux étaient volontaires pour se battre, mais avait parfaitement conscience qu'il lui fallait, sinon la participation de tous, du moins leur assentiment. Certains dragonniers n'attendaient de leur statut que la puissance et la facilité. Ils avaient été élevés dans cette logique depuis leur prime enfance. Tout devait leur être dû. Pourquoi se battre ? pourquoi risquer une balle perdue ? ils étaient dragonniers, on devait donc leur obéir.

Ils discutèrent entre eux à voix basse.

Le Gros vint auprès de son ami :

- Tu les secoues, ou je le fais... majesté ?
- Laisse-leur le temps de comprendre qu'ils ont tout intérêt à nous suivre.
- Certains ne le comprendront jamais.
- Ceux-là, je n'en ai pas besoin.

Il reprit la parole en élevant la voix :

— Je vous demande donc de me suivre en France, pour nous battre et affirmer la suprématie des dragons. Je ne vous oblige en rien, ajouta-t-il. Mais je tiens à être honnête et je vous affirme que je saurai me souvenir de ceux qui ont su prendre des risques et faire des sacrifices quand il le fallait.

— C'est on ne peut plus clair, fit remarquer un dragonnier. Ou on vous suit, ou on est mis au ban de la coalition de ce royaume.

— Il y en a d'autres, des royaumes ! s'emporta le Gros.

— Michael, dit Bleth en lui posant une main sur le bras pour le calmer. Michael a raison, il existe d'autres royaumes, mais il est certain qu'ils se trouvent en butte au même problème que nous : les humains ont scientifiquement et techniquement évolué. Ils pallient leur faiblesse physique par des outils, des mécaniques très perfectionnées dont nous avons tous profité et que nous connaissons. Il faut les prendre de vitesse, ou nous serons battus. Et battus, cela signifie exterminés. Rien de moins. Je ne vais pas rester ici à tenter de convaincre ceux qui n'ont pas compris où se situe l'urgence. Je pars en France dans une heure. Je souhaite vivement que nous soyons une armée à traverser la Manche. Je dois cependant vous rappeler que nous avons ici à faire face à une terrible menace pour la coalition. Une jeune vigilante est puissante.

— Puissante, c'est-à-dire ? demanda un homme.

— Puissante comme ce à quoi il est fait allusion dans le livre. De cette puissance qui est capable de tuer un dragon, de se déplacer aussi vite qu'eux. C'est la seule que nous ayons détectée, mais c'est contre elle que nous devons concentrer nos efforts. Elle vit à Lyon.

— N'est-ce pas une légende, monseigneur ? demanda le même coalisé.

Bleth le foudroya du regard et allait répondre, quand le Gros lui coupa la parole :

— Si tu n'étais pas resté ici dans les jupes de Carnilith, si tu avais eu le courage de venir avec nous à Lyon, tu l'aurais vu, ta légende. Tu l'aurais vu tuer un dragon...

— Et mon fils, ajouta sombrement Bleth.

Sans rien ajouter de plus, il quitta la salle, le Gros sur ses talons. On s'écarta aussitôt pour les laisser passer et ils s'engagèrent dans cette haie d'honneur silencieuse.

À son grand étonnement, ils furent très nombreux à le suivre en sortant de la grande salle. Certains sans un mot, d'autres avec un petit discours, d'autres encore avec de grandes démonstrations d'allégeance à sa couronne et à la cause des dragons.

Très rapidement, la cour du château fut plongée dans l'ambiance des préparatifs. Les servants attachaient des sacs sur les écailles des dragons, les dragonniers vérifiaient leur équipement, s'apostrophaient, prenaient conseil auprès de Michael et, les plus hardis, auprès du roi Bleth lui-même, sur ce qu'il fallait emporter, sur la conduite à tenir en cas de combat.

La guerre allait réellement se déclarer.



## – Chapitre neuf –

– Tire ! mais tire ! hurlait le militaire, presque hystérique.

– Et sur quoi, eh ! gros malin ! répondit l'autre, les yeux vissés à son viseur. Ils vont trop vite ces bestiaux, il n'y a pas moyen de les accrocher !

– Ils reviennent ! prépare-toi, ils reviennent !...

– J'suis prêt. Si tu savais comme je suis prêt...

Les deux dragons avaient viré à quatre ou cinq kilomètres de la batterie sol-air installée en urgence sur les hauteurs des monts d'Or près de Lyon, et se ruaient à nouveau sur les militaires pour détruire ce poste qui gênait beaucoup les coalisés. Ils avaient failli se faire surprendre lors de leur arrivée sur le territoire, il y avait de cela une semaine.

Menés par Bleth, les dragonniers avaient investi les environs de Lyon et brûlaient systématiquement tout véhicule qui tentait de sortir ou d'entrer dans la ville. Malgré cette pression considérable imposée par la coalition, les humains avaient profité des quelques jours d'absence des dragons pour renforcer les alentours de la ville. Plusieurs batteries sol-air avaient été déployées sur les hauteurs et ne ménageaient pas leur peine pour tenter d'abattre les dragons qui passaient à proximité. De la même façon, des avions de chasse effectuaient des vols fréquents pour harceler les positions ennemies.

– Tu l'as ? tu l'as ?

– Je l'ai. Celui de gauche... maintenant !

La charge partit dans un sifflement rageur. Le tireur avait attendu le tout dernier moment pour lâcher la roquette. Le dragon visé ne se trouvait alors qu'à quelques petites centaines de mètres. L'incroyable vivacité de ces animaux lui permit d'effectuer un crochet impossible pour éviter le projectile, mais ne l'empêcha pas de heurter une grande parabole sur laquelle son compagnon humain se brisa la nuque. Quant à l'animal, il tenta tant bien que mal de se rétablir, mais ne put éviter les tirs des soldats qui l'abattirent presque à bout portant.

Des hurlements de joie accompagnèrent la chute du dragon, tandis que le second avait disparu vers Vaulx-en-Velin et le canal de Jonage où les coalisés avaient établi leur camp.

Vigie fut immédiatement avertie de ce succès remporté par l'armée humaine.

– Il faut qu'un médecin examine le coalisé et qu'un vétérinaire se charge du dragon, ordonna-t-elle. Si jamais on peut en apprendre davantage sur eux, plus on en saura, plus on pourra les attaquer efficacement.

Elle se tourna vers le chef du corps des armées lyonnaises :

– Où en est-on ?

— Pas loin, mademoiselle. J'ai pu avoir des nouvelles de Paris et de Nice, mais ni Bordeaux, ni Lille n'ont répondu. Je suis très inquiet.

— Et à Paris, comment ça se passe ?

— Mal. Les dragons sont partout et paraissent enragés, d'après ce que j'ai pu comprendre. Ils brûlent tout ce qui bouge, et ont mis le feu au quartier latin, à Notre-Dame, à tous les ponts et les grands axes de la capitale. Comme ils sont au-dessus de la ville, la chasse aérienne n'ose pas prendre le risque de les chasser dans les rues de Paris, car...

— Il faut qu'ils prennent ce risque, le coupa Vigie. La coalition compte sur notre crainte de causer nous-mêmes des pertes humaines. Mais si nous sommes trop prudents, ils pourront faire ce qu'ils voudront. Ils sont plus rapides que nos avions de chasse, non ?

— Non. Pas quand ils sont montés. Les coalisés ne pourraient pas résister à la vitesse qui...

— Et quand ils sont libres ? le coupa une nouvelle fois la jeune femme.

Elle ne prenait plus de gants, ayant expliqué à Trengganu qui ne la quittait plus, qu'elle n'avait pas le temps d'être polie. Il lui fallait des informations, le plus possible d'informations.

— Quand ils sont libres ? d'après ce que j'ai pu entendre, certains pilotes affirment qu'ils atteignent mach 2, mais j'ai du mal à les croire. Toujours est-il qu'ils vont vite. Très, très vite.

— Et question manœuvrabilité ?

— Pareil. Très manœuvrants.

— Donc, dans les rues des villes, ils peuvent virer aux carrefours, alors que les avions ne le peuvent pas.

— Exact. Pas les avions, mais les hélicos, si.

— Contactez Paris. Dites-leur de chasser les dragons dans la ville. Que les habitants aillent se mettre à l'abri dans le métro, dans le RER, dans les caves, pour leur laisser le champ libre.

— Ils l'ont déjà fait, mademoiselle.

— Bien. Alors qu'ils tuent les dragons.

Un portable sonna.

— Vigie, intervint Trengganu. Le véto pour le dragon.

— Je prends. Au revoir, monsieur, dit-elle au militaire qui la salua. Oui ?...

— J'ai des observations que j'aimerais vous montrer directement, annonça le scientifique au téléphone. Vous pouvez venir ?

— Je suis chez vous dans cinq minutes. Yvon, chez le véto, vite.

— Vite, vite, t'en as de bonnes, toi ! il va falloir qu'on passe par les quais de Saône, ça ne va pas être simple. Allez, on y va. Lieutenant, dit le journaliste en s'adressant à un militaire, envoie trois des doublures sur Croix-Rousse, Fourvière et monts d'Or.

Ils avaient mis au point un système de protection de Vigie. Elle était le principal objectif des dragons et les humains ne voulaient absolument pas la perdre, non seulement pour ses particularités physiques, mais également parce qu'elle était rapidement devenue le symbole de la résistance à la coalition. Besançon avait fait distribuer sa photo, malgré les réticences de la jeune femme.

— Je ne suis pas une pin-up, avait-elle grommelé.

Maintenant, nombre de militaires avaient son portrait scotché, qui sur un pare-brise de véhicule, qui sur une crosse de fusil, un cockpit d'avion...

L'état-major dirigé par Besançon avait engagé des volontaires de même taille et corpulence que la vigilante et le journaliste. Chaque fois que l'un des deux se déplaçait, plusieurs doublures en faisaient autant dans des directions différentes. Ils employaient les mêmes moyens de locomotion que Vigie et son ami, et étaient habillés de la même façon. Ann bénéficiait de la même mesure.

Personne n'avait émis d'objection lorsque ces dispositions avaient été présentées devant le conseil militaire responsable de la défense nationale. Vigie et ceux qu'elle appréciait étaient trop importants pour que l'on puisse prendre le risque de les perdre.

Les trajets, dans la ville en guerre, étaient particulièrement compliqués. Il fallait éviter les grands axes, le métro ne circulait plus que pour les troupes et les cas d'extrême urgence et les rues étaient souvent encombrées par des carcasses de véhicules brûlés, fondus par le souffle des dragons.

Trengganu affectionnait la moto. Avant la guerre, il roulait déjà plus volontiers à deux roues qu'en voiture. Maintenant, il lui semblait que c'était le moyen de déplacement le plus efficace et le plus sûr. D'ailleurs, il lui était arrivé trois fois de se précipiter dans une cour d'immeuble, sous une porte cochère, ou dans un escalier pour éviter d'être repéré par des dragons qui passaient en trombe au-dessus de la ville.

Ils atteignirent l'école vétérinaire en une demi-heure.

La salle de cours dans laquelle le vétérinaire avait réalisé la dissection plongea Vigie dans la nostalgie de sa vie d'avant : le bruit caractéristique des étudiants qui entrent en discutant, s'assoient et sortent leurs affaires, le...

— Vigie ?

Yvon lui avait visiblement parlé, elle n'avait pas entendu.

— Pardon. Je rêvais.

— Monsieur Gaudart nous disait qu'il avait ouvert le dragon dans tous les sens.

— Oui, poursuit le scientifique. C'est un animal incroyable, mais il fonctionne apparemment de la même façon que les autres vertébrés où je le classerais.

— Soyons clairs, Gaudart, intervint la vigilante. Je me moque de la position systématique de ces animaux. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment ils sont faits, pour tenter de repérer une faiblesse, un point fragile qui nous permettrait de les abattre. Le souffle, le feu, comment ils font ?

— Je ne sais pas comment ils fabriquent ce feu liquide. Je n'ai pas été totalement perdu dans leur anatomie, sinon qu'ils possèdent des muscles supplémentaires au niveau du dos et de la cage thoracique. Les muscles du vol, certainement, puisqu'ils sont en connexion avec les os des ailes. Ce qui m'étonne, c'est leur relative minceur. À la vitesse à laquelle ces animaux sont capables de voler, je m'attendais à voir une musculature surpuissante. Mais non, elle est simplement normale. Je ne...

— C'est parce qu'ils volent grâce au son, le coupa Vigie.

— Le son. C'est-à-dire ? demanda le vétérinaire.

— J'ai parlé avec un physicien de Lyon-I. Depuis un moment, je pensais que leur vitesse de déplacement était liée à la vibration qu'ils émettent et que je reçois. Quand je veux bouger

très vite, je vibre. Ils agissent de la même façon. J'ai donc demandé à ce type si leur vitesse pouvait être liée à un phénomène vibratoire. On est tous les deux arrivés à penser qu'ils s'appuient sur le son. On ne voit pas comment ça pourrait fonctionner autrement. Il n'existe aucun système musculaire capable de fournir suffisamment d'énergie pour faire voler un animal à plus de mach 1. Les muscles ne doivent servir qu'à amener les ailes à une fréquence particulière, en phase avec les vibrations produites par le dragon, ou avec les harmoniques des vibrations. À partir de ce moment-là, il peut accélérer et passer à une vitesse largement supérieure.

— C'est possible, dit Gaudart en hochant la tête. C'est possible... De toute façon, rien ne peut plus m'étonner de la part de ces bêtes, avoua-t-il. J'ai également remarqué que toutes les écailles sauf une, sont orientées selon l'axe principal des vertèbres. L'autre écaille est perpendiculaire à la colonne. En plus, en la regardant de plus près, j'ai noté qu'elle est percée de trous millimétriques dont je ne m'explique pas la fonction. Avez-vous une idée ? demanda-t-il à la jeune femme.

— Oui. C'est l'écaille de vol. Le dragonnier se place derrière, je pense que ça le protège du vent et de la pression de l'air quand le vol est rapide.

— Et les trous ? intervint Trengganu.

— Je pense que c'est pour que la dépression ne soit pas trop forte derrière l'écaille.

— La dépression ? demanda Yvon.

— Ah, les journalisteux ! sourit Vigie. Quand tu as un fluide, quelle que soit sa nature, qui est projeté sur une surface non déformable...

— Comme l'air contre cette écaille, l'interrompit le vétérinaire.

— Comme l'air contre cette écaille, oui. La face soumise au fluide est sous pression, et l'autre côté est en dépression. Dépression d'autant plus forte que la vitesse du fluide est importante. Je crois que s'il n'y avait pas de trous dans l'écaille de vol, le dragonnier ne pourrait pas respirer pendant les phases de vol très rapide, car la pression de l'air serait insuffisante pour amener l'air jusqu'aux alvéoles pulmonaires. Les trous doivent autoriser une pression compatible avec la respiration. Tu comprends ?

— Je crois. Eh ben..., fit Trengganu. Tout est prévu, alors.

— Co-évolution, commenta laconiquement la vigilante.

— Ils ont évolué ensemble, c'est ça ?

— On le dirait, acquiesça Vigie. Ça confirme que les dragons existent depuis des milliers d'années, ou plus.

— Et les coalisés également, dans ce cas, fit remarquer Yvon.

Ils se turent tous les trois, réfléchissant à ce que cela pouvait impliquer quant à l'origine de l'humanité, puis Trengganu demanda d'une petite voix :

— Et les vigilants ?

— Qu'avez-vous observé d'autre ? demanda la jeune femme sans répondre à son ami.

— Il possède une troisième paupière, mais ça n'est pas très rare chez les reptiles. En revanche ce que je n'ai observé que chez les faucons pèlerins, c'est un bourdon.

— Un bourdon ? demanda Trengganu.

— Un dispositif qui obture partiellement les narines pour éviter une surpression dans les poumons pendant le piqué de l'oiseau. Ici, le bourdon est amovible et très gros. Ils doivent effectivement aller très très vite.

— Comme vous dites, murmura Vigie. Et quoi d'autre ? s'enquit-elle à haute voix.

— Une grosse glande dont l'odeur a failli m'asphyxier quand je l'ai incisée. J'ai dû aérer pendant des heures pour que l'atmosphère redevienne respirable.

— Le souffle, murmura Vigie pour elle seule.

— Je l'ai disséquée et observée sous micro. Alors attendez, j'ai ça là, dit le vétérinaire en consultant un carnet de notes. Voilà. Histologiquement, elle est formée d'un épithélium pariétal très épais, et de gros acini à cellules extrêmement riches en mitochondries...

— Besoin d'énergie, intervint la vigilante.

— D'énormément d'énergie, si j'en crois le nombre de mitochondries. Ces acini sont connectés à des canalicules à la paroi très épaisse qui se rejoignent pour former un canal unique, dont la paroi possède une tunique extrêmement kératinisée, très musculeuse et, c'est là le plus étonnant, remplie, tapissée même par endroits, de petites concrétions qui apparaissent très sombres au micro. J'ai cherché à savoir ce que c'est, je n'avais jamais vu ça auparavant. Ce sont des cristaux. Des cristaux composites protéo-métalliques. Quant à la nature du métal, j'ai fouillé dans ce qui reste de mémoire dans la banque de données, et je crois que c'est un métal du groupe des platinoïdes. Renseignements pris, ce sont des métaux qui ne fondent qu'à des températures extrêmement élevées, si vous voyez ce que je veux dire.

— Nous voyons très bien confirma Yvon.

— Je ne suis pas histologiste de formation, mais je peux vous dire que je n'ai jamais vu des parois aussi musclées auparavant, ni aussi protégées.

— Contre la chaleur, donc, dit Vigie.

— Pourquoi pas ? très vraisemblablement.

— Comment produisent-ils le liquide de feu ? s'enquit Yvon.

— Fermentation, ce qui expliquerait l'odeur, proposa la vigilante. Ça doit former du méthane, ou un autre gaz, qui s'enflamme je ne sais pas comment.

— Mais... pourquoi le feu est liquide ? demanda encore Trengganu.

— Je ne sais pas, admit la jeune femme. Et vous ?

— Moi non plus, dit le vétérinaire en écartant les mains.

— Sans doute parce qu'ils fabriquent des protéines particulières, une sorte de trame fluide qui envelopperait le gaz de fermentation et se liquéfierait sous l'action de la chaleur. Oui..., réfléchit la vigilante. La matrice protéique extracellulaire pourrait protéger la glande, empêcher l'embrasement spontané tant que le produit est encore dans le dragon, et changer de nature au contact de l'air...

— Mais comment ils font pour souffler autant de feu ? s'étonna Trengganu.

— Comprimé dans la glande, et brutale augmentation de volume qui permet une brusque détente lors du souffle, ce qui faciliterait l'embrasement immédiat du mélange ? répondit Vigie. Je ne sais pas. Et on ne saura sans doute jamais... Bon. On ne va pas faire de la recherche biochimique pour avoir le fin mot de l'histoire. Ce qui est important ici, c'est qu'on a presque la confirmation de ce que je pensais concernant leur vitesse de déplacement : le son y est pour quelque chose. Donc, si on pouvait fabriquer un appareil émettant des vibrations à

fréquence variable, il serait sans doute possible de créer des oppositions de phases létales pour les dragons. Je crois que c'est ce que j'ai fait quand j'ai tué celui de la Part-Dieu.

— Tu penses vraiment que c'est possible ?

— Ah, Yvon, j'en sais rien, soupira-t-elle. Mais il faut essayer.

— T'as raison poulette. Il faut essayer.

— Tu me ramènes à la Doua, à la fac, je vais aller voir le physicien. Je lui ai demandé de ne pas bouger, parce que je pensais qu'après la dissection, on en saurait plus. J'ai bien fait.

— D'ac.

Ils allaient partir, quand le vétérinaire toussota :

— Et moi, je fais quoi ?

— Pardon docteur ! s'écria Vigie. On était dans nos problèmes et...

— Problèmes qui sont aussi les miens et ceux de...

— De toute l'humanité, vous avez raison. Continuez à l'étudier autant que vous le pouvez, dit-elle en montrant de la tête la carcasse du dragon. Plus on en saura, mieux ce sera. Vous avez le numéro d'Yvon... tant que ça fonctionne, marmonna-t-elle.

Quand ils furent près de la moto, la jeune femme proposa :

— Tu me poses à la fac, et tu vas voir le toubib qui autopsie le coalisé.

— Je n'aime pas te laisser seule.

— J'ai plus d'armes que toi pour m'en sortir s'ils m'attaquent.

— C'est vrai. N'empêche...

La traversée de Lyon, des quais de Saône jusqu'au domaine universitaire de la Doua, se fit sans problème. Il arrivait des moments où l'on ne voyait pas de dragon pendant plus de deux heures, et puis, sans que rien ne l'ait laissé présager, un vol entier s'abattait sur la ville et brûlait quiconque avait le malheur de se trouver dans les rues.

Ces vols incendiaires étaient systématiquement pris à parti par les forces armées humaines, mais sans résultats probants. Les tirs ne faisaient que gêner un peu la coalition, sans parvenir à abattre un seul dragon. Vigie avait fait demander des hélicoptères de chasse, mais il lui avait été répondu qu'ils étaient concentrés sur la défense de la capitale, qu'elle devait prendre patience.

Lyon n'avait plus de nouvelles des environs. Saint-Étienne, Grenoble, Valence, étaient coupés du monde. Les portables fonctionnaient de moins en moins bien, car les coalisés détruisaient toutes les antennes, tous les relais qu'ils voyaient. Cela avait même été leur première préoccupation. Ils avaient saboté tout ce qui concernait la communication et les transports.

Quand ils arrivèrent sur le campus, Vigie fut frappée par l'aspect misérable des bâtiments dont certains étaient totalement détruits par le feu, par les impacts de balles sur le béton des façades et par l'impression de désolation qui régnait dans ce lieu autrefois animé par les étudiants et l'ambiance de travail et d'enthousiasme qu'elle y ressentait.

— Ça pue la mort, dit-elle sourdement.

— Ça sent surtout la guerre, répliqua Yvon.

— C'était si vivant, avant. Tu te rends compte qu'il n'y a que plusieurs semaines que tout ça a commencé ?

— Oui. Ça va vite. Très vite. Comme si toute la civilisation n'était qu'un équilibre précaire, maintenu à force de fric et de décisions politiques. Il suffit d'un rien pour faire basculer tout le bazar. J'ai déjà eu cette impression ailleurs.

— D'un rien, nota Vigie. Tu parles d'un rien !... Aller, on ne va pas pleurer, c'est comme ça. Fonce au quartier militaire voir le toubib et viens me chercher après.

— À vos ordres, chef.

— Et... Trengganu...

— Oui, Watcher ?

— Sois prudent.

— *Don't worry*, petite sœur. Je fais gaffe.

Le coalisé abattu avait été transporté à l'hôpital militaire où il devait être autopsié à la demande de Vigie. Deux médecins étaient chargés de ce travail. Un civil, histologiste et spécialisé en médecine sportive, et un commandant, chirurgien dans l'armée.

Quand le journaliste arriva, il fut immédiatement conduit au bloc opératoire. À chaque fois, il était surpris par l'importance que l'on accordait à Vigie et à ses proches, dont il faisait maintenant partie. Tous les ordres de la jeune femme étaient immédiatement respectés, toutes ses recommandations étaient suivies. Il ne paraissait exister aucune dissension parmi l'ensemble des personnes qu'elle voyait parfois plusieurs fois par jour pour prendre des décisions, et l'efficacité des militaires, des politiques et des scientifiques était remarquable.

Les deux médecins attendaient le journaliste. Ils ne firent pas de cérémonie et le conduisirent directement vers un microscope posé sur une table et relié à une caméra numérique, elle-même connectée à un ordinateur.

— Monsieur Trengganu, l'accueillit le médecin militaire. Nous avons découvert des choses stupéfiantes sur ce coalisé.

— Stupéfiantes comment ?

— Des structures, des tissus qui n'existent pas chez les personnes normales.

— Les humains, quoi.

— Oui. Si vous voulez ; les humains. Montrez-lui, Desbois, demanda-t-il à l'autre scientifique qui n'avait pas ouvert la bouche et dit seulement :

— Tenez, ici, vous voyez ?

— Ce truc, là ?

Le médecin montrait sur l'écran quelque chose qui, pour Yvon, semblait n'être qu'une bande sombre, plus ou moins organisée.

— Ce truc, là, comme vous dites, intervint le commandant, est une modification histologique de premier ordre. Leurs veines possèdent des parois musculeuses. Comme nos artères.

— Et alors ?

— Et alors grâce à cela, les veines peuvent se contracter. Il existe certainement chez eux une tension veineuse autonome, contrairement à chez nous. Nos veines ne possèdent pas ces muscles pariétaux. Le mouvement du sang dans ces vaisseaux est principalement dû au jeu des muscles squelettiques.

— Du squelette, précisa l'histologiste.

Le médecin militaire poursuivit :

— Ces particularités font qu'ils peuvent subir des accélérations qui vous tueraient. Le sang est maintenu dans les vaisseaux grâce à ce renforcement musculaire.

L'autre docteur reprit la parole :

— D'ailleurs, nous n'avions pas terminé et je suis certain que...

S'interrompant, il saisit son scalpel et s'approcha du corps étendu sur la table. Il pratiqua une longue incision dans le cou du jeune coalisé. Trengganu tourna la tête. Il ne comprenait pas comment on pouvait découper un être humain comme s'il ne s'agissait que de viande, sans avoir les tripes retournées.

— Tenez, j'en étais sûr, dit le toubib.

— Je dois voir quelque chose, j'imagine.

— Oui, intervint le militaire. Le tronc carotidien, ce vaisseau-là, qui apporte le sang artériel au cerveau, est d'une importance vitale. Chez les aviateurs, les pilotes de chasse surtout, les accélérations qu'ils subissent entraînent le phénomène du voile noir, vers les 7G. Remarquez, il y en a qui sont très résistants et tiennent pratiquement jusqu'à la limite.

— Jusqu'où un être humain peut supporter une accélération ?

— 9G, pas plus. Bref, lorsque l'accélération est trop importante, la tension artérielle est insuffisante pour permettre au sang de continuer à monter pour alimenter le cerveau. Dans ce cas...

— Ils tombent dans les pommes, le coupa Trengganu.

— Exactement. Le corps scientifique et médical de l'armée de l'air a mis au point des combinaisons qui permettent de presser les veines pour que le sang ne descende pas dans les chaussettes et reste là où il doit être. Eh bien je peux vous affirmer que ces gens-là n'en ont nul besoin. Regardez, la paroi de l'artère est énorme et je suis persuadé qu'elle réagit aux variations de pression. Il doit exister des barorécepteurs et tensorécepteurs pariétaux qui enregistrent ces variations, et transmettent l'information à un centre nerveux, sans doute médullaire, ou bulbaire, je ne sais pas. Cette information libère un neuromédiateur et la paroi artérielle se contracte, permettant un maintien de la tension intracrânienne ; dans ce cas, le coalisé ne perd pas connaissance, malgré les accélérations qu'il doit subir.

— Joli.

— Comme vous dites.

— Mais alors ça veut dire que les coalisés ont évolué différemment de nous ? demanda Yvon.

— Oui.

— Une autre espèce ?

— Je ne sais pas... je ne sais pas, répondit distraitement le médecin. D'ailleurs, il n'y a pas que les coalisés...

— Oui, je sais. Vigie.

Le médecin militaire hochait la tête.

— Cette femme est étonnante. Je l'ai vue bouger. J'ai vu le film qui avait été projeté à la préfecture, au début de cette histoire. Sa capacité musculaire est inouïe, sa résistance est stupéfiante, et sa psychologie doit être très particulière. On savait que la science ne comprenait pas tout, mais là, on en a une preuve éclatante.

Trengganu hochait la tête.

— C'est vrai, mais si vous saviez ce que je m'en fous. Je comprends votre excitation, votre intérêt, messieurs, mais pour le moment, on a des dragons qui nous font la guerre, et certains humains qui commencent à se dire qu'il serait sans doute plus raisonnable d'accepter leur domination. Je ne sais pas si vous avez approché un dragon.

— Non... pas encore, heureusement, avoua le militaire.

L'autre secoua simplement la tête.

— Je l'ai fait, reprit Trengganu. Je peux vous dire que vous n'avez plus du tout l'impression d'être au sommet d'une pyramide alimentaire. Vous vous rendez compte qu'il y avait encore un étage et que ce n'est pas vous qui l'occupez. Vous n'êtes plus qu'une proie. Alors, imaginez ces bestiaux-là commandés par des malades mentaux qui se croient les maîtres du monde, sous prétexte que leurs veines ont fait de la muscu ! hein, vous voyez ? alors les considérations scientifiques, laissez-les de côté pour l'instant. Apprenez-nous comment on peut tuer ces gens. Jusqu'au dernier.

— Comment les tuer ? demanda le militaire. En allant plus vite qu'eux, ce qui n'est pas possible, sauf pour mademoiselle Watcher. En étant plus nombreux, ce qui est le cas. Seulement, il va y avoir du dégât. Nos pertes vont être énormes.

— Elles le sont déjà. Merci. Hallebois voudra avoir le compte-rendu complet de l'autopsie le plus rapidement possible pour le transmettre à Besançon.

— C'est ce que j'avais compris. Il l'aura ce soir, je lui enverrai un courrier.

— Merci commandant.

Le journaliste rentra rapidement au centre militaire. Le soir tombait et les dragons paraissaient posséder une excellente vue nocturne. Au début de leur invasion, ils avaient causé énormément de pertes aux humains qui avaient cru pouvoir profiter de la nuit pour se déplacer. Plusieurs attaques terriblement mortelles avaient convaincu les sceptiques que Vigie avait encore une fois raison : les dragons voyaient la nuit comme en plein jour. Il avait donc été décidé que le couvre-feu était parfaitement inutile, puisqu'il gênait davantage les troupes humaines que les coalisés.

— Alors, qu'est-ce que ça donne ?

Vigie se tenait derrière lui l'air maussade, il ne l'avait pas entendue venir.

— Pour les toubibs ?

— Ben oui, pour les toubibs, répondit-elle peu aimable. Pas pour le prix du pain...

— Dis donc Vigie, la coupa Trengganu. J'ai l'impression que tu n'as pas eu les nouvelles que tu attendais avec ton physicien, mais je n'y suis pour rien. Donc tu te calmes, tu t'assieds et tu m'écoutes. D'accord ?

La jeune femme soupira bruyamment, prit une chaise et s'y laissa tomber en grommelant :

— Je t'écoute.

Le journaliste était le seul qui pouvait la rabrouer quand elle faisait preuve de mauvaise humeur, ou qu'elle le maltraitait sans raison valable. Il ne le supportait tout simplement pas et l'avait clairement dit à son amie : « Tu te calmes, ou tu ne me vois plus. Je déteste par-dessus tout ceux qui s'en prennent à tout le monde quand ils n'ont pas ce qu'ils veulent. Ne me dis pas que tu es comme ça, sans ça je te plaque. OK ? ».

Cela s'était passé quelques semaines auparavant, alors que les dragons n'étaient pas encore apparus en France... Un autre monde, une autre vie.

Il lui fit un rapport complet sur ce qu'avaient découvert les deux médecins.

— Ils ont donc réellement co-évolué, conclut-elle.

— Oui, m'dame.

— Et moi ? demanda-t-elle presque à mi-voix. Et moi, je suis quoi ? je viens d'où ?

— Toi, tu es Vigie Watcher. C'est pas la peine d'être scientifique et d'en savoir autant qu'une bibliothèque, si c'est pour se lamenter sur son sort auquel on ne peut rien.

Elle allait parler, mais il haussa la voix :

— Écoute, ma copine. Tu sais mieux que moi ce que c'est qu'un gène, un caractère, et tout le toutim. Tu sais également mieux que moi que ces choses-là ça peut se balader, être là un coup, et puis plus rien à la génération suivante et paf, ça ressort des années, des dizaines d'années plus tard et...

— Et paf, ça fait une Vigie Watcher, lâcha la jeune femme.

— Et heureusement, poursuivit Trengganu. Tu imagines si tu n'étais pas là ? on serait déjà soumis aux dragons, ou soufflés.

— Je n'en suis pas si sûre...

— Dis pas de conneries. Aller, raconte-moi ce qui te tracasse pour ton physicien.

Elle fit un geste de découragement :

— Oh ! d'une part il n'est pas certain que d'un point de vue purement scientifique, ça puisse fonctionner comme je le pense et je crois qu'il a tort, d'autre part, on ne peut actuellement pas construire un tel appareil et là, j'ai bien peur qu'il ait raison. Bref, on n'a pas d'arme.

— Évidemment, on est mal.

Ils se turent tous les deux, plongés dans ce que cette nouvelle impliquait pour l'armée humaine.

— Qu'est-ce que tu proposes ? finit par demander Yvon.

— Je ne sais pas. Le seul moyen qu'on pouvait espérer efficace était cette histoire de phase de vibrations. Maintenant que c'est impossible à mettre en place, je ne sais pas. En plus, on ne dispose plus de tout ce qui serait nécessaire pour fabriquer de tels appareils. On n'a plus rien de l'arsenal d'unités de fabrication, les pièces, la main-d'œuvre, les techniciens, les ingénieurs... Les usines ont arrêté de fonctionner, les transports sont bloqués, les trains ne roulent plus, les militaires n'ont plus de munitions qui de toute façon ne leur servaient à rien. Rends-toi compte : des milliers de morts dans le camp humain contre un dragon et son dragonnier dans le camp adverse. Alors tu vois, je ne sais pas ce que je peux proposer... Survivre ?

Ce fut trois jours après, que tout s'accéléra. Les attaques des coalisés furent de plus en plus nombreuses. Besançon, qui était arrivé dès qu'il avait eu les informations concernant le dragon abattu et son dragonnier, ne pouvait plus espérer repartir de Lyon. Les axes de communication n'existaient plus. La coalition avait brûlé, fondu les autoroutes, les ponts, les voies ferrées, les pistes des aéroports et les gares des grandes villes. Le réseau électrique national n'existait plus. Les téléphones portables ne fonctionnaient plus, faute de relais et de courant pour recharger les batteries. Les seuls moyens de communication étaient les radios militaires, mais cela ne durerait plus longtemps, par manque de courant. Lyon n'avait plus d'électricité, comme vraisemblablement la plupart, si ce n'était la totalité des villes. La nourriture commençait à manquer, et le découragement gagnait insidieusement les esprits.

Maintenant, les dragons ne se cachaient plus. Ils étaient très nombreux. On parlait de plusieurs milliers de bêtes pour la seule ville de Lyon. On les voyait, perchés sur ce qui restait des grands immeubles, surveillant les allées et venues des humains. Ils attaquaient moins ou, en tout cas, avec ce qui pouvait passer pour davantage de discernement. Seuls les véhicules militaires étaient visés, et tout ce qui portait un uniforme.

Il commença à y avoir des désertions. Sporadiques, passées sous silence, mais la population le savait. Ceux qui se battaient contre la coalition, ceux que la rumeur publique avait appelés les vigilants, sans savoir s'ils faisaient ou non partie de cette caste, étaient de moins en moins bien accueillis. On ne leur ouvrait plus systématiquement la porte en cas d'urgence, car la coalition s'en prenait systématiquement, et avec la brutalité qui la caractérisait, aux personnes qui aidaient les vigilants. Il commença à y avoir des dénonciations, des délations, auprès des coalisés qui circulaient maintenant dans la ville, protégés par leurs dragons.

La population savait que la coalition cherchait Vigie. Les coalisés posaient des questions, enquêtaient, offraient des récompenses. Jusque-là, ces manœuvres étaient restées sans effet. Les gens avaient placé un espoir démesuré dans la jeune femme. Maintenant que les dragons étaient pratiquement installés en ville, on en voulait aux vigilants. On estimait qu'ils n'avaient pas joué leur rôle, et de plus en plus de personnes pensaient qu'il faudrait donner Vigie aux coalisés.

Les mentalités changeaient. Vite.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Oui, j'ai eu de la chance. J'ai poussé jusqu'à Gerland. Une péniche venait d'apponter avec du riz et du poisson. Je me suis fait passer pour un citoyen et j'ai attendu mon tour.

Besançon revenait du ravitaillement. Les vigilants, ce qu'il en restait, s'étaient retranchés dans le fort Saint-Jean, près de la Saône. Ils étaient une grosse cinquantaine et parvenaient encore, grâce à Vigie, à repousser les attaques continues des coalisés.

— Il y en avait dans la foule.

— De qui ? demanda un militaire.

— À ton avis ? lui dit Trengganu. Ils font partie des gens normaux, maintenant.

— Non, ils n'en font pas partie, ils ne seront jamais comme les humains. Ils surveillent leur peuple, lâcha Vigie.

Les coalisés se distinguaient facilement de la population. Ils étaient souvent arrogants, marchaient en conquérants, la tête haute. Tous n'affichaient pas cette attitude supérieure, mais

même ceux qui restaient relativement humbles ne pouvaient se départir de cette façon de bouger et de parler qui les désignait immanquablement comme différents des humains.

— Bordel ! mais qu'est-ce qu'on peut faire ? s'écria le militaire.

— D'abord, ne pas s'énerver, répliqua Besançon. Ensuite, ceux qui sont les moins connus vont aller chercher à manger à Gerland.

— À Gerland ? tu te rends compte du chemin ? demanda un autre.

— Bien sûr qu'il s'en rend compte, il en revient ! s'énerva Trengganu. Tu vois une meilleure idée ? Vous prenez les vélos et vous y allez à plusieurs, mais séparément.

— C'est ça ! et vous, les vrais vigilants, vous attendez tranquillement qu'on vous serve. Le bon plan, quoi ! railla le militaire.

Vigie le prit par le col et le souleva de terre.

— Toi, je ne veux plus te voir près de moi, gronda-t-elle.

— Vigie, calme-toi, lui conseilla Yvon.

— Je suis calme, sans ça il serait mort. Je n'ai jamais supporté ceux qui lâchent une cause parce qu'elle devient difficile. Je ne vais pas changer d'avis maintenant.

Elle n'avait toujours pas reposé l'homme qui n'osait pas faire un seul mouvement. Personne ne bougeait. Ils savaient tous de quoi était capable la jeune femme et connaissaient sa prodigieuse force physique. Elle pouvait le briser d'un seul geste, au sens littéral du terme.

— On a tous ses limites, poursuivit Trengganu. On les atteint à un moment ou à un autre. Je ne sais pas quand je craquerai, mais ça arrivera. Ça finit toujours par arriver. Laisse-le. Il va partir, mais soit compréhensive.

Vigie, qui jusqu'alors ne regardait pas Yvon, se tourna vers lui et ceux qui purent la voir constatèrent qu'elle avait les yeux baignés de larmes. Elle se trouvait visiblement au bord de la crise, de l'épuisement psychique.

— Et moi..., dit-elle en sanglotant. Et moi, je ne peux pas craquer ? je dois toujours être là pour vous protéger contre les dragons. Je suis quoi, moi ? un monstre ? autant qu'un dragon ? vous commencez à vous méfier de moi, je le sais, poursuivit-elle en s'adressant aux autres. Vous vous dites que si je n'étais pas là, vous pourriez peut-être négocier avec la coalition. Dites-moi que je me trompe. Dites-le-moi si vous l'osez !

Elle ouvrit la main et laissa retomber l'homme, puis partit à grands pas vers le bâtiment où elle logeait.

Trengganu fit un geste pour la suivre.

— Non, lui conseilla Ann. Laisse-la. Quand elle est dans cet état, il faut attendre qu'elle se reprenne. Elle n'entend rien et ne veut rien entendre. *Wait*. Elle reviendra.

— Le peut-elle ? demanda Yvon.

\*\*\*

Le conseil des coalisés allait se réunir comme chaque soir, dans la salle du restaurant du parc de la Tête d'Or. Bleth aimait cette heure où les oiseaux d'eau commençaient à regagner les berges, où les oies paissaient sur les pelouses du parc...

— Il n'y a plus grand-chose à bouffer.

Le Gros venait d'entrer et le coupa dans sa rêverie.

— C'est l'ennui d'un blocus, ça nous handicape nous aussi, lui dit-il.

— Oui, alors va l'expliquer aux dragonniers dont les bêtes lorgnent de plus en plus vers les humains. Tu veux les préserver, et je suis d'accord avec toi, mais si certains ont à choisir, ils feront des casse-croûte pour leurs dragons. Tu feras quoi... monseigneur ?

— Quand tu m'appelles comme cela, je sens la critique poindre, sourit Bleth. Pour répondre à ta question, tout dragonnier qui laissera son compagnon se repaître de viande humaine sera soufflé par Menth. Je l'ai toujours dit et je le ferai. Ils savent qu'il est puissant et rapide. Il a vaincu lors du vol.

— M'ouais... N'empêche, il faut songer à bouger.

— J'en ai l'intention.

— Tu sais où *elle* est, monseigneur, dit le Gros avec un soupir.

Il n'avait pas besoin de préciser à qui il faisait allusion. Il poursuivit :

— Tout le monde sait qu'elle se cache dans ce fort, près de la rivière. Tu sais également que certains d'entre nous se lancent dans une attaque stupide. Elle les tue avant qu'ils l'aient vue. Pourquoi n'attaquons-nous pas en masse. Elle est puissante, mais plus de cent dragons qui soufflent en même temps...

— Dès demain, je lance un ultimatum aux derniers vigilants, le coupa Bleth. Ils me donnent la Watcher et je les laisse tranquille. Ils la protègent, et ils meurent.

— OK. Je peux le colporter ?

— Oui.

— Au fait, seigneur de mon cœur, tu ne les as pas tous vaincus, lors du vol.

Il commença à quitter la salle, puis se ravisa, tandis que les autres membres du conseil entraient. Venant tout près de Bleth, il lui murmura :

— Tu vas en faire quoi, de ce dragon sans dragonnier ?

Bleth n'avait pas la réponse à cette question qui commençait à le tarauder. Cet animal puissant, rapide, visiblement intelligent, ne se laissait pas approcher. Il participait de son propre chef aux expéditions, soufflait comme les autres, mais paraissait chercher quelqu'un. Bleth savait que c'était la vigilante. Ils avaient tous les deux un compte à régler, et rien ne pourrait se faire tant qu'ils ne se seraient pas rencontrés, il en avait la certitude.

Il prit soudain conscience du silence qui planait dans la grande salle. Il leva la tête. Tous les membres du conseil le regardaient et attendaient qu'il prenne la parole. La tradition était tellement ancrée dans l'esprit des coalisés que personne, hormis le Gros, ne parlait avant lui, ne le brusquait, ou omettait de lui donner systématiquement son titre quand on s'adressait à lui. Tout cela lui pesait. Il regrettait la spontanéité et le naturel.

— Demain, déclara-t-il d'une voix forte, nous lançons un ultimatum aux vigilants...

## – Chapitre dix –

Vigie se leva juste avant l'aube. Une sorte de sentiment confus l'avait éveillée. Comme une lourde angoisse sourdant de son sommeil, pesant sur son esprit, et l'oppressant.

Elle sortit du bâtiment, la démarche engourdie, voulant au moins profiter de ces instants simples et tranquilles de la fin de la nuit.

Dès qu'elle fut dehors, elle sut.

— Vigie, souffla la sentinelle en courant vers elle. Regarde !

L'homme tendait son doigt vers l'est, où la lumière du soleil levant ourlait de pourpre et d'ors éclatants les toits de Lyon, annonçant une belle journée.

Ils étaient partout. Où qu'elle se tourne, elle en voyait. Ils avaient maintenant investi toute la Croix-Rousse, Fourvière, le parc, le quartier de la Part-Dieu, les environs de Lyon. Partout... En fait, ils avaient totalement ceinturé le fort. L'intention était limpide.

— Ils sont là depuis longtemps, expliqua le militaire de faction. Je les ai vaguement entendus, mais je ne savais pas si je rêvais ou pas. Quand le jour a commencé à se lever, je les ai vus. Ils vont tous nous tuer, murmura le soldat pour lui seul.

Dans le silence irréel qui régnait en ce début du jour, elle ressentit leur vibration jusque dans ses os, et crut percevoir leur souffle. Le souffle des dragons.

Bleth les avait appelés, et ils avaient répondu. Vigie ne savait pas combien ils pouvaient être. Des centaines ? plus de mille ?

— On s'en fout, dit-elle à mi-voix.

Depuis plusieurs jours, elle éprouvait une sorte de sentiment confus. Il lui devenait de plus en plus difficile de continuer à haïr les dragons et de ne pas les trouver beaux. Elle devait faire un effort de motivation pour maintenir sa vigilance, pour avoir encore et toujours envie de se battre. Elle ne savait pourquoi elle ressentait cette lassitude, cette sorte de besoin d'abandon. La fatigue ? la faim qui les tenaillait tous ?

En fait, elle craignait un nouveau tournant dans l'évolution de son être tout entier. Depuis le début de cette histoire, elle se sentait le jouet de quelque chose qui la dépassait totalement et elle enrageait de ne pas pouvoir contrôler cette modification de sa vie, de ses sentiments. Auparavant, découvrant cette scène, tous ces animaux et leurs compagnons qui cernaient le fort, elle aurait réveillé tout le monde et les aurait exhortés à saisir leurs armes. Là, rien. Le spectacle lui paraissait tout simplement beau et elle restait immobile à le regarder.

Petit à petit, les humains s'éveillaient et se rejoignaient. Mus par un sentiment primitif d'insécurité, ils se regroupaient par paquets et regardaient ensemble cette scène inimaginable des dragons qui allaient certainement les attaquer. Chacun d'entre eux était sensible à la

terrible beauté de ce qu'ils voyaient. Les têtes qui se découpaient sur le ciel, les ailes dont les écailles miroitaient un peu au soleil levant, les dragonniers qui se tenaient immobiles sur leurs puissants compagnons.

— Et en plus ils sont beaux, ces salauds, dit Besançon en tenant Ann par la taille.

— Oui, ils sont beaux, admit celle-ci.

Le ton de sa voix montrait clairement qu'elle savait le combat perdu d'avance. Il ne s'y entendait aucune tristesse, aucune amertume, mais une résignation désespérée.

L'attitude de sa mère et de son ami agit comme un stimulant dans l'esprit de Vigie. Elle se secoua et dit d'une voix à nouveau décidée :

— La Saône.

— Tu crois ? lui demanda Yvon. Il va falloir être sérieusement bon en apnée ! ils ont sûrement eu la même idée.

— C'est la seule solution, sinon...

Elle fut interrompue par un cri strident :

— Ils arrivent ! hurla une femme.

— Ne bougez pas, ordonna Besançon. Il n'y en a qu'un, c'est un émissaire. Ne bougez pas !

En effet, un dragon s'était détaché de la ligne menaçante et venait lentement vers le fort. Il se percha gracieusement sur la seule bâtisse encore debout près des remparts. Son dragonnier se dressa sur le dos de l'animal et cria :

— Nous ne voulons que la vigilante ! livrez-la-nous, et nous partons, il ne vous sera rien fait. Monseigneur Bleth vous en donne sa parole ! les humains qui le souhaiteront pourront rester ici sous l'autorité des dragonniers lyonnais ! Monseigneur vous accorde un délai de réflexion de trente minutes. Passé ce temps, je reviendrai chercher la vigilante. Si vous voulez la protéger, vous mourrez.

Il fit tourner sa monture qui s'envola vers les positions dragonnes. Quand il les rejoignit, tous les coalisés firent reculer leur compagnon et les dragons disparurent, laissant les humains décider de leur avenir.

Tous ceux qui s'étaient remparés dans le fort Saint-Jean se trouvaient maintenant dans la cour ou sur la muraille. Personne ne parlait. Au bout de quelques instants, une femme prit la parole :

— Il a dit trente minutes. Ça en fait au moins cinq. Qu'est-ce qu'on fait ?

On ne lui répondit pas. Elle demanda :

— Vous voulez mourir ? moi pas. Vigie nous a dit qu'elle voulait sauver l'espèce humaine. C'est l'occasion. Elle va les voir et on est...

— Salope ! hurla Trengganu. Tu sais ce qu'ils vont lui faire ! tu le sais !

— Oui je le sais ! répliqua la femme sur le même ton. Ils vont lui faire ce qu'ils ont fait à mes enfants, mon mari, ma famille et mes amis ! ils vont la brûler, ils vont la souffler ! je le sais !

Sa voix se brisa sur ces derniers mots. Elle poursuivit en pleurant :

— Je le sais, mais je n'en peux plus... J'ai peur tous les jours, toutes les nuits. J'ai peur de mourir soufflée, de sentir encore la chair cramée par leur haleine. J'ai peur... j'ai peur...

À nouveau, la foule resta silencieuse.

Vigie se leva :

— Je me suis échappée. Vous n'avez rien vu, rien entendu. Je vais beaucoup trop vite pour vous. J'ai pris Yvon, Ann et Christophe, et nous sommes partis sans que vous puissiez intervenir, parce que ça a été trop rapide pour vous...

Plusieurs se levèrent pour parler.

— Laissez-moi finir ! dit-elle. Nous nous sommes sauvés par la rivière sans vous concerter. Bleth ne vous touchera pas. Il ne vous touchera pas, parce que ce n'est pas un monstre, ce n'est pas Carnilith.

— Et comment tu le sais que c'est pas un monstre ? tu l'as rencontré sans nous le dire ? tu lui as parlé ? lança une femme.

— Non je ne l'ai pas vu et tu le sais, répliqua la vigilante. Mais ce qu'il fait à Lyon, le fait que les coalisés commencent de plus en plus à respecter la vie humaine...

— Respecter la vie humaine ! cria la même femme. Mais tu rêves ! tu as vu ce qu'ils ont fait ? ils ont soufflé des hommes, des femmes, des...

— Des militaires ! la coupa Vigie. C'étaient tous des militaires. Jamais ils ne s'en sont pris aux civils quand ils pouvaient faire autrement. Maintenant que les forces humaines sont vaincues, il n'y a pratiquement plus d'attaques, et vous le savez.

— C'est tout de même un comble, fit remarquer un homme. C'est toi qui défends la coalition.

— Je ne la défends pas. Je ne peux pas la défendre. C'est... c'est dans mes gènes. Je vous fais simplement remarquer ce que je pense de Bleth. Ce n'est pas un monstre, et je suis certaine qu'il respectera la parole qu'il vous a donnée. Je ne veux pas me livrer, j'ai trop peur de ce qu'ils pourraient me faire. Je vais fuir et mes amis avec moi. Donc, je répète, vous leur dites que nous sommes partis sans que vous ayez eu le temps de faire quoi que ce soit.

— Bleth ne nous croira pas, lança un homme.

— Qu'importe ? je vous dis que ce n'est pas un boucher. Il mène sa guerre, mais n'éprouve pas de haine pour les humains... moins que moi pour les dragons, ajouta-t-elle à mi-voix.

— Alors tu nous abandonnes ? demanda une femme.

— Je suis comme vous, je ne veux pas mourir.

— Nous avons perdu, dit un autre.

— Oui, admit Vigie. Mais vous devez rester vivants. Vous savez que si nous tentons de combattre, je serai certainement la seule survivante, et ça ne demandera pas beaucoup de temps aux dragons pour tous vous tuer.

— Ils ne vont pas nous croire, quand on leur dira que tu es partie malgré nous, objecta la femme qui avait proposé que Vigie se livre.

— Peut-être pas, mais encore une fois...

— Ils ne vont pas nous croire et ils vont nous souffler ! la coupa-t-elle.

Elle se tourna vers les autres :

— Vous ne voyez pas qu'on va mourir ? il faut qu'elle soit livrée aux dragons ! cria-t-elle en pointant le doigt vers la vigilante. Aidez-moi, on doit l'attraper et leur donner ! même morte !

Ce fut avec effarement que Vigie observa un flottement dans les rangs de ses compagnons de combat. Ils hésitaient ! Certains, gênés, baissaient la tête sans oser la regarder. D'autres, plus décidés, ou plus courageux, la fixaient sans rien dire.

Elle les vit comme ils étaient : affamés, fatigués, blessés, effrayés. À bout. La plupart portaient des vêtements en lambeaux, les armes qui leur restaient étaient dérisoires. Ils n'avaient plus de munition pour le seul lance-roquettes encore en état, et leurs fusils de guerre s'étaient très vite avérés insignifiants et insuffisants pour abattre les coalisés que protégeaient leurs dragons beaucoup trop rapides pour les humains.

— Ne vous essayez pas à tenter de me contraindre, dit-elle calmement. Je vous comprends, mais je ne me laisserai pas faire. Ne tentez surtout pas non plus de vous en prendre à Ann, Yvon ou Christophe. Vous savez que je vais aussi vite qu'un dragon...

Personne ne fit de commentaire. Sans quitter les autres des yeux, elle poursuivit à l'intention de ses amis :

— Allez vers la Saône. Maintenant, ils pourront vraiment dire la vérité à Bleth : ils ont été obligés de nous laisser partir.

Sa mère et les deux hommes commençaient à descendre l'escalier qui menait vers la partie basse de la forteresse, quand un homme épaula vivement son arme. Il n'eut pas le temps de tirer. En un gigantesque bond, Vigie fut sur lui. Elle l'assomma d'une claque et tordit le canon du fusil entre ses mains.

— Le prochain, je le tue. Qui que ce soit, prévint-elle.

On tint compte de son avertissement, et personne ne s'opposa à leur départ. Ils purent descendre tous les quatre près de la rivière. La rue était totalement déserte, de même que le quai Gillet. Il n'y avait pas un bruit, et un léger vent apportait l'odeur de brûlé qui venait des derniers incendies du centre ville. La jeune femme était triste. Infiniment triste. Le temps des humains semblait être arrivé à son terme. Venait le temps des dragons.

— Comment on fait maintenant ? on n'a pas beaucoup de temps, dit Trengganu. Je suis déjà étonné qu'on ait pu venir jusqu'ici sans rencontrer âme qui vive. Apparemment, Bleth est aussi grand seigneur que tu l'as laissé entendre, Vigie.

Ils étaient arrivés près de la Saône sans qu'elle en eût conscience. Sans répondre, elle sauta sur le quai que léchait l'eau brune et alla vers une barque amarrée à l'aide d'une chaîne cadénassée, juste en amont du pont Kœnig. Elle rompit l'attache et monta dans l'embarcation.

— Venez.

Sa mère et ses deux amis s'exécutèrent sans discuter. Chaque seconde comptait et leur salut reposait totalement sur les épaules de la jeune femme ainsi que sur leur capacité à lui obéir aveuglément.

Quand ils furent dans le petit canot, la vigilante entra dans la rivière et, tenant la chaîne dans une main, elle commença à produire une sorte de bruissement qui fit frissonner l'eau autour d'elle. Ils savaient tous les trois ce qu'elle leur avait expliqué concernant son incroyable capacité de déplacement semblable à celle des dragons, mais voir cette jeune femme créer un son, en moduler la fréquence de façon à ce qu'elle puisse « s'appuyer » dessus, c'était tout simplement surnaturel.

— Je ne m'y ferai jamais, murmura Besançon quand la barque commença à avancer.

La vitesse de l'esquif augmenta d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Les embruns jaillissaient et mouillaient les trois passagers qui se placèrent à l'arrière.

Ils remontaient le courant. Vigie avait instinctivement choisi cette direction pour fuir. Tandis qu'elle « nageait » dans cette eau que la vitesse rendait de plus en plus solide, son esprit continuait de réfléchir. Les dragons devaient être déployés sur toutes les issues possibles de la ville. Il y en avait donc certainement sur les monts d'Or qui surveillaient la vallée de la Saône.

Elle s'immobilisait avant chaque passage de pont, sortait la tête de l'eau et scrutait les environs pendant quelques secondes avant de repartir. L'embarcation suivait. Elle n'était pas conçue pour aller à une telle vitesse, mais elle tenait bon.

Ils passèrent l'île Barbe, l'île Roy, et remontèrent la Saône jusqu'à Villefranche sans être inquiétés par les coalisés. Immersée la plupart du temps, Vigie n'avait pas repéré la vibration qui les suivait depuis Lyon.

Le dragon volait très haut, Gwenaëlle savait la vigilante très puissante et ne voulait pas courir le risque de se faire remarquer. Elle n'avait pas vraiment cru Bleth, quand il lui avait parlé de cette femme, de ses capacités extraordinaires et de son intelligence. Mais à présent, elle devait admettre que cette Vigie Watcher faisait preuve d'une volonté incroyable et d'une puissance hors du commun. Remonter le courant de la rivière en tirant cette barque derrière elle pendant plusieurs dizaines de minutes à une vitesse qui dépassait l'imagination, ne pouvait que forcer l'admiration. Elle eut la certitude que cette femme n'était pas humaine.

Elle avait décidé d'intervenir et de mettre cette vigilante hors d'état de nuire. Elle savait que Bleth, même s'il était dévoué à la cause des dragons, même s'il connaissait son rôle dans la mort de son fils, ne serait pas capable de la tuer. Depuis l'arrivée massive de la coalition à Lyon, Bleth avait progressivement changé ; ou plutôt, son respect de la vie humaine s'était peu à peu révélé. Il interdisait que l'on tue des humains sans raison valable, et la seule qu'il acceptait était la légitime défense. Tout dragonnier qui était pris à « s'amuser » avec les humains était menacé. C'était arrivé à trois reprises, au début de la guerre. Monseigneur Bleth lui-même avait châtié les coupables. Il ne les avait pas tués, mais leur avait infligé une peine déshonorante : il les avait mis à la disposition de la famille humaine concernée. Quant à la vigilante, chaque fois qu'il y faisait allusion, on sentait dans sa voix une note basse, un ton respectueux qui ne pouvait passer inaperçu. Jamais il ne la tuerait. Il la respectait trop. Gwenaëlle se demandait parfois si ce n'était encore que du respect.

Ce fut quand son dragon lui indiqua que les vibrations de la femme changeaient de fréquence, qu'elle se décida à intervenir. Elle descendit progressivement, pas trop vite pour que le son de l'air dans les ailes de son compagnon n'alerte pas Vigie. Elle allait la tuer. Elle était persuadée qu'à elle seule, cette femme allait faire disparaître la coalition. Elle devait mourir.

— Je crois que c'est bon, on est sortis, là. Non ? demanda Trengganu.

Vigie s'immobilisa au milieu de la rivière et scruta les environs.

— Ça va ? s'enquit Ann auprès de sa fille.

Celle-ci la rassura d'un simple hochement de tête, puis répondit au journaliste :

— Je ne sais pas si c'est bon. On n'a rien vu, on peut penser qu'ils ne nous ont pas suivis, mais ça m'étonne. Je ne sais pas depuis combien de temps on est partis du fort, et...

— Vingt-cinq minutes, la coupa Besançon.

— Vingt-cinq minutes. Donc on a cinq minutes pour...

Elle s'interrompit brusquement et leur cria :

— À l'eau ! vite !

Ils obéirent immédiatement et plongèrent tous dans l'eau sombre.

Elle avait été repérée ! cette vigilante l'avait repérée ! comment avait-elle fait ?

Son dragon effectua un second passage en rasant cette fois la surface de la rivière. Ils étaient tous les quatre regroupés près de la rive, se maintenant sous l'eau, sans doute pour éviter le souffle.

— Si elle croit s'en sortir comme ça..., marmonna Gwenaëlle.

Au troisième passage, elle posa l'animal sur la rive, descendit à terre et lui dit :

— Va. Souffle-les. Tous.

Le dragon gronda son assentiment et se coula dans la Saône.

Vigie avait repris sa progression vers l'amont de la rivière. Elle filait entre deux eaux en tirant ses amis derrière elle. Il lui fallait ne pas aller trop vite, car les humains ne pouvaient résister à la pression de l'eau, et devaient respirer fréquemment. Ils avaient rapidement et tacitement convenus d'un code : ils pressaient la main qui les tenait quand ils devaient remonter. Cela se produisit trois fois. Lors du dernier ralentissement, les deux vigilantes poussèrent le même cri :

— La voix d'un dragon !

— Où ? demanda Yvon.

— Dans l'eau, sous l'eau ! répondit Vigie. Il arrive ! sortez !

Venant de l'aval de la rivière, l'animal sinuait entre deux eaux. Ses ailes plaquées contre son corps, sa queue ondulait puissamment et le propulsait à une vitesse ahurissante.

— Le voilà ! le voilà, sortez de l'eau, vite !

Ils n'en eurent pas le temps. Sans ralentir, la masse sombre du monstre se rua sur eux, créant une vague d'eau sombre de plus de deux mètres. Aussitôt, Vigie plongea pour se placer entre les humains et l'animal. Ce qu'elle vit dépassait tout ce à quoi elle avait pu assister. Le dragon s'immobilisa à une dizaine de mètres d'elle et, se ramassant sur lui-même, il se prépara à attaquer.

Une fraction de seconde avant que la vigilante ne l'atteigne, le dragon cracha une sorte de boule de feu qui resta un très court instant immobile devant lui, sa surface vibrant rapidement. Cela bougeait, et paraissait réfléchir, à tel point que Vigie se demanda un moment s'il ne s'agissait pas de quelque chose de vivant. La sphère de feu se déploya soudain en une fine nappe pourpre qui fit bouillonner l'eau et se précipita vers Yvon qu'elle engloba avidement, comme si elle avait été animée d'intentions conscientes. Trengganu qui n'eut pas la présence d'esprit, ou le temps de s'écarter de l'axe du souffle.

Ils se trouvaient toujours sous l'eau, mais Vigie perçut le cri de terreur et de douleur que son ami poussa quand il se vit perdu. Elle hurla en même temps que lui et se catapulta dans sa direction. Il tendit la main vers elle, mais même ce geste lui fut refusé. Le feu du dragon étira une expansion ignée qui s'enroula autour du bras dont la peau noircit immédiatement.

Tout cela ne dura que très peu de temps. Yvon Trengganu périt en moins d'une seconde, l'eau ne suffisant pas à abaisser la température du souffle du dragon. Le corps du journaliste fut rapidement réduit en cendres qui tombèrent au fond de la Saône.

Vigie hurla à nouveau sa douleur et sa rage en percutant violemment le flanc de son ennemi. Elle était tellement hors d'elle, qu'elle n'était plus humaine. Toute sa colère et sa tristesse la submergèrent et se concentrèrent en une sphère d'énergie pure qui l'emplit entièrement. Elle ne s'appartenait plus, ne raisonnait plus. Tout son esprit était tendu vers un seul but : la mort du dragon.

L'énergie désespérée qui l'animait se matérialisa brusquement sous la forme d'une vibration dont l'intensité tua les quelques poissons encore présents dans l'eau dans un rayon de dix mètres. Le dragon, en contact physique avec la vigilante, subit directement le phénomène vibratoire qui, sans que la jeune femme n'ait d'effort à fournir, entra aussitôt en résonance avec sa propre fréquence. Il mugit de douleur à l'instant précis où son cœur cessa de battre et explosa dans sa poitrine.

La mort du dragon ne calma pas Vigie. Elle remonta la rivière à une vitesse folle, le plus près possible du fond pour ne pas se faire remarquer, suivant la trace chaude de l'animal. Quand elle eut repéré l'endroit où il s'était mis à l'eau, elle jaillit de la rivière tel un obus.

La coalisée, debout au bord de la rivière, n'entendait rien, et attendait son dragon, anxieuse. Elle n'eut pas le temps de réagir, pas le temps de fuir. La vigilante fut sur elle, hurlant comme une furie déchaînée et la saisit par le cou qu'elle broya aussitôt.

Gwenaëlle l'avait à peine vue sortir de l'eau, mais comprit que c'était sa mort qui se propulsait vers elle.

Elle tomba sur l'herbe sans avoir senti quoi que ce soit. Elle n'avait même pas crié.

— Tu n'y peux rien, Vigie. *You're not guilty*, lui assura Ann.

— Pas coupable, sans doute, mais il est quand même mort parce qu'il est resté avec moi ! vous allez partir tous les deux. Vous allez vous éloigner de moi. Je ne veux plus vous voir.

Elle était assise dans l'herbe et ne bougeait pas. Sa voix était atone, elle respirait à peine. Elle ne regardait ni sa mère, ni Besançon, mais la Saône dont le courant devait entraîner ce qui restait d'Yvon Trengganu, journaliste, breton expatrié, et maintenant, cendres noires qui partaient vers le Rhône.

— Vigie...

— Partez ! cria-t-elle.

Sa mère lui posa la main sur l'épaule et sentit ses muscles se crispier violemment. Malgré tout, elle se pencha vers sa fille et lui donna un baiser sur la joue :

— *My sweet heart, my little frog, I understand. Wherever you may be, I'll ever be close to you...*

— Maman..., gémit la jeune femme en saisissant la main d'Ann. Je n'en peux plus, je n'en peux plus d'être ce que je suis.

— Tu ne l’as jamais voulu, lui dit Besançon. Tu as toujours refusé cette malédiction. Ce n’est pas ta faute. Maintenant, les temps ont complètement changé. Je ne crois pas que l’on pourra revenir en arrière. Les dragons sont là. Il va falloir composer avec cette présence, et les humains le feront. Nous le ferons, parce que nous ne voulons pas mourir. Tu l’as vu ce matin au fort. On a été pris de vitesse. Avec un peu plus de temps, on aurait sans doute pu mettre des appareils au point pour générer des vibrations, comme ce que tu fais naturellement... Ça n’a pas pu être fait. C’est comme ça. Il faut que tu te protèges. Ils vont vouloir ta mort. Ils vont te pourchasser et tuer tous ceux qui te protégeraient. Tu as raison, il faut que nous nous séparions. Ça ne durera sans doute qu’un temps... Fais attention à toi Vigie, dit-il en posant sa main sur la tête de la jeune femme.

Il s’écarta et laissa les deux vigilantes seules.

— Qu’est-ce que je vais faire, maman ? demanda Vigie d’une petite voix.

Elle n’était plus celle qui venait de tuer un dragon et sa compagne, celle qui pouvait se déplacer si vite que les yeux humains ne pouvaient la suivre qu’à grand-peine. Elle n’était qu’une jeune femme perdue, désespérée.

— *I don’t know... You’ll try to...* Tu vas tenter de rester en vie. Tu vas te cacher. Tu vas...

— Je vais me battre, la coupa sa fille d’une voix sourde.

— Vigie ! *they’re too...*

— Je vais aller les voir. Je ne veux pas passer ma vie à me cacher. Je vais aller vers leur chef, et... et je ne sais pas... je verrai à ce moment-là.

Besançon avait pris la main d’Ann et l’avait tirée doucement. Ils étaient partis et l’avaient laissée seule, au bord de la Saône. Elle avait à peine eu conscience de leur départ.

La nuit tombait lentement. Elle n’avait pas bougé. Les merles avaient lancé leurs derniers chants, et une hulotte s’était risquée hors de son abri dans un vieux saule.

Vigie ne voyait rien et n’entendait rien. Il lui semblait vaguement que sa vie partait avec l’eau de la rivière, emportée avec les cendres de son ami. Elle ne l’avait pas aimé, mais il avait tenu la place qu’aurait pu prendre un frère, un alter ego. Il la comprenait, lui marquait une tendre affection totalement dépourvue d’équivoque, qui l’avait portée depuis qu’elle l’avait rencontrée dans cette rue de Lyon, il y avait si longtemps. Elle savait que jamais elle ne comblerait le gouffre creusé dans son âme par la disparition de son ami.

Après de longues minutes, elle baissa la tête, cligna des yeux, et ce simple réflexe brisa le barrage de sa volonté. Elle se laissa tomber dans l’herbe et sanglota enfin.

Les rues de Lyon étaient désertes. Quelques foyers brûlaient encore çà et là, exhalant une fumée noire et âcre qu’un vent léger poussait mollement vers le Rhône. La ville montrait un visage de cité abandonnée, meurtrie par la guerre. Murs détruits, bâtiments éventrés, carcasses de voitures carbonisées, gravats répandus sur les chaussées dont le macadam avait fondu en de nombreux endroits, et détritrus s’amoncelant en tas nauséabonds. De grandes flaques, presque des mares, s’étaient créées dans les rues éventrées. Des sacs plastiques et d’autres déchets flottaient dans l’eau noire.

Vigie marchait sans chercher à se camoufler. Elle attendait juste qu’un coalisé la remarque pour enfin aller voir ce Bleth, ce seigneur, et le tuer. Elle ne se demandait pas si elle y parviendrait, cela ne l’intéressait plus. Il lui fallait simplement le combattre, de toute la force dont elle était capable, de toute la rage qu’elle tenait bien au chaud dans son âme et de toute la

tristesse et la souffrance que lui causait l'amputation qu'elle venait de subir avec la perte de Trengganu.

Elle avança au hasard des rues et de son inspiration inconsciente, sans croiser quiconque, jusqu'à ce qu'elle entende des voix. On discutait âprement. Il y avait des humains et... des dragons. Elle perçut leur vibration si caractéristique.

Le groupe était composé d'une dizaine de personnes, de trois dragons et de leurs compagnons. Ils parlaient des différences, des similitudes qui existaient entre les coalisés et les humains et de l'avenir qui s'ouvrait à ceux qui accepteraient cette nouvelle ère, comme le disait un des dragonniers.

— Nous pouvons vous apporter plus que vous ne l'auriez rêvé.

— Que sais-tu de ce qu'on a rêvé ? lui rétorqua un jeune homme blond. Ta bête te donne des pouvoirs de télépathe ?

Le ton n'était pas aimable et la volonté de provoquer était évidente, mais le coalisé se contenta de répondre calmement :

— Bien sûr que non, et heureusement, je n'aimerais pas lire dans toutes les têtes.

Vigie pensa qu'ils avaient certainement reçu des consignes de la part de Bleth qui voulait amadouer les humains, leur faire croire qu'il était miséricordieux.

— D'ailleurs..., voulut poursuivre le dragonnier, mais il fut interrompu par son animal qui se tourna vivement dans la direction de la vigilante, aussitôt imité par les deux autres.

— Qu'est-ce que... ? commença le coalisé.

— Watcher ! souffla celui qui se trouvait à sa droite.

— La vigilante ? s'étonnèrent deux humains. Elle s'était sauvée, on nous l'a dit.

— Qu'est-ce que tu veux ? te rendre ? l'apostropha l'un des coalisés.

— Jamais je ne me rendrai, répondit la jeune femme en allant doucement vers le petit groupe.

— Tu es seule, on est trois, et tu fais la fière ? rit le troisième dragonnier.

C'était le seul à être juché sur son compagnon, nonchalamment appuyé sur l'écaille de vol.

— Oui, vous êtes trois, dit Vigie. Vous n'êtes *que* trois.

Le dragonnier se redressa, tandis que la vibration de son compagnon changeait de fréquence. Vigie perçut tout cela en une fraction de seconde, de même qu'elle sut qu'il allait l'attaquer, tandis que l'un des deux autres disait :

— Edwin, c'est Watcher, *la* Watcher...

— Et alors ? répliqua l'intéressé. On nous a dit qu'elle était rapide, mortelle, puissante. Je ne vois qu'une femelle, pas laide, mais pas une tueuse de dragon. Elle a dû être aidée pour faire ce qu'on nous a raconté.

Le dragon allait souffler. Vigie pouvait presque sentir l'odeur de la matière qui s'embraserait sitôt au contact de l'air.

Les humains s'étaient écartés de l'animal, et hypnotisés, regardaient ce qui se passait, sans pouvoir détourner les yeux.

— Ton seigneur a dû te dire de respecter les humains. Hein, dragonnier, il te l'a ordonné ? et toi, tu ne vois pas pourquoi tu respecterais du bétail, de la viande pour ton dragon. Tu veux me tuer pour montrer que tu es fort. Ce que tu ne sais pas, c'est que tu vas mourir sans avoir

compris quoi que ce soit. Tu es tout ce que je hais dans votre caste. Sentiment de supériorité, mépris pour tout ce qui ne dépend pas de la coalition, impression que tout le monde doit t'obéir, t'appartenir.

— Je ne te réponds même pas, éructa Edwin.

Il fit un geste pour se pencher vers son compagnon, mais ne put l'achever. Vigie se rua sur lui si vite, que seuls les dragons purent suivre ses gestes. Elle bondit sur le dos du grand animal et brisa la nuque du dragonnier d'un coup si violent qu'elle faillit de peu le décapiter.

En moins d'une seconde, l'affaire était terminée. Le dragon beugla une plainte que la vigilante se surprit à trouver poignante, et dut se contenir pour ne pas le consoler. Ce fut ce qui la toucha le plus. Cette empathie envers un dragon était quelque chose de totalement neuf pour elle et la plongea dans un trouble qu'elle ne parvint pas à s'expliquer. De même, elle nota que l'animal ne chercha pas à la tuer. Ce fut exactement comme si, son maître étant mort, il ne se découvrait aucune antipathie pour la jeune femme. Il s'envola, ignoré par les deux autres animaux, et disparut rapidement.

— Alors ? demanda Vigie en se reprenant. Encore ?

Les deux coalisés survivants n'avaient rien vu. Elle avait bougé trop vite. Elle était bien comme on la leur avait peinte.

— Jamais vous ne serez assez rapides, continua celle-ci. Vos dragons peuvent me suivre, mais pas vous. Vous n'avez rien de plus que les humains que vous méprisez. Je veux voir Bleth. Je veux le voir seul. Allez le prévenir et, s'il n'est pas trop couard, il me trouvera au sommet d'une des tours à la Part-Dieu. Allez.

Ils ne protestèrent pas, et eurent l'intelligence de ne pas s'imposer, face à cette femme qui les surclassait totalement.

Ils montèrent sur le dos de leurs compagnons, puis partirent porter le message de la vigilante qui n'avait pas attendu de vérifier s'ils lui obéissaient et se dirigeait vers le lieu de rendez-vous.

Au fur et à mesure de sa progression vers le quartier de la Part-Dieu, Vigie était rejointe par une foule de plus en plus nombreuse de gens qui se tenaient respectueusement à l'écart, mais marchaient en sa compagnie, les yeux fixés sur elle.

— T'es sûr que c'est la Watcher ? demandait-on.

— Oui ! je l'ai vue, avant, quand elle était avec les huiles de l'armée. C'est elle, je te dis.

— Elle va nous ramener la poisse, murmurait-on alors. Qu'est-ce qu'elle fout là ?

Un humain plus courageux, ou plus audacieux que les autres la héla :

— Eh, Watcher ! tu devrais partir loin d'ici. Les dragons ne nous font plus rien maintenant que vous êtes partis, vous, les vigilants !

— Ouais ! renchérit un autre. T'as rien à foutre ici ! va te battre ailleurs. Nous on a déjà donné !

De nombreuses voix s'élevèrent brusquement pour invectiver la jeune femme. Personne ne prit sa défense, mais au contraire, la masse humaine dans sa totalité paraissait soudainement la haïr et la rendre responsable de tous ses maux. On criait, on l'insultait, on lui promettait mille tourments.

Elle restait impassible, continuant de marcher calmement, mais les plus proches d'elle auraient-ils eu l'envie de regarder son visage, qu'ils auraient vu couler des larmes silencieuses.

Ce ne fut que lorsqu'une pierre vola dans sa direction qu'elle réagit. Elle avait repéré le lanceur. Il s'agissait d'un adolescent au visage régulier, sans doute quelqu'un qui n'était pas particulièrement violent mais qui, dans ce contexte de plus en plus haineux, laissa parler la partie la moins noble de son caractère.

Le projectile, un fragment de béton, n'eut pas le temps d'amorcer sa descente. Vigie se rua sur le jeune homme et le saisit par le bras. Il était plus grand qu'elle, mais ne put bien sûr pas se soustraire à la poigne d'acier qui le retenait, malgré ses gesticulations frénétiques.

— Encore une tentative de ce style, et je tue celui qui s'y risquera, dit la vigilante.

— Tu disais être là pour nous protéger des dragons, pas pour tuer nos hommes ! clama une femme.

— Sorcière ! cria une autre. Tu n'es pas humaine ! t'as rien à faire chez nous ! va-t'en !

Vigie regarda l'adolescent qu'elle tenait toujours et qui ne cherchait plus à se dégager.

— Tu vois, lui dit-elle, je croyais être humaine. C'est apparemment vrai que je ne le suis pas. J'ai un ami, plus qu'un ami, un frère qui est mort pour vous protéger. Lui était humain, avec ce qu'il y a de meilleur en vous. Je crois que je n'ai gardé que le mauvais de mon existence parmi vous. J'ai gardé la haine.

Elle poussa un soupir et poursuivit d'une voix plus forte :

— Il y en a sans doute parmi vous certains qui valent le coup que l'on abandonne tout pour les sauver des dragons, mais je ne sais pas si l'espèce humaine dans son ensemble vaut la mort d'un homme comme Yvon.

— Laissez-nous avec les dragons ! s'exclama un homme dans la foule.

— Je vais vous laisser avec les dragons, rétorqua Vigie. Ce que je vais faire à présent n'est plus en rapport avec votre existence. Vous ne m'êtes rien. Partez maintenant. Laissez-moi, ou je vous tue. Tous.

Elle n'avait pas élevé la voix, n'avait plus montré de signe de colère et avait lâché le jeune homme. Il n'y eut aucun commentaire et les gens, qui s'étaient regroupés pour l'entendre répondre, s'écartèrent pour la laisser passer.

Elle reprit posément son chemin vers Bleth.

Le silence de la ville était palpable. Il n'y avait plus de voitures dans les rues, plus de bus, de tram. Le ciel aussi était silencieux. La coalition avait détruit les pipelines et interdisait tout transport par la route et autoroute, les cuves des aéroports, aérodromes étaient désespérément vides de carburant.

## – Chapitre onze –

Dès qu'il avait reçu le message, Bleth avait ressenti la peur le prendre tout entier, tandis qu'une sorte d'impatience s'emparait également de lui. Cette femme le terrorisait et le fascinait tout à la fois. Il savait qu'à elle seule, elle pouvait être la fin des dragons. Il la voyait un peu comme une sorte d'entité toute puissante. Comme une magicienne, ou une déesse. Malgré tout, il n'était pas superstitieux, et n'avait jamais cru aux histoires de sorcières ou de magie que sa grand-mère paternelle se plaisait à lui raconter avec force détails. Bien que n'étant pas scientifique, il avait rapidement été convaincu que tout ce qui arrivait pouvait être expliqué et que, si l'on n'y parvenait pas, c'était que la connaissance n'était pas assez développée.

Il avait été élevé dans le culte des ancêtres, dans l'attente du retour des dragons. Toute son enfance s'était passée à apprendre tout ce qu'il devait savoir sur ces animaux légendaires. Bien sûr, dans sa famille, son entourage, personne ne mettait en doute leur existence. L'habit de vol, les deux dents de dragon et le couteau en ivoire dragonnier que l'on se transmettait de génération en génération, prouvaient que les humains refusaient de reconnaître l'évidence et se remparaient derrière leur technologie galopante. Bleth était persuadé, comme tous ceux qui appartenaient aux antiques lignées de dragonniers, que l'humanité avait connaissance de ce monde antique qui la terrorisait et qu'elle refusait absolument de reconnaître. Des bruits couraient selon lesquels il existait des écrits très anciens soigneusement cachés, tenus au secret dans des coffres, des souterrains, oubliés dans la plupart des caves des palais présidentiels. Ces textes relataient des combats, de simples rencontres, des observations, des tentatives d'observation, de recherches scientifiques menées sur les dragons. Apparemment, rien n'avait réellement abouti, mais les dirigeants humains savaient. Ils savaient, mais peur ou inconscience, ils n'avaient rien fait, rien cherché. Même les vigilants avaient laissé leur mémoire s'amenuiser progressivement, à force d'à peu près, de livres empoussiérés, de négligence.

Ils avaient tous tort. Les dragons étaient revenus, enfin, et lui, le seul enfant vivant d'une très ancienne lignée de dragonniers avait pu assister à cet avènement tellement désiré. Tout aurait pu se dérouler calmement, dans le respect de la tradition amendée de modifications indispensables pour adapter la coalition aux nouvelles données du progrès. Il ne souhaitait pas avilir l'humanité, contrairement à de nombreux coalisés ; il voulait que les dragons vivent. Simplement. C'était ce qu'il allait dire à Watcher, mais il craignait qu'elle ne le croie pas et c'était pour la convaincre que, ignorant tout avertissement, toute admonestation de la part de Michael et de son conseil, il était venu à pied et était monté jusqu'au dernier étage d'une des trois grandes tours du quartier de la Part-Dieu.

Installé sur la terrasse plate de l'empire d'une ancienne banque, il l'attendait.

Elle ne voyait aucun dragon et s'en étonnait. Elle ne doutait pas de la présence de Bleth, mais avait pensé qu'il arriverait flanqué de toute une garde dragonnière, sûr de sa domination et de sa légitimité. Rien de tout cela ne semblait se préparer. Quand elle leva les yeux vers une des deux tours, une tête penchée par-dessus le parapet la regardait. À cette distance, elle ne vit pas les yeux, mais su que c'était lui. Elle s'arrêta un court instant et là-haut, incongrue, inattendue, une main se leva pour la saluer.

Bleth se recula. Il l'avait saluée ! il ne comprenait pas ce qui l'avait poussé à effectuer ce geste si simple. Qu'est-ce qui, dans la démarche de cette femme, dans son attitude simplement devinée depuis son poste d'observation, lui avait donné confiance au point de la saluer de la main ?

La vigilante monta rapidement jusqu'au sommet de la tour. Une porte donnant sur la terrasse sommitale était restée ouverte. Bleth tenait à ce qu'elle le retrouve. Elle s'avança sur la vaste esplanade bétonnée.

Il se tenait appuyé contre le parapet et ne bougeait pas. Vigie hésita une fraction de seconde. Il dut le remarquer, car il dit :

— Vous n'avez aucune crainte à avoir. Je suis seul et beaucoup trop lent pour vous.

Sa voix était posée, grave et – pourquoi le nier ? – séduisante. Elle retrouva dans son ton et dans le choix de ses mots, l'accent typique de sa mère, avec une petite différence toutefois dans la prononciation des « r ».

Elle avança et s'arrêta à quelques mètres de lui, et constata :

— Vous êtes Anglais.

— Irlandais.

— Vous parlez bien le français.

— Merci.

« C'est dingue, pensa-t-elle. On se fait des politesses, alors qu'on est en guerre, qu'on est les chefs de guerre de camps opposés ! ».

Il reprit la parole :

— Moi aussi, je voulais vous rencontrer, dit-il. Je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas comment, mais vous me fascinez et m'effrayez tout à la fois. Pourtant, vous êtes mon adversaire particulière, surtout depuis que vous avez..., vous avez...

Sa voix avait baissé d'un ton. La jeune femme avait deviné ce à quoi il faisait allusion. Elle coupa :

— C'était un ennemi. C'était un coalisé.

— C'était mon fils. Il était jeune, ignorait la guerre et n'aspirait qu'à la grandeur des dragons. Il...

— La guerre tue aussi ceux qu'on aime, Bleth, le coupa-t-elle une seconde fois.

Il eut presque un hoquet de surprise. Elle avait repris ses propres termes, ceux qu'il avait prononcés à John juste avant qu'ils ne lancent cette attaque qui avait été le réel début des hostilités.

— Je sais.

— Il n’aspirait qu’à la grandeur des dragons en soufflant des humains innocents qui n’avaient aucune implication dans ce qui nous oppose. Cette guerre, vous l’avez déclarée. Elle aurait dû rester entre la coalition et les vigilants.

— Sans que les humains soient concernés ? vous rêvez Watcher.

Son ton étonna la jeune femme. Elle n’y sentait aucune agressivité ou supériorité, mais une tristesse, une sorte de désespérance qui la surprit.

— Vous paraissez découragé. Vous avez vaincu, vous êtes le maître de cette ville, de ce pays et d’autres certainement, et vous êtes découragé ? que vouliez-vous ?

— Ce que je voulais ? oh, des choses toutes simples. Des petits-enfants. Une belle-fille. La vie.

Vigie était de plus en plus désarçonnée. Elle s’attendait à un combat, à des menaces ou, à tout le moins, à un ultimatum. Au lieu de cela, elle se retrouvait face à un homme qui ne lui cachait pas ses désillusions, sa peine, sa tristesse, sa... faiblesse. Cela pouvait-il être une stratégie élaborée à l’avance pour faire appel à sa fibre sensible ? elle n’y croyait pas vraiment, mais fournissait un effort pour garder son agressivité.

Elle détourna son regard et le plongea dans la ville détruite d’où montaient encore quelques fumées noires et épaisses.

— Voyez, lui dit-elle. Voyez le monde que vous nous promettez. Du feu, des cendres, et la mort. La destruction.

— La mort est un nouveau départ. La destruction est l’occasion de tout rebâtir, dit-il à voix basse, presque un murmure.

— Ne me cassez pas la tête avec votre philosophie de quai de gare ! s’exclama-t-elle.

— Je ne vous parlais pas, dit-il calmement. À vous, ce que je dirais c’est que ce monde n’est pas celui que je souhaite, mais votre présence a rendu cette confrontation inévitable. Vous haïssez les dragons depuis votre enfance...

— Je ne les connaissais pas, dans mon enfance. Je ne savais pas que j’étais une vigilante.

— Oui, il paraît. C’est en tout cas ce qu’on m’a dit. Vous l’ignoriez, mais vous aviez certainement un rapport particulier avec les reptiles, un sentiment fort, quand on vous parlait de dragons. Ne le niez pas, ce serait vous mentir. Ce que je voudrais vous dire, Vigie Watcher, c’est que vous seule êtes la raison de tout cela.

— À votre tour de ne pas vous mentir, dit-elle. Même si je n’avais pas été là, il y aurait eu tuerie. Croyez-vous sincèrement que les humains se seraient laissé faire ? les dragons font totalement partie de l’imaginaire populaire depuis des siècles. Les gens se le rappellent, même s’ils ne veulent pas l’admettre. Les moyens de communication du Moyen Âge n’étaient pas aussi efficaces que les médias actuels, mais les chansons, les légendes en apprenaient plus sur les dragons que ne l’aurait souhaité la coalition. L’humanité connaît les dragons, elle les hait.

— Parce qu’elle croit les connaître, répliqua Bleth. Elle les hait parce qu’elle les redoute, et elle les redoute parce qu’elle ne sait que trop peu de chose d’eux. Ils ne sont pas ce que les légendes racontent. Elles ne parlent que du mauvais côté du dra...

— Allez-vous me dire que vous pouvez apporter quelque chose aux humains ? allez-vous vous poser en bienfaiteur, après tout ça ?

— En bienfaiteur, non. Mais pas en dominateur. Ni en dictateur ou en maître absolu. Je ne suis pas ce genre de personne.

Vigie eut une moue dubitative qu’il ne put s’empêcher de trouver charmante.

— Je veux bien vous accorder le bénéfice du doute, admit-elle, mais vous ne me ferez pas croire que tous les coalisés sont comme vous, ni qu'il n'en existe pas qui voudraient régner sur le bétail humain, nous considérer comme de la viande à dragons...

— *Nous* considérer ? vous vous estimez humaine ?

— Je...

— Vous savez que vous ne l'êtes pas plus que les dragons et encore moins que moi qui possède certainement plus de gènes humains dans une seule goutte de mon sang, que vous n'en avez jamais eus dans tout le vôtre.

— Et alors ? protesta la jeune femme. Je me *sens* humaine ! ça vous va ?

Elle avait presque crié.

— Non. Non ça ne me va pas. Vous vous sentez humaine, alors qu'ils vous ont rejetée, trahie ? vous les avez défendus et ils vous laissent tomber, sont prêts à vous livrer à mes troupes pour avoir la paix. Ne faites pas croire que...

— Taisez-vous ! ordonna-t-elle sèchement. Qu'est-ce qui vous donne le droit de penser pour moi ? vous estimez-vous si puissant que vous allez me dicter ma conduite ?

— Puissant ? certainement pas. Je ne vous dis pas ce que vous pensez, mais ce que je crois que vous pensez. Qui serais-je pour savoir ce qui se passe dans votre tête ?

Il soupira et fit un pas vers elle, la main tendue.

— Vigie, puis-je vous appeler Vigie ?

Elle haussa les épaules en avançant vers le parapet contre lequel elle s'appuya.

— On n'est pas dans une réunion mondaine, Bleth.

Il laissa retomber sa main et poursuivit :

— Vigie, je voudrais que vous admettiez que tout dépend de nous, ici et maintenant. Tuez-moi, et les coalisés que vous détestez applaudiront. Bien sûr qu'ils existent, ceux qui veulent traiter l'humanité comme du bétail et régner sur le monde, les dragons et les dragonniers au sommet, et tout le reste à leurs pieds. Bien sûr qu'ils existent. Ils n'attendent que ma mort et commencent certainement à comploter pour me supprimer.

— Je vais vous plaindre...

— Ne raillez pas. Allez-vous me dire que tous les humains sont blancs comme neige ? il y a du pire et du meilleur partout, vous le savez.

— Décidément, vous êtes philosophe.

— Si ça vous fait plaisir, dit-il avec un geste de la main. Je veux que nous œuvrions ensemble. Je veux que nous soyons, sinon amis, du moins alliés. Je ne veux pas broyer l'humanité sous ma botte, ni la brûler, mais je ne veux pas non plus que les dragons disparaissent. Je veux avoir le droit de vivre à dos de dragon.

Il se tut.

Vigie, qui regardait la ville à leurs pieds, se tourna vers lui :

— Vous voulez me faire croire que le seigneur de la coalition, Bleth, est un humaniste qui ne souhaite que vivre avec son dragon, sans faire de mal à personne, et surtout sans qu'on lui en fasse ? c'est bien ça ?

— L'ironie et le mépris en moins, oui c'est ça.

La jeune femme le considéra avec surprise. Il paraissait sincère. Elle ne parvenait plus à le voir comme celui qu'il fallait tuer, alors qu'elle l'aurait pu, là, tout de suite. Il lui suffisait de...

— Vous pourriez me tuer là, tout de suite, lui dit-il en écartant les mains. Je suis seul, sans arme, sans dragon pour me protéger, alors que vous êtes aussi puissante qu'eux. Je viens à votre demande, je vous dis tout ce que je pense, tout ce que je crains, je me dévoile presque totalement. Je ne peux rien faire de plus. Alors, si vous ne me croyez pas, si vous tenez tant à rester mon ennemie, nous allons vivre un enfer tous les deux et ceux qui nous côtoient le vivront également, simplement parce que nous n'avons pas été capables de nous entendre et d'admettre que l'autre à également droit de vie.

Il posa ses mains sur le parapet et regarda lui aussi la ville.

Ils ne dirent rien pendant quelques instants, puis Vigie éclata soudain :

— Merde Bleth ! Qu'est-ce que vous croyez ? vous arrivez, avec votre air calme et fatigué, vous me déballez tout ça, vous ne m'en voulez pas pour la mort de votre fils, vous...

— Je ne vous ai jamais dit ça, Watcher ! s'exclama-t-il.

Ce fut la seule fois où il éleva un peu la voix.

— Je... je vous demande pardon pour avoir tué votre fils, dit-elle en baissant la tête. C'était pour moi un...

— Je sais. Un coalisé, un ennemi, vous l'avez déjà dit.

— C'est ça.

Il soupira profondément :

— Je le comprends. Je le comprends, mais ne peux l'admettre. On ne devrait jamais survivre à ses enfants.

Vigie ne dit rien. Elle se trouvait soudain face à un père, et non plus à un coalisé. Sa culpabilité, celle qu'elle n'avait absolument pas ressentie en voyant l'âge de son adversaire, lorsqu'elle l'avait tué sur la tour de la Part-Dieu, lui sauta à la gorge jusqu'à ce qu'elle se remémore l'image qui ne la quittait que très rarement : celle du corps de Trengganu réduit en cendres dans la Saône.

— Pardon. Je vous demande une nouvelle fois pardon pour la mort de votre fils, mais c'était la guerre. J'ai moi-même perdu un être très cher dans...

— Trengganu, le journaliste qui vous aidait et vous protégeait depuis le début, la coupa Bleth. Je sais. Gwenaëlle n'avait reçu aucune instruction, aucun ordre. Elle n'a agi que de son propre chef.

— Je suis alors très heureuse de l'avoir tuée.

— Écoutez Vigie, dit le coalisé après un court silence. Nous ne devons pas nous perdre à faire le compte de nos morts. Nous les pleurons tous les deux. Nous les avons aimés chacun à l'aune de leur valeur et de ce qu'ils représentaient pour nous. Il ne faut pas les oublier, d'ailleurs c'est impossible, mais il faut aller de l'avant. Et l'avant, c'est notre accord possible. C'est un monde avec les dragons. Pas *contre*, ni *malgré* les dragons. Ils sont là. C'est un fait. Vous êtes une scientifique, vous savez ce que signifie la notion de faits observés et irréfutables. Soit le monde accepte et s'adapte, soit c'est l'enfer. Que choisissez-vous ?

La jeune femme eut un rire sans joie :

— Vous présentez les choses de cette façon et vous me demandez ce que je choisis ? vous ne manquez pas d'air !

Elle accomplit quelques pas nerveux le long du parapet, puis s'immobilisa et se retourna brusquement vers lui.

— OK. Emmenez-moi parmi vous, dit-elle d'une voix décidée.

— Que je... ?

— Oui.

— Mais, vous êtes folle, ou suicidaire !

— Vous voulez qu'on soit, sinon amis, du moins alliés. C'est bien ça, n'est-ce pas ? alors comment puis-je être votre alliée si je ne sais pas comment vous vivez, comment vous commandez à vos troupes ? quant à craindre quelque chose pour ma vie, vous êtes tous trop lents et trop faibles. Seul un dragon...

— Justement, Vigie. Là où je pourrais vous emmener, il y a des dragons. Il y en a partout et certains haïssent les vigilants au moins autant que vous détestez les coalisés. Vous serez constamment en grand danger de mort.

— Et alors ? auriez-vous peur pour moi, monseigneur ?

— Mis à part le fait que je considère que toute vie perdue est une insulte personnelle, la vôtre m'est tout particulièrement précieuse, mademoiselle Watcher. Oui, j'ai peur pour vous.

— Eh bien tremblez, car je vous suis.

Elle ne demanda pas au chef de la coalition pourquoi sa vie était particulièrement précieuse...

Ils descendirent ensemble les escaliers de la tour, marchèrent le long des rues éventrées dans le soir qui tombait lentement. Ils ne croisèrent que quelques personnes qui parurent ne pas les voir, exactement comme s'ils étaient transparents.

— Ce sont des coalisés, comprit Vigie.

— Oui.

— Ils vous escortent.

— Non. J'ai ordonné que personne ne vienne avec moi. Ils sont en ville, c'est tout.

— Promenade du soir ?

Le ton était ironique.

— Si vous voulez.

— Où sont leurs dragons ?

— Vous devez savoir que tous les coalisés ne sont pas dragonniers. Quant à ceux qui ont la chance de l'être, ils ont pour consigne de ne pas sortir avec leur compagnon en ville dès que la nuit tombe. Je ne veux pas qu'ils effraient davantage la population.

— Vous voulez vous racheter une image ?

— C'est vrai. J'aimerais que les dragons ne soient plus considérés comme des monstres. Je veux changer la vision des humains sur le monde qui les entoure. Nous vivons un changement aussi important que...

— Vous rêvez, Bleth.

— C'est possible, admit-il. Mais je crois qu'un dirigeant qui n'a pas de rêve à offrir aux siens peut retourner planter ses patates en Irlande.

— *I had a dream...*, se moqua Vigie.

— Vous voyez que vous êtes d'accord avec moi, répondit Bleth en souriant.

Vigie ne dit rien. Elle était furieuse de ne pas le trouver déplaisant, fat ou odieux. Au lieu de cela, il était sensible, apparemment dépourvu de toute susceptibilité, et faisait preuve d'un sens de l'humour certain. « Et en plus il est pas mal, ce con ! » se dit-elle avec humeur.

Ils franchirent les grandes portes du parc de la Tête d'Or où la coalition avait établi ses quartiers définitifs. Avant qu'ils ne les aient atteintes, la jeune femme avait entendu les voix de plusieurs dragons, et senti leur présence. Les vibrations étaient si fortes, si dissemblables les unes par rapport aux autres, que la sensation fut presque douloureuse. Elle avait secoué la tête.

— Un problème ? s'était enquis Bleth.

Elle avait failli le rembarrer, mais s'était contenue et avait répondu avec franchise :

— Tous ces dragons, toutes leurs voix. Leur présence est très forte.

— Vous les sentez avant de les voir ?

— Je capte leur voix, leur vibration. Chacun d'entre eux possède la sienne et ça fait un douloureux tintamarre.

— Leur vibration ? vous en avez autant à m'apprendre sur les dragons que moi sur la coalition, sinon plus, avait constaté Bleth, songeur.

— Monseigneur, vous voilà de retour.

Le ton traduisait un soulagement visible. La sentinelle était juchée sur le dos d'un immense dragon, plus gros que Vigie n'en avait vu. Ils étaient deux à monter la garde avec leurs animaux. Postés de chaque côté de la grande entrée, ils auraient empêché quiconque de pénétrer dans le domaine que les coalisés s'étaient approprié.

— Mais c'est... ! s'exclama soudain le garde.

Il venait de reconnaître la vigilante qui se tenait un peu en retrait et ne quittait pas le dragon des yeux.

— Vigie Watcher, confirma Bleth. Elle est mon invitée. Tu veilleras personnellement à ce que cette information soit connue de tous.

— Lui l'a déjà transmise, intervint la jeune femme en désignant le grand dragon.

— Vous le sentez ? vous les comprenez ? demanda le coalisé, intéressé.

— Non, je ne les comprends pas, mais cette fois-ci, j'ai la certitude qu'il a communiqué avec les autres. D'ailleurs...

Elle ne termina pas sa phrase, mais tendit simplement le bras. Deux dragons venaient de se poser sur la vaste pelouse proche, suivis par trois autres, puis cinq, puis une foule de ces animaux fabuleux vinrent apparemment vérifier que *la* vigilante était effectivement parmi eux.

Elle s'écarta de Bleth et, mue par une pulsion qu'elle ne pouvait contenir, s'approcha lentement des bêtes.

— Vigie..., commença-t-il, inquiet.

Elle le fit taire d'un simple geste du bras sans se retourner et continua d'avancer.

Des coalisés étaient arrivés, intrigués par le comportement des dragons. Les bêtes fabuleuses formaient maintenant une foule compacte qui s'écarta pour laisser passer la jeune femme. Il y avait quelque chose de magique, de surnaturel à voir Vigie, si frêle, avancer tranquillement vers ces animaux qui pouvaient être terribles. C'était un spectacle inouï qui émut profondément Bleth.

La vigilante avança au milieu du groupe que formaient les dragons. Leur masse se referma sur elle, l'englobant dans ce qui semblait être un magma vivant.

Elle se tenait au centre d'un cercle de quelques mètres. La nuit qui tombait plongeait le parc dans l'obscurité trouée çà et là par de grandes torches fichées dans le sol, mais dont la lumière ne parvenait pas dans le groupe des dragons.

La jeune femme était entourée par un mur de têtes écailleuses qui la fixaient et ne bougeaient pas d'un iota. La scène était surréaliste. Ces yeux immenses tournés vers elle, ce souffle sourd, cette chaleur qui l'enveloppait, tout cela plongeait Vigie dans un monde qu'aucun humain n'avait jamais connu et qui restait même étranger à tous les coalisés. L'odeur était forte, puissante. Une odeur de fauve, de force brute. Le son de leur respiration était sourd, envoûtant.

Jamais elle n'eut peur.

Elle ne savait pas combien de dragons se trouvaient là, et cela n'avait aucune importance.

Ils vibraient. Chaque animal possédait sa « voix ». Au bout de quelques instants, la vigilante se rendit compte que la vibration générale laissait régulièrement la place à un rythme différent qui s'estompait, puis était remplacé par un autre, puis un suivant...

— Ils se présentent ! comprit la jeune femme.

Il ne s'agissait absolument pas d'une manœuvre d'intimidation. Jamais ils n'affichèrent de comportement agressif ou menaçant. D'ailleurs, elle ne l'avait craint à aucun moment. Les dragons n'étaient pas non plus curieux. Ils voulaient apparemment que la vigilante les connaisse un à un, et ce fut ce qui se produisit. Vigie fut stupéfaite d'avoir la certitude de reconnaître les bêtes par leur vibration personnelle. Ce fut exactement comme si l'identité vibratoire de chaque animal était gravée dans sa chair, dans son âme. Elle savait à quel dragon appartenait un rythme, une fréquence. Il s'agissait en fait de sa vraie voix, celle qu'il utilisait pour communiquer avec ses congénères.

Les coalisés regardaient la masse mouvante des dragons. Ils ne pouvaient savoir ce qui se déroulait à l'intérieur du cercle que leurs animaux avaient formé. Les queues des dragons s'entremêlaient, se relâchaient, se dressaient. L'herbe de la pelouse était maintenant piétinée et le sol mis à nu.

Bleth ne savait que faire. Son propre dragon, Menth, avait fébrilement rejoint les autres et s'était rapidement intégré dans la masse avec ce qui pouvait passer pour une avidité que son compagnon ne lui avait jamais vue. Il ne concevait pas ce qui poussait les bêtes à agir de la sorte. Il avait progressivement compris que Vigie Watcher était quelqu'un de très particulier et que son lien avec les dragons était extrêmement fort, plus même qu'elle ne voulait bien le reconnaître, mais jamais il n'aurait pensé que *tous* les dragons de la coalition de cette région du monde éprouveraient un tel besoin de voir, d'approcher la vigilante. Il prenait conscience qu'ils ne savaient rien de cette communauté dans laquelle il avait été baigné depuis sa plus tendre enfance. Personne, aucun livre, ne lui avait parlé de ce phénomène si étrange. Au contraire, on assurait sur tous les tons que les vigilants et les dragons se détestaient de la façon la plus absolue et cherchaient systématiquement à se tuer à chacune de leurs rencontres.

D'ailleurs, les évènements de ces dernières semaines paraissaient confirmer cette évidence. Vigie avait tué, et les dragons avaient cherché à la tuer. Qu'est-ce qui, soudainement, poussait les animaux à l'approcher, à la voir, à la connaître et qu'est-ce qui conduisait la vigilante à accepter leur proximité ? il ne le savait pas et rien de ce qu'il connaissait pouvait lui apporter de réponse.

D'autres dragons arrivaient encore et se posaient près de la foule de leurs congénères, ignorant les ordres de leurs dragonniers effarés. Ils étaient sans cesse de plus en plus nombreux et leur masse ne cessait d'augmenter. Bleth put constater que nombre d'entre eux venaient de loin, de très loin, à en juger par leur état, et surtout celui de leur compagnon dont certains s'écroulèrent, complètement épuisés, dès que leur animal toucha terre, et durent être secourus.

— Je ne sais pas ce qu'il lui a pris, raconta l'un d'entre eux. On volait vers l'Allemagne et elle a fait demi-tour, je ne sais pas pourquoi, et a accéléré, accéléré ! je ne pouvais pas la faire ralentir. J'ai fait les derniers kilomètres sans presque pouvoir respirer.

Il grelottait et paraissait non seulement épuisé, mais également choqué, ayant eu à subir l'incroyable traitement que lui avait infligé sa dragonne.

Plusieurs autres coalisés étaient dans cet état, à tel point que Bleth ordonna une distribution systématique de couverture et de soins pour les plus fatigués, à chaque atterrissage. Les derniers se trouvaient dans un état critique. Les dragons étaient surexcités, presque dangereux, tant qu'ils n'étaient pas dans la masse des corps de leurs congénères. Quant à leurs dragonniers, certains se trouvaient à la limite du choc thermique. Ils avaient les oreilles complètement décolorées, ainsi que le nez et les pommettes. Il fallut les frictionner pour faire circuler le sang, les réchauffer par tous les moyens possibles, tandis que d'autres dragons arrivaient encore, totalement sourds à tout ce qui pouvait les empêcher de se trouver proches de la vigilante. On se doutait qu'elle était encore vivante simplement par le comportement des animaux qui restaient toujours regroupés.

Depuis l'extérieur, les coalisés virent qu'une sorte de roulement s'était installé. Les dragons du centre s'écartaient lentement pour faire place à ceux de la périphérie qui étaient eux-mêmes remplacés par d'autres animaux. Une sorte de son modulé montait de la masse des bêtes. Un son qui faisait vibrer les poitrines, résonner les viscères et prenait le corps tout entier d'une façon parfois presque douloureuse.

Cette séance de « présentation » dura toute la nuit. Quand le dernier dragon eut été reconnu par Vigie, ils s'envolèrent tous en un ensemble parfait, et effectuèrent plusieurs tours à grande vitesse et basse altitude, traçant des cercles dont la jeune femme était le centre.

Épuisée, elle les regardait, les yeux rougis par la poussière que leur envol brusque avait soulevée. La pâle lumière du matin était totalement éclipsée par leur multitude. Ils volèrent de plus en plus vite, créant un courant d'air ascendant qui se transforma progressivement en mini tornade aspirant tout ce qui se trouvait au centre de son vortex. La vigilante étendit les bras et se laissa porter par ce vent tourbillonnant. Sous les yeux stupéfaits des coalisés, les animaux, leurs dragons, soutinrent celle qu'ils connaissaient pour être leur plus grande ennemie, Vigie Watcher, la vigilante.

La spirale des dragons transporta Vigie jusqu'à une hauteur inouïe, mais elle n'avait pas froid, elle n'avait pas peur et savait qu'aucun d'entre eux ne la laisserait jamais tomber.

Ils tournaient, tournaient... Il semblait que cela ne devait jamais s'arrêter et à cette altitude, la pression devenant très faible, c'étaient davantage les vibrations des dragons qui portaient la vigilante que le déplacement d'air créé par le vol.

Brusquement, la jeune femme poussa un cri ou plutôt, émit un son que perçurent tous les dragons. Ils cessèrent immédiatement leur vol giratoire et piquèrent vers le sol, entraînant Vigie dans leur chute. Elle éprouva un plaisir presque physique à tomber ainsi, s'enivrant de la vitesse, du son de l'air dans les centaines d'ailes qui l'accompagnaient et du spectacle des nuages, montagnes vaporeuses impalpables, qu'elle traversait en un instant.

— Les voilà ! cria un jeune coalisé.

Tout le monde leva la tête pour découvrir une scène inimaginable. Plusieurs centaines de dragons, masse hurlante obscurcissant le ciel par sa multitude, qui piquaient droit sur eux. Ils ouvrirent leurs ailes presque tous en même temps, générant des surpressions qui claquèrent comme autant de coups de canon. Le vacarme était tellement assourdissant que tous les coalisés se plaquèrent les mains sur les oreilles.

Vigie ne se soucia pas de savoir comment elle allait atterrir. Sa confiance dans les dragons était totale.

Ils furent nombreux à se placer sous elle, de façon à créer un coussin qui l'accueillit en douceur et la porta jusqu'à terre. Elle fit un pas, puis s'écroula.

La lumière était pâle, blafarde. Elle était épuisée et avait l'impression de devoir fournir un effort surhumain pour simplement respirer. Ses oreilles bourdonnaient terriblement et elle ne percevait que des acouphènes irritants qui l'empêchaient complètement d'entendre quoi que ce soit.

Elle sentit que quelqu'un se tenait non loin.

— Qui est là ? demanda-t-elle d'une petite voix.

Sans doute répondit-on, mais elle était totalement sourde. Elle tendit la main et tenta une nouvelle fois d'ouvrir les yeux. Tout était désespérément flou. Une ombre s'approcha et saisit ses doigts en les pressant.

— Yvon ? demanda-t-elle.

La pression sur sa main cessa aussitôt. Mais non ! Yvon était mort... Elle était folle.

— Bleth ? s'enquit-elle en se situant parfaitement à présent.

Il serra les doigts et devait lui parler, car elle distinguait vaguement son visage qui bougeait.

— Je suis sourde, lui dit-elle. Je n'entends absolument rien. Laisse-moi, je dois dormir. On verra après.

Le coalisé sortit de la chambre, rêveur. Cette... femme était stupéfiante. De quelle race était-elle pour que les dragons la considèrent à ce point et agissent avec elle comme ils l'avaient fait la veille ? Plus il la côtoyait, plus il se rendait compte qu'il ne connaissait rien à tout ce qui concernait réellement le monde dragonnier.

Elle paraissait complètement épuisée. Le médecin qui l'avait examinée l'avait confirmé.

— Il va falloir beaucoup de repos à cette vigilante, monseigneur. Je ne sais pas quelle est l'étendue des dégâts, mais après ce qu'elle s'est imposé, je pense qu'ils seront assez importants.

— Ça semble te réjouir, avait fait remarquer Bleth.

— C'est une vigilante, monseigneur, dit l'autre, sur un ton indiquant qu'il soulignait une évidence.

— Cette femme est bien au-delà de la querelle, de la guerre que nous entretenons avec les vigilants. Je veux que tu la soignes avec encore plus d'attention que s'il s'agissait de moi. Est-ce bien compris ?

— C'est bien compris, monseigneur, avait répondu le médecin, obéissant et respectueux.

Vigie passa toute la journée et la nuit suivante dans une sorte de coma réactif. Elle ne chercha pas à s'en extraire, pas plus qu'elle ne tenta de comprendre ce qu'il venait de se passer, voulant simplement récupérer.

Son ouïe revint lentement, bien après sa faculté de perception des vibrations dragonnières. Elle les sentait non loin de sa chambre et les reconnaissait. Ils l'avaient tous portée dans ce vol inouï. Tous, sauf un. Le sien. Celui qu'elle avait tenté de tuer à la centrale du Bugey, puis au parc, dans ce parc où elle se trouvait à présent.

Il lui paraissait incroyable que la coalition ait décidé d'établir ses quartiers à cet endroit précis. Était-ce une simple coïncidence ?

Dans le courant de la nuit suivante, elle fut en mesure de bouger un peu, puis de se lever précautionneusement de son lit. Ses muscles retrouvaient une souplesse appréciable, et elle put constater que son « vol » lui avait permis de comprendre comment maîtriser parfaitement la vibration qui lui conférait ses capacités physiques surnaturelles. Elle pouvait à présent vibrer comme elle le voulait, et modeler sa fréquence vibratoire à sa guise, épousant parfaitement le rythme de celle de chacun des dragons qui s'étaient présentés dans le cercle.

Elle passa le reste de la nuit à s'exercer à cette nouvelle pratique et constata qu'à chaque tentative, l'animal concerné reconnaissait sa voix et lui répondait immédiatement.

Un formidable sentiment de puissance s'empara d'elle, tandis qu'une joie intense la submergea. Elle se sentait enfin entière, aboutie. Ce fut exactement comme si on lui avait retiré une lourde couverture qui pesait sur ses épaules depuis qu'elle était en âge de raisonner.

Elle s'endormit, apaisée.

Le matin la trouva fraîche et reposée. Elle sortit de sa chambre et tomba nez à nez avec le médecin qui la veillait.

— Vous êtes debout ? dit-il dans un mauvais français au fort accent germanique.

— Vous le voyez.

— Comment vous sentez-vous ? vous avez mal quelque part ?

Le ton était formel. Vigie sentait que le docteur ne lui posait ce type de questions que parce qu'il le fallait.

— Je vais bien. Je vais même mieux que jamais. Vous pouvez vous éloigner de moi, puisque ma présence vous indispose.

Elle le quitta sans chercher à savoir s'il était étonné, vexé, ou indifférent. Cela lui importait peu. Elle voulait sortir. Voir des dragons ; *entendre* des dragons.

Ce qui se produisit quand elle apparut sur le pas de la porte resta gravé dans la mémoire de tous les coalisés qui assistèrent à la scène, puis dans celle de la coalition tout entière, car la nouvelle se répandit à la vitesse du vol de dragon.

Elle fit un pas à l'extérieur du bâtiment et, aussitôt, tous les dragons présents vinrent vers elle et, ignorant les ordres et les cris de leurs compagnons, se plantèrent en face d'elle puis courbèrent leur long cou en un salut vibrant et respectueux.

## – Chapitre douze –

— Et alors ? s'exclama Bleth, exaspéré.

Ils étaient tous là. Tous les membres du conseil coalisé de la région dragonnière. Même les plus éloignés, ceux des marches nordiques, étaient venus, répondant à la convocation de leur chef, pour débattre d'une affaire totalement inédite dans l'histoire de la coalition : l'admission d'un vigilant dans les rangs de la coalition ou, pire encore, la transformation du concept même de la coalition ! la remise en cause de son existence ! un murmure de mécontentement bourdonnait dans la salle.

— Bien sûr que non, je ne remets pas la coalition en cause ! reprit Bleth. Faut-il que je le hurle ? je ne la remets pas en cause, je vous donne simplement mon avis sur son statut, maintenant que nous avons vu ce qui s'est passé avec Vigie Watcher. Allons-nous rester les yeux fermés, la tête dans le sable et ignorer son existence ? elle est capable de choses dont nous n'avons pas idée. Je ne sais pas comment c'est possible, mais elle peut commander à tous nos dragons si elle le désire. Tous, vous m'entendez ?

Il observa une courte pause, puis reprit, dans un silence maintenant total.

— Je me suis rendu compte, au cours de nos attaques et de ses réactions, qu'elle était la seule qui pouvait nous vaincre. Malgré toute leur technologie militaire, les humains en étaient totalement incapables, nous l'avons très vite compris. Certains d'entre nous ont beaucoup trop vite crié victoire et cru à la suprématie dragonnière. Suprématie qui devait leur donner le droit d'opprimer tous les animaux, humains compris et...

— Pourquoi nous rappeler tout cela, monseigneur ? nous le savons déjà, intervint un homme à la longue chevelure blanche.

— Si je vous le dis, c'est simplement pour situer Vigie Watcher dans ce contexte. Je reste persuadé qu'en faisant preuve d'une sorte d'humilité ou, en tout cas, en veillant à ne pas écraser l'humanité sous la botte dragonnière, nous nous serions plus rapidement attiré l'intérêt de cette femme.

— Devons-nous donc tant la craindre, que vous soyez obligé de suggérer que nous aurions dû la courtiser ? demanda à nouveau le même dragonnier.

— Oui. Je ne le répéterai jamais assez, j'en ai peur. Que connaissons-nous de nos dragons ?

Il y eut quelques rires dans l'assistance.

— Vous souriez. Vous pensez être ceux qui en savent le plus sur les dragons et le monde dragonnier, et vous avez sans doute raison, mais comprenez que tout ce que nous connaissons n'est qu'une infime part de ce que nous pouvons apprendre avec Vigie Watcher. Je vous en conjure, il faut dépasser le clivage vigilants et coalisés.

— Admettre les vigilants ? c'est contre la tradition ! c'est une trahison ! s'exclama un jeune dragonnier.

— Une trahison, répéta Bleth, apparemment songeur. Tu as raison, de Moreuil. C'est certainement une trahison. Seulement, si nous ne trahissons pas nos anciennes lois, nos anciennes traditions, comme tu l'as dit, nous n'évoluerons pas. Et ça, c'est une certitude.

Le jeune de Moreuil se tut, complètement estomaqué.

— Que nous proposez-vous, monseigneur ? demanda le dragonnier aux longs cheveux.

Le chef ne répondit pas immédiatement. Il lança d'abord un regard au Gros qui se tenait dans le fond de la salle, fidèle à son habitude.

— Ce que je vous propose, c'est une révolution. Je sais que beaucoup d'entre nous ne seront pas d'accord pour la faire, mais j'ai gagné le vol. Je suis le seigneur de cette coalition, c'est donc à moi de prendre les décisions importantes. Je souhaite que l'on cesse toutes les hostilités avec les vigilants...

Il y eut des exclamations de surprise et de réprobation, mais Bleth ne se démonta pas. Il poursuivit d'une voix plus forte :

— Je souhaite que l'on apprenne tout ce que l'on peut sur nos dragons et que, pour cela, on accepte l'aide de toutes les personnes, toutes les intelligences qui pourront nous apporter des informations.

— C'est insoutenable ! clama de Moreuil. Sommes-nous les héritiers d'une caste supérieure, oui ou non ? nos ancêtres se sont-ils battus pour que l'on assiste à cette déchéance, pour qu'on y participe ? Vous voyez, monseigneur, je vous ai ardemment soutenu contre Carnilith. Je me demande à présent si je n'ai pas eu tort. Je tiens à vous dire, monseigneur, que je refuse toute compromission avilissante avec les races inférieures. Nous allons frayer avec les humains, avec ceux que nombre de nos ancêtres appelaient des animaux. Nous allons cracher sur les dépouilles de nos ancêtres, leur tourner le dos pour quoi ? pour en apprendre plus sur les dragons ? mais que devons-nous apprendre que nous ne sachions déjà ? nous en savons plus sur les dragons que quiconque, nous pouvons régner sur le monde si nous avons assez de courage pour combattre ceux qui s'y opposeront. Je refuse votre compromission, je refuse cette lâcheté. Nous sommes dragonniers depuis des générations chez les de Moreuil, et je ne serai pas celui qui vient la honte.

— Te rends-tu bien compte à qui tu t'adresses, de Moreuil ? demanda Bleth d'une voix sourde de colère rentrée. Toi qui te targues de connaître les traditions, toi qui fais appel aux anciennes lois, tu défies ton chef au sein du conseil ?

Il regarda fixement le jeune coalisé qui ne baissait pas les yeux, puis poursuivit sèchement :

— Je ne te demande pas ton avis, de Moreuil. La coalition que je dirige va se développer dans ce sens. Les dragonniers, les coalisés qui ne veulent pas obéir se verront pourchassés. Michael va émettre cet avis par voie dragonnière. Dès demain, toute ma coalition en aura connaissance et ses membres qui seront pris à ne pas respecter mes édits seront jugés. Suis-je suffisamment clair, monsieur de Moreuil ?

L'autre ne répondit rien. Bleth insista :

— De Moreuil, suis-je suffisamment clair ? m'as-tu bien compris ?

— J'ai compris, lâcha le coalisé, de mauvaise grâce.

— Bien. D'autres questions ?

Il y eut un léger flottement, puis une femme leva la main.

— Jeanne ?

— Monseigneur, si j'ai bien compris, vous pensez que nous devons apprendre davantage à connaître les dragons ?

— Oui.

— Et vous pensez que les vigilants peuvent nous apprendre des choses qu'on ne connaît pas ?

— Oui.

— Cette envie vous est venue depuis longtemps ?

— Je ne qualifierais pas cela d'envie, comme tu le dis. Non, c'est un besoin profond qui ne m'est pas venu depuis si longtemps que cela, bien que j'aie toujours éprouvé le désir d'en savoir le plus possible sur les dragons... Comme nous tous, je crois ; du moins, je l'espère.

— Donc, l'arrivée de la vigilante Watcher vous a donné l'occasion de précipiter les choses.

— Quelles choses ?

— La paix avec les vigilants.

— L'arrivée, comme tu le dis, de Vigie Watcher m'a fait prendre conscience que nous ne savons que très peu de chose sur les dragons et que, grâce à elle, nous pouvons en apprendre davantage que si nous le faisons seuls. Je vous ai déjà expliqué tout ça.

— Le fait qu'elle ne soit pas laide du tout peut-il expliquer cette...

— Que cherches-tu, Jeanne ? un duel de feu ?

La voix de Bleth était soudainement devenue coupante. La femme ne répondit rien.

— Jeanne ? j'attends, insista le chef.

Les dragonniers étaient tous contraints de répondre à ce genre de question. Ne pas le faire aurait fait perdre la face.

— Non monseigneur, je ne souhaite pas de duel contre vous. Je suis inquiète.

— Je comprends ce sentiment, mais refuse le manque de respect. Que ce genre d'incident ne se reproduise pas. D'autres remarques ou questions ?

Personne ne se manifesta.

— Bien. Donc Michael, tu peux faire diffuser ma décision dans toute la coalition.

Le Gros hocha simplement la tête et quitta la salle, assez rapidement suivi par de Moreuil, puis l'ensemble du conseil.

Selon la tradition, la décision du chef fut transmise à des courriers qui eurent pour mission de la porter sur tout le territoire de la coalition. Elle couvrait plusieurs pays et représentait en fait pratiquement la totalité de l'ancienne Europe, plus une partie de l'Ukraine, la Biélorussie et tous les pays scandinaves. Ce furent donc plusieurs dizaines de courriers qui partirent pour des destinations lointaines, même lorsqu'on voyageait à dos de dragon. Ils allaient rencontrer des fortunes diverses puisque, si dans la plupart des contrées dragonnières, les forces humaines avaient été rapidement défaits, n'ayant pu profiter directement de la présence de Vigie ou de ses conseils, d'autres secteurs restaient le théâtre d'après combats menés par les vigilants. Ils se trouvaient en effet plus nombreux en certains endroits, généralement ceux où

la technologie humaine n'avait pas connu l'essor foudroyant de l'ancienne Europe occidentale.

Ce fut dans l'une de ces contrées assez reculées que se rendit de Moreuil, suivi par une grosse centaine de dragonniers. Il ne pouvait admettre la « trahison » de Bleth qu'il appelait maintenant « le vil seigneur ».

Il y exposa son point de vue sur ce qu'il entendait faire pour combattre l'évolution préconisée par Bleth. En grand secret, il envoya des courriers dans tout le territoire coalisé, tentant de rassembler le plus possible d'opposants au régime en place. Il voulait sa guerre.

Bien sûr, il y eut des trahisons. Tous les dragonniers qu'il contacta n'étaient pas aussi convaincus que lui du bien-fondé des anciennes traditions, ou de leur capacité à résister aux conditions modernes dans lesquelles la coalition devait trouver sa place.

— Il aurait fallu le tuer tout de suite, rageait le Gros.

— Il aurait alors fallu en tuer plus d'un, fit remarquer Vigie en le fixant droit dans les yeux. Et je ne suis pas sûre que certains d'entre ceux qui sont restés avec Bleth n'auraient pas dû être inquiétés également.

— C'est pour moi qu'elle dit ça ? demanda Michael à son ami.

— Oui le Gros, c'est pour toi, poursuivit la jeune femme. Quand nous sommes ensemble, tu ne me regardes jamais. Quand je parle, c'est tout juste si tu m'écoutes. Quand Bleth est là, tu te sers de lui pour connaître mes réponses à tes questions. Tu me hais, le Gros. Tu me hais, et je trouve ça triste parce que moi, je t'aime bien.

Bleth, les bras croisés, se tenait le dos appuyé contre la porte de la pièce où ils se trouvaient tous les trois, et ne disait rien.

— Elle ne fait pas partie de notre caste, elle...

— Tu vaux un de Moreuil, le Gros ! tu raisones comme lui, attaqua Vigie.

— Mais dis-lui qu'elle ne sera jamais une coalisée ! s'emporta son adversaire en regardant son chef.

— Ça, c'est vrai. Jamais, dit la jeune femme.

— Jamais une coalisée, intervint enfin Bleth, mais pourquoi pas une dragonnière ?

— Une... ? commença Vigie.

— Tu voudrais en plus qu'elle prenne un dragon à l'un d'entre nous ? s'interloqua le Gros.

— *Un* dragon, non. *Le* dragon. Il y en a un qui reste seul. Qui passe parfois, mais qui ne s'arrête jamais.

— Celui-là ! s'exclamèrent en même temps Vigie et Michael, ce qui fit sourire Bleth.

— Oui. Il t'attend, j'en suis certain, affirma-t-il à la jeune femme. Il y a quelque chose entre vous deux, depuis le début. Il aurait pu partir, ou choisir quelqu'un parmi les coalisés rampants, jamais il ne l'a fait. Il disparaît de temps en temps, mais revient toujours et, depuis que tu es là, il ne reste jamais plus de deux jours sans tourner au-dessus du parc. Ne me dis pas que tu ne l'as pas remarqué.

Sans attendre la réponse de Vigie, il continua :

— Il n'existe aucun cas relaté de dragon solitaire aussi longtemps après l'Écllosion.

- Vos livres ne racontent pas tout, fit remarquer Vigie.
- Je sais, évidemment. Mais tu peux être certaine que ce type d'animal aurait été repéré...
- La preuve, son cas à elle a été décrit dans le livre 72, intervint le Gros.
- Merci pour l'animal, grogna la jeune femme.
- De rien, lui répondit directement Michael. Dis-lui qu'elle a mauvais caractère, ajouta-t-il à l'intention de son ami.
- En tout cas, tu lui as parlé, nota Bleth en souriant encore une fois. Comme quoi, tu n'es pas aussi borné que tu veux bien le faire croire.

Son ami grommela quelque chose et se tut.

— Sérieusement Vigie. La réaction et les remarques de cet ours traduisent tout haut ce que nombre de nos amis pensent tout bas. Tu serais dragonnière, je crois, je suis même certain que tu serais bien mieux accepté, et de Moreuil aurait plus de mal à trouver des alliés. Tu ne peux évidemment pas prendre son dragon à l'un d'entre nous, même si l'animal te suivrait sans hésiter. Il n'y a que celui-là qui est fait pour toi, j'en suis convaincu.

- Oui... mais..., hésita la jeune femme.
- Mais ? l'encouragea Bleth.
- Je n'ai jamais... Il... Ah, merde ! s'exclama-t-elle, excédée par ses propres hésitations. Il n'était pas là au moment où ils se sont tous présentés. Je ne le connais pas et j'ai la trouille, voilà ! c'est clair ?
- Limpide, lâcha le Gros.
- Toi, on ne t'a rien demandé ! râla-t-elle.
- 'Faudrait savoir, rétorqua-t-il en écartant les mains, l'air outrageusement étonné.
- Vas te poster à un endroit découvert, proposa Bleth. Je suis prêt à te parier une bière que tu n'attendras pas longtemps avant qu'il vienne te tourner autour. Il te cherche, il se cherche...
- Psychologie dragonnière de bas étage.
- Si tu veux.

Vigie passa la nuit à se tourner, se retourner sans parvenir à trouver le sommeil. Elle savait qu'ils avaient raison tous les deux et elle admettait progressivement qu'elle avait très envie de voler avec ce dragon. Ils avaient été ennemis intimes et se connaissaient finalement assez bien.

Juste avant les premières lueurs de l'aube, elle avait pris sa décision. Elle n'attendit pas le lever du jour et sortit du parc, saluant au passage les deux sentinelles qui lui répondirent avec un peu de retard.

« Ils ont raison », pensa-t-elle à nouveau en songeant à la conversation de la veille. « Je ne serai jamais reconnue si je reste rampante. »

Elle marcha pensivement dans les rues désertes de cette ville muette. Elle ne savait pas exactement où elle allait, mais faisait intuitivement confiance à cette partie de son âme qu'elle ne connaissait pas encore totalement.

Ce fut quand elle se trouva au bord du Rhône, qu'elle regarda vraiment le paysage. C'était là. S'il était un lieu dégagé dans ce qu'était devenu Lyon, c'était bien les abords du fleuve.

Elle longea la rive et se rendit sur le pont Morand, ou ce qu'il en restait. Il était effondré sur un peu moins de la moitié de sa longueur, des armatures d'acier et des rails sectionnés sortaient encore du béton, partiellement fondus et tordus, torturés par le souffle des dragons.

Quand elle fut à l'extrémité du pont, elle s'immobilisa et attendit.

Il allait venir. Tout le monde en était certain et elle le savait. Une partie de son esprit s'appliquait à ne pas réfléchir aux conséquences qu'aurait cette rencontre. Elle ne voulait pas penser que le sort de l'humanité allait se jouer ici, qu'elle en tenait une partie dans ses mains, dans sa façon de considérer ce dragon.

Elle jeta un coup d'œil circulaire ; personne en vue. Elle avait tenu à ce qu'il n'y ait aucun témoin de la rencontre. Quelle qu'en serait l'issue, il ne fallait pas que l'on puisse la commenter, dans un sens ou dans l'autre.

« C'est toi qu'il cherche depuis le début », lui avait affirmé Bleth. « C'est toi qu'il attend et redoute. Il n'a peur de rien, et est plus puissant que tous nos dragons. Nous ne pouvons rien contre lui. Si toutefois nous avons eu à le combattre, jamais nous ne serions sortis vainqueurs. Personne n'a pu le monter. D'ailleurs, personne n'a réellement essayé ! ».

L'expérience de la présentation à laquelle l'avaient soumise les dragons, et ce qu'elle avait récemment découvert dans le livre que lui avait prêté Bleth l'avaient bouleversée au plus haut point. Les vigilants étaient les anciens compagnons des dragons, au même titre que les coalisés. Les deux castes ne formaient auparavant qu'un seul et même groupe. Certains s'étaient séparés des dragons par ignorance, par négligence, il y avait de cela plusieurs milliers de siècles. Ce que Vigie avait pressenti lors de l'examen de l'animal abattu et ce que lui avait rapporté Yvon à propos de son dragonnier, lui montraient que la co-évolution avait bien eu lieu. Toujours d'après les écrits très anciens qu'elle avait consultés, une confrontation terrible avait pratiquement exterminé la totalité des deux castes, n'épargnant que quelques poignées d'individus qui perdirent tout contact avec les dragons, et avec les progrès techniques qu'ils avaient accomplis au cours des siècles. Ils étaient retombés dans une sorte d'animalité primitive et avaient dû tout réapprendre, au fil des milliers d'années.

Cependant, une mémoire était restée intacte. Un atavisme singulier avait permis que les descendants des compagnons des dragons renouent des liens très distendus. L'actuelle coalition était en fait composée de personnes qui avaient su retrouver et rétablir ces relations avec les dragons, tandis que les vigilants faisaient partie de ceux qui s'en étaient séparés, Vigie en avait maintenant la certitude. De temps en temps, au hasard des dominances de gènes, un vigilant retrouvait les capacités des tout premiers compagnons des dragons. Elle était de ceux-ci. S'il existait un être vivant capable de comprendre et de vivre avec les dragons, c'était elle. Cela signifiait-il qu'elle devait...

Le son d'un dragon arrivant à grande vitesse l'interrompit dans ses réflexions.

Il passa d'abord à très basse altitude sans ralentir, créant un remous qui faillit déséquilibrer la jeune femme et la précipiter dans le Rhône. Elle se rattrapa de justesse à la rambarde du pont. Puis il vira au-dessus de l'ancien opéra et revint plus lentement dans sa direction.

Bien qu'elle ait toujours eu la certitude qu'elle le rencontrerait à nouveau, le voir ainsi venir vers elle, les yeux dardés dans sa direction, lui paraissait quasiment magique.

Il passa encore une fois au-dessus d'elle, s'éloigna vers le sud, son regard ne la quittant pas, puis revint à nouveau et se posa enfin délicatement sur le pont.

La jeune femme ne bougea pas, et le dragon se contenta de la fixer, de la détailler sans émettre un seul son, et ne produisant également aucune des vibrations qui paraissaient

systématiquement accompagner ces animaux dans tous leurs faits et gestes. Là, pas un bruit, pas un son, pas une sensation ne venait de cette bête fabuleuse. Sa voix restait inconnue.

Vigie ne pouvait s'empêcher de le trouver magnifique. Il respirait amplement, sa cage thoracique se soulevant régulièrement et une indubitable impression de calme et de sérénité se dégageait de sa présence.

Cette femme était réellement particulière. Elle n'avait rien en commun avec tous les humains qu'il avait pu approcher.

Le dragon Guivre avait longuement hésité avant de venir vers elle. Il la craignait. Elle pouvait le tuer plus facilement que tous les missiles tirés par les militaires et qu'il avait pu aisément éviter depuis le début de la guerre. Malgré cela, il sentait qu'elle l'attirait inexorablement. Il ne savait pas si elle était belle ou dotée d'un physique quelconque, et cela ne rentrait absolument pas en ligne de compte. Il y avait longtemps qu'il avait oublié tout ce qui pouvait rester d'humain en lui. Il était pleinement et totalement dragon, de la tête à la queue et jusque dans la moindre de ses pensées.

Là, devant elle, il ne savait pas s'il devait faire quelque chose. Il était attiré par la vigilante sans savoir pour quelle raison, et sans tenter de le comprendre. Il *fallait* qu'il soit près d'elle. C'était tout.

Vigie ne bougeait toujours pas. Si elle avait éprouvé une appréhension à l'idée de venir se poster sur ce pont torturé, sans aucune protection, elle n'avait maintenant plus peur. Elle ne savait pas ce qu'elle attendait. Il y avait simplement une évidente et inéluctable obligation à se trouver là. Il lui semblait qu'elle éprouvait à présent une sorte de paix intérieure, une tranquillité qu'elle n'avait que très rarement ressentie auparavant. Il *fallait* qu'elle soit près de lui. C'était tout.

Ils restèrent immobiles pendant un temps dont ils n'eurent pas conscience. La journée passa, puis la nuit, puis une seconde journée...

Ils ne faisaient rien, n'accomplissaient aucun geste, n'émettaient aucun son. Ils étaient là. Simples regards vrillés l'un dans l'autre, simples respirations dont le rythme s'accordait peu à peu.

Ce fut quand s'éclairèrent les premières étoiles qu'ils accomplirent ensemble le premier pas.

Étonnés, ils s'arrêtèrent. Elle sourit, il souffla doucement par les naseaux, puis ils franchirent la distance qui les séparait.

Elle leva une main tremblante d'émotion et la posa doucement sur le mufle du dragon qu'elle ne s'étonna pas de trouver très chaud et très doux.

Il se laissa faire avec un soupir brûlant qui l'enveloppa.

— Je ne sais plus pourquoi j'ai voulu te tuer, murmura-t-elle pour eux seuls. Je ne te quitterai plus.

Vigie ressentit une bouffée de bonheur et d'impatience. Tout devenait évident. Ses extraordinaires capacités, ce qu'elle avait découvert sur les vigilants et les coalisés, sur les dragons... Tout se mettait en place dans une structure parfaitement articulée. Les dragons

faisaient partie de l'histoire de la Terre, au même titre que leurs compagnons, avant qu'ils ne se scindent en deux castes ennemies. Elle devait maintenant aider à reconstituer ces relations, de façon à ce que les sociétés humaines puissent profiter de ce que pouvait leur apporter la réconciliation entre ces groupes qui les avaient précédés à la surface du globe.

Très naturellement, quand elle se plaça contre son flanc, il s'accroupit pour qu'elle puisse s'installer sur son dos.

Elle trouva immédiatement la position convenable, derrière l'écaille de vol dont elle constata qu'elle était mobile. Le dragon Guivre s'éleva sans aucun effort et gagna rapidement de l'altitude au-dessus de la ville martyrisée où Vigie voyait briller les quelques feux allumés par les humains et la coalition pour assurer des gardes nocturnes efficaces contre les troupes de brigands qui commençaient à se former et contre les alliés de Moreuil qui pouvaient tenter des incursions hostiles.

— Plus vite, lui souffla-t-elle.

L'écaille de vol se releva aussitôt et l'accélération du dragon fut époustouflante, mais la vigilante n'eut aucun mal à s'y adapter, sa propre vibration trouvant même le rythme de celle de son compagnon, battit à l'unisson et permit encore une augmentation de la vitesse.

Vigie cria d'exaltation. Les images étaient floues, déformées par le son sur lequel s'appuyait le dragon. Oubliant tout, ils volèrent ainsi durant plusieurs minutes, sourds à ce qui n'était pas leur vibration commune.

La jeune femme reprit ses esprits.

— Ralentis, dit-elle.

Ils se trouvaient au-dessus des Alpes. Les cimes blanches éclairées par la lune descendante se découpaient sur le fond sombre des vallées. Le ruban argenté d'une rivière scintilla un moment dans l'obscurité de la Terre.

— Descends un peu.

Il obéit. Ils ne vibraient plus que très peu, les ailes du dragon fonctionnant comme celles d'un immense oiseau. Le bruit du vent avait repris ses droits et résonnait dans les oreilles de Vigie qui goûtait ces instants comme s'ils devaient ne jamais se reproduire. Elle sut qu'elle n'oublierait pas ce premier vol. Elle prit conscience qu'il avait été à la hauteur de ce qu'elle n'aurait pas eu l'idée de souhaiter, mais qui lui semblait dorénavant absolument naturel. Elle était faite pour voler à dos de dragon.

— Pose-toi.

Il descendit jusqu'à terre et atterrit tout près d'un petit cours d'eau dans lequel il se pencha pour boire à grands traits.

Ils revinrent à la nuit tombante. Quand ils survolèrent le parc de la Tête d'Or, les dragons présents levèrent leurs têtes vers le ciel et soufflèrent de longues colonnes de feu verticales qui illuminèrent les arbres centenaires et les bâtiments meurtris par la guerre.

Tous les coalisés scrutèrent le ciel, étonnés. Bleth et le Gros savaient ce qu'il se passait et avaient tous les deux le sourire aux lèvres.

Michael parla le premier :

— Tu l'as eu, dit-il en s'adressant directement à la jeune femme.

— Non, répondit-elle en sautant à terre. On s'est reconnu.

Bleth posa sa main sur l'épaule de Vigie et dit seulement :

— C'est bien.

Les dragonniers présents s'approchèrent, se tenant à une distance respectueuse du grand dragon qui les regardait, l'air farouche.

— Les vigilants peuvent être dragonniers, dit Bleth à la cantonade. Je savais que ce n'était pas la naissance qui faisait le dragonnier, mais le dragon. Vigie vient de le confirmer. Je veux que nous l'accueillions entièrement, complètement, sans aucune restriction, exactement comme nous le ferions pour l'un d'entre nous. Son dragon est unique. Personne n'a pu l'approcher, personne ne l'a monté. Je suis persuadé qu'il va nous apporter ce qui nous manque dans notre besoin de connaissance et dans notre futur.

— Tes discours grandiloquents sont parfois bien tournés, monseigneur, murmura le Gros.

— Que comptez-vous faire avec de Moreuil, monseigneur ? demanda un homme.

— Le soumettre, ou le tuer, répondit Bleth, implacable.

— Il œuvre en sous-main dans toute la coalition, continua l'homme.

— Je le sais. Nous devons mettre fin à ces agissements et, pour cela, il fallait que Vigie soit... entière. À présent, nous allons pouvoir passer à l'offensive. Je ne peux davantage tolérer les manigances de ce gamin. Je vais d'ailleurs moi aussi faire appel à des espions. J'ai déjà contacté des personnes qui sauront obtenir des renseignements intéressants sur les forces de Moreuil. Ne croyez pas que je suis resté à rien faire pendant ces quelques jours. Je sais qu'il s'est établi dans l'ex-Europe de l'Est. C'est là-bas que nous irons le chercher. Je veux développer une nouvelle coalition et je le ferai. Nous le ferons.

— De bien belles paroles, monseigneur, intervint le Gros. Et pour ce qui est des faits ?

— Les faits, je vous les présenterai demain. Pour l'heure, je vous conseille d'aller prendre du repos, car les jours à venir seront certainement épuisants.

Il regarda les dragonniers partir et posa une nouvelle fois la main sur l'épaule de la jeune femme :

— J'ai quelque chose pour toi, lui dit-il avec un sourire.

Vigie n'aima pas son petit air mystérieux et, sans doute fatiguée, répondit d'un ton peu amène :

— Qui te dit que je le veux ?

— Excuse-moi, je t'ai froissée ?

— J'ai passé l'âge de jouer aux devinettes, répondit-elle d'une voix toujours aussi peu aimable. Que veux-tu me montrer ?

— Suis-moi.

Bleth partit d'un bon pas sans vérifier si elle le suivait.

— Tu l'as vexé, remarqua le Gros.

— Allons bon !

— Suis-le. Il a vraiment quelque chose à te donner.

— Au fait, tu me parles toi maintenant ?

— Tu es dragonnière, répondit-il.

Vigie se dirigea dans la direction que Bleth avait prise. Elle longea le lac où, depuis la fin des combats dans la ville, revenaient lentement les oiseaux d'eau et les petits mammifères. Ils avaient dû se rendre compte qu'ils n'avaient rien à craindre des dragons, et s'habituèrent petit à petit à la présence de ces grands animaux qui venaient parfois se baigner dans la vaste pièce d'eau.

Le chef avait établi ses quartiers dans l'ancien bâtiment où logeaient les gardiens du parc.

— Bleth ? demanda simplement la jeune femme au coalisé qui paraissait être en faction devant la porte du bas.

— Tu lui veux quoi, humaine ?

— Eh ben, c'est avec des gens comme toi qu'il veut gommer les...

— Vigie, monte s'il te plaît, dit la voix du chef.

Elle fit une moue charmante au coalisé, et gravit l'escalier.

La porte était ouverte.

— Entre.

Le petit appartement était meublé avec le strict minimum. Aucune décoration, aucun souci apparent de parer les trois pièces d'une quelconque touche de douceur. Vigie prit brusquement conscience de l'immense fragilité de Bleth. Il n'était plus chez lui nulle part. Où qu'il soit, il serait en partance, en voyage. Ses bagages à peine défaits, son lieu de vie uniquement fonctionnel.

— C'est froid, dit-elle.

Il se méprit et répondit :

— Justement, j'ai là quelque chose qui peut te réchauffer.

— Je parlais de ton appartement. C'est froid, il n'y a pas d'âme.

Il s'était penché vers un coffre en bois et suspendit son geste, se figeant dans une position courbée une pleine seconde et se redressa lentement, le visage brusquement sombre :

— Je n'ai plus de futur, dit-il comme s'il avait décidé d'avouer quelque chose. Je ne suis que de passage...

— Pas très gai tout ça.

— Je fais ce que je peux.

— Tu es pourtant le chef de la coalition, avança Vigie.

— Et alors ?

— Tu leur parles d'avenir, de changement. Où trouves-tu l'énergie de faire semblant ?

— Je ne fais pas semblant, répondit-il après un court silence. Je pense réellement ce que je dis et je veux que la coalition change vraiment. Ça n'a rien à voir avec ce que je ressens pour moi.

— Je ne crois pas qu'on puisse vivre de cette façon sans friser la schizophrénie.

— Qui te dit que je ne le suis pas ?

— Schizophrène ?

— Oui.

— Tu n'as pas l'air de quelqu'un qui serait complètement patho.

— Méfie-toi, lui dit-il avec un sourire retrouvé.

— D'accord et... Bleth, je sais que je suis pour quelque chose dans cette dépression latente...

— On n'en reparle pas, la coupa-t-il. D'accord ?

— Non, pas d'accord. On en reparlera un jour, parce qu'il faut que j'entende tout ce que tu peux avoir à me dire là-dessus et, sans faire de la psychologie de salle d'attente, je crois qu'il faut que tu t'entendes me dire tout ça. Tout...

Elle fit un geste qui embrassa la pièce où ils se trouvaient.

— Tout ce vide, toutes tes attitudes montrent que tu refuses de vivre, tu refuses d'être et, c'est étrange, mais je ne peux pas l'admettre.

Elle soupira bruyamment.

— Alors, qu'est-ce que tu voulais me montrer ?

Il se pencha à nouveau vers le coffre qu'il ouvrit et d'où il extirpa un vêtement en cuir souple.

— Ça, répondit-il.

Vigie saisit l'habit qu'il lui tendait.

— Une veste et un pantalon de vol, murmura-t-elle.

— Ils sont pour toi.

Elle caressa songeusement la peau qui glissait sous ses doigts et demanda sans regarder Bleth :

— Pourquoi ?

— Pourquoi pour toi ?

— Oui.

— Parce que tu es dragonnière maintenant, et que tu chevauches le plus beau dragon que j'aie jamais vu.

— Et puis ?

— Tu es exigeante, dit-il en souriant. Eh bien parce que le dragon que tu chevauches porte la dragonnière la plus râleuse que j'aie jamais rencontrée.

— Râleuse ? c'est tout ?

— Tu aurais aimé quoi d'autre ? Aller essaie-moi ça et quand tu auras volé avec, tu ne voudras plus la quitter. Elle a été taillée dans une peau de dragon. Les écailles de la veste reconnaissent celle de ton compagnon. Tu peux faire toutes les acrobaties que tu souhaites, tu ne tomberas jamais, sauf si tu le veux.

Elle frémit :

— Je ne sais pas si je le voudrai.

— Il y a des choses que tu ne connais pas sur la coalition et les dragonniers, Vigie. Certaines figures de vol exigent que tu sautes du dos de ton dragon en plein vol.

— En plein vol ?

— Je te montrerai, si tu veux.

— Arrête de frimer, monseigneur.

— À demain, dragonnière.

Il posa sa main dans le dos de la jeune femme et la poussa doucement hors de l'appartement.

Vigie passa la nuit la plus étrange de son existence. Le dragon ne voulait pas la laisser partir et, en fait, elle-même ne tenait pas à s'en éloigner. Ils s'installèrent dans la plus vaste pelouse du parc et elle s'endormit, bercée par la vibration de l'immense animal, par sa voix qui l'accompagna jusque dans ses rêves.

## – Chapitre treize –

De Moreuil fulminait. Il marchait de long en large. Personne n’osait parler, ou même bouger.

— Alors personne ne pourra me dire comment faire pour l’avoir, ce Bleth de malheur ? vous vous rendez compte qu’il veut vous réduire au rang des animaux, des humains ? vous ne voulez rien faire ? vous comptez rester ici en attendant que quelqu’un bouge à votre place ? la guerre, c’est facile contre des humains, n’est-ce pas ? c’est plus dur quand on risque de rencontrer un dragon ! hurla-t-il.

— Il n’y a pas que Bleth, osa faire remarquer un homme.

— Quoi ? que craignez-vous donc... non, pas cette femelle, n’est-ce pas ? vous auriez peur d’une vigilante ? railla de Moreuil.

— Ce n’est pas une vigilante comme les...

— Qu’est-ce qu’elle a de si effrayant, cette putain ? allez-vous me le dire ?

— Elle est dragonnière, maintenant, et...

L’homme n’eut pas le temps de terminer. En trois pas, de Moreuil fut sur lui et le gifla à toute volée.

— Je refuse – vous m’entendez bien ? – je refuse que l’on utilise ce terme pour désigner Watcher. Elle n’est pas et ne sera jamais une dragonnière. Qu’un dragon dégénéré accepte de la laisser monter sur son dos est un fait, mais cela ne lui donne en aucun cas le titre de dragonnière. A-t-elle été reconnue ? l’a-t-elle été ?

Il regardait les hommes présents avec des yeux de fou. Personne ne semblait vouloir se risquer à répondre puis, comme rien ne bougeait, l’un d’entre se risqua :

— Pas à notre connaissance, messire.

— Pas à votre connaissance... Pas plus qu’à la mienne, messieurs dragonniers ! pas plus qu’à la mienne. Alors, allez-vous me dire quelle sorte de légitimité peut avoir une vigilante qui chevauche un dragon dégénéré ?

— Aucune, messire, affirma celui qui avait été giflé.

— Aucune, en effet. Donc, je tiens à ce qu’elle soit localisée et pourchassée jour et nuit. Nous ne devons lui laisser aucun repos, aucun espoir, pas plus qu’à son amant.

Il avait craché ce dernier mot, comme s’il lui avait brûlé la bouche.

— Mes espions m’ont affirmé qu’ils avaient assisté à quelque chose d’effroyable. Une sorte de danse entre les dragons et cette harpie. Je ne sais pas trop si je dois les croire. En avez-vous entendu parler de votre côté ?

Un vieil homme leva la main.

— Oui, comte ?

— J'ai ouï dire qu'il s'était produit une sorte de miracle de ce genre à Lyon, dans le fief de Bleth. Ma source est digne de foi.

— Je n'en doute pas, comte. De toute façon, je ne pense pas que cela donne une crédibilité à Watcher. Elle ne sera jamais dragonnière, je le répète, et doit donc être éliminée comme le serait un animal. Je compte sur vous, messieurs. Nous devons oublier nos anciennes querelles, nous n'en sommes plus là ; nous ne devons plus en être là. L'enjeu de ce qui se trame actuellement est autrement plus important que toutes ces vétilles, je sais que vous en êtes persuadés. Le maintien de nos valeurs, de celles qui ont fait la coalition de nos ancêtres est à ce prix. Watcher et Bleth. Le reste s'effritera de lui-même une fois que ces deux-là auront été soufflés. Alors, messieurs, aiguillonnez vos hommes de main, vos serviteurs et tous vos animaux. Il faut tuer ces deux êtres.

Tous ceux qui avaient rejoint de Moreuil étaient bien sûr convaincus de leur bon droit. Il en était qui refusaient catégoriquement de perdre ce qu'ils pensaient être des droits ancestraux sur l'humanité. Il en était d'autres qui voyaient là l'opportunité de se faire un nom, un titre et n'aspiraient qu'à en découdre avec la coalition de Bleth. Mais leur vrai point commun était le sentiment trouble qu'ils éprouaient tous quand on leur parlait de Vigie. Sa réputation avait largement dépassé les limites de la coalition de Bleth. On en parlait dans tout le monde dragonnier comme d'une sorte de légende vivante, d'une entité décrite dans les livres ou les histoires, mais que personne n'avait jamais rencontrée. Elle faisait peur et, pour cela, on la haïssait.

Plusieurs dragonniers partirent en direction de la France. Ils voyagèrent d'abord de concert, puis se séparèrent au-dessus de la Suisse alémanique, pour tenter de ne pas attirer l'attention sur eux. Ils ne craignaient plus les radars, les patrouilles hélicoptérées ou les avions de chasse. Toute cette technologie aérienne avait pratiquement disparu et avait déserté le ciel. Seules quelques zones de résistance existaient encore et allaient bientôt s'éteindre par manque de carburant et par désertion des pilotes qui se faisaient prendre en chasse par les dragons que n'effrayaient plus les tirs de missiles.

Ce que les dragonniers de Moreuil redoutaient, était la surveillance que Bleth avait soi-disant mise en place. On n'en était pas sûr, mais des bruits couraient sur le dispositif d'alerte qu'il avait installé le long des frontières françaises. D'après ce que lui avaient rapporté ses espions, de Moreuil savait qu'il s'agissait d'une sorte de garde active des « marches », comme semblaient les appeler la plupart des coalisés blethiens. Elle serait commandée par des marquis et composée de plusieurs compagnies dragonnières dont les membres se relaieraient pour patrouiller sans cesse le long des frontières naturelles de la France.

De Moreuil ignorait si ce dispositif pouvait se révéler efficace, et était heureux d'avoir ici l'occasion de le tester.

\*\*\*

— Là-bas.

Le doigt pointé montrait l'horizon où s'éteignaient les dernières étoiles.

— Où donc ? je ne vois pas.

— C'est pas possible, tu ne vois rien ! s'emporta le dragonnier.

— Ben, oui, c'est ce que je viens de te dire, répondit son compagnon de garde sans se démonter.

— Là-bas, je te dis, il va arriver au-dessus de la colline noire... Là, ça y est, il y est. Tu le...

— Ah ça y est ! je le vois ! dis donc, t'as de bons yeux, toi. C'est pas un avion ?

Au loin, un petit point plus sombre que le ciel qui s'éclaircissait lentement, se déplaçait près du sol. Il n'allait pas très vite, et aurait en effet pu passer pour un petit avion en goguette. Les gardes des marches avaient été chapitrés. Il n'était pas question de laisser passer qui que ce soit, ou quoi que ce soit sans avoir vérifié et noté son identité. Les vols « artificiels », les avions, les hélicoptères étaient interdits dans le ciel de la coalition de Bleth. Il avait fait passer une ordonnance qui demandait à l'aviation civile et militaire de surseoir à leurs vols jusqu'à nouvel ordre. La supériorité des dragons dans le ciel était telle que personne n'avait insisté.

— Non, c'est pas un avion, ils n'ont pas le droit de voler, tu le sais bien. Ils savent ce qu'ils risquent. Et puis, avec quoi il volerait, tu peux me le dire ? ils n'ont plus de carburant. Non. C'est un dragon.

— Alors on envoie une patrouille voir ce qu'il fout là, ce citoyen. J'y vais.

L'homme quitta le poste de surveillance en courant et rejoignit le vaste champ où étaient rassemblés tous les dragons de ce marquisat.

Quand il s'en approcha, la température augmenta sensiblement. Il envia les dragonniers chargés des soins.

« Eux, ils n'ont jamais froid », se dit-il.

Il se rendit dans le bâtiment où logeaient les « chasseurs ».

— Une patrouille prête ! lança-t-il. Vite.

Personne ne commenta, ni ne protesta. On savait que la situation n'était pas stable dans ce secteur de la coalition, puisqu'il semblait logique que les forces de Moreuil passent par cette voie pour tenter de renverser Bleth. Chaque alerte était donc prise très au sérieux. Trois dragonniers sortirent en courant du poste et gagnèrent l'enclos, tandis que le surveillant leur donnait les informations nécessaires.

Tous les groupes de chasseurs étaient composés de trois hommes. Deux pour le combat éventuel, et un autre, le « spectateur », dont le rôle était d'aller chercher de l'aide ou rendre compte de l'éventuelle défaite. Il ne devait jamais intervenir et se tenir suffisamment éloigné du lieu de l'engagement pour ne pas risquer d'être pris à partie. Cette disposition était une idée de Michael le Gros, l'ami du seigneur.

— Un rude stratège, avait commenté le marquis du Rhin.

Les trois dragons s'élevèrent dans le ciel matinal. Le soleil commençait à ourler les noires collines de l'est d'une frange d'ors éclatants. Les dragonniers n'avaient pas le temps d'admirer le lever du jour. Ils volèrent à pleine allure en direction du lieu d'interception.

L'estimation était bonne. Après juste quelques dizaines de minutes de vol, ils repérèrent le trafic suspect qui se déplaçait à basse altitude, comme s'il voulait échapper à toute surveillance.

Le spectateur resta en hauteur, tandis que les deux chasseurs plongèrent à la rencontre de celui qui violait le ciel de la coalition. *Leur* ciel.

Il s'agissait évidemment d'un ennemi. La présence d'un dragonnier d'une coalition lointaine était totalement exclue. Aucun contact officiel n'avait encore été établi. Il était trop tôt. Celui qui prenait maintenant de la vitesse pour échapper aux chasseurs était donc un Moreuil.

Un frisson d'excitation parcourut les bras du chef de chasse. Il fit signe à son coéquipier qu'il engageait la manœuvre, puis descendit par paliers pour manifester clairement sa volonté de le contrôler. Le suspect ne répondit à aucun des signes, cris ou messages qu'il ne put que recevoir. Au contraire, il tenta de s'enfuir puis, voyant qu'il ne pourrait échapper aux deux chasseurs, résolut d'engager le combat. Crânement, il fit pivoter son animal pour le placer face au dragon le plus proche.

— Il est fou ! murmura le chasseur. À deux contre lui, il est foutu.

Le Moreuil chargea brusquement. Son dragon se propulsa vers celui du chef de chasse puis, au dernier moment, à peine à vingt mètres de lui, plongea en une manœuvre osée, pour se retrouver sous le ventre de son ennemi. À cet endroit, il leva la tête et souffla un jet de feu qui aurait pu brûler gravement son adversaire si celui-ci n'avait pas anticipé l'attaque en effectuant un brusque crochet vers la gauche. Les flammes rubicondes, déformées par la vitesse, passèrent à moins de cinq mètres de leur objectif en grondant et se perdirent en hauteur.

Le suspect voulut faire rapidement demi-tour en reprenant de l'altitude, mais il n'en eut pas le temps. Le coéquipier du chef de chasse le cueillit juste au moment où il amorçait sa manœuvre. La boule de feu les frappa de plein fouet, lui et son animal. Ils n'avaient pas pu ne serait-ce que penser à une esquive et reçurent les flammes en pleine face. Ils hurlèrent de peur et de douleur en même temps et le dragon gravement brûlé à la tête et aux ailes, décrocha sans aucun espoir de se rattraper.

Le dragonnier était mort avant d'arriver au sol, tandis que son compagnon poussa un dernier cri de douleur quand il heurta la terre de la prairie et rebondit une fois avant de retomber dans le cratère que la violence du choc avait creusé.

Les trois chasseurs se posèrent près des deux dépouilles et cherchèrent des documents, des indices sur le corps et dans les vêtements du coalisé.

— C'est un Moreuil ? demanda le spectateur.

— Certainement, lui répondit le chef. Je ne vois pas ce que ça pourrait être d'autre. Vous trouvez quelque chose, Mailard ?

— Non. Rien du tout. Il voyageait léger.

— Pas de sac, de sacoche ? insista le chef. Rien qui aurait pu contenir un message ?

— Non, je... Ah ! si, il y a quelque chose ici.

Passant précautionneusement la main sur le corps du dragonnier horriblement brûlé, il parvint à extirper un petit sac très mince. Placé dans le dos du coalisé, il avait été partiellement protégé des flammes. Il était noirci, mais son contenu semblait avoir été préservé, comme s'en assura le chef.

— Bien vu, dit-il. Il y a une feuille. On rentre.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit le spectateur. Un message ?

Son supérieur lui rappela :

— On est là pour empêcher les ennemis d'entrer. Pas pour lire leur courrier. Il y a des spécialistes pour ça. Vous pouvez déposer une demande de changement, si vous le désirez. Je ne sais pas ce que ça dit. J'ai fait mon boulot. En route.

Ce qu'ils ignoraient était que pendant ce temps, un autre dragon volant à très haute altitude, était passé au-dessus du lieu du combat, porteur d'un message similaire. De Moreuil avait pris la précaution de doubler systématiquement ses courriers pour augmenter ses chances d'être entendu.

Le lendemain de cette interception, Bleth, Michael et Vigie se posaient dans la cour du château des marches du Rhin. Le marquis, n'étant informé de cette visite inopinée, n'avait rien prévu pour les accueillir, ce qui ne déplut ni au Gros, ni à la vigilante. Ils préféreraient tous les deux avoir affaire à des personnes sincères et pensaient que le protocole pluri-millénaire de la coalition nuisait à cette sincérité et favorisait la langue de bois.

— Monseigneur, bredouilla le marquis rondouillard. J'ignorais tout de votre venue ! si j'avais su, j'aurais...

— Ne vous tracassez pas, marquis du Rhin, le rassura Bleth. Si j'avais désiré une réception fastueuse, je vous en aurais informé. Il ne s'agit pas de cela aujourd'hui. Votre courrier d'hier m'a inquiété. Je veux rencontrer le groupe de chasse qui a intercepté ce message. Est-ce possible ?

— Certainement, monseigneur. S'il n'est pas en mission, je l'appelle immédiatement. Entrez, entrez, dit-il en faisant un geste du bras vers le perron du château.

Tout en parlant, il ne pouvait empêcher son regard de revenir sans cesse vers Vigie. Il la dévisageait sans se rendre compte de son insistance.

— Oui, c'est moi, finit par dire la jeune femme, agacée par son manège. Je suis Vigie Watcher, marquis.

— Je ne..., commença celui-ci, confus qu'elle l'ait surpris.

— Ne vous inquiétez pas, poursuivit-elle. Votre seigneur va vous expliquer tout ça.

— Je ne vais rien expliquer du tout. Le marquis a certainement lu mes ordonnances. Il en est une parmi les dernières qui explique la présence de Vigie Watcher à nos côtés. N'est-ce pas, marquis ?

— Certes, monseigneur, je...

— C'est bien. Allez, faites venir un de ces chasseurs, j'ai hâte de les entendre.

Le gros homme s'inclina et fit signe à un jeune garçon d'obéir à Bleth. Vigie se fit la remarque qu'il aurait sans doute préféré aller lui-même chercher les gardiens, pour ne pas rester si près de la vigilante et de son chef suprême qui l'impressionnait visiblement.

— Monseigneur nous fait un grand honneur, se lança-t-il hardiment. Sa présence grandit notre...

— C'est bon marquis, le coupa Bleth, agacé. Dites-moi plutôt combien d'interventions vos dragonniers ont-ils dû effectuer ces derniers temps.

— Assez peu, monseigneur. Le ciel est calme. Ah ! enfin ! s'écria le marquis. Vous en avez mis du temps. Monseigneur attend depuis...

— Venez ici, l'interrompit une nouvelle fois le chef de la coalition en s'adressant aux trois hommes qui venaient d'entrer dans la salle. Racontez-moi cette interception.

Les deux chasseurs se tournèrent ensemble vers le spectateur qui s'éclaircit la voix et livra tout ce qu'il avait vu.

— Donc, ce coalisé n'a rien fait pour tenter d'expliquer sa présence. Il a engagé le combat sans hésiter ? demanda Vigie.

Le soldat jeta un coup d'œil vers le marquis, qui l'encouragea à répondre d'un geste, ce qu'il fit visiblement de mauvaise grâce :

— Oui. Il s'est battu aussitôt, je viens de le dire. Il a tourné son dragon vers le chasseur.

— Sans doute l'as-tu mal dit, si Vigie a à nouveau besoin de l'entendre, gronda Bleth.

— Laisse, lui dit la jeune femme. Il est des gens qui ne comprendront jamais ma présence. Je les ignore et les utilise juste pour ce qu'ils sont : des outils.

Le spectateur goûta visiblement très peu la comparaison, car il frémit sous l'insulte.

— Essaie et tu es mort, lui dit-elle.

— Monseigneur, crut bon d'intervenir le marquis. Votre amie n'a rien à craindre de mes hommes, ils sont parfaitement disciplinés.

— Tu as tout faux, marquis, dit le Gros. Ce sont eux qui doivent la craindre, s'ils continuent à la provoquer.

— Cessez ! ordonna Bleth. Nous sommes ici, pour veiller sur les mouvements et les tentatives de Moreuil. Marquis, je ne peux tolérer que des coalisés, des dragonniers, refusent de reconnaître le fondement de mes choix. Vigie Watcher fait désormais partie intégrante de la vie dragonnière. Elle n'est pas coalisée et ne le sera jamais, mais il s'agit d'une dragonnière à part entière. Je ne le redirai pas, et toute autre remarque de la part d'un de vos hommes sera considérée comme une offense. Est-ce clair, marquis ?

— Parfaitement clair, monseigneur. Je vais renouveler les mises en garde.

— Les mises en garde ! soupira Vigie en levant les yeux au ciel. Bleth, on s'occupe de notre affaire, pour qu'on puisse repartir ?

— Où se trouve la missive interceptée ? demanda le chef.

— La voici, monseigneur. Je l'ai fait apporter.

Il tendit un papier taché et racorni par la chaleur.

Bleth s'en saisit et lut à voix haute :

— « À tous les vrais coalisés, à ceux qui ont compris la manœuvre du félon, du traître aux dragons, à ceux qui refusent de voir se corrompre le sang de la coalition... »

— Eh ben, ça commence bien, commenta le Gros.

— Tu t'attendais à autre chose ? demanda Bleth. Il reprit : « Il faut très rapidement reprendre les rênes de notre coalition qui se trouve en grand danger de décadence. Dans ce dessein, il est vital que le félon et sa femelle soient soufflés. Unissez vos flammes ! traquez-les ! qu'ils n'aient pas de repos, qu'ils ne trouvent aucun abri, qu'ils meurent ! et la Coalition, enfin libérée pourra retrouver la place qui lui est due : au-dessus des animaux qui nous doivent respect et obéissance. Je compte sur votre loyauté à la coalition ; c'est notre force, et elle nous permettra de conserver notre place dans l'histoire de la Terre. Louis de Moreuil. »

— Au moins, c'est clair, dit Vigie. C'est un pur appel au meurtre et le pire, c'est qu'il va être entendu.

— Tu le penses ? demanda Bleth.

— Qu'est-ce que tu crois ? tu as vu la réaction de ces types, répondit-elle en montrant du menton les trois chasseurs restés dans la salle. On va être traqués par les Moreuil, mais aussi par ceux de ta coalition. Remarque comme ça, on fera le tri, conclut-elle en sortant du château.

Quand elle apparut dans la cour, tous les coalisés présents interrompirent leurs activités pour la regarder. Elle n'y prêta pas attention et tendit simplement la main vers le ciel. Trois secondes après, un brusque appel d'air accompagna l'arrivée de Guivre.

Le grand dragon atterrit tout près d'elle en vibrant. Elle posa sa main sur le mufler brûlant et le caressa.

— Toi, au moins, tu ne fais pas de différence entre les coalisés et moi...

L'animal releva soudainement la tête et souffla un avertissement. Un homme s'approchait.

— Ah si, tu fais une différence finalement, sourit la jeune femme.

Elle se tourna vers le coalisé :

— Quoi ? aboya-t-elle.

— Vous êtes... ? commença celui-ci d'une voix respectueuse.

— Je suis Watcher, oui, si c'est ce que tu veux savoir. Tu veux voir une bête curieuse ? eh bien regarde, mais dépêche-toi, parce que je commence à en avoir assez d'être traitée comme une pestiférée par les imbéciles de ton...

— Je suis heureux que vous ayez rejoint les dragonniers de la coalition, madame, osa la couper le coalisé.

Vigie ouvrit la bouche, surprise, puis la referma aussitôt.

— Je pense que votre expérience et votre pouvoir sur les dragons pourront être rudement utiles. Je vous souhaite le bonjour.

Il la salua, reprit le paquet qu'il avait laissé à terre pour lui parler et se dirigea vers un portail qui ouvrait sur un champ. Il disparut.

Vigie resta un instant stupéfaite. Il existait donc des gens qui partageaient les opinions de Bleth. Cette découverte lui apporta un sentiment de soulagement dont l'intensité la surprit. Elle se rendit alors compte qu'elle avait souffert beaucoup plus qu'elle ne l'avait pensé de cet ostracisme dont elle avait cru qu'il était général.

Dans cet intervalle, le Gros et Bleth étaient sortis du château, suivis par le marquis et les trois chasseurs. Le petit groupe se dirigea vers elle.

— Marquis, merci pour votre accueil, et je compte sur votre vigilance pour surveiller vos marches, dit Bleth.

Le gros homme sursauta presque en entendant le mot « vigilance ». Il s'agissait d'un terme totalement banni du vocabulaire des coalisés et le chef l'avait lui-même employé avec un peu de réticence, mais il tenait à ce que l'esprit de la coalition change complètement.

— Je vais redoubler d'attention, monseigneur, assura le marquis. Il n'est rien qui pourra passer sans que je le sache.

— C'est bien.

— Tu rentres à Lyon ? demanda Vigie quand ils s'apprêtaient à partir.

— Oui, pourquoi ?

— Je vais traîner un peu dans le secteur. Je veux voir les Vosges et le Rhin. Je ne suis jamais allé dans cette région.

— Vigie, tu...

— Je serai prudente et...

Bleth ouvrit la bouche pour l'interrompre, elle ne lui en laissa pas le temps :

— ... Et non, je ne veux personne avec moi. Je veux être seule. Ça peut se comprendre, après tout ce que je viens de vivre, non ?

Le chef des coalisés la regarda dans les yeux avec, pour la première fois, une lueur que la jeune femme ne chercha pas à interpréter, de peur de comprendre ce qu'elle signifiait.

Il soupira et lâcha :

— J'imagine qu'on ne peut pas t'en empêcher. Fais attention à toi, Watcher. S'il t'arrivait quelque chose, je...

Elle coupa une nouvelle fois :

— Je sais, tu t'en voudrais de perdre une alliée.

— C'est ça. Une alliée.

Il lui fit une sorte de petit salut de la tête et tourna les talons, la laissant un peu interdite de ce départ rapide.

Elle vécut trois jours idylliques, dormant à la belle étoile, toujours protégée par Guivre qui, lorsqu'il plut au milieu de la seconde nuit, étendit son aile au-dessus d'elle, réchauffée par la présence du grand dragon qui dégageait une chaleur constante.

Ils volaient au-dessus des collines vosgiennes, traversant parfois le Rhin pour aller en forêt Noire. Elle se délectait des paysages et évitait toutes les villes, tous les axes routiers. Non qu'il y eût une circulation intense, il n'y avait aucun trafic sur l'autoroute, mais elle désirait ne voir personne, ne penser à personne, être seule.

Ce fut le matin du quatrième jour que Guivre donna l'alerte. Le soleil se levait à peine lorsque le grand dragon réveilla Vigie en grondant puissamment.

— Des dragons ? demanda-t-elle, tout à fait éveillée.

Il répondit en se levant et en l'incitant à monter sur son dos. La tension dans son comportement ne laissait aucun doute : ils allaient être attaqués. La jeune femme sentit un frisson lui parcourir tout le dos. Elle ne savait si elle avait peur ou était simplement excitée à l'idée d'un combat.

Guivre prit rapidement son envol et se fixa en altitude, de façon à pouvoir scruter le ciel et le sol sans avoir à tourner sur lui-même. Ils attendirent ainsi pendant quelques minutes, puis le dragon gronda une nouvelle fois et se tourna brusquement vers l'est.

Ils étaient trois et venaient vers eux à une vitesse folle. Vigie se demanda comment, même protégés derrière leur écaille de vol, les dragonniers pouvaient supporter la pression de l'air. Elle estima qu'ils devaient voler à plus de mach 1. Elle se pencha vers la tête de Guivre et lui cria :

— Vite ! Monte !

Le grand dragon, qui pouvait entendre les sollicitations de la vigilante, quelles que soient sa position et son allure, obéit immédiatement et effectua une spectaculaire chandelle à une célérité inouïe. Au contraire des autres dragons, il était aidé dans ses prouesses physiques : sa vibration s'accordant parfaitement avec celle de la vigilante, il pouvait accomplir des manœuvres démentiées et atteindre des vitesses étonnantes auxquelles ses congénères ne pouvaient même pas rêver.

La jeune femme, sa tenue de vol fermement agrippée aux minuscules écailles de son compagnon, regarda par-dessus son épaule pour vérifier où se trouvaient ses adversaires. Les trois animaux la suivaient, et gagnaient même du terrain. Vigie n'en revenait pas, et ne comprit comment les dragonniers pouvaient survivre à un tel traitement que lorsqu'elle put voir leur équipement. Ils étaient équipés de casques de vol semblables à ceux qu'utilisaient les pilotes de chasse. Une sorte d'appareillage assez volumineux était fixé entre deux écailles, derrière eux. « Sans doute pour l'oxygène », pensa la jeune femme.

Elle voulut les tester, voir s'ils étaient réellement capables de supporter les capacités physiques extraordinaires de leurs compagnons. À sa demande, Guivre cessa de monter et vola à l'horizontal en accélérant progressivement. Cette fois-ci, ses poursuivants cédèrent du terrain. Handicapés par leur matériel, ils ne pouvaient sans doute pas suivre le rythme de plus en plus infernal qui leur était imposé.

Voyant que la vigilante leur échappait, le chef de l'escadre fit un geste, un ordre visuel codé, à l'intention des deux autres dragonniers qui se saisirent d'armes qu'ils avaient attachées dans leur dos.

Une balle frappa l'écaille de vol, juste à gauche de la tête de Vigie. Le dragon poussa un mugissement de douleur et fit un brusque écart qui, malgré sa tenue de vol, faillit déséquilibrer sa compagne. Elle se rattrapa à l'écaille abîmée en criant :

— Pique !

L'animal plongea vers le sol, tandis que les coalisés le poursuivaient sans cesse de tirer. La jeune femme, pourtant résistante grâce à ses capacités particulières, avait la vue brouillée, les oreilles totalement bouchées, et un mal de tête lui taraudait l'arrière du crâne. Son dragon accélérât le plus possible, à tel point qu'elle se demanda si elle allait pouvoir tenir, mais elle l'aidait toutefois dans sa fuite en accordant sa vibration à la sienne et en le poussant à accélérer encore.

La réaction de Guivre était tellement extraordinaire, que les autres dragons n'étant pas secondés par un dragonnier de la valeur de Vigie, ne purent pas l'empêcher de leur échapper.

Quand il fut à quelques centaines de mètres du sol, l'animal effectua une manœuvre de redressement qui, étant donné l'élan qu'il avait acquis, le ramena au-dessus des trois autres qu'il avait largement distancés. Vigie n'eut rien à lui dire. Ralentissant un tout petit peu, il vola légèrement en retrait, descendant par paliers. Les coalisés ne l'avaient pas vu, même si leurs compagnons savaient parfaitement où il se trouvait et commençaient à montrer des signes d'agitation.

— Aller ! l'aiguillonna la vigilante.

Guivre accéléra brusquement courba le cou pour placer sa tête vers l'arrière, presque sous son ventre et, passant juste à la verticale du dernier dragon, souffla sa colère en le dépassant. Le feu liquide jaillit avec force et enveloppa l'animal et son dragonnier. La bête poussa un cri de douleur quand elle perdit le rythme de sa vibration, ce qui la fit basculer, tourner d'une façon totalement chaotique, à l'instant même où la réserve d'oxygène du coalisé explosait.

La jeune femme et son dragon ne virent pas tout cela, ils s'étaient rapprochés de leur deuxième adversaire et, profitant de l'aspiration créée par la vitesse, Guivre cessa de battre des ailes et de vibrer, Vigie faisant instinctivement de même. Ils passèrent ainsi inaperçus de la bête qui ne les percevait plus et ralentit machinalement pour comprendre ce qu'il se passait.

La jeune femme laissait maintenant complètement faire son dragon. Elle était épuisée par la débauche d'énergie qu'imposait ce combat aérien hallucinant et voulait se consacrer à aider l'animal en veillant à ne pas perturber son rythme vibratoire.

Guivre n'attendit pas que son adversaire comprenne sa manœuvre. Il se propulsa brusquement vers l'avant et, avec un grondement de rage, souffla une lance de feu qui n'eut pas le temps de se déformer du fait de la vitesse, mais alla violemment frapper le dragonnier et son appareillage qui explosa. Le coalisé, torche vivante, chuta en tournoyant vers le sol.

Les deux contre-attaques n'avaient pas duré une minute.

Le grand dragon se plaça immédiatement derrière le dernier adversaire en criant sans discontinuer. Le chef de la petite escadrille, alarmé par le son, se retourna lentement, la vitesse ne lui permettant pas de gestes brusques. Vigie vit sa bouche s'ouvrir de stupeur quand il constata qu'il restait seul et que Guivre le talonnait. Il reprit sa position et exhorta son dragon à accélérer, l'entraîna dans des chandelles, des vrilles, d'innombrables et épuisants crochets. Rien ne paraissait devoir surprendre l'immense animal qui le poursuivait avec une facilité effrayante, tandis que son dragon se fatiguait visiblement.

— Tue-les, dit Vigie.

Guivre descendit un peu, puis se retourna, volant sur le dos. La vigilante, tenue par son habit de vol, ne s'alarma pas de cette acrobatie qu'elle avait déjà réalisée avec son compagnon. Juste au-dessus d'eux, à moins de trois mètres, l'autre animal savait instinctivement ce qu'il allait se passer et tentait, avec l'énergie du désespoir de s'échapper, mais rien n'y faisait. Idéalement placé dans la traînée de son ennemi, Guivre récupérait progressivement des efforts qu'il venait de fournir et se maintenait à une distance qui le protégeait de toute attaque. L'autre dragon tenta de basculer son cou pour souffler, mais il en fut immédiatement empêché par son adversaire dont les crocs claquèrent tout près de son muflle.

— Tue-les, répéta la vigilante.

Le grand dragon reprit de la vitesse et dépassa légèrement son opposant. Juste avant que celui-ci ne puisse souffler, il cracha une boule de feu et décrocha rapidement. La sphère ignée, d'abord magiquement immobile sous le cou de l'animal, roula jusqu'au niveau de son abdomen et explosa soudain, éventrant le dragon qui mourut instantanément sans un cri pour accompagner le hurlement de terreur que poussa le coalisé quand il tomba vers la couche nuageuse et la surface du sol.

Vigie se posa tout près du cratère creusé par la chute. Elle était essoufflée et son cœur peinait à retrouver un rythme normal. Elle voulait voir le dispositif imaginé par les Moreuil.

Le corps du dragon était très abîmé, mais il était encore possible de comprendre comment fonctionnait le système. Il s'agissait tout simplement d'une réserve d'oxygène qui distribuait le gaz grâce à un tuyau relié au dragonnier par une sorte de détendeur, comme ceux qu'utilisent les plongeurs. Son compagnon pouvant respirer normalement, cela repoussait ainsi la limite de vitesse de l'animal.

En revanche, le dragonnier était totalement méconnaissable et la jeune femme ne put rien apprendre lors de l'examen de son corps. Il y avait bien comme un casque d'aviateur, mais il

était tellement encastré dans une bouillie d'os et de chair, qu'il était impossible de détailler son fonctionnement.

Vigie s'écarta et laissa Guivre se pencher sur le coalisé, le renifler, et le manger. L'estomac de la jeune femme se tordit un peu de voir disparaître ainsi un corps humain dans la gueule du grand animal, mais elle savait que les temps avaient changé et qu'elle devait s'endurcir pour ne pas succomber.

Elle décida de rentrer immédiatement à Lyon pour informer Bleth de ce qu'elle avait découvert. Si les Moreuil développaient ces techniques de vol, ils pourraient facilement vaincre lors d'une confrontation.

Il ne fallait pas perdre de temps. Elle sollicita Guivre pour qu'il aille le plus vite possible. Le dragon monta très haut et adopta aussitôt un rythme de battement auquel la jeune femme accorda le sien. Guivre s'appuyait sur la résonance créée par les vibrations en harmonie. Quand l'animal eut atteint sa vitesse de croisière, le son se matérialisa en une sorte de cône dont la pointe était orientée vers sa destination. Il sembla à Vigie qu'ils se précipitaient dans un tunnel sonore qui déformait sa vision. Elle ne voyait qu'une sorte de lumière blanche, et n'entendait plus rien d'autre que ce bruissement qui lui emplissait les oreilles. Elle s'appliquait à ne pas réfléchir, à ne pas songer à ce qu'elle était en train de faire, de peur que sa raison la pousse à paniquer.

Ils furent au-dessus de Lyon en moins d'une heure. La jeune femme, juste remise de son combat avec les trois Moreuil, était à nouveau épuisée. Quand Guivre reprit une allure plus supportable, elle poussa un soupir de soulagement qui la fit rire elle-même.

— Ce n'est pas tous les jours que je jouerai à ça, mon grand, dit-elle en se penchant vers l'encolure du dragon qui gronda calmement.

Ils se posèrent près du bâtiment où logeait Bleth. Leur arrivée avait été signalée par les guetteurs, et le Gros était là, qui les attendait.

— Où est Bleth ? demanda Vigie en sautant à terre.

— Au conseil, répondit Michael.

— On y va.

— Tu sais que tu n'as pas le droit d'y assister, rappela le coalisé.

— Ils feront une exception, j'ai des choses à raconter.

Le ton de la jeune femme était sans appel, et le Gros n'insista pas.

Quand ils furent devant la porte de la salle du conseil, Michael posa une main sur le bras de Vigie, alors qu'elle s'apprêtait à entrer.

— Laisse-moi au moins le prévenir, dit-il.

— D'accord.

Elle dut attendre cinq bonnes minutes pendant lesquelles elle faillit plusieurs fois faire irruption dans la salle, mais elle parvint à se contenir, comprenant que la mauvaise volonté ne servirait pas son propos.

— C'est bon, tu peux venir, dit le Gros en ouvrant la porte.

La jeune femme le suivit.

L'ancienne salle de restaurant avait été transformée en petit amphithéâtre par les techniciens de la coalition. Vigie eut l'impression de mettre les pieds dans une sorte de parlement.

Bleth se trouvait au centre de l'hémicycle, assis dans un fauteuil luxueux, tandis que les autres membres du conseil lui faisaient face, installés dans d'autres fauteuils toutefois moins remarquables.

— Je tiens à ce que ma protestation soit inscrite dans les registres du conseil, exigea un coalisé. Il n'est pas normal qu'une humaine soit admise à participer à nos débats. Elle n'est pas dragonnière, ni coalisée, bien au contraire.

— Cela sera fait, Privas, assura Bleth. Cette précaution orale ayant été faite, je vous propose donc d'entendre ce que Vigie Watcher doit nous apprendre, et je vous rappelle que ma décision de l'accepter aujourd'hui au sein du conseil n'est due qu'au caractère urgent de sa déclaration. Vigie ?

La jeune femme vint se placer près de Bleth, ce qui suscita quelques remous de la part de coalisés.

— D'ordinaire, on n'approche jamais le chef pendant un conseil, lui murmura celui-ci.

— Je ne vais pas te manger, lui répondit-elle sur le même ton. Puis elle haussa la voix et annonça : les Moreuil ont mis au point un dispositif qui leur permet de voler à une vitesse largement supérieure à la vôtre. Ils pourront facilement vous échapper et vous surclasser dans toutes les manœuvres aériennes.

— Comment le sait-elle ? demanda un homme.

— Parce que j'ai été attaquée par trois d'entre eux au-dessus des Vosges. Voilà comment, répondit-elle. Ils pouvaient aller presque aussi vite que moi, malgré mes capacités. Ils ont un réservoir d'oxygène qui leur permet de respirer, même à très grande vitesse et ils utilisent des armes. Ils ont tiré sur moi et mon dragon, dont ils ont atteint l'écaille de vol.

— Tu les as..., commença Bleth, soucieux.

— Tués, le coupa Vigie. Je les ai tués tous les trois.

— Monseigneur, puis-je ? demanda Privas.

— Bien sûr, répondit le chef. La discussion est libre et j'attends tous les avis et les questions.

— Cela ne nous apprend pas uniquement que les Moreuil ont préparé une attaque, mais également qu'ils ont des espions bien renseignés sur la position de Watcher, et donc sur la vôtre. D'autre part, ces chasseurs venaient de position de Moreuil. Ils ont donc passé les marches sans avoir été repérés. Ou alors...

Il ne termina pas sa phrase et fit un geste évasif.

— Ou alors ? demanda un autre coalisé.

— Ou alors certains de vos marquis sont des traîtres, répondit Vigie.

— C'est impossible ! s'exclama un vieil homme sur la gauche de la jeune femme.

— Allons donc, ne me faites pas croire qu'il n'existe aucun coalisé que l'on peut acheter avec de l'argent, des titres ou des promesses, railla la jeune femme.

Bleth leva les deux mains pour demander le silence.

— Nous devons connaître le fin mot de cette histoire. Privas, je vous charge de mener une enquête rapide sur ce sujet. Vigie, je souhaite que tu deviennes officiellement dragonnière.

Messieurs, je place la coalition en état d'alerte. Toutes les festivités prévues sont annulées jusqu'à nouvel ordre, hormis celles qui concernent les humains. Tout est suspendu, sauf la réfection des voies routières et le réapprovisionnement en nourriture et eau potable. Nous sommes en état de guerre. Vigie, suis-moi.

Il la conduisit dans ses appartements et lui expliqua qu'elle devait passer l'épreuve d'adoubement, de façon à être reconnue par tous les coalisés.

— Privas n'était pas le plus opposé à ta venue au conseil, lui apprit-il. Il a fait cette remarque pour couper l'herbe sous les pieds des vieux ou des traditionnels. Je pense qu'il a eu raison. Il y a de règles, il faut les respecter.

— Bref, s'impatienta la jeune femme.

— Bref, tu vas être adoubée ce soir.

Tous les coalisés étaient présents, sauf les gardes. Ils se trouvaient sur la grande pelouse du parc, et certains étaient montés dans les arbres pour assister à l'événement.

Vigie et Guivre se tenaient au centre du cercle que formaient les spectateurs.

— Que dois-je faire ? demanda la jeune femme.

Bleth fit un signe de tête au plus vieux membre du conseil qui tendit un couteau à l'ancienne vigilante.

— Tu le coupes sur la face externe de la patte gauche.

Elle saisit l'arme dont la lame était visiblement faite dans une sorte d'émail très dur. Elle comprit qu'il s'agissait d'une dent de dragon taillée. Quand elle posa le tranchant contre les écailles du dragon, celui-ci frémit, mais ne bougea pas, comme s'il avait compris le sens de tout ce cérémonial.

La part d'humain qui restait quelque part dans l'esprit du grand animal se réjouissait de tout cela. Elle comprenait que le couple qu'ils formaient, tous les deux, ne serait accepté qu'à ce prix.

Vigie passa le fil du couteau sur la peau épaisse du dragon. Elle dut renouveler la manœuvre car, inquiète pour son compagnon de vol, elle n'avait pas appuyé assez fort. Cette fois-ci, le sang coula le long de la patte.

— Tu le prends dans ta paume, lui souffla Bleth.

Elle s'exécuta. La chaleur et la couleur du sang étaient extraordinaires. Il était rouge sombre, presque pourpre et chauffait la main de la jeune femme, presque jusqu'à la douleur.

— Le sang est beau ! À présent, le dragon cuit la peau ! clama le vieux coalisé.

— Il cuit ma peau ? s'inquiéta Vigie.

Elle poussa un soupir de résignation, puis tendit la main vers le dragon en lui disant :

— Souffle.

Sans hésiter, l'animal inspira, puis enveloppa la main offerte de son haleine ignée. La jeune femme s'était tendue en pensant ressentir la brûlure dans tout le bras. Elle avait tenu à regarder, certaine de voir sa peau noircir et se racornir sous l'effet de la chaleur, mais il sembla que le sang la protégeait. Les flammes du souffle épousaient le contour de la main, mais ne paraissaient pas l'atteindre réellement. Malgré tout, elle ressentit effectivement une sensation de brûlure profonde qui amena des gouttes de sueur glacée sur son front.

Quand enfin le dragon cessa de souffler, le vieux coalisé s'approcha. Elle lui montra sa main où quelques petites cloques apparaissaient là où la couche de sang avait été un peu moins épaisse. Il la regarda, l'étudia puis, saisissant le poignet de Vigie, l'exhiba à la foule en criant :

— La brûlure est endurée ! Vigie Watcher est adoubee. Qu'elle soit élevée au rang de dragonnière, avec pour compagnon, le dragon...

À cet endroit de son annonce, il s'interrompit.

— Comment le nommes-tu ? demanda-t-il.

— Comment je le nomme ? j'en sais rien, moi, répondit la jeune femme.

— Tu dois lui donner un nom, Vigie, insista Bleth.

— Un nom ?

Désemparée, elle se tourna vers le dragon et lui dit :

— Un nom. Ils sont drôles. Tu veux t'appeler comment, mon grand ?

Le dragon Guivre ouvrit alors la gueule et émit un grondement modulé qui pouvait passer pour une réponse.

— Voilà ! exulta la jeune femme. Il s'appelle Rahla. Avec un « h ».

— Que Vigie Watcher soit élevée au rang de dragonnière, avec pour compagnon, le dragon Rahla ! annonça le vieux coalisé.

Alors que les autres dragonniers acclamaient les deux nouveaux venus, le vieil homme se tourna vers Vigie et, avec un petit clin d'œil, il lui dit :

— Rahla, avec un « h ».

Ce simple instant de connivence eut un effet disproportionné chez la jeune femme. Sans qu'elle comprenne pourquoi, des larmes montèrent à ses yeux et lui brouillèrent la vue. Était-ce le fait d'avoir été reconnue ? de faire partie d'un groupe, de ne plus être seule ?

— Vigie ? demanda doucement Bleth en lui prenant le bras.

— Ah ! je ne sais pas ce qu'il me prend, grogna-t-elle. Je chiale comme une gamine !

— Ça fait quelque chose d'entrer en coalition, n'est-ce pas, mademoiselle la vigilante ?

La jeune femme aurait voulu lui retourner quelque chose de bien senti, mais elle ne pouvait plus parler, la gorge trop serrée par l'émotion. Vaincue, elle se laissa aller contre la poitrine du chef qui la prit doucement dans ses bras.

## – Chapitre quatorze –

Les deux jours qui suivirent l'adoubement de Vigie furent particuliers à plusieurs titres. D'une part, la jeune femme ne savait pas trop comment se comporter à l'égard de Bleth qui avait été visiblement marqué par leur brève étreinte. La jeune femme ignorait ce qu'elle ressentait réellement pour lui. Il était physiquement tout à fait remarquable, et possédait de l'esprit, était généreux... Bref, « un bon parti » comme aurait pu dire sa mère. Elle résolut de ne rien faire. D'attendre, tout simplement.

D'autre part, la coalition de Bleth lança des investigations dans tous les sens et en l'occurrence auprès de l'armée de l'air pour savoir comment vaincre les Moreuil, malgré leur équipement. Bien sûr, les émissaires des dragonniers ne furent pas reçus à bras ouverts par ceux à qui ils interdisaient de voler, et qu'ils avaient largement dominés. Cependant, il y eut suffisamment d'entente de chaque côté pour que des collaborations se mettent en place et que des plans de défense voient le jour, associant les chasseurs de l'armée et des escadrilles de dragons. Certains pilotes étaient très heureux de pouvoir voler à nouveau et de faire équipe avec des animaux aussi fabuleux. Curieusement, une fois les premières et légitimes réticences passées, tout alla très vite, et les états-majors purent discuter de concert, ce qui enchanta Bleth et l'incita à autoriser à nouveau les vols héliportés et le trafic de poids lourds qui allaient pouvoir fournir de la nourriture, des médicaments et des engins de reconstruction.

– Ça va recommencer à tourner, dit-il le soir du second jour en se frottant les mains.

Il avait invité Vigie à dîner avec lui, pour continuer à mettre leur défense au point.

– C'est bien, approuva la jeune femme. D'ailleurs, tu es un homme bien.

Bleth, qui venait vers elle avec deux verres, s'immobilisa et rougit comiquement.

– Merci, dit-il, puis il servit les jus de fruits sans ajouter quoi que ce soit.

La jeune femme apprécia qu'il ne commente pas, qu'il n'essaie pas de profiter de cet avantage dans leur relation. Elle aimait de plus en plus sa finesse.

– Lyon va revivre, dit-il après un instant de silence partagé. Tu es heureuse ?

– Que les gens souffrent moins, oui j'en suis heureuse. Mais j'aimerais revoir ma mère. Je ne sais pas où elle est, ce qu'elle fait. Et toi, tu n'aimerais pas revenir en Irlande ?

– Si. J'irai dès que les Moreuil seront éliminés.

– Tu parles de les éliminer et tu prépares une stratégie défensive, fit-elle remarquer.

– Oui, parce que je ne suis pas seul à la préparer.

– C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'il y a des espions partout, j'en suis convaincu. Donc, pour tout le monde, je me prépare simplement à défendre mon territoire ; mais pour d'autres, dont toi...

— Et le Gros, le coupa-t-elle.

— Toi, mais pas Michael, rectifia-t-il, le front soucieux.

— Pas lui ? s'exclama-t-elle. Tu le soupçonnes d'être passé chez Moreuil ?

— Oui. Ça me fait infiniment de peine, mais je crois qu'il a pris contact avec de Moreuil.

— Mais, pourquoi... ?

Il ne répondit pas, se contentant de la regarder fixement.

— À cause de moi, comprit-elle.

— Oh ! pas seulement à cause de toi, mais disons que tu as été le catalyseur de sa décision. Paradoxalement, je crois qu'il t'aime bien. Mais ta présence parmi nous constitue une trahison à ses yeux. Ce qui est vrai. J'ai trahi la coalition, j'ai bafoué toutes les traditions telles qu'elles ont été énoncées par les anciens. Je l'ai fait sciemment, car elles ne représentent plus rien dans les conditions actuelles. Le monde a changé, et si nous voulons le faire évoluer correctement, je pense que le peuple des dragons doit s'adapter. J'ai tourné le dos à des millénaires de fixisme. C'est tout.

Vigie crut déceler une pointe de mélancolie dans sa voix.

— Tu le regrettes ? demanda-t-elle.

— Absolument pas. Il fallait le faire.

— Alors pourquoi ce ton si triste ?

Bleth soupira et se leva de son siège pour aller se poster devant la fenêtre qui donnait sur le parc. Il lui répondit sans la regarder :

— Parce que ce choix entraîne la guerre, les affrontements, des morts... Je n'ai toujours pas envie de perdre ceux que j'aime. La perte de mon fils me suffit. Je n'ai pas envie...

Il s'interrompit et se tourna vers elle :

— Je n'ai pas envie de te perdre, Vigie.

Elle baissa la tête et murmura sourdement :

— Moi non plus, je n'ai pas envie de te perdre.

— Aller, se secoua Bleth en lui souriant. On attend un peu avant de se déclarer, et on réfléchit à ce qu'on peut faire pour que ces crétins retardataires continuent de croire qu'on va seulement se défendre.

— Si Moreuil meurt, l'affaire est-elle réglée ? demanda la jeune femme.

— En grande partie, oui. Il faut que tu ailles le tuer, mais je ne le veux pas. J'ai trop peur pour toi. Et pourtant, tu vas y aller.

Il frappa du plat de la main contre un meuble.

— Ah ! râla-t-il, tu ne peux pas savoir comme j'enrage de devoir faire certaines choses ! je hais la guerre, la mort, et je suis obligé d'intriguer, de manœuvrer pour faire valoir mes idées. Je tiens à toi, et je suis contraint de te laisser risquer ta vie pour trouver une issue...

— Je vais la risquer toute seule, ma vie. Tu ne m'obliges en rien, l'interrompit Vigie.

— Je le sais. Ça n'empêche pas que tu vas y aller quand même et que Moreuil s'attend sans doute à une tentative de ce genre. Tel que je le connais, et il n'est pas complètement idiot, il a dû prévoir quelque chose pour parer à toute éventualité.

— Il ne faut pas qu'on sache que je vais aller à sa rencontre. Tu vas faire courir le bruit que je pars à la recherche de ma mère. Elle peut être n'importe où, peut-être est-elle retournée en Angleterre ? il va donc falloir que je voyage.

— Où que tu ailles, Moreuil te fera suivre.

— Alors, demande au Gros de m'accompagner, il me protégera.

Bleth s'éloigna de la fenêtre et vint vers la jeune femme. Il lui prit les mains, elle se laissa faire.

— Tu sais que tu es habile ? dit-il. Il va accepter, l'occasion est trop belle de te supprimer. Venant avec toi, il sera contraint de ne plus me surveiller. D'autre part, quand tu te rendras vers Moreuil, son comportement pourra le trahir. Seulement, tu vas être en danger de mort, ma Watcher.

— J'y suis comme toujours, et toi aussi. On n'est pas à l'abri d'un sniper ou de je ne sais quoi imaginé par de Moreuil. Je suis plus rapide et plus puissante que lui. Il ne pourra rien contre moi.

— Il ne sera certainement pas seul. Méfie-toi Vigie. S'il te plaît, méfie-toi.

Elle se leva et, levant la tête vers lui, lui posa un léger baiser sur les lèvres en murmurant :

— Je te promets d'être prudente. Je n'ai aucune envie de mourir.

Le lendemain, le Gros rejoignit Vigie sur la pelouse où aimait se rendre Rahla. Il s'agissait d'un espace bien dégagé et tout proche du lac. Le grand dragon appréciait de se baigner et jouait parfois à pourchasser les grosses carpes qui fuyaient, folles de terreur, effectuaient alors des sauts incroyables hors de l'eau et retombaient en claquant à la surface.

— Tu es déjà levée ? lui dit-il. On m'a dit que je pourrai te trouver là.

— Tu vois.

Elle caressait l'épaule du dragon, juste là où les écailles épaisses du dos se transforment progressivement en une sorte de fine et dense fourrure qui permettait de protéger le corps de l'animal des variations de température.

— Il paraît que tu pars à la recherche de ta mère ? poursuivit le coalisé.

— Qui t'a dit ça ? demanda la jeune femme en se retournant d'un bloc, surprenant Rahla qui grogna un avertissement à l'intention de l'homme.

— Eh là ! tout doux ! s'exclama le Gros en reculant vivement de quelques pas.

— Qui te l'a dit ? insista Vigie.

— Bleth.

— Il ne peut pas tenir sa langue, celui-là ? ragea la jeune femme.

— Il s'agit de Mons..., commença le Gros.

— Il s'agit de quelqu'un à qui je ne dirai plus rien de personnel, le coupa-t-elle. Mais c'est vrai, je souhaite retrouver ma mère et savoir si elle va bien, où elle est.

— Monseigneur m'a demandé de venir avec toi. Il dit que les Moreuil chercheront à t'abattre et aimerait que je veille sur toi.

— Tu es sûre que ce ne sera pas le contraire ?

— Le contraire ? je ne comprends pas.

En un battement de cils, elle fut près de lui et lui tournait autour à une telle vitesse qu'il ne la distinguait pas, ne pouvant que sentir le souffle de son déplacement contre son visage. La course de la jeune femme l'avait emprisonné dans un cylindre flou et mouvant.

— OK, OK ! cria-t-il. Arrête !

Vigie fut soudain devant lui, immobile et souriante.

— Je sais que tu es plus puissante que moi, admit-il en haussant les épaules. Mais Bleth y tient. Ce sera plus simple si tu acceptes.

— Tu as raison le Gros, admit-elle. Ce sera plus simple si j'accepte. On ne va pas vexer monseigneur Bleth, n'est-ce pas ?

Elle était dans sa chambre et préparait son sac de vol, quand elle entendit :

— Alors ?

Elle se retourna et découvrit Bleth appuyé contre le chambranle de la porte.

— Le Gros ? s'enquit-elle.

— Oui.

— Oh, alors rien de fantastique. Je lui ai simplement montré de quoi je pouvais être capable et j'ai râlé contre toi qui ne savais pas tenir ta langue puis j'ai finalement accepté de mauvaise grâce qu'il m'accompagne, juste pour montrer ma bonne volonté.

— Bien.

— Dis-moi, commença-t-elle au moment où il partait.

Il revint sur ses pas.

— Oui ? demanda-t-il.

— Tu crois toujours qu'il est avec les Moreuil ?

— De plus en plus. Son attitude change lentement.

— Ça te fait de la peine ?

— Bien sûr, c'était un ami.

Il la quitta sans rien ajouter.

Vigie et le Gros étaient partis peu avant midi et volaient de concert en direction du nord-ouest. La jeune femme ne savait pas réellement comment elle allait s'y prendre pour amener le coalisé à se démasquer. Elle pensait que s'il était vraiment passé du côté des Moreuil, il avait dû contacter des condisciples qui les attendraient quelque part pour la supprimer. D'autre part, il faudrait bien qu'à un moment ou à un autre, elle bifurque vers l'est pour se rendre dans le secteur où était censé se trouver de Moreuil.

— Bon, dit-elle à Rahla, une chose à la fois, mon grand. On surveille nos arrières pour ne pas se faire chauffer les miches, et après on avisera. Tu es d'accord ?

Le dragon frémit et gronda ce qui pouvait passer pour un assentiment.

— Tu es d'accord, conclut-elle.

La première partie du voyage se passa sans aucun problème. Le Gros volait un peu en retrait, juste sur la gauche de Rahla. Ils n'allaient pas très vite, et se tenaient à une altitude d'environ mille mètres. Vigie aurait pu solliciter son animal et distancer le coalisé, mais elle tenait à le démasquer, s'il avait effectivement trahi Bleth.

Ce fut quelques instants après qu'ils eurent quitté les côtes françaises, que Rahla gronda et tourna la tête vers l'est.

— Qu'est-ce que c'est ? cria Vigie au Gros.

Il regarda dans la direction indiquée. Très loin, à plusieurs kilomètres de distance, un groupe pour l'instant indistinct, se rapprochait d'eux à très grande vitesse. Vigie avait compris dès qu'elle l'avait repéré. Il s'agissait de dragons ; des Moreuil, sans aucun doute.

Elle vint à la hauteur du coalisé et lui demanda d'une voix forte pour qu'il l'entende bien, malgré le vent :

— Tu es avec de Moreuil, hein le Gros ?

Pour toute réponse, il fit accomplir un brusque virage sur l'aile à son dragon. Rahla l'imita immédiatement et se plaqua à lui, le suivant dans toutes les acrobaties qu'il effectuait pour le faire décrocher. Cela ne dura que quelques secondes, puis le coalisé se rendit compte qu'il ne pourrait jamais se débarrasser de Vigie. Il jeta un coup d'œil vers le groupe de ses alliés qui approchaient, mais se trouvaient trop éloignés d'eux.

— Ils ne sont pas encore assez près pour t'aider, lui dit la jeune femme.

— Je t'aime bien Vigie, mais tu ne peux pas être dragonnière. Tu es une vigilante, se justifia Michael. Je suis désolé, tu dois mourir. Bleth a perdu la tête.

— Tu as tort, le Gros. C'est dommage, mais tu ne verras jamais qu'il avait raison, affirma-t-elle.

Sans aucune hésitation, elle lança Rahla sur le dragon du coalisé. Le grand animal se contenta de frapper son congénère en passant juste sous lui. Ses griffes entaillèrent profondément le cuir de l'abdomen de son ennemi qui poussa un cri de douleur et décrocha sur plusieurs dizaines de mètres, entraînant son maître dans une chute vertigineuse. À nouveau, Rahla le suivit et, littéralement collé à sa trajectoire, passa trois fois tout près de lui en le lardant de coups de pattes dont chacun arrachait un fragment de chair.

Le dragon du Gros ne pouvait plus manœuvrer. Avec un dernier cri de douleur et d'impuissance, il tomba comme une pierre vers la surface de l'eau sur laquelle il s'écrasa, tandis que le corps du Gros rebondissait une fois avant de disparaître.

Vigie reprit aussitôt de l'altitude.

Les dragons qui la pourchassaient étaient maintenant tout proches, à quelques centaines de mètres. Elle poussa un cri de surprise en constatant qu'ils étaient tous seuls, sauf l'un d'entre eux qui portait un coalisé équipé d'un système de protection.

Les animaux non montés étaient trop rapides pour Rahla qui devait la porter. Certes, elle vibrait en harmonie avec lui, mais cela ne compensait pas suffisamment la différence de maniabilité et de poids. Le grand dragon fut bientôt cerné par un groupe de plus de dix animaux qui soufflaient une cage de feu lui interdisant toute possibilité de fuite.

Vigie cria de frustration.

— Quelle conne ! mais c'est pas possible, quelle imbécile !

Elle leva les bras pour faire comprendre au coalisé qu'elle s'avouait vaincue.

Sans aucun commentaire, celui-ci aboya un ordre et les dragons qui l'avaient capturé, poussèrent Rahla vers l'est.

Ils furent bientôt rejoints par plus d'une dizaine d'autres coalisés, également équipés, dont les armes étaient pointées vers Vigie. Elle avait sous-estimé leur nombre. Elle n'aurait jamais pensé que de Moreuil avait pu disposer de suffisamment de temps pour préparer un plan aussi efficace.

Ils allaient vite et furent rapidement en vue d'un grand château féodal juché sur une colline et au pied duquel un nombre impressionnant de dragons attendaient, couchés dans l'herbe. Ils se levèrent au passage du groupe qu'ils saluèrent en soufflant des colonnes de feu verticales et en poussant des hululements d'accueil.

La jeune femme fut immédiatement conduite dans le château. Elle ne pouvait pas s'opposer aux volontés de ses ennemis, car cinq dragons la cernaient et gardaient sans cesse leur tête tournée vers elle. À l'aide de chaînes et de bracelets métalliques du type de ceux qu'on utilisait pour les dragons, on l'attacha à un poteau au centre de la cour du château. Elle aurait pu tuer un à un les coalisés qui l'entravèrent, sans qu'ils puissent faire quoi que ce soit, ils étaient trop lents mais, prévenus de ses capacités hors du commun, ses ennemis avaient trouvé la parade en la faisant surveiller par leurs compagnons qui, eux, sauraient suivre ses déplacements. Si elle pouvait venir à bout d'un, de deux, voire de trois de ces animaux, elle se savait incapable de se débarrasser de cinq dragons. Tremblante de rage et de frustration, elle devait se laisser faire et attendre qu'une opportunité se présente pour s'échapper.

Un homme apparut, tandis qu'une foule assez importante entourait la captive.

— Alors voilà la vigilante ? dit-il. Voilà la putain de Bleth ?

Un homme descendait les marches du perron avec un air consommé de l'apparition. Il marchait posément, un sourire calme sur les lèvres. De Moreuil. Il portait un vêtement de cuir qui ressemblait à une veste de vol, mais plus richement décoré, aux coutures rehaussées de fils dorés et au col plus fin. Une épée battait sur son côté droit. Protégée par un fourreau de cuir rouge, sa poignée était délicatement ciselée et brillait au soleil.

— Voilà donc celle dont on m'assurait qu'elle m'échapperait toujours ?

Il s'approcha tout près de Vigie. À son rictus, elle sut qu'il allait la frapper, mais n'aurait pas pensé que ce serait avec une telle violence. Sa tête cogna douloureusement le poteau derrière elle, mais elle ne broncha pas. Elle avait résolu d'ignorer de Moreuil.

— Tu ne dis rien, femelle ? on t'accorde des pouvoirs surnaturels. Le savais-tu ? certains de mes amis sont convaincus de ta supériorité physique et intellectuelle or, que vois-je ? une humaine !

Il avait craché ce mot.

— Une humaine qui ne sait rien faire d'autre que se taire en tremblant ! tu as raison de trembler, car tu vas mourir en souffrant, Watcher. En fait, je dis que tu es humaine, mais tu es encore pire que ça, tu es vigilante. Au moins, les humains se tiennent tranquilles, eux. Vous, les vigilants, avez toujours eu l'outrecuidance de vous croire les égaux des coalisés ! je vais te faire châtier pour cela. À la fin, tu seras brûlée, puis mes dragons te mangeront, comme ils mangent le bétail. Voilà ton avenir, femelle.

Vigie ne l'écoutait pas. Elle réfléchissait à ce qu'elle pourrait faire pour renverser la situation. Elle ne voyait pas Rahla qui devait être confiné quelque part, gardé par plusieurs de ses congénères. Elle ne pouvait espérer aucune aide des coalisés qui la regardaient. Certains

buvant les paroles de leur chef, tandis que d'autres sans doute dotés d'un sens critique plus affirmé, la considéraient, l'étudiaient, mais ne manifestaient pas aux piques de Moreuil.

La jeune femme savait qu'il lui fallait attendre un moment où l'attention de ses gardiens se relâcherait. Ou alors, elle devait créer une diversion. C'était sa seule marge de manœuvre.

— Disposez-les ! ordonna de Moreuil.

Vigie sursauta. Elle n'avait pas prêté attention à ce qu'il avait dit auparavant. Elle se demanda ce qu'il fallait disposer et comprit quand elle vit quatre coalisés appeler des dragons qui vinrent se placer juste à deux ou trois mètres devant elle. Ils allaient souffler ! et elle ne pouvait rien faire ! ses liens étaient en acier et trop épais pour qu'elle puisse espérer les rompre. Elle pleura de rage et de peur.

— Allez-y, opérez, dit de Moreuil avec un sourire de triomphe.

Les quatre dragonniers glissèrent quelques mots à leurs compagnons qui se tournèrent aussitôt vers Vigie et la fixèrent, plongeant leur regard rouge sombre dans ses yeux. Elle ne put s'empêcher de baisser les paupières, et se prépara à recevoir le feu des dragons de plein fouet. Elle attendit quelques instants, mais rien ne se passait. En revanche, elle commença à percevoir une pulsation particulière qui lui était étrangement familière. Cela faisait comme une voix connue, mais sur laquelle on ne parvient pas à poser de visage. La vibration s'affirma, puis prit de plus en plus d'ampleur, s'imprimant dans tout son corps, jusque dans sa poitrine. Curieusement, Vigie ne la trouvait pas désagréable, au contraire. Elle ouvrit les yeux et vit les animaux fabuleux qui la fixaient toujours. Bizarrement, elle constata qu'il lui était difficile de distinguer tout ce qui n'était pas les dragons. Le château, de Moreuil, les autres coalisés, tout était pris dans une sorte de brouillard dont elle était séparée par le mur sonore qu'avaient élevé les dragons.

Brusquement, elle comprit. De Moreuil avait, elle ne savait comment, eu vent de la façon dont elle avait tué les dragons, et il employait cette méthode contre elle. La jeune femme refusa de se laisser aller à la panique. Elle se demanda comment il avait pu dresser des dragons à chercher et trouver un rythme qui n'était pas le leur. Elle savait maintenant pourquoi cette voix lui était familière, c'était la sienne. Sa propre vibration.

Il lui fallait absolument trouver une parade ! Si jamais le dressage était efficace, les dragons se mettraient en phase avec sa fréquence vitale et ralentiraient lentement les battements de son cœur jusqu'à les faire s'arrêter. Elle inspira profondément et tenta de réfléchir, mais il lui devenait impossible de penser correctement, tant elle guettait toute altération dans son rythme cardiaque. Bientôt, et quoi qu'elle puisse tenter, elle ne perçut plus que les coups sourds des contractions de son cœur qui accéléraient, puis ralentissaient au rythme de son angoisse. Elle perdait pied et le savait. Frénétiquement, elle chercha ce qu'elle pouvait faire, mais ne trouvait rien ; désespérément rien.

— *Oh, mummy, where're you ? I do need you close to me !* pleura-t-elle sans se rendre compte qu'elle parlait à haute voix.

— Et Rahla, où est Rahla ? continua-t-elle.

Lentement, inexorablement, la fréquence vibratoire de la voix des dragons baissait. Prise dans un carcan sonore implacable qui la tenait prisonnière, la vibration vitale de Vigie obéissait, imposant une baisse de plus en plus importante de son rythme cardiaque. Elle ressentait une angoisse terrible lui enserrer la poitrine, tandis qu'un voile noir apparaissait devant ses yeux. Progressivement, elle eut du mal à réfléchir, à respirer. Elle savait qu'elle tombait dans un coma dont elle ne pourrait jamais sortir...

Plongé dans l'inconscience qui la menait vers la mort, la jeune femme ne vit pas ce qu'il se passa. Rahla avait été entravé dans un parc situé de l'autre côté du château. Il avait compris que l'on allait s'en prendre à sa compagne de vol et la part humaine de son cerveau, la part de l'homme qui s'appelait autrefois Guivre, refusait d'accepter cet état de fait. Les coalisés qui devaient le surveiller ignoraient que l'hôte de l'esprit dragon avait été humain. Ils agirent donc comme pour la majorité des animaux dont ils avaient la charge, se contentant de l'enfermer dans une sorte de parc grillagé que l'on avait recouvert d'un grillage en acier, formant ainsi une sorte de cage. Sous la menace d'autres dragons, ils le contraignirent à pénétrer dans cet enclos.

— Il est beau ce bestiau, dit l'un des coalisés.

— Plutôt, oui, confirma l'autre. Qu'est-ce que tu fais ? tu restes là pour le surveiller, ou tu vas voir ce qu'on fait à Watcher ?

— J'y vais, je ne veux pas louper ça.

— On laisse vraiment personne pour le garder ? insista son collègue avec un signe de tête vers la cage du dragon.

— Tu parles, qu'est-ce que tu veux qu'il fasse, une fois là-dedans ? non, je te dis. Je vais voir la vigilante clamser comme elle l'a fait avec les dragons. Ça doit être bizarre.

— Attends-moi, je viens. Dis donc, elle est pas mal, la vigilante. Je me serais bien amusé à prendre ses mesures, moi !

Ils rirent tous les deux et partirent en commentant le physique de Vigie, suivis par les dragons qui les avaient accompagnés.

Une fois seul, Rahla s'obligea à rester calme, à museler la bête qui ne voulait que tout briser et brûler de cette cage. Il fit le tour de l'enclos en inspectant chaque soudure, chaque coin et s'arrêta devant les vantaux de la porte par où on l'avait fait entrer. Il fixa le dispositif d'ouverture, sachant que l'humain qui était en lui se souvenait certainement de la façon dont cela fonctionnait. Il se concentra, s'imposa un terrible effort de mémoire et, lentement, se revit ouvrant toutes sortes de portes, manœuvrant toutes les poignées possibles. Il s'aperçut alors qu'une possibilité d'ouverture avait été prévue à l'intérieur de la cage, sûrement au cas où un coalisé resterait enfermé. Le grand dragon ouvrit doucement la gueule et prit délicatement une barre d'acier entre les dents. Tremblant sous l'effort qu'il effectuait pour accomplir une action aussi incongrue par un animal de sa taille et de son type, il fit glisser la lourde tige de métal de son logement. Quand elle fut totalement libérée, il la laissa tomber sur le sol et opéra de la même façon avec l'autre. Ceci fait, il tira la porte vers lui et considéra un instant l'espace qui s'ouvrait. Il avait réussi ! cela lui avait pris quelques minutes.

Quand il put à nouveau écouter ce qui se passait autour de lui, il entendit la fréquence, la voix de Vigie. Heureux, il faillit se précipiter dans cette direction, mais quelque chose le retint. Il y avait comme une altération anormale dans le rythme de la vibration. Elle ralentissait de plus en plus. Il le ressentait lui aussi dans tout son corps. À nouveau, la part d'humain qui était en lui comprit ce qui se déroulait tout près. Sans attendre une seule seconde et sans réfléchir à ce qu'il pourrait faire, il s'envola à la verticale et se rua en hurlant vers la cour du château.

— Qu'est-ce que... ? cria de Moreuil, tandis que les quatre dragons levèrent la tête, interrompant leur chant de mort.

Vigie reçut un coup de poing en plein cœur. La douleur fut si vive qu'elle vomit et hoqueta, tentant de retrouver un rythme normal de respiration et de battements cardiaques.

Pendant ce temps, Rahla avait entamé son œuvre de destruction et de mort. Il soufflait. Il s'acharna d'abord sur les dragons qui tuaient lentement sa compagne, les obligeant à fuir, puis arrosa toute la cour, plongeant la foule des coalisés dans une panique indescriptible. Les dragons avaient été pris de court. Il leur était impossible de contre-attaquer, car Rahla occupait une situation stratégiquement imprenable, volant sur place à une dizaine de mètres de hauteur. En bas, on ne savait où aller, les flammes semblaient être partout à la fois. Ils furent plus d'une dizaine à mourir instantanément, brûlés par le feu infernal du dragon en colère. De Moreuil en fit partie. Il n'avait pas eu le temps de se mettre à l'abri, ni même de comprendre d'où venait cet animal qui menait une telle attaque complètement inattendue. Il s'embrasa comme une torche et tomba d'une masse sur les pavés de la cour. Privés de commandement, les autres coalisés ne songèrent qu'à se soustraire au châtement de Rahla qui continuait de voler sur place, soufflait toute sa rage et sa haine, le vent produit par ses ailes attisant le brasier qu'il avait créé.

Il se posa enfin près de Vigie, la tête toujours tournée vers les coalisés qui tentaient de reprendre le contrôle de la situation. Du bout de l'aile, il poussa doucement la jeune femme qui battit des paupières et le regarda.

— Rahla !

Elle était faible et ne pouvait rien faire pour se libérer.

— Je suis attachée, mon grand ! je suis attachée. Aide-moi !

Le dragon émit le son qui les liait l'un à l'autre. Reconnaisante, elle plongea avec un sanglot de soulagement dans ce bain sonore qui la revigora et vibra à son tour, pour augmenter leur empathie.

Chaque seconde qui passait lui permettait de recouvrer des forces et de la lucidité.

Des coalisés couraient dans le château, tandis que d'autres appelaient des dragons. La jeune femme pensa qu'ils allaient riposter.

— Rahla, dit-elle en montrant ses liens. Coupe-les. Rahla, coupe la chaîne !

Son compagnon parut comprendre et se tourna pour saisir les liens en métal, mais sa gueule était trop grande, il ne pouvait atteindre les chaînes avec ses dents.

— Le poteau, le poteau ! lui dit Vigie. Arrache-le, vite !

Encore une fois, le dragon comprit et saisit la poutre métallique à laquelle on avait attaché la jeune femme. Cette fois-ci, ses dents purent s'ancrer dans le poteau. Il leva la tête, soulevant tout à la fois : la poutre et Vigie qui cria de douleur.

— Vole ! vole ! lui dit-elle.

Sans la lâcher, le grand dragon s'éleva à la verticale et, aidé par la vibration de la jeune femme qui reprenait de plus en plus ses esprits malgré sa position très inconfortable, il prit de la vitesse et disparut derrière les quelques nuages.

Au sol, on ne savait que faire. De Moreuil était mort et comme sa philosophie de gouvernement n'admettait pas de conseiller, il n'y avait personne pour prendre de décisions en son absence.

— Allez à sa poursuite ! ordonna un coalisé.

— Allez-y, vous ! rétorqua un autre. Vous avez vu ce qu'elle peut faire, cette sorcière ? et son dragon, vous l'avez vu son dragon ? À lui seul il a libéré sa compagne, et il a tué des dizaines des nôtres ! moi, je ne bouge pas.

— Lancez au moins vos compagnons à leur poursuite ! elle est attachée, elle ne pourra pas faire grand-chose. C'est comme ça qu'on a pu les capturer, rappela le coalisé.

— Je vous dis d'y aller ! cria l'autre. Je ne veux pas mourir pour cette femme. Qui le veut ? demanda-t-il à la cantonade.

Personne ne lui répondit. Les survivants étaient trop hébétés pour concevoir un plan, une stratégie. On dénombrait les morts et les blessés, on estimait l'amplitude des dégâts. En aucun cas on n'était prêts pour la réaction rapide qui aurait permis de venir à bout de Vigie et de son dragon.

— Il faut descendre ! cria la jeune femme. Je ne sens plus mes jambes ! en bas Rahla ! en bas !

L'animal se dirigea rapidement vers le sol, frôla la cime des arbres forestiers, cherchant une clairière où il pourrait atterrir. Quand il eut enfin trouvé l'endroit adéquat, il se posa délicatement sur l'herbe haute, levant la tête le plus haut possible pour ne pas risquer de blesser Vigie toujours attachée à sa poutre.

Il ouvrit doucement la gueule et lâcha précautionneusement son fardeau.

— Enlève-moi ça, s'il te plaît, ça me scie.

Le dragon était préoccupé. Il ne savait comment il pourrait couper les liens de son amie sans la blesser. Il posa une patte avant sur une chaîne et tira doucement.

— Bonne idée, dit Vigie. Continue.

La contrainte exercée finit par déformer un maillon qui s'ouvrit et permit à la jeune femme de dégager une jambe en grimaçant. Ils pratiquèrent de la même façon pour le reste des liens et quelques instants après, Vigie était totalement libre. Elle se frotta les membres pour rétablir la circulation sanguine, puis se hasarda à effectuer quelques pas sous la surveillance attentive du grand dragon. Quand elle eut moins mal, elle demanda à Rahla de s'accroupir pour qu'elle puisse monter sur son dos.

— Vite à Lyon. Bleth doit savoir.

Ils décollèrent immédiatement. Vigie s'était installée le plus confortablement possible pour supporter le vol. Malgré tout, ses membres la faisaient souffrir, et une douleur sourde lui martelait les côtes.

Rahla ne volait pas trop haut, ni trop vite, apparemment conscient de la fragilité de la jeune femme. À cette allure, il lui fallut un jour et demi pour rejoindre le camp des coalisés.

Leur arrivée fut remarquée. À peine approchèrent-ils de la plaine de la Dombes, qu'un groupe de surveillance les intercepta. Il s'agissait de deux dragons montés par leurs compagnons, et de deux chasseurs de l'armée de l'air. Vigie sourit.

— Il a réussi, ce sacré bonhomme ! murmura-t-elle avec un sourire, en songeant aux difficiles tractations avec les militaires.

Elle leva le bras pour se faire reconnaître des dragonniers qui la saluèrent de la même façon et se placèrent aussitôt entre elle et les chasseurs. Il devait s'agir d'un code, car les avions adoptèrent une allure calquée sur la sienne, les pilotes lui ayant adressé un signe amical à travers la vitre de leur cockpit.

Quand elle atterrit dans le parc, l'accueil fut triomphal. Les dragons, qui la connaissaient tous, lancèrent des colonnes de feu vers le ciel, tandis que les coalisés applaudissaient.

Bleth était au premier rang et souriait sans bouger.

— Te voilà, lui dit-il quand elle alla vers lui.

— Me voilà. Il est mort.

— Michael ?

— Lui aussi. Je suis désolée. Je tue tous les hommes que tu aimes.

— Pour le Gros, c'était inévitable et pour... pour John, c'était la guerre.

Il s'approcha d'elle et, se penchant pour l'embrasser sur les deux joues, il lui glissa :

— Je t'aime, vigilante. Je ne sais pas comment c'est possible, alors que tu as tué mon fils. Je ne sais pas ce qui m'oblige à être raisonnable et à admettre que nous étions ennemis. Tu sais, il t'aurait aimée, j'en suis certain.

Elle ne répondit pas, mais se laissa aller contre sa poitrine, ce qui n'échappa pas aux coalisés qui applaudirent à nouveau, tandis que leurs dragons hululaient.

## – Épilogue –

— Tu y vas, alors ?

Bleth était venu vers elle, et posa la main sur son épaule.

Elle était en train de préparer un sac de vol. Elle se tourna vers le coalisé et posa son front contre sa poitrine.

— Oui, j’y vais.

— Tu sais où la trouver ?

— Je vais aller en Angleterre, dans sa petite ville de naissance.

— Qui est... ?

— Bath. Pays de Galles.

— Je n’ai pas envie que tu partes.

— Je sais.

Elle prit son sac et sortit.

Depuis son retour, il y avait de cela une semaine, bien des choses avaient changé. On avait totalement dissous le groupe des coalisés de Moreuil. Une chasse en règle leur avait été faite, avec l’appui terrestre et aérien des armées dépendant de la coalition. Les chantiers de réparation des voies de communication étaient en cours et les approvisionnements en matières indispensables étaient pratiquement rétablis. Un gouvernement humain-coalisé se mettait en place et Bleth allait bien sûr s’occuper de tout ce qui était monde dragonnier.

On avait fini par comprendre comment de Moreuil avait pu connaître la meilleure façon pour tuer Vigie, quand on avait retrouvé, parmi les détenus de son groupe, le physicien lyonnais de l’université, à qui la jeune femme s’était adressée pour mettre en place un dispositif vibratoire qui aurait pu venir à bout des dragons, au début de la guerre. Le scientifique avait eu vent de la scission au sein de la coalition, et avait pensé qu’il pourrait faire fortune en vendant l’idée de la vigilante à de Moreuil. Il n’avait rien obtenu en échange de ses informations, sinon des promesses.

— Tu peux le tuer, avait dit Bleth à son amie en regardant le physicien.

— Enferme-le. J’ai assez tué pour plusieurs vies, avait répondu la jeune femme.

Dehors, ils étaient plusieurs à regarder Rahla, respectant une distance de plusieurs mètres entre eux et le grand dragon, dont le caractère ombrageux était connu dans toute la coalition.

Il leva la tête et souffla bruyamment à l’approche de Vigie.

Elle attacha la sacoche en cuir à une écaille dorsale, s'installa sur le dos de son compagnon et se pencha :

— Allez, on y va, mon grand.

Le dragon étala ses ailes et s'éleva puissamment sans un regard pour ceux qu'il quittait, tandis que la vigilante jeta un coup d'œil, juste à temps pour apercevoir Bleth qui sortait du bâtiment et la saluait de la main.

— FIN —

## L'illustratrice



Née en 1969 à Quimper (Bretagne), **Sandrine Gestin** s'est toujours imprégnée de la culture et de l'imaginaire celtique. Cette inspiration se retrouve dans ses tableaux, au même titre que ses influences picturales : les préraphaélites, Vermeer...

Après des études à l'ESAG, elle se tourne vers le monde de la presse, la revue et le jeu vidéo ; mais c'est l'édition qui lui donne ses lettres de noblesse, lorsqu'elle réalise en 1994 sa première couverture de roman. En passant de l'acrylique à l'huile, sa carrière de peintre et d'illustratrice prend une tout autre ampleur et elle enchaîne les couvertures de romans.

Plus récemment, son travail s'étend aux livres d'art : *L'encyclopédie du merveilleux* (le Pré aux Clercs), *La Petite Faiseuse*, *Carnet de croquis*, *Rêveries de fées* pour lesquels elle est également auteur (Au bord des Continents). Chaque année, elle réalise agendas et calendriers.

Son premier artbook, *Le temps des Fées*, réunissant quinze années de travail, est sorti fin 2008 aux éditions Au bord des Continents.

Son site internet : [www.sandrinegestin.com](http://www.sandrinegestin.com)

## L'auteur



Chercheur et professeur de géologie à l'université de Dijon, **Didier Quesne** parcourt le monde à la recherche de strates (on ne sait pas trop si c'est du Cambrien ou du Trias...).

Ses passions sont nombreuses et vont du kendo (sabre en bois japonais) – qu'il pratique depuis plusieurs années – aux longues balades en forêt. Entre ses voyages en Afrique et les soutenances de thèse de ses étudiants, il écrit des romans de fantasy et de SF.

Ne se définissant pas comme un auteur, mais plutôt comme un conteur, Didier Quesne nous apprend qu'il est passé à l'écriture le jour où ses enfants sont devenus trop grands pour qu'il leur raconte des histoires, le soir à la veillée.

Lecteur invétéré, il aime lire de tout : du roman de SF et de polar, du pavé scientifique, de l'essai philosophique, des recettes de cuisine au mode d'emploi des grille-pains.

Pour élaborer ses histoires, il s'inspire autant de ses lectures et de ses voyages que de ses réflexions.

Auteur humaniste et passionné, il défend des thèmes comme la place de la femme dans la société, le rapport à l'autre ou la bestialité qui réside en chacun d'entre nous.

Il est (déjà) l'auteur d'une dizaine de romans, tous parus aux éditions Nestiveqnen.

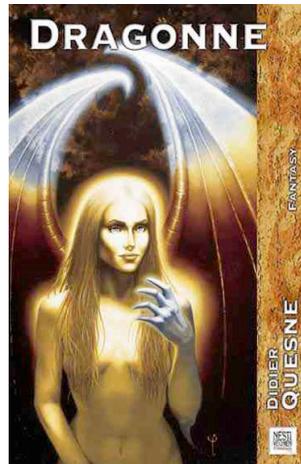
## LA VOIX DES DRAGONS



**Le papier, c'est bien aussi...**

Vous pouvez retrouver le roman de Didier Quesne en **livre papier**, paru en 2005 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 288 pages – ISBN : 2-915653-11-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

**Découvrez les autres romans de Didier Quesne disponibles en livre papier et en version numérique :**



**DRAGONNE**  
de **Didier Quesne**

Enfant unique, Lilith de la Queyrie s'ennuie dans l'immense château de ses parents. Son caractère irascible et rebelle l'empêche d'apprécier les trop rares distractions que lui offre sa condition de jeune aristocrate. Même ses nombreux soupirants n'arrivent pas à la sortir de sa morosité permanente.

Mais le jour où elle se voit, en rêve, survoler des paysages grandioses et éventrer des bêtes sauvages pour s'en repaître, elle comprend que quelque chose de mystérieux l'appelle au fond d'elle-même.

Les anciennes légendes sur la race disparue des dragons s'imposent alors à son esprit...

- *Dragonne* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 288 pages – ISBN : 2-910899-53-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).
- *Dragonne* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



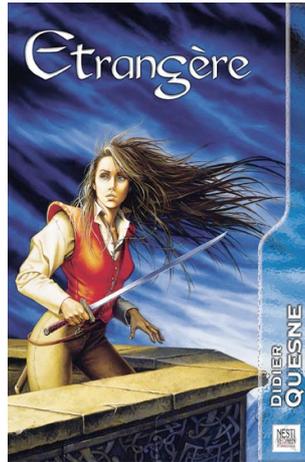
MAGICIENNE  
de **Didier Quesne**

Alors que les hommes font la chasse aux sorcières et aux anciens dieux, les croyances populaires ont la vie dure. L'une d'entre elles veut que les enfants roux soient liés avec le diable.

Pourtant, la petite fille roussotte qui naît le jour de la fête des morts n'a rien d'un suppôt de Satan.

Certes, elle est dotée d'une grande intelligence et manifeste très tôt d'étranges pouvoirs, mais ce ne sont pas ceux d'une sorcière, plutôt d'une véritable magicienne.

- *Magicienne* est disponible en **livre papier**, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 2-915653-44-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).
- *Magicienne* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



## ÉTRANGÈRE

de **Didier Quesne**

Lirelle aurait pu rester « simplette » toute sa vie et continuer à garder ses chèvres, tout en ne comprenant rien au monde qui l'entoure. Mais un soir de printemps, elle va vivre le phénomène le plus exceptionnel de sa morne vie : Mèn-Gi, un haut mage venu d'un autre univers, va l'entraîner bien malgré lui dans son voyage « spatemporel » de retour, faisant d'elle une « perturbation ».

En se décorporalisant avec le Mèn, Lirelle va absorber ses nombreux pouvoirs et bénéficier de sa grande expérience dans de nombreux domaines et entre autres, dans le maniement du sabre. Mais, ce qui sera sans doute pour elle le plus bouleversant, c'est que pour la première fois de sa vie, sa conscience neuve va s'ouvrir sur un monde qui lui est complètement inconnu.

Toutefois, la découverte de ses nouvelles capacités va devoir se faire rapidement, car le monde sur lequel Lirelle s'éveille est loin d'être aussi paisible que celui qu'elle vient de quitter...

- *Étrangère* est disponible en **livre papier**, paru en 2001 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 2-915653-40-2 – Moyen Format (13 x 20 cm).
- *Étrangère* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



## LEH'CIM, L'OMBRE DES REMPARTS

de **Didier Quesne**

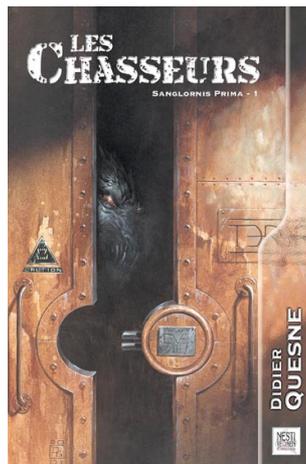
Lorsque les cloches de la ville se mettent à sonner d'elles-mêmes, les habitants de cette bourgade tranquille commencent à s'inquiéter. Et ils font bien, car le mal est déjà dans leur ville. Bientôt il prendra possession des femmes, pour les rendre folles et les laisser pantelantes. Puis il s'attaquera aux hommes, qui avant de mourir, ne parviendront à laisser échapper qu'un seul mot : Leh'cim...

Envoyés pour enquêter sur les crimes qui gagnent la ville entière, Jacques et Amo seront confrontés à une horreur indicible, insoupçonnée...

Mais déjà le mal gagne du terrain, il rongera bientôt la capitale.

- *Leh'cim, l'ombre des remparts* est disponible en **livre papier**, paru en 2004 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 224 pages – ISBN : 2-910899-98-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Leh'cim, l'ombre des remparts* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



## LES CHASSEURS

*Sanglornis prima* – tome 1

de **Didier Quesne**

Laure est une étudiante en biologie qui s'inquiète des manipulations génétiques qui sont entreprises dans le laboratoire où elle fait son stage. Une nouvelle race hybride (les *Sanglornis prima*) est en train de prendre vie et se transforme bientôt en monstre dont l'intelligence égale la soif de sang.

Et lorsque les spécimens de laboratoire s'échappent, la chasse commence.

Mais qui est le gibier ? et qui sont les chasseurs ?

- *Les Chasseurs* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 272 pages – ISBN : 2-915653-42-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Les Chasseurs* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



**DANGEREUX ÉLEVAGE**  
*Sanglornis prima* – tome 2  
de **Didier Quesne**

Après l'expansion des sanglornis – une nouvelle espèce de carnassiers particulièrement hostiles – les hommes ont dû s'adapter pour survivre. Regroupés dans des villages ou des fermes fortifiées pour échapper aux attaques incessantes des sanglornis, la vie s'organise tant bien que mal en autarcie.

Mais lorsque Marc Soters, apprenti sorcier à ses heures, parvient à créer dans son laboratoire de fortune une nouvelle espèce de cheval plus endurant et surtout plus rapide que les sanglornis, la découverte se répand rapidement et ne tarde pas à parvenir aux oreilles du pouvoir Impérial.

Voyant tout l'intérêt de cette nouvelle espèce, l'empereur et son bras armé, l'Inquisition, comptent bien s'approprier cette découverte et ce, à n'importe quel prix...

- *Dangereux Élevage* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 288 pages – ISBN : 2-910899-49-7 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Dangereux Élevage* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



## EMPIRE

*Sanglornis prima* – tome 3

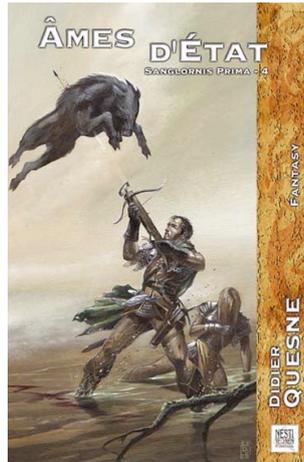
de **Didier Quesne**

Sentant que sa vie et celle de sa famille est mise en danger par de sombres complots, l'Empereur décide de confier son enfant unique âgé de deux ans à l'un de ses hommes de confiance.

Quinze ans plus tard, alors qu'elle travaille comme serveuse dans une auberge de la basse-ville, Janis voit un voyageur mystérieux faire son apparition. Dissimulé sous sa cape qu'il ne quitte jamais, celui-ci se contente d'observer la jeune fille sans rien dire. Et, étrangement, sans qu'il n'ait besoin de prononcer le moindre mot, Janis sait instinctivement ce qu'il ressent, comme si un lien télépathique existait entre eux...

- *Empire* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 2-910899-55-1 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Empire* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



**ÂMES D'ÉTAT**  
*Sanglornis prima – tome 4*  
de **Didier Quesne**

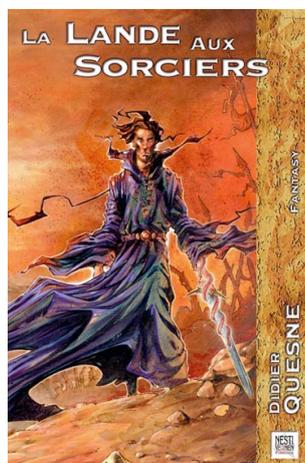
S'appuyant sur la légende de Janis d'Avroz qui avait réussi à domestiquer un sanglorni, l'Empereur décide de créer une nouvelle troupe d'élite composée de soldats et de ces prédateurs indomptés.

Mais personne n'a jusqu'à présent réussi à capturer un sanglorni et, hormis Janis, encore moins à le domestiquer. Il lui faut donc des hommes d'exception pour mener à bien son projet. Des hommes comme « les penseurs » qui, dit-on, seraient capables de lire dans la pensée des autres et de prévoir leurs réactions. Mais de tels hommes sont rares et ce qu'ils sont capables de faire sur un être humain pourront-ils le reproduire sur un sanglorni ?

Rien n'est moins sûr.

- *Âmes d'État* est disponible en **livre papier**, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 256 pages – ISBN : 2-910899-70-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).
- *Âmes d'État* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

Découvrez les autres romans de Didier Quesne, tous disponibles en livre papier :



## LA LANDE AUX SORCIERS

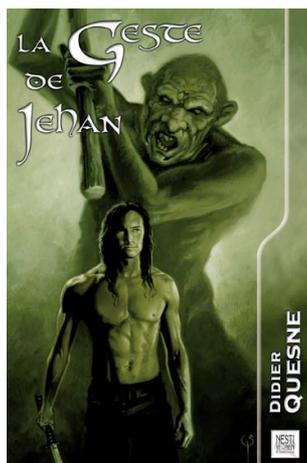
de **Didier Quesne**

Lorsqu'il reprend possession de son domaine familial, le comte de Trézel doit regagner la confiance de son peuple : voilà plusieurs dizaines d'années, avec la disparition de son grand-père, que plus aucun comte n'est revenu sur ce territoire de landes arides.

Très vite, il s'aperçoit que les magiciens du royaume voient d'un très mauvais œil qu'il refuse de s'entourer de leur aide pour la gestion de son domaine. Mais Trézel reste fermement campé sur ses positions : ce sont les mages qui sont à l'origine de la destitution de son domaine, et même s'il doit déplaire au roi, Trézel ne flanchera pas.

La confrontation est-elle inévitable ?

- *La Lande aux Sorciers* est disponible en **livre papier**, paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 2-915653-27-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).



## LA GESTE DE JEHAN de Didier Quesne

Le jeune Jehan, fils de pêcheur, découvre un homme évanoui sur la plage, un Guerrier, issu d'une caste violente, souvent accompagnée d'animaux fabuleux et dangereux. Néanmoins, il le recueille, le soigne, veille à sa convalescence. Tiré d'affaire, le Guerrier révèle à Jehan ses rares qualités de combattant.

Le destin de Jehan est amorcé, et au-delà des périls qui l'attendent, des Guerriers sanguinaires, des Géants cruels et primaires, il devra se découvrir lui-même.

- *La geste de Jehan* est disponible en **livre papier**, paru en 2011 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 416 pages – ISBN : 2-915653-41-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).



## DE CHAIR ET D'OS

de **Didier Quesne**

Pour la première fois, Yves va participer à un GN, un jeu de rôle Grandeur Nature. Absolument insensible à la culture geek, il s'est toujours étonné de voir ses amis passer des heures autour d'une table à lancer des dés ou à jouer avec des figurines. Face à leur insistance, il a finalement accepté de s'inscrire à son premier GN : pouvoir incarner un personnage de fantasy sera une expérience inoubliable, lui assure-t-on.

Toutefois, lorsqu'il arrive devant l'immense mur qui délimite l'aire de jeu, Yves ressent un singulier malaise qui ne le quittera plus. Ce n'est pas de voir des adultes déguisés en guerrier ou en personnage de fantasy qui le dérange, c'est quelque chose de bien plus profond : une crainte primitive, comme s'il pressentait que sa vie allait basculer...

Il est loin de s'imaginer à quel point il ne s'est pas trompé...

- *De Chair et d'Os* est disponible en **livre papier** depuis juin 2013 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 372 pages – ISBN : 2-915653-46-1 – Moyen Format (13 x 20 cm).